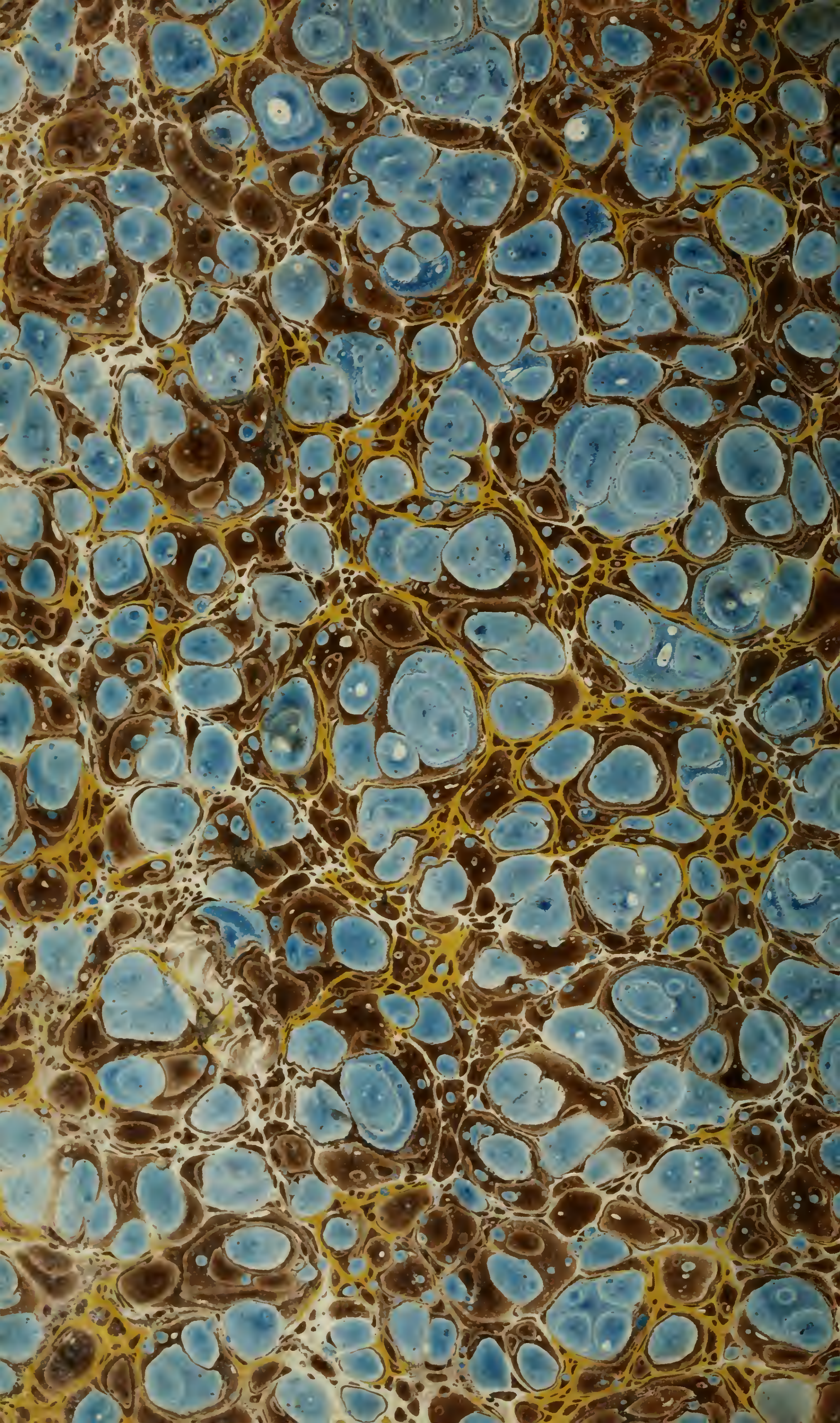






REVUE

BRITANNIQUE.

REVUE BRITANNIQUE

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES



SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS, L'AGRICULTURE, LA GÉOGRAPHIE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC.

Par MM. SAULNIER Fils, Directeur de la *Revue Britannique;* DONDEY-DUPRÉ Fils, de la Société Asiatique; CHARLES COQUEREL; PH. CHASLES; LESOURD; L. AM. SÉDILLOT; GENEST; WEST, Docteur en Médecine (*pour les articles relatifs aux sciences médicales*), etc.

NOUVELLE SÉRIE.

Tome Sixième.

Paris.

AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DES BONS-ENFANS, N° 21;
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,
Rue Richelieu, N° 47 *bis*, ou rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

1831.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

MAI 1831.

REVUE

BRITANNIQUE.

Économie Politique.

LE BILAN DE LA GUERRE ET DES ÉMEUTES.

L'économie politique est restée une science spéculative ; elle n'est pas encore entrée dans nos mœurs ; elle ne préside pas à la rédaction de nos lois ; ou plutôt chacun s'est fait une économie politique à sa manière, et, à l'aide d'un savoir prétendu qui n'a rien coûté, résout, avec cette présomptueuse légèreté de l'ignorance, les questions les plus ardues de l'ordre social. On ne s'aventure guère à parler de physique, de chimie, de physiologie, sans en savoir quelque chose. Ces sciences sont protégées contre les profanations des ignorans par leurs savantes nomenclatures. Mais l'économie politique n'a point de vocabulaire à part ; elle n'a pas un seul mot étranger à l'idiome de nos communications habituelles ; dès-lors tout le monde se croit le droit d'en discourir. Bien peu la comprennent cependant, en dehors de ceux qui en font le texte de leurs méditations ordinaires ou plutôt de leurs écrits ; et voilà pourquoi les

sociétés politiques se font encore tant de mal à elles-mêmes et aux autres.

Pour faire voir avec quelle lenteur ses doctrines passent dans les convictions populaires, citons la Grande-Bretagne. Il y a plus de soixante ans qu'Adam Smith avait parlé des maux que fait la guerre, des capitaux qu'elle détruit, de l'insuffisance de ses rémunérations, alors même qu'elle est heureuse. Ce tableau si exact ne s'adressait pas seulement au cœur de ses compatriotes, mais aussi à leurs intérêts qu'ils passent pour si bien comprendre. Toutefois, ces sages observations ne prévinrent pas une seule guerre, pas plus qu'elles n'en abrégèrent la durée. Elles n'empêchèrent pas sa patrie et la France de verser leur sang et leurs trésors, pour se disputer de misérables arpens de neige au Canada, ou des iles à sucre aux Antilles dont les produits ne pouvaient se vendre qu'autant que l'on excluait par des droits monstrueux tous les produits analogues des autres contrées. La révolution française vint donner de nouveaux excitans à cette fièvre guerrière. Mais lorsque l'Europe posa enfin les armes, l'Angleterre sentit, par l'épuisement où elle se trouva, que ses conquêtes lui avaient coûté bien plus qu'elles ne valaient. Elle apprit à ses dépens à être sage; et elle reçut des événemens une leçon sévère d'économie politique qui, heureusement pour elle et pour le monde, lui a profité davantage que les paisibles enseignemens d'Adam Smith. Depuis, nous l'avons vue, contenant sa susceptibilité chevaleresque, et donnant une autre direction à son avidité mercantile, témoigner pour la guerre autant de répugnance qu'elle y avait eu jadis de penchant. C'est seulement à partir de cette époque qu'elle commence à être raisonnable.

Nous ne sommes pas encore aussi avancés. On parle sans cesse du développement des intelligences et des progrès des

lumières en France. Cette assertion est vraie si on considère les individus isolément, mais, quant aux masses, elle manque entièrement d'exactitude. L'éducation est restée ce qu'elle était jadis. Comme autrefois on apprend mal dans les colléges les langues anciennes qu'on ferait bien peut-être de n'y plus enseigner du tout, et l'on n'apprend guère autre chose. Qui le croirait! la science dont nous parlions tout-à-l'heure, cette science qui traite de la richesse des nations, des causes qui la développent, de celles qui la détruisent, n'a encore dans tout le pays qu'une seule chaire. Cette chaire est, il est vrai, occupée par un maître; mais ce maître ne s'adresse qu'à un nombre circonscrit de disciples. Faut-il s'étonner après cela, lorsque l'on devise sur les maux trop réels qui nous affligent, d'entendre proposer fort sérieusement la guerre pour en sortir? On trouverait facilement force docteurs de bonne volonté tout disposés à appliquer eux-mêmes cette étrange panacée. Ce sont, je veux le croire, des ames assez douces, mais des caractères d'une ambition impatiente qui n'hésiteraient pas à se charger de la responsabilité de la France, quoique leur seule présence au gouvernail suffirait pour en multiplier tous les embarras. Ils ont dans la tête cinq ou six généralités tant vraies que fausses avec lesquelles ils tranchent les questions les plus difficiles. Sans aucune notion d'économie politique, ils ignorent probablement que la guerre dévore les capitaux et décourage la production, et que la production ne peut plus être découragée en France, sans mettre la société en péril.

Je vis dans un pays manufacturier et j'observe avec effroi la décroissance progressive de la production, et par conséquent du taux des salaires. L'ouvrier le plus laborieux n'y gagne pas plus de quinze à dix-huit sous par jour, et souvent deux ou trois personnes vivent avec le produit

de ce misérable salaire. Que la guerre survienne, cette guerre générale que l'on appelle, et probablement la moitié de ces malheureux restera sans ouvrage. Qu'arrivera-t-il alors? car ce qui se passera sur ce point-là, se fera ressentir sur une multitude d'autres. Le mal, au lieu d'être circonscrit dans les départemens manufacturiers, étendra ses ravages sur toutes les classes de la société, dont les ressources, quoique précaires, suffisent encore aujourd'hui à leur existence. Les gens qui ne pourront pas faire vivre les classes laborieuses, en achetant leurs produits, pourront encore moins les faire vivre pour rien et sans recevoir aucune indemnité en échange de leurs aumônes. Dès-lors ces malheureux resteront sans ressources; mais leur nombre les rendra menaçans. Que fera-t-on pour les alimenter? Je le dis avec effroi, mais avec une entière conviction; on sera amené à les nourrir de la substance de subdivisions de classes tout entières de la société. Aujourd'hui ces classes imprudentes sourient à nos embarras et cherchent à les accroître par de coupables menées; mais si le parti modérateur, le seul qui les sauve, disparaissait du pouvoir, des châtimens terribles feraient bientôt cesser ses folles joies. Déjà on prélude à d'effroyables résolutions, par des écrits dont la brillante phraséologie dissimule imparfaitement l'horreur. Les gens à vue courte croient sans doute que tout cela est bien loin encore. Mais qui prévoyait en 89 les événemens de 93? Jamais une révolution n'avait commencé sous des inspirations plus philantropiques et plus douces; trois ans après, elle faisait la guerre à toute l'Europe et couvrait la France d'échafauds.

La seule crainte de voir une administration guerroyante succéder à une administration pacifique a déjà eu une action désastreuse sur la fortune de la France. Les valeurs mobilières ont baissé de 20 à 25 p. % ou d'un cinquième

à un quart, et une partie des immeubles n'a pas subi une dépression moins considérable. En effet, telle maison de Paris, d'une valeur locative de 12,000 fr., n'en rapporte plus que 8,000 aujourd'hui. Si donc cette maison valait naguère 250,000 fr., il est clair que maintenant elle n'en vaut pas plus de 187,000. Il n'y a pas jusqu'à la valeur des terres qui n'ait dû aussi éprouver une forte diminution, car la diminution de la vente de leurs produits est constatée par l'abaissement général des recettes des octrois. A Paris, dans les douze derniers mois, la consommation de la viande a baissé d'un dixième; et qu'on ne dise pas que cette diminution s'explique par celle de la population, car le nombre des habitans que Paris a perdus, depuis les événemens de juillet, a été compensé, et bien au-delà, par l'accroissement de sa garnison.

Que cette guerre générale que des insensés demandent ait lieu, et la fortune publique éprouvera probablement une nouvelle réduction au moins équivalente. Se figure-t-on ce qui adviendrait si la fortune de la France se trouvait réduite de moitié ou de deux cinquièmes, dans un moment où les nécessités de la guerre nous forceraient d'augmenter notre budget dans une proportion épouvantable : de le porter, par exemple, à deux milliards et peut-être plus haut ? Encore si cette guerre était une nécessité ou un devoir, il faudrait y satisfaire, coûte que coûte. C'est ainsi, par exemple, qu'aujourd'hui nous allons au secours d'un allié dont la ruine pourrait compromettre notre propre sécurité. Mais où est donc l'article de la loi des nations qui nous a constitués redresseurs de torts universels ? Nous avons appris aux autres comment on châtie les méchans princes. Qu'elles nous imitent, si elles l'osent, car elles le peuvent; il ne leur faut pour cela que du cœur, du fer, du plomb. Mais, dit-on, cette guerre serait encore plus oné-

reuse à ceux contre qui nous nous battrions qu'à nous-mêmes. Sans contredit. Malheureusement cette considération assez peu charitable n'est pas plus conforme aux doctrines de l'économie politique, qu'elle ne l'est à la loi évangélique. Les souffrances des autres peuples réagiraient sur nous et augmenteraient les nôtres. Notre industrie en subirait le contre-coup par la diminution de la demande de ses produits ; car il en est des peuples comme des individus, il n'y a que ceux qui sont riches qui consomment et qui, par conséquent, achètent beaucoup ; ce n'est qu'avec eux que l'on fait de bonnes affaires.

Ces idées guerrières, dont on entretient des masses ignorantes, font un mal affreux ; elles empêchent le succès des négociations entamées pour obtenir de l'Europe un désarmement général. Les puissances du continent, toujours sous la crainte que le parti de la guerre ne prenne possession de notre cabinet, se croient, pour leur salut, obligées de maintenir un état militaire qui cependant accable leurs populations. Bon gré mal gré, il faut que nous en fassions autant, et que nous entretenions une masse de soldats, consommateurs improductifs, dont le salaire grossit encore dans d'énormes proportions nos monstrueux budgets. Si un pareil état de choses devait durer, il faudrait nécessairement faire en sorte d'occuper une portion de notre armée d'une manière utile, soit à prolonger les rameaux de nos routes, soit à entretenir celles qui existent déjà, pour que ces dispendieux pensionnaires contribuent en quelque chose à la richesse publique. De cette manière, du moins, on conserverait chez eux des habitudes laborieuses, qui se perdent dans l'oisiveté des garnisons, et qui les rendraient plus utiles à eux-mêmes et à la communauté quand ils sortiraient du service.

On a calculé que la moyenne de la dépense d'un soldat,

y compris les sous-officiers et les officiers, n'est pas de moins de 750 fr. par an ; 200,000 soldats de plus qu'il ne nous en faudrait sur le pied de paix coûtent donc environ 150,000,000 fr. Si on ajoute à cette dépense celle des chevaux de la cavalerie et des attelages de l'artillerie, elle pourra hardiment être évaluée à 200,000,000 fr. Comment ne pas reculer devant ces chiffres ! Mais ce n'est pas tout ; l'un portant l'autre, les hommes de cette armée additionnelle auraient au moins gagné un fr. par jour s'ils étaient restés dans leurs foyers, ce qui, en mettant de côté les jours fériés, produirait environ 60,000,000 fr. de valeurs. Si donc on n'employait pas ces hommes, ainsi que nous le disions tout à l'heure, à l'entretien de nos routes ou à tout autre objet d'une utilité réelle, il faudrait encore ajouter 60,000,000 fr. aux deux cents millions déjà comptés. En d'autres termes, 200,000 hommes coûteraient à la France plus de 250,000,000 fr. sur le pied de paix.

Mais, en tems de guerre, cette dépense serait encore bien plus considérable. Alors les soldats ne sont plus seulement des consommateurs improductifs ; ils deviennent des agens de destruction. Ils brûlent de la poudre, lancent des projectiles, usent plus rapidement leurs habits et leurs chaussures, en couchant au bivouac et dans les déplacemens continuels que la guerre rend indispensables. Il n'y a pas de coup de canon qui ne coûte au moins dix fr. Mais on dira peut-être que nous imposerions aux peuples chez lesquels nous entrerions les armes à la main le remboursement des frais de la guerre ; ce serait alors renoncer entièrement aux chances favorables que pourrait présenter une guerre de propagande ou de principes ; car cette propagande, armée de fer, et venant ravir aux autres nations l'or qui leur resterait, aurait sans contredit assez peu de séduction. En les obligeant de payer une seconde fois les

frais de la guerre, après qu'elles les auraient déjà payés une première à leurs propres gouvernemens, nous courrions fort le risque de les voir se liguer avec leurs maîtres actuels pour repousser notre agression. Louis XVIII a fait aussi une guerre de principes en Espagne ; il a fallu que la France en supportât entièrement la dépense, et on sait ce que cela nous a coûté.

Je ne nierai pas que les hommes qui aspirent à prendre possession du cabinet ne fussent fort disposés à modérer leur humeur militante, sitôt qu'ils auraient obtenu le pouvoir qu'ils convoitent. Sur cette tribune qui enivre comme le trépied de la pythie, en se livrant aux inspirations d'une opposition demi-sincère et demi-systématique, on prend facilement des engagemens à distance. Mais le pouvoir modère bien plus qu'il n'excite. Le meilleur moyen d'en reconnaître les bornes, c'est de le posséder. C'est alors que les entraves qui en gênent l'exercice se présentent de toutes parts. La nouvelle administration sentirait bien vite qu'il y a, à tout prendre, quelque inconvénient à porter au double un budget déjà augmenté de moitié, et cela au moment où le revenu de la nation serait réduit de deux cinquièmes ou d'un tiers. Malheureusement elle serait sous le poids des exigences d'un parti violent, impérieux, qui ne lui permettrait pas de se replacer sur la couche de celle qui l'aurait précédée, qui lui rappellerait ses discours, ses engagemens, et qui la pousserait sans pitié vers un avenir rempli d'orages, de périls, d'incertitudes, en ne pensant qu'à ses intérêts et sans tenir compte des hommes qu'il prétendrait soutenir.

En somme, ce sont bien plus nos intérêts qui nous divisent que nos opinions. Je crois peu à la sincérité de notre enthousiasme républicain. Il est probable du moins qu'une partie de ceux qui le manifestent ne désirent la république

que comme un changement violent qui peut leur présenter des chances favorables que ne leur a pas offertes l'action régulière de notre régime actuel. Ce qui domine au fond des cœurs, c'est une soif impatiente, insatiable, de distinctions et de jouissances. Un horizon sans limites est ouvert à nos ambitions; chacun voudrait en occuper les points les plus élevés et les plus avantageux, et les occuper de suite, car on refuse de composer avec le tems. Nous recevons tous une éducation uniforme et vague, qui nous rend propres à peu de choses et qui nous donne des prétentions à tout. D'ailleurs les professions libérales ne peuvent procurer des moyens d'existence à tous ceux qui voudraient les suivre. La société a plus de médecins que de malades, et d'avocats que de procès. De là ce désir ou plutôt ce besoin d'obtenir des emplois publics. On se récrie contre les agens du gouvernement déchu que le gouvernement actuel laisse en place, comme si on pouvait, sans inconvéniens graves pour les services qu'ils exécutent, toucher à la fois au personnel de tant d'administrations, dont la plupart au surplus n'ont aucun caractère politique. Mais qu'un de ces agens soit remplacé, aussitôt les clameurs qui s'élevaient contre lui, s'élèvent contre son successeur dont toute la popularité est compromise. C'est qu'au fond on n'en voulait pas au premier titulaire, mais seulement à sa place. Tel est le principe de cette fièvre qui nous consume, et qui doit à tant de titres éveiller l'attention de ceux qui nous régissent; car enfin il ne faut pas que la société périsse, et il y a des remèdes à tous ses maux.

Assurément nous ne placerons pas au nombre de ces remèdes, un de ceux qu'emploient les docteurs bénévoles dont nous parlions tout-à-l'heure, et qui veulent à toutes forces traiter les maladies du corps politique, bien entendu sous la condition de toucher les honoraires du médecin.

Ce remède fort étrange, c'est l'émeute. Elle fait sans doute moins de mal que ne ferait la guerre, mais elle en fait encore beaucoup. Continuant à parler en économiste, supputons ses ravages avec des chiffres.

Et d'abord le personnel d'une émeute se compose d'environ 1,000 personnes; et comme l'émeute a déjà sa poétique et ses règles, sa durée habituelle est de trois jours. La moyenne de la journée des acteurs qui figurent dans cette trilogie peut être évaluée à 4 fr. par tête, qui sont perdus pour eux, tant que dure l'émeute. C'est donc une dépense d'environ 12,000 fr. pour les trois jours. Mais ce n'est pas tout, chacune de ces émeutes fait mettre au moins 5,000 gardes nationaux sur pied. Comme les gardes nationaux appartiennent en général à des classes plus élevées que les comparses des émeutes, c'est caver au plus bas que d'évaluer leur journée à 5 fr. A ce compte 5,000 gardes nationaux enlevés à leurs travaux habituels, pendant trois jours, feraient donc une perte de 75,000 fr., qui, réunis aux 12,000 d'autre part, équivaudraient à une capitation de 87,000 fr. mise sur une partie de la population de Paris. Si ces émeutes se renouvelaient une douzaine de fois dans l'année, cette espèce d'impôt s'élèverait à environ un million. Cette perte est déjà fort considérable; mais elle est encore bien peu de chose à côté de celles qui nous restent à indiquer.

Il n'y a guère d'émeute qui ne produise au moins 2 fr. de baisse dans les fonds publics. Or le capital de l'omnium de notre dette non rachetée est de 4,538,888,459 fr. Une baisse de 2 p. % produit donc une diminution de 90,777,769 fr. dans le capital des rentiers. Ajoutez à cela les ravages qui échappent, par leur étendue même, à toute espèce d'appréciation, les atteintes que ces troubles portent au commerce et à l'industrie, les commandes qui leur

sont faites révoquées; les ouvriers congédiés des ateliers pour tomber dans la plus affreuse détresse, détresse qui devient à son tour un principe de nouveaux troubles, et vous aurez quelque idée du mal que nous font les ambitieux et les étourdis qui nous agitent de leur stérile et turbulente activité.

Chose étrange! on parle sans cesse de mouvement, comme si le repos n'était pas une condition nécessaire et *sine quâ non* de la prospérité des nations, et comme si aujourd'hui les calmans ne leur étaient pas plus nécessaires que les stimulans. Ce mouvement que l'on demande, n'est pas le développement progressif de la civilisation, mais une agitation fébrile, désordonnée, comme celle qui consume tous les biens dans l'Amérique du Sud, et qui la rend cent fois plus malheureuse qu'elle ne l'était sous le détestable régime de l'Espagne. Au lieu de faciliter, il entrave, et les peuples qui cèdent à ses funestes impulsions s'agitent sans avancer. Une impatience ardente, irréfléchie, qui ne voit de bonheur que dans des hasards, voudrait d'un seul coup détruire toutes les institutions fondées par un puissant génie, et couvrir de leurs ruines le sol de la France. Dans son avidité pour des lois nouvelles, elle ne veut pas même attendre l'essai des lois votées par la dernière chambre, avec plus de déférence que de conviction; et cependant ces épreuves valent bien la peine qu'on les fasse.

Une de ces lois, celle sur les municipalités, peut avoir les conséquences les plus graves, et rendre la France bien plus difficile à gouverner en 1832 qu'en 1831. Si, par exemple, elle est mise à exécution dans l'Ouest et dans le Midi, on peut compter que la plupart des communes rurales y seront administrées par des partisans déclarés du gouvernement déchu. La loi réserve sans doute à l'administration supérieure le choix du maire parmi les membres

de chaque conseil municipal ; mais on saura bien s'arranger de manière à ce que cette faculté de choisir soit illusoire : il suffira pour cela de composer tous ces conseils d'élémens analogues, ou bien, sur les douze membres qui en feront partie, d'en choisir onze qui ne sauront ni lire, ni écrire, ni même signer. Il ne sera pas difficile assurément, dans les campagnes de l'Ouest ou du Midi, de trouver des hommes qui satisfassent à ces diverses conditions ; le clergé se chargera de les fournir ou de les indiquer. Depuis un an, la vieille querelle du sceptre et de l'encensoir s'est rallumée dans un grand nombre de villages : partout on voit des curés aux prises avec leurs maires ; ils ont donc un puissant intérêt à ce que ces derniers soient nommés à leur convenance, et on doit croire qu'ils ne négligeront rien pour y parvenir. En procédant ainsi, et l'on ne peut douter que tel ne soit son projet, le parti du gouvernement déchu parviendrait, dans un grand tiers de la France, à paralyser entièrement l'action du gouvernement actuel, rien que par la force d'inertie et sans commettre aucun de ses membres. Que ferait dans ce cas un malheureux préfet aux prises avec de pareils agens? Il n'aurait, pour faire respecter les ordres du gouvernement, aucune action pénale à exercer contre eux. Il faudrait donc qu'il les destituât? Mais les autres membres des conseils municipaux seraient dans les mêmes dispositions, ou seraient incapables ; il est probable même qu'il aurait d'abord dirigé ses choix sur les moins mauvais : dès-lors il ne pourrait échapper à un inconvénient que pour tomber dans un plus grave. Qu'adviendrait-il alors ? Il faudrait mettre les départemens dont il s'agit hors la loi, et armer les agens de l'autorité d'un pouvoir discrétionnaire qui ne tomberait pas toujours dans des mains très-habiles, et qui serait d'autant plus difficile à exercer, qu'il serait sans limites.

Les dépositaires de ce pouvoir redoutable et sans frein auraient sans cesse à résister à des esprits ardens et bornés, qui viendraient les solliciter d'en faire usage au gré de leurs passions, de leurs caprices, de leurs craintes, de leurs inimitiés personnelles; et l'on ne sait pas tout ce qu'il faudrait de véritable force pour soutenir long-tems une pareille lutte contre des hommes qui eux-mêmes se croiraient forts, parce qu'ils seraient violens, et qui seraient violens, parce qu'ils seraient vindicatifs ou pusillanimes.

Au fond, il serait prudent de ne pas formuler des lois d'une aussi haute importance que la loi municipale, sans entendre l'administration départementale sur les conséquences probables qu'elles peuvent avoir dans les divers ressorts où elle s'exerce. Une simple discussion au conseil-d'état n'est pas suffisante; ceux des membres de ce conseil qui n'ont jamais administré, ou qui ont cessé d'administrer depuis long-tems, ne peuvent guère en calculer la portée, quelle que soit d'ailleurs l'étendue de leurs lumières. Il serait aussi bien nécessaire que les ministres, absorbés par les débats et même les tracasseries parlementaires, se dégageassent de la plus grande partie de leurs soins administratifs, en nommant des sous-secrétaires d'état et en les choisissant en dehors des chambres, pour les soustraire aux préoccupations qu'elles donnent à ceux qui en font partie. En procédant ainsi, les détails administratifs seraient plus surveillés qu'ils ne le sont aujourd'hui et qu'ils ne peuvent l'être. Ce serait, en même tems, le moyen d'avoir des projets de loi mieux étudiés. Mais ce qui importe encore davantage, c'est de ne pas détruire d'une manière hâtive, et sans utilité manifeste, tout l'édifice de la législation qui nous régit encore.

Quel mal n'a-t-on pas fait, par exemple, avec cette loi nouvelle votée si légèrement, et qui règle qu'un tiers du

jury suffit pour absoudre un prévenu reconnu coupable par les deux autres? Cette loi assure la plus scandaleuse impunité à tous ceux qui, sous quelques symboles qu'ils se présentent, cherchent à troubler la paix publique. Il est clair que, dans ces tems de parti, il devient presque impossible que, sur douze jurés, il ne s'en trouve pas quatre qui, par lâcheté et crainte de l'avenir, ou par sympathie pour les sentimens politiques du prévenu, ne soient disposés à l'acquitter, quelles que soient sa faute et les preuves qui l'établissent. Ce n'est pas avec cette légèreté que l'on fait des lois chez nos voisins. Presque toujours le vote en est précédé d'enquêtes consciencieuses; aussi ne sont-ils pas obligés de les changer si souvent, et le peuple a le tems d'y conformer ses mœurs et ses habitudes. Voyez, entre autres, avec quelle lenteur solennelle il procède à la réforme des abus de son régime électoral. Cette grande mesure l'occupe exclusivement, et il se garde bien de mettre à la fois tout en question.

Ainsi que nous le disions dans une occasion récente, la marche du genre humain doit être graduelle; après un grand effort, tel que celui de juillet, il est bon qu'il fasse une pause qui permette au sol ébranlé de se raffermir sous ses pieds. Les anciens avaient représenté la statue de la Vérité couverte de voiles : à chaque siècle était réservé le soin d'en faire tomber un. Ils pensaient que si tous ces voiles lui étaient arrachés à la fois, les yeux ne pourraient pas supporter sans dommage cette soudaine et pure lumière. Peut-être aussi les langes qui ont protégé l'enfance et la puberté de l'espèce humaine ne doivent-ils pas être tous déliés en même tems; car des mouvemens désordonnés pourraient résulter de cette subite et totale émancipation.

Lorsqu'elle a cru être en mesure de se saisir du pou-

voir qu'elle a convoité si ardemment, l'extrême gauche a, dit-on, hésité à l'accepter; elle a motivé son hésitation sur la difficulté qu'elle éprouverait à se constituer une majorité dans la chambre actuelle : mais il est probable que tel n'était pas son véritable motif. Au fond, ce qui aurait pu lui arriver de plus heureux eût été de trouver une majorité qui l'aurait forcée de composer avec elle, et de faire l'abandon d'une partie de ses doctrines; ou du moins de ses résolutions annoncées. Nous avons toujours cru que les chefs de ce parti avaient plus de portée que n'en annoncent leurs discours. C'est une fâcheuse nécessité pour les meneurs des partis démocratiques d'être contraints de rabaisser des intelligences souvent très-supérieures au niveau des intelligences vulgaires qui constituent la force numérique de ces partis. Il faut louer l'extrême gauche de n'avoir pas eu le triste courage de se précipiter en aveugle au milieu de tant de périls et de hasards; de ne pas désirer un pouvoir où son avènement serait accueilli par de nouvelles et épouvantables banqueroutes; par une baisse de 12 à 15 p. %; par les malédictions des rentiers, dont cette baisse diminuerait le capital de plus de 500,000,000 fr.; par celles du commerce de détail, et par conséquent de la garde nationale, composée en majorité de ces deux classes de citoyens.

Quelques députés des centres ne seraient pas éloignés de laisser arriver au ministère les chefs du parti adverse; ils pensent que c'est le moyen le plus sûr et le plus prompt de les décréditer ainsi que leurs doctrines. Pour nous, nous sommes loin de partager cette manière de voir; nous reculerions avec effroi devant cet essai, quand bien même il ne devrait durer que quinze jours, en pensant à tous les ravages qui seraient consommés dans cette terrible quinzaine. Est-il bien sûr d'ailleurs qu'il y aurait des bras assez

puissans pour calmer les tempêtes quand elles seraient soulevées ? Les nations s'habituent au mal comme au bien ; elles se font un besoin d'excitations morbides pour lesquelles nos jeunes générations ne montrent déjà que trop de penchant. La république de Buenos-Ayres a subi 93 changemens de gouvernement dans le cours d'une année, et n'a pas encore fini. Préservons-nous, par toutes les voies possibles, d'un pareil état de choses, dont nous ne sommes pas si éloignés que le pensent les hommes à vue courte. Jamais la présence aux affaires du parti modérateur n'a été plus indispensable. Les Belges qui, il y a un an, n'ont pas voulu se jeter dans nos bras, et qui, pour conserver leur nationalité, ont consenti à voir leur industrie étouffée entre quatre lignes de douanes, viennent de réclamer notre aide contre l'agression de la Hollande. Par une politique à la fois magnanime et judicieuse, nous avons consenti à le lui prêter. Mais il importe de circonscrire le foyer de ce volcan, et d'empêcher que ses laves ne viennent allumer d'autres incendies en Europe.

CIVILISATION COMPARÉE

DES ANCIENS ET DES MODERNES.

Ces peuples que nous appelons les Anciens, et qui sont en effet les pères et les fondateurs de la civilisation en Europe, n'occupent pas, dans l'histoire du monde, la place que nos souvenirs de collége leur attribuent. La civilisation de l'Orient précéda la nôtre. L'Inde, l'Égypte et la Perse frayèrent la voie aux arts de la Grèce; placée entre l'Asie et l'Europe, celle-ci transmit à l'Occident les lumières qu'elle recevait du berceau du jour; et s'il fallait partager les sociétés en deux classes distinctes, le nom de sociétés antiques appartiendrait exclusivement à celles qui, longtems avant l'époque hellénique, subirent le joug de la théocratie orientale. La civilisation de l'Occident date de la Grèce; elle peut se diviser à son tour en deux parts, la civilisation du panthéisme, et celle du christianisme.

Si nous comparons ces deux civilisations, nous reconnaîtrons que, reposant sur des bases contraires et profondément séparées l'une de l'autre par des différences essentielles, elles n'ont été confondues que par l'ignorance et l'aveuglement des rhéteurs. Leur admiration a cherché vainement à introduire, au sein du christianisme moderne, les élémens de la société antique. Nos mœurs, nos idées, nos principes, repoussaient des mœurs et des idées émanées d'une religion détruite. En littérature, en morale, en politique, cette malheureuse imitation des anciens a été l'une des plaies les plus fatales du monde nouveau.

Autrefois, parmi les Hellènes, qui avaient emprunté cette théorie aux Indiens, un homme était considéré comme le miroir de l'univers; un état comme un tout indivisible; le monde politique comme une aggrégation d'états soumis au même principe; le monde physique comme un grand corps composé d'énergies divines. On sacrifiait les individualités; l'être humain disparaissait devant la grande masse de la société humaine. Les institutions civiles étaient tout; les devoirs domestiques n'étaient rien. Le citoyen, membre de la république ou de l'oligarchie, devait se sacrifier éternellement à la constitution et à l'état dont il faisait partie. Qu'importait une individualité, comparée à l'existence et à la sûreté de la masse? Qu'importait le bonheur de chacun, pourvu que la gloire de tous fût le résultat définitif et le but général de la société? On enseignait aux hommes le perpétuel sacrifice de leur personnalité : on brisait ainsi le premier et le plus fort des liens qui attachent à la vie et à la vertu; on leur apprenait à dédaigner la famille pour l'état, à considérer le corps social comme une seule famille, et à ne vivre que pour lui. S'il exigeait des injustices ou des crimes, leur excuse était prête; l'esclavage, nécessité cruelle des tems anciens, passait pour une loi tombée du ciel. La servitude des femmes trouvait la même justification. Pourvu que l'état subsistât glorieusement, on s'embarrassait peu de ses membres.

La civilisation chrétienne est venue tout changer; elle a rendu à l'individualité humaine sa puissance, en proclamant le plus fécond des principes, l'égalité de tous devant Dieu. Elle a cherché l'avantage général dans la félicité partielle de tous; elle a détruit cette abstraction de la politique ancienne, qui demandait à chacun l'oubli de son existence propre; elle a relevé le foyer domestique; elle a dit à l'homme : « Tes vertus privées suffiront au bonheur pu-

blic ; suis les lois de la nature ; ne t'impose pas une torture inutile, et ne deviens pas criminel avec effort. » Sans doute le christianisme est parvenu à augmenter l'égoïsme des individus : par lui l'éclat des sociétés modernes a pâli devant cette auréole éclatante dont les républiques de l'antiquité s'environnent ; auréole sanglante, dont la poésie et la splendeur ont coûté tant de malheurs aux nations qui en tiraient vanité.

Tel est le contraste ineffaçable que nous présentent les élémens même de la société moderne comparée à la société antique. Ce n'est que sous l'influence du christianisme, secondé par les progrès de l'industrie et le développement du commerce, que l'homme a retrouvé la liberté de ses mouvemens. La vie privée a secoué ses entraves ; plus de lois coërcitives dont le joug, imposant à l'homme des vertus de citoyen, anéantissait les vertus de père, de frère, de mari : chacun est devenu le maître de ses actions, le juge de son bonheur et l'arbitre de sa destinée. Les liens qui nous enchaînent à la patrie se sont peut-être relâchés ; mais les liens naturels se sont consolidés et affermis. Le sanctuaire domestique n'a plus été violé ; l'économie intérieure de chaque famille a cessé d'être soumise à une inquisition tyrannique ; une éducation commune n'a pas assujéti au même niveau toutes les facultés, jeté dans le même moule toutes les intelligences ; le père de famille a recouvré ses droits, dont l'état s'était emparé : ce changement est immense.

Une foule de causes collatérales ont concouru au même but et secondé cette révolution, la plus importante dont l'histoire des peuples conserve le souvenir. Les nations qui ont pris part à la grande irruption, dont le flot puissant a renversé Rome, venaient de régions incultes et de climats rigoureux, où la terre ne livre ses fruits qu'aux efforts

réitérés et puissans de la main qui la sollicite. Cette sévérité de la nature est un bienfait moral pour les peuples ; leur labeur constant et forcé les arrache aux dangers de l'oisiveté et du luxe. Le laboureur, fatigué des travaux de la journée, se repose au sein de sa famille ; il veut que la cabane, qui seule le protége contre l'inclémence des airs, soit embellie par tous les soins, ornée de toute la propreté dont la main de l'homme peut parer son habitation. A la place des Grecs et des Romains, on vit régner sur l'Europe les Germains, agriculteurs nomades, et ces mille hordes du Septentrion, habituées à des migrations fréquentes, mais d'autant plus attachées à leurs dieux domestiques, que la patrie, telle que nous la connaissons, n'existait pas pour elles. Les vertus guerrières et les vertus privées devinrent la base de la société : au lieu de s'occuper des affaires de l'état au milieu de la place publique, on se renferma dans la tente, sous la hutte, près de l'âtre domestique ; l'existence qui avait été tout extérieure fut tout intérieure ; la religion chrétienne favorisa ce mouvement des populations ; la nationalité antique ne vécut que dans les souvenirs de l'histoire.

Quelle distance en effet de nos mœurs à celles dont le théâtre était l'*agora* d'Athènes ! Sous un ciel brillant, dont l'influence fertilisait le sol, des esclaves travaillaient pour leur maître. Un stigmate ineffaçable s'attachait à l'industrie et au labeur manuel. L'esprit démocratique entretenait aux frais des riches tout une population d'oisifs. On se réunissait dans les cités, pour y jouir de toutes les voluptés à la fois, et l'on rejetait sur cette population asservie les soins pénibles de l'agriculture et de la main-d'œuvre. Ces républiques si vantées n'étaient que des associations de gentilshommes vivant aux dépens des esclaves, bêtes de somme, qui nourrissaient leurs propriétaires. Ces

derniers avaient tous les défauts que le *far-niente* entraîne, que l'exercice du pouvoir entretient. Comment se seraient-ils contentés d'une existence intime, privée? Comment les devoirs de la vie domestique auraient-ils eu pour eux du charme et de la douceur? Leurs femmes n'étaient que des esclaves utiles. Le succès, les plaisirs de l'ambition, le crédit, la richesse, les attendaient sur la place publique. Une immense majorité d'hommes soutenue par l'état, mendiante par goût et par habitude, s'isolait du pays, ne connaissait la patrie que comme une source d'aumônes, ne se liait à rien et subsistait dans cet isolement, dans cette dépravation, dans cette misère basse et orgueilleuse.

Pour la masse du peuple athénien, il n'y avait point de famille. Des fêtes splendides, un vague enthousiasme, le plaisir de régner, l'amour des spectacles, remplissaient les jours et les années de ces prétendus souverains, dont l'abjection réelle se montre à nous sous des couleurs si hideuses, mais si vraies, dans les pièces d'Aristophane. Ils ne gagnaient point leur pain à la sueur de leur front; ils ignoraient cette jouissance vive et profonde que donne un travail persévérant, consciencieux, partagé avec des concitoyens ou les membres d'une même famille. Ils affluaient sur la place publique et jugeaient à leur gré, ou selon leurs intérêts ou leurs caprices, les grandes affaires de l'état: on leur payait leur part de souveraineté; cela leur suffisait. Quelque chose de semblable s'est reproduit dans les tems modernes, au sein de la malheureuse Irlande et de la France déchirée par sa révolution. Vous voyiez des prolétaires sans pain quitter leur ouvrage pour se mêler à de tumultueuses émeutes; l'atelier, la boutique, le magasin, étaient abandonnés pour le club et la société populaire. Croit-on que les vertus domestiques gagnent beaucoup à une telle situation? L'absence du bien-être, la pénurie,

la famine, détruisent toutes ces affections tendres qui fleurissent dans la famille : on ne trouve de repos et de charme dans son intérieur, que si un certain degré d'élégance, et tout au moins une propreté, un *comfort* agréable, en déguisent la monotonie. Ces Athéniens, qui dormaient la nuit sur les dalles des temples, en attendant que l'heure arrivât de juger et d'être soldés, pouvaient-ils avoir la moindre idée de l'existence domestique?

Le principe de la propriété, le plus conservateur et le plus bienfaisant de tous les élémens sociaux, existait à peine pour les Athéniens. Un propriétaire n'était jamais certain de n'être pas bientôt dépossédé : le caprice d'une populace licencieuse, les besoins d'un trésor appauvri, tiraient à vue sur les caisses des particuliers opulens. Les gains de votre industrie, les légitimes acquisitions de votre labeur ; un décret de cette tourbe insolente allait vous les arracher, sans autre prétexte que de secourir un état dont la banqueroute était permanente. Il fallait se mêler aux agitations de la place publique, s'enrôler sous un drapeau, caresser ou effrayer cette hydre populaire. Le moyen de songer à sa famille et de se retirer sous l'abri protecteur du toit commun!

Vous qu'un beau zèle enflamme pour la liberté, et que déçoivent les souvenirs du collége, jetez les yeux sur les républiques anciennes. Entre ces esclaves et ces despotes, aucune classe intermédiaire ne se trouvait; ce n'étaient que passions exaltées, violentes, furibondes. Point d'ordre, point de paix : la prépondérance était acquise à la force physique ou à la supériorité numérique. Vers l'arène politique seule, où de si grands intérêts se débattaient tumultueusement, convergeaient toutes les pensées.

Là venaient se perdre, comme dans un tourbillon dévorant, toute l'énergie, toute la puissance intellectuelle et

morale des citoyens. Il s'agissait pour eux de la vie et de la mort ; car ne pas triompher dans ces luttes terribles, c'était périr. Cette intensité de passions politiques, dont on a vu récemment en France un exemple si déplorable, absorbait et anéantissait les sentimens plus tendres, plus humbles, plus modestes, qui font le bonheur de la vie intérieure. Thucydide, observateur profond, n'a pas laissé échapper ce trait des mœurs grecques : le dernier résultat de ces institutions, trop souvent et trop imprudemment préconisées, fut la destruction totale des liens de famille. « Plus de père, plus de fils, plus d'époux, dit l'historien (1). Une dépravation universelle avait effacé jusqu'à la trace de ces affections naturelles. Un citoyen ne vivait plus que pour concourir au triomphe d'un parti ou de la patrie : il ne connaissait d'attachemens et de devoirs que ceux qui le liaient à une faction. »

La vie des camps et celle de la place publique occupait alors l'existence entière. Le soldat, l'orateur, l'esclave, n'avaient réellement pas de famille. Une soif d'action, un besoin d'émotions violentes s'emparaient de l'ame et la dominaient. Les occupations sédentaires étaient en horreur à ces hommes, dont les rapports avec l'Asie et l'origine orientale avaient laissé dans leurs institutions une profonde empreinte. Ce beau soleil qui leur versait sa flamme, qui embrasait leur pensée, qui enflammait leurs passions, les invitait à jouir de son bienfait, sous la voûte d'un ciel éblouissant, au sein d'une atmosphère radieuse et pure. L'étude, l'instruction, l'éducation, tout se faisait en public. Une inquiétude secrète poussait l'Hellène vers cette *agora*, où il allait trouver ses amis, ses frères, sa véritable famille. Temples, portiques, bains publics, théâtres,

(1) Thucydide.

gymnases, étaient inondés des flots de ce peuple actif et remuant, pour lequel la solitude eût été supplice. Le Spartiate prenait ses repas en commun; des exercices corporels et des excursions guerrières composaient toute sa vie. La philosophie athénienne donnait ses leçons en plein air; toute la société grecque se dessinait ainsi, comme Ajax voulait combattre, à la clarté du jour, en présence des dieux. Rien d'intérieur, point de mystère. L'homme ne cherchait point dans sa maison un lieu de plaisir et de repos, mais un asile pour la nuit. Lisez Vitruve; consultez les dessins plus significatifs encore qui nous introduisent au sein de la ville grecque de Pompeïa. Ces fresques, ces mosaïques, ces statues les embellissent sans doute, mais ne contribuent en rien au bien-être du possesseur. Il est impossible d'imaginer un logement plus incommode que celui de Périclès et d'Alcibiade.

Là où la vie privée n'existait pas, comment les vertus privées auraient-elles pu se développer?

Examinez un peu la situation des femmes en Grèce. A mesure que l'esprit démocratique fit des progrès, elles descendirent de ce haut rang, où nous les voyons placées dans les vers d'Homère, qui ne parle pas de la coupable Hélène, sans une pitié mêlée de respect. Peu à peu ce sentiment généreux s'éteint; et les poètes les plus célèbres, Simonide entre autres, les accablent d'invectives. Ce ne sont plus ni les compagnes de l'homme, ni les objets d'un culte pieux, ni les êtres dont la séduction nous entraîne et nous enivre, mais je ne sais quelles misérables dépositaires d'une population qui ne se renouvelle que pour mépriser le sexe faible et reproducteur. La chasteté est dédaignée; et la fougue des sens se porte vers des objets indignes de l'homme. Sparte fait une loi de la débauche. Corinthe couvre la Grèce de ses courtisanes. Athènes a ses Étaïres,

filles voluptueuses, dont ses grands hommes faisaient leurs amies. Renfermée dans une sphère toute physique, reléguée dans une habitation solitaire, chargée du soin d'élever les enfans en bas âge, la femme se voit regardée comme un instrument de ménage. Un orateur, après avoir demandé aux mères et aux sœurs des guerriers morts pour le pays des larmes pour leurs frères et pour leurs fils, leur recommande de ne pas oublier ce sujet de douleur, de conserver le souvenir des héros disparus, et de ne pas ajouter le défaut de l'ingratitude *à tous les défauts que leur a donnés la nature*. Quelle insensibilité! Quelle dureté! Quelle amertume de paroles! Sur la scène, dans les temples, devant les tribunaux, les femmes n'étaient pas mieux traitées. Euripide et les derniers philosophes grecs ne leur ménagent aucune injure. Si un auteur dramatique voulait personnifier un vice, c'était sous le costume et la figure d'une femme qu'il le faisait paraître. La dégradation intellectuelle et morale de ce sexe était complète.

Et cependant, qui ne sait l'influence exercée par les femmes sur la société, sur nos passions, sur nos goûts, sur nos penchans, sur notre moralité? A quelque objet que s'applique notre observation des mœurs, l'influence des femmes s'offre à nous. C'est ainsi que les portraits du Titien et de Vandyck semblent toujours arrêter sur nous leurs regards, sous quelque point de vue que nous les contemplions. Là où vous voyez les femmes dégradées, soyez sûr que la société présente à ses membres peu d'assurances de bonheur ou de paix. Là où elles sont corrompues, ne doutez pas que la corruption ne soit universelle; là où elles sont asservies, le droit du plus fort règne seul, et le despotisme, l'égoïsme, la dureté de l'ame sont en possession du pouvoir. Là où leurs plus belles attributions,

leur action morale sont dédaignées, là où elles ne servent qu'à la volupté de l'homme, la sensualité seule doit régner.

Telles étaient les sources profondes d'où découlait ce mépris des vertus domestiques, mépris dont toutes les pages des annales grecques sont empreintes. L'esclavage et la situation des femmes s'opposaient à ce que l'intérieur de la maison offrît au citoyen aucun charme. Il commandait en maître et n'avait besoin ni de se faire estimer ni de se faire aimer de ceux qui lui obéissaient sous peine de mort. Les lois abandonnaient à son caprice des êtres malheureux dont il disposait et qui habitaient le même toît que lui. Avilis par la position où ils se trouvaient comme abîmés et ensevelis, ils augmentaient, par cette bassesse inhérente à la servitude, l'orgueil méprisant de leur possesseur. Ils ne lui étaient nécessaires que comme meubles et comme instrumens. Il n'avait nul besoin de les ménager; aucun échange de bons offices ne s'établissait entre lui et eux. Il les écrasait; ils tremblaient devant lui. Sa femme, qui n'était que son premier esclave, n'avait aucun droit à sa confiance ni à son amitié. Si elle lui donnait de beaux enfans, il l'estimait sous ce rapport. La mort de sa compagne ne lui coûtait point de larmes; et s'il lui donnait des rivales, elle n'avait aucun reproche à lui adresser.

Une observation consolante se présente au philosophe, qui, assistant par la pensée au grand déroulement des destinées humaines, est tenté de demander compte à Dieu de tant de crimes inutiles et de fléaux cruels. Une amélioration sensible et constante semble épurer les principes de moralité répandue parmi les peuples; et il est facile de suivre ce progrès, depuis l'époque où nos histoires commencent à s'éclaircir, jusqu'au tems même où nous voyons

Rome, avec tous ses vices et son ambition gigantesque, s'offrir à nous sous un aspect moins immoral que la Grèce antique.

La société grecque, ou du moins cette aggrégation de petits états mal organisés qui se trouvaient sans cesse en lutte, avait choisi pour base une métaphysique souvent erronée. Leur point de départ, c'était le sophisme. Lycurgue et Solon avaient bâti leurs codes sur des abstractions; l'idéal du guerrier farouche était toujours présent au législateur de Sparte; l'idéal du législateur démocrate, à celui d'Athènes. L'un et l'autre prétendirent étouffer la nature, l'arracher violemment à ses propres penchans, à ses premiers besoins, et transformer l'homme en un instrument de politique ou de guerre. Ils se rendirent coupables de la même erreur dans laquelle sont tombés les fondateurs des couvens parmi les modernes. Doués d'une intelligence plus positive et plus pratique, les Romains, au lieu de se laisser entraîner par ces chimères idéales, au lieu de soumettre leur état politique à l'empirisme du premier venu, au lieu de croire que de bonnes institutions jaillissent du cerveau d'un législateur, comme Minerve tout armée s'élança du cerveau de Jupiter, ne firent point de leur bonheur et de leur repos une matière d'expériences hasardeuses. Ils consultèrent une prudence humaine, lente dans ses procédés, timide dans ses essais, conservatrice par essence, et profondément sagace, attentive, prévoyante.

Le fond de la société romaine était agricole. On encouragea l'agriculture : le soldat romain savait manier la charrue et l'épée; l'une et l'autre étaient sacrées pour lui. Le citoyen n'avait pas besoin, pour accomplir ses devoirs patriotiques, d'oublier ses devoirs intérieurs; si des traces

de barbarie subsistèrent et se perpétuèrent dans la société romaine, c'est que le genre humain n'était pas encore assez avancé ; l'éducation de notre espèce demande, pour s'accomplir, une longue suite de siècles, et n'est pas encore accomplie.

Toutefois on ne peut donner trop d'éloges à cette politique admirable, lente, graduelle, ne se fiant qu'à l'expérience, ne s'avançant qu'avec une extrême précaution, en garde contre toutes les fautes, ne laissant échapper aucun moyen de succès, se modelant sur le progrès social et ne cessant jamais de répondre aux besoins actuels de l'humanité. La grandeur de Rome, sa prépondérance, à laquelle on ne peut comparer la gloire éblouissante, mais fugitive, dont la Grèce se para ; ce pouvoir gigantesque qui s'étendit sur le monde connu, et qui n'a pu se détruire que de ses propres mains, ont eu pour principe cette maturité de raison, cette science d'utilité pratique dont les premiers fondateurs de Rome et leurs successeurs ont développé tous les secrets et employé toutes les ressources. Les croyances antiques et la constitution générale de la société les forçaient de ne point abolir la servitude. Mais du moins ils n'entretinrent pas une nation de ces pauvres, dont l'oisiveté parasite dévorait la substance d'Athènes. Le mari et la femme furent égaux devant la loi. La clientelle établit entre le riche et l'indigent des relations de bienfaisance et de reconnaissance. Les dieux pénates furent honorés. On retrouve même, dans les poésies les plus élégantes que le siècle d'Auguste a produites, un sentiment profond de la vie domestique et de ses jouissances. Le riche prenait ses repas en famille : le bien-être intérieur fit quelque progrès. Le maître de maison veillait à ses intérêts ; son droit de propriété était assuré ; et si les dissensions causées par le choc des préten-

tions patriciennes et des ambitions plébéiennes la compromettaient de tems en tems, du moins ce n'était pas là l'état normal de la société elle-même.

Le patriotisme romain allumait sa torche au foyer domestique. La matrone romaine restait pure ; elle partageait la gloire, les périls, les triomphes de son mari. Elle inscrivait son nom près de ces noms de conquérans et de vainqueurs qui frappent encore notre oreille d'un retentissement si sublime. Elle se chargeait de l'éducation de l'enfance, et laissait aux courtisanes et aux esclaves d'Ionie la tâche facile de corrompre ceux qui les achetaient. Cette puissance, cette noblesse, cette grandeur des femmes de Rome n'allèrent s'engloutir que dans l'abîme de sang et de crimes où la cité de Romulus finit par se plonger et s'anéantir.

Ce n'est pas que les mœurs privées des Romains offrissent, même à l'époque de leur moralité la plus austère, un modèle irréprochable. Le pouvoir des pères sur les enfans, et des maîtres sur les esclaves, s'était conservé dans toute la barbarie de son austérité. La répudiation était facile et fréquente. Le père avait droit de vie et de mort sur ses enfans. Il pouvait chasser sa femme, si elle avait bu du vin ou commis quelque léger délit domestique : c'était un roi dans le sein de la famille ; mais, enfin, la famille existait ; elle était protégée par les dieux ; elle se trouvait sous la sanction spéciale de la loi. Cette discipline sévère qui pesait sur toute la société romaine s'appesantissait sur la vie privée ; nul doute ; mais cette discipline, rigoureuse et inflexible, était du moins équitable dans sa répartition. Le nom du père était un nom sacré. Tous les rites, toutes les hymnes, tous les sacrifices concouraient au même but.

Ce système, dont nous ne contestons et n'excusons pas la barbarie, valait mieux toutefois que celui de Sparte, œuvre d'une philosophie atroce, dont le souvenir seul fait

horreur. A Sparte, l'orgueil du cynique, mêlé à l'apathie du sauvage, remplaçait toutes les affections naturelles. Le législateur avait senti l'impossibilité de conserver dans leur intégrité native l'attachement filial et l'amour paternel sous un régime de lois qui séparait le père du fils, l'époux de l'épouse, et donnait à l'état le droit d'adopter, d'exposer, de vendre, de tuer ou d'élever les enfans : il avait tenté de suppléer à ce défaut par un mélange d'obéissance passive et de tyrannie sanguinaire. Les Athéniens, qui payaient fort cher leurs citoyens et ne désiraient qu'à en restreindre le nombre, permettaient le meurtre des enfans avant et après leur naissance : c'était un coup mortel porté aux affections domestiques; la pauvreté des uns, l'ambition des autres; le tracas des affaires publiques; l'anxiété pénible où vivaient les riches, sous l'épée de Damoclès, que le peuple agitait avec menace; la dégradation morale des femmes, augmentaient encore cette séparation profonde qui s'était formée entre les pères et leurs fils. Des esclaves corrompus, de l'un et l'autre sexe, se chargeaient d'élever les jeunes Athéniens. Quel rapport pouvait exister entre de tels pères et de tels enfans? Sans doute on faisait d'eux des hommes brillans, des rhéteurs et des héros de champ de bataille; mais l'esprit de famille avait disparu devant un esprit de patriotisme ardent, vaniteux, éclatant, fécond en crimes et en vertus; quant aux qualités qui répandent du charme sur la vie privée, comment auraient-elles pu naître et se développer puisque la vie privée n'existait pas, comme nous l'avons déjà prouvé?

Un fils athénien avait peu d'obligations réelles à celui qui lui avait donné le jour. La république se chargeait de l'enfant; dès que ses yeux s'étaient ouverts, il appartenait à la patrie. Son père ne subissait aucun sacrifice, ne s'imposait aucune privation pour l'élever. Ces premiers soins

qui nous inspirent une reconnaissance si ardente, c'étaient des étrangers, des hommes indifférens, souvent méprisables et abjects, qui les donnaient au jeune homme. Aussi combien de crimes domestiques dans l'histoire de la Grèce! Que de forfaits sur son théâtre! Combien un acte de piété filiale semblait étonnant, singulier et digne d'éloge! Que de lois portées contre les fils et les pères dénaturés; lois terribles et révélatrices de l'immoralité profonde qui régnait au sein des familles; lois qui prouvent trop hautement l'existence des crimes contre lesquelles elles s'armaient!

Le fils du Romain était aussi la *chose* de son père, sa propriété. Mais du moins cette propriété était personnelle, et la république ne brisait pas violemment tout lien entre le père et le fils. L'un pouvait s'honorer de l'autre; la famille existait. Le culte des ancêtres était sacré. Les descendans les plus éloignés d'un grand homme voyaient en lui un dieu protecteur; cette noble chaîne se perpétuait d'âge en âge; elle arrachait au repos et à l'oisiveté les petits-fils des Brutus et des Publicola : belle aristocratie, préférable assurément à cette démocratie turbulente et vicieuse, qui, sous le prétexte d'assurer l'indépendance de chacun, assurait l'indépendance de tous les vices.

A Rome, l'amélioration du sort des esclaves suivit une ligne parallèle à cette grande amélioration des mœurs domestiques. Je ne parle pas de la Rome corrompue, Messaline infâme, couverte de sang et de fange; mais de la Rome primitive, république de laboureurs guerriers, que le contact avec la Grèce n'avait pas eu le tems de dépraver. Leur manière de traiter les esclaves était austère, mais digne : ils les affranchissaient souvent; et leur politique toujours prudente et sage avait moins pour but d'en augmenter le nombre, que de tirer, des nations

conquises, des subsides ou des ressources de différente nature. En Grèce, au contraire, la multitude des esclaves, leur dégradation, leur misère, ce mélange de licence qui leur était accordé, et d'infamie qui pesait sur eux, étaient une source féconde de crimes. Ces êtres infortunés se trouvaient condamnés non-seulement au travail le plus assidu et le plus pénible, mais aux vices les plus ignobles. Je n'ai pas besoin de parler des Ilotes de Sparte, ni des Pénestes de Thessalie : leurs maîtres ne se servaient d'eux que pour assouvir leurs passions les plus brutales, irriter leur férocité et satisfaire leur orgueil. La démocratie athénienne offre un phénomène plus bizarre encore. Elle n'élève pas l'esclave jusqu'au maître : elle ravale le maître jusqu'à l'abjection de l'esclave. Point de milieu entre une impudente familiarité et une insolente tyrannie. Les fragmens de peintures de mœurs qui nous sont parvenus, et qui reproduisent le ton ordinaire des conversations entre le maître et l'esclave athéniens, prouvent que ce dernier, traité quelquefois avec une apparente douceur, était néanmoins la victime de cette légèreté de caractère, de cette frivolité tour à tour féroce et bienveillante, abjecte et enthousiaste, puérile et sévère, qui caractérise spécialement la nationalité athénienne.

Les Romains n'imitèrent ces vices et ces défauts qu'à l'époque où leur caractère propre s'effaça, et où l'imitation des vices helléniques vint corrompre leurs vieilles et mâles vertus. Alors ils portèrent, dans leurs forfaits même, une sorte de grandeur frénétique ; ils assassinèrent les esclaves en masse ; leur férocité, leur luxe, leur immoralité, leur licence, furent systématiques et grandioses, comme leur désintéressement, leur force d'ame et leur patriotisme l'avaient été. Néron tua sa mère. Les pénates romains, si vénérés jusqu'alors, nagèrent dans le sang.

Le panthéisme, qui modela, pour ainsi dire, toutes les institutions antiques, était une religion plastique : il divinisait la *forme* et métamorphosait en dieux toutes les énergies physiques. De là, jusqu'au règne du christianisme, cette énorme influence assignée aux exercices du corps et à la force corporelle. Les modernes ont peut-être trop dédaigné la gymnastique ; chez les anciens, elle servait de base à l'éducation. La lutte, le cirque, le stade, la palestre occupaient tous les citoyens. Dans leurs rapports sociaux, quelque chose de cette mutuelle hostilité, entretenue par une rivalité constante, se conserva long-tems. L'aménité et la grâce des manières, cette bienveillance apparente que nous avons nommée politesse, nous ne les trouvons ni dans les dialogues de Platon, ni dans les fragmens de Ménandre, ni même chez l'élégant Xénophon. Le sarcasme, l'injure, l'ironie, l'insolence dans la possession du pouvoir, la bassesse dans la défaite ou l'infériorité ; tels étaient les traits principaux qui signalaient, aux beaux jours de la république, les relations des Athéniens entre eux. Les arts florissaient ; des chefs-d'œuvre de toute espèce ne cessaient point d'éclore ; mais la sociabilité ne pouvait devenir plus douce ni plus indulgente. Le combat était perpétuellement engagé ; le mépris, la haine, l'injure volaient de toutes parts ; la flatterie et l'objurgation retentissaient de tous côtés. On était tour à tour en butte aux injustices, aux violences, et porté en triomphe par le caprice du vulgaire. Dans les rapports des Romains entre eux, il y eut toute la sévérité de la discipline ; mais aussi un respect profond pour les droits de chacun et une dignité que les Athéniens ne connurent jamais. Les lettres de Cicéron et celles de Pline le Jeune me semblent plus attiques, dans l'acception métaphorique et reçue de ce mot, que tous les échantillons de politesse, d'élégance et

de bon goût dont Athènes nous a laissé de prétendus modèles.

Avouons la supériorité des Grecs, quant aux plaisirs, aux ornemens, aux voluptés de la vie. Leur existence sensuelle s'environnait de mille raffinemens ingénieux, que Rome suivit de loin à la trace, sans parvenir jamais à en imiter la délicatesse et la recherche. Les tables athéniennes étaient somptueuses, et les plaisirs légers de l'esprit, le prestige de l'harmonie, concouraient à enivrer les convives. Les parfums, les fleurs, le son des lyres, l'éclat des couleurs, la grâce lascive des pas mesurés, prêtaient un charme magique à ces banquets athéniens dont le souvenir brillant est venu jusqu'à nous. Mais, disons-le, c'était encore la vie publique, l'hospitalité semi-barbare des peuples qu'une civilisation incomplète a, pour ainsi dire, dégrossis, la prodigalité voluptueuse d'hommes sensuels, que les besoins physiques et les jouissances matérielles entraînent et absorbent.

Vers les derniers tems de l'ère antique, Rome et la Grèce se confondirent dans un seul peuple ; tous les vices du panthéisme s'agglomérèrent et se réunirent ; les voluptés physiques, la soif du sang humain, l'orgueil du patriciat, l'infamie de l'esclave, la bassesse de l'affranchi, tout ce que l'ancien monde avait créé se corrompit à la fois et forma un monstre immense, un colosse de sang et de boue, la société romaine sous les empereurs. C'était là le dernier résultat du panthéisme. Il fallait bien que le monde changeât. Il changea. Une foi nouvelle qui déifiait l'esprit et détrônait la forme s'insinua dans la société. Peu à peu les mœurs intimes, la vie de famille, exilées de la Grèce, et comprimées à Rome par une rigidité empruntée aux devoirs des camps, devinrent nécessaires à l'humanité souffrante. L'Europe, accablée de désastres, n'offrit plus

aux individus qu'une seule chance de bonheur, la retraite. Le christianisme propagea ces sentimens et ces idées. Même sous le joug féodal, le serf eut une femme et des enfans. Tuer un homme, même avant l'adolescence, ce fut un crime aux yeux de la religion, comme à ceux de la nature. Des principes diamétralement opposés à ceux qui avaient régi la société antique dominèrent la société moderne et enfantèrent des vices contraires. Les femmes, enfin émancipées, usurpèrent une liberté souvent abusive, et payèrent de leur bonheur l'abus de leur indépendance. Les pauvres, protégés et nourris par les couvens, pullulèrent. Certes, il faudrait déplorer amèrement l'imperfection inhérente à l'espèce humaine, si, au milieu de ces nouveaux vices de la société chrétienne, on ne découvrait pas clairement un progrès lent, une amélioration successive des destinées de l'homme.

Mais il est impossible de se refuser à l'évidence et de ne pas reconnaître cette amélioration. Dans plusieurs pays catholiques, une religion qui veut exalter l'homme en déformant la nature humaine a produit quelques anomalies malheureuses, assez semblables à celles que nous offre la société antique. Les couvens d'Espagne et d'Italie ont nui au développement des vertus domestiques, et jeté sur le sol une population de pauvres orgueilleux et dévots. Ces phénomènes, que la civilisation détruit et efface peu à peu, ces vastes pépinières d'oisifs n'exercent plus, même parmi les peuples que nous venons de citer, toute l'influence qui leur appartenait autrefois ; et la marche du genre humain, fréquemment interrompue il est vrai, n'en est pas moins dirigée vers un but de perfectionnement invincible.

La vie privée est donc une invention des modernes, ou, pour nous servir d'une expression moins impropre, elle est le résultat nécessaire de leur constitution religieuse,

politique et sociale. L'esclavage est inconnu parmi nous; et dans ces régions lointaines, où il existe encore, où il jette son ombre funeste sur le foyer domestique dont il souille toujours la pureté, on continue à lui livrer une guerre acharnée, que le succès couronnera un jour. Les populations ne sont plus entassées sur quelques points pour y fermenter et s'y corrompre. Elles sont disséminées sur de vastes étendues de terrain; le nombre des propriétaires du sol s'est considérablement accru. On ne peut sans folie comparer le sort, l'existence, la moralité du paysan italien, entouré de sa famille, toute superstitieuse et toute ignorante qu'elle soit, avec le sort de l'ancien esclave. Au lieu de ces grandes masses d'hommes, troupeaux composés d'esclaves opprimés par un seul homme, vous avez une foule de petits groupes laborieux, qui tous ont des affections de père, de fils, de frère. La guerre prélève sur les peuples un tribut moins exorbitant; et les principes pacifiques se répandent de jour en jour. Les systèmes de gouvernement, plus ou moins rationnels, plus ou moins bienfaisans, s'accordent du moins à ne pas enlever au citoyen tout son tems, le plus précieux de ses trésors. Il peut vaquer à son commerce, à son industrie; la famille, la propriété, reposent sur des fondemens plus stables.

Dans certaines monarchies, on a vu l'amour de la patrie disparaître devant de nouvelles mœurs : à mesure que les habitudes de la vie privée s'affermissaient, on se concentrait dans cette étroite sphère, et l'esprit public s'éteignait. Mais dans d'autres contrées, en Hollande, en Suisse, en Angleterre, aux États-Unis, le patriotisme et l'amour de la famille se sont prêté un mutuel secours. On a senti que la bravoure et la gloire de tous n'exigeaient pas le malheur, le crime ou les privations de chacun. La science a cessé de se consacrer tout entière à des travaux spéculatifs

ou à augmenter les voluptés de l'homme. Elle s'est vouée à augmenter son bien-être.

Nous sommes loin de prétendre que la civilisation moderne se pare de tout l'éclat qui fait resplendir la civilisation antique ; nous prétendons que l'une vaut mieux que l'autre. Bien aveugle serait celui qui ne reconnaîtrait pas ici l'immense bienfait du christianisme. D'où a pu naître l'égalité nouvelle entre les hommes? Pourquoi les relations du père et du fils, de l'épouse et de l'époux, ont-elles retrouvé leurs limites, leurs proportions naturelles? Pourquoi la nécessité d'adoucir, par de mutuels sacrifices, la route que nous parcourons ensemble, est-elle généralement reconnue? Pourquoi les anomalies de l'antiquité, l'amour contre nature, le patriotisme effréné, l'égoïsme d'une nationalité exclusive, impérieuse, despotique, ont-ils cessé d'exister ou du moins s'affaiblissent-ils de jour en jour? Pourquoi le plus bel attribut du penseur est-il cette charité universelle, cet amour de l'humanité, *charitas humani generis*, vertu annoncée et préconisée par quelques écrivains de l'antiquité, mais étouffée et reléguée trop long-tems dans la sphère des inutiles spéculations? A peine deux ou trois voix éloquentes s'élevèrent-elles dans le monde ancien, pour flétrir la barbarie de l'esclavage : pourquoi, parmi les modernes, trouve-t-on à peine quelques hommes que leur intérêt ou leurs préjugés portent à soutenir encore cette cause détestable, depuis long-tems perdue? Demandez à la loi chrétienne une réponse à toutes ces questions.

La vie privée, telle que la civilisation du christianisme l'a introduite et développée, a trouvé des obstacles et des dangers dans le fanatisme, dans le luxe des cours, dans la fatale licence qui a marqué les rapports entre les deux sexes, dans l'agrandissement démesuré des métropoles. Malgré ces causes diverses, il suffit de consulter l'immense bi-

bliothèque dont les littératures modernes remplissent les rayons, pour y découvrir les traces de cette continuelle amélioration des mœurs privées. Le roman, tel que nous le connaissons, n'est que l'histoire secrète du foyer domestique : on ne peut le confondre ni avec les contes créés par l'imagination orientale, ni avec les récits libertins dont Rome dépravée amusait ses ennuis et son oisiveté. Dans les romans de la moderne Europe éclatent le pouvoir des femmes, leur nouvelle autorité, leurs fautes, suite nécessaire de tout pouvoir ; enfin c'est là que se trouvent les annales intimes du monde épuré et renouvelé par le christianisme, arraché à la vie publique, et forcé de trouver ses jouissances, le sujet de son espoir et de ses craintes, ailleurs que dans le Forum ou dans l'Agora.

L'autorité patriarchale, la frivolité grecque, l'austérité romaine, ont disparu. Les membres de la famille ont enfin trouvé leurs véritables rapports. L'industrie est occupée à inventer sans cesse de nouveaux moyens de rendre plus agréable, plus confortable, cette vie intérieure, nourrice, si ce n'est des plus hautes, au moins des plus utiles vertus. Les classes supérieures elles-mêmes, que le luxe et l'orgueil avaient éloignées de ces jouissances pures, s'en rapprochent insensiblement. L'Italie et l'Espagne comptent des ménages exemplaires ; et le sigisbéisme y expire. Suivez par la pensée cette ligne progressive ; et une perspective pleine de charme pour le philosophe se découvrira pour vous dans un lointain avenir.

(*Oxford Prize-Essays.*)

Puissances Intellectuelles de notre Age (1).

N° IX.

CHARLES BELL.

M. Bell occupe, sans contredit, un des rangs les plus élevés parmi les physiologistes modernes de sa nation et du monde. Son génie capace, ardent, infatigable, dédaignant les sentiers vulgaires, s'est ouvert une route nouvelle où il pouvait s'élancer avec toute son énergie et sa sève, et il n'a pris pour guide que cette nature éternelle et toute-puissante à l'étude de laquelle il a voué sa vie. Son histoire prouve combien l'indépendance du caractère est favorable à l'étude des sciences. Grâces au ciel, l'âge de l'imitation et de la dépendance servile des esprits commence à passer. Les intelligences ne sont plus comme inféodées au maître de l'école. Tout s'examine, tout se discute; et dans ce grand conflit intellectuel, les chances du combat sont incontestablement pour la vérité.

D'autres, dans des luttes bien différentes, ont acquis une gloire plus éclatante en proportion du sang qu'ils ont répandu. Mais il n'en est pas de plus pure que celle des hommes qui se dévouent à l'amélioration du sort de leurs semblables, et qui versent sur eux les bienfaits de la science d'une main prodigue, quoique souvent inaperçue.

Charles Bell n'est pas un des moins illustres de cette

(1) Voyez les numéros 1, 2, 4, 5, 6, 7, 8 et 9 de la Revue Britannique nouvelle série).

illustre classe : non parce qu'il est professeur de l'université de Londres ; non parce qu'il est un des membres principaux de la Société pour la diffusion des sciences utiles ; mais parce qu'au milieu des soins et du tracas quotidien des devoirs de sa profession, il a pu, chaque jour, dérober quelques heures pendant lesquelles il a, d'un bras puissant, reculé l'horizon de la science.

Charles Bell entra dans la carrière sous les auspices d'un frère déjà célèbre, feu John Bell d'Édinbourg, l'un des hommes qui, dans ces derniers tems, a le plus honoré les sciences de la chirurgie et de la physiologie. La hardiesse de ses vues, la sagacité de son esprit, le caractère mâle, indépendant de sa pratique, en auraient fait, s'il eût vécu, l'émule du grand Abernethy (1). Il était l'antipode de cette pratique mesquine, empirique, qui faisait la honte de la chirurgie de cette époque; il régla la sienne d'après les formes et les fonctions des organes. Indépendamment de son savoir médical, c'était aussi, comme Cabanis, un littérateur de beaucoup de goût; mais son art, qu'il cultivait avec enthousiasme, absorbait toute la puissance de son esprit. Au fond, un homme qui écrivait, comme il le faisait, et qui avait le rare avantage d'attacher un vif intérêt aux matières les plus sèches ou les plus rebutantes, devait nécessairement aimer avec passion la science dont il développait les principes avec tant de magie et de clarté.

John Bell fut un des premiers qui s'attaqua à ce jargon barbare qui avait fait si long-tems l'orgueil des anatomistes et la honte de leur science. Les anatomistes de cette époque évitaient la clarté, comme une qualité vulgaire trop au-dessous des hauteurs de la science. C'était leur art,

(1) Voyez, sur ce célèbre médecin anglais que la mort vient récemment d'enlever à la science, l'article inséré dans la dernière année de l'ancienne série de la REVUE BRITANNIQUE.

leur ambition, d'écrire obscurément, et le malheureux étudiant ne s'en apercevait que trop. « Il n'y a pas, disait M. Bell, dans notre langue, un mot dur, barbare, dont ils n'aient pris possession, comme leur revenant de droit; de plus ils ont encore rendu leur langage plus pénible en y introduisant des mots latins qui, par leurs continuelles inflexions, ont de l'élégance dans cet idiôme, tandis que dans le nôtre la reproduction uniforme de leur finale les rend intolérables pour des gens de goût. C'est ainsi que, dans la Grande-Bretagne, le style des sciences médicales était encore plus barbare que celui de nos cours de justice. »

John Bell suivit une route bien différente; et il nous a donné, dans son *Anatomie*, un livre clair, lumineux, rempli d'un immense trésor de savoir, et, sans contredit, le meilleur livre de cette espèce qui existe dans aucune langue. Tout élève qui, après avoir lu l'*Anatomie* de Bell, ne sentira pas s'augmenter son amour pour la science, doit y renoncer et choisir une autre carrière; très-certainement il n'est pas fait pour celle-là. Il n'y a pas jusqu'au lecteur étranger à l'art médical qui ne puisse trouver du plaisir dans ce livre, s'il est doué d'un jugement sain et d'un esprit curieux.

Mais, il faut le dire, la gloire de ce beau travail ne lui appartient pas tout entière. Charles Bell, le sujet de cette esquisse, commença sa carrière scientifique en servant de coadjuteur à son illustre frère. Il y avait une audace virile dans le caractère et le génie de John Bell, qui devait exercer une grande puissance sur un homme tel que Charles; et sans contredit cette collaboration a dû avoir plus d'influence que tout autre chose sur la direction qu'il a prise ensuite. Non que les germes de ses grandes qualités ne se trouvassent en lui; mais les exemples de son frère en ont

nécessairement hâté le développement et favorisé l'expansion.

Charles Bell est, sans nul doute, un des hommes qui de nos jours ont le plus avancé la physiologie. Tant que la science existera, ses recherches sur le système nerveux préserveront son nom de l'oubli. Nous allons tenter de donner quelque idée de cette théorie si ingénieuse et si hardie.

Jusque dans ces derniers tems, les idées que l'on se faisait des nerfs étaient absurdes, incohérentes, contradictoires. Tout le monde savait, parce que cela était évident, qu'ils avaient leur origine dans le cerveau, et dans le prolongement rachidien; et que c'était de leurs communications directes et continuelles avec ces organes que résultait le phénomène appelé sensation. Comment ce phénomène s'opérait-il? c'est ce que personne ne pouvait expliquer d'une manière plausible. Mais comme, plus une question est difficile à résoudre, plus elle est controversée, le *modus operandi* des nerfs ou plutôt l'influence du système nerveux devint l'occasion ou le sujet d'une multitude de théories absurdes. Les uns disaient que la sensation s'opérait par des vibrations; d'autres par un fluide contenu et en circulation dans les nerfs; quant à ce fluide, il eût fallu, pour le voir, un microscope non moins magique que celui de M. Baur. Enfin une troisième classe de théoriciens soutenait fortement que tout provenait de l'électricité, l'électricité animale, comme ils l'appelaient, et c'était à ce principe qu'ils attribuaient les divers dérangemens du système nerveux et tous ces symptômes bizarres dont ils ne pouvaient pas rendre compte. C'était une calamité réelle pour l'espèce humaine que la science se perdit dans ces doctes non-sens, et dédaignât tout ce qui était simple, clair, pratique. Ceux qui apprenaient alors la médecine ou la chirurgie ne se doutaient pas que la nature dût être leur

guide. Ils adoptaient telle ou telle théorie, non par conviction de son utilité, mais à cause du nombre de ceux qui la suivaient. Si bien que les pauvres patiens étaient considérés seulement comme une matière expérimentale sur laquelle leurs bourreaux pouvaient opérer à merci pour établir la vérité de leurs doctrines. Jamais, il faut l'avouer, la nature ne manifestait mieux sa puissance, que lorsqu'aux prises avec de pareils médecins, les malades ne succombaient pas sous leur pratique assassine.

Alors on donnait vaguement le nom d'affections nerveuses à certaines sensations confuses, mais pénibles, que l'on ne peut attribuer à aucun organe en particulier, mais qui semblent envahir toute la machine, la tête, l'estomac, la poitrine, etc. Les médecins de cette époque expliquaient les sympathies physiologiques qui existent dans notre corps, et comment la tête, par exemple, est affectée des désordres du système digestif. Mais cela résultait-il de l'électricité, d'un fluide, de vibrations? c'est ce que personne ne pouvait dire ou du moins prouver. Enfin Charles Bell est venu, et suivant la trace de son illustre frère, il a fait connaitre par des preuves palpables, tangibles, incontestables, de quelle manière s'opéraient les communications nerveuses. Voici son explication.

Suivant la belle théorie de ce grand observateur, il existe deux systèmes différens de nerfs qui partent du cerveau; ceux qui communiquent certaines propriétés particulières aux sens, et ceux qui sont les agens des impressions que ces sens éprouvent. Ce qui va suivre rendra cette définition plus claire.

Les nerfs d'un animal sont toujours proportionnés aux dimensions de son corps; et dans leur distribution et les offices qu'ils remplissent, ils sont en relation exacte avec les besoins de cet animal et les organes par lesquels ces be-

soins sont satisfaits. Il n'y a pas de partie de l'organisation animale où éclate davantage la sagesse suprême. Si donc, par exemple, un animal a surtout besoin, pour se procurer des alimens, de la puissance de l'organe de l'odorat, des oreilles ou des yeux, ou bien, comme les oiseaux, de son bec, la providence le pourvoit d'un supplément additionnel de nerfs pour satisfaire ce besoin.

M. Bell a fait aussi, relativement au système nerveux, une autre observation bien digne d'attirer l'attention des esprits méditatifs. Lorsqu'un organe n'est pas absolument essentiel à la vie, nous en avons le plus souvent le commandement absolu, tandis qu'il n'en est pas de même de ceux qui sont indispensables à l'action des fonctions vitales. Nous pouvons fermer les yeux, les oreilles, le nez, et détruire ainsi momentanément les sens dont ils sont les organes; parce que, quoiqu'ils concourent à notre agrément ou à notre utilité, quand ils sont sains, ils ne sont pas cependant indispensables à la vie; mais nous ne pouvons pas suspendre l'action du cœur, des poumons et de tout le curieux appareil par lequel s'exécute l'importante fonction de la respiration. Ces organes sont du nombre de ceux dont l'action perpétuelle est nécessaire au maintien de l'existence, et partant la nature en a préservé les fonctions de toute espèce d'interruption ou de suspension en les rendant entièrement indépendantes de notre volonté.

La manière dont est construit l'appareil nerveux de ces organes vitaux n'est pas moins curieuse. Cette seconde classe d'organes ne reçoit pas les mêmes nerfs que la première; tandis que ceux-ci ont tous leur origine dans l'axe cérébro-spinal, ceux-là, au contraire, en sont à peu près indépendans : ils affectent une disposition toute spéciale, et constituent un tout bien distinct, auquel on a donné le nom de *nerf grand sympathique*. Ce nerf, couché au-

dessus de la colonne vertébrale, envoie, dans tous les sens, de nombreux filets aux organes voisins, mais surtout aux poumons, au cœur, à l'estomac : il présente dans sa continuité une série de renflemens variables en volume, auxquels on a donné le nom de *ganglions*. Ces ganglions ont une double utilité : celle de propager plus activement l'énergie nerveuse, en servant de point de communication avec les autres nerfs, et celle de donner une force additionnelle à ce nerf lui-même.

La direction et la distribution de ce grand nerf expliquent la sympathie extraordinaire qui existe entre des parties du corps humain très-éloignées l'une de l'autre, et qui d'abord semblent n'avoir entre elles aucune connexité. Elles expliquent également l'influence que l'esprit a sur le corps, et comment les différens sens dont l'aggrégation constitue l'esprit sont dérangés par l'altération des organes internes. Il y a une sympathie directe et continuelle entre les sens et toutes les parties de l'organisme ; et, par malheur, il est bien peu d'entre nous qui, à une époque quelconque, n'aient pas ressenti des preuves douloureuses de son existence.

Nous avons remarqué tout à l'heure que ces nerfs sont tout-à-fait indépendans de la volonté, et qu'ils permettent aux organes dont ils font partie d'exercer sans interruption leurs fonctions spéciales. Toutefois, quand nous disons que la volonté n'a aucune puissance sur eux, nous entendons seulement que personne ne peut contrôler leur action, comme nous contrôlons celle de nos bras, de nos jambes, de nos mains, etc. Mais la plus légère observation fait voir que certaines passions ou émotions de l'ame, ou quelques irrégularités dans le régime, exercent une influence puissante sur ces organes, en ce qui concerne l'exercice de leurs fonctions. Ainsi une colère vio-

lente, un chagrin prolongé, des études profondes et même une grande joie affectent sensiblement tout le système nerveux. « Ces impressions, dit M. Bell, ainsi que les images qui remplissent habituellement l'esprit, produisent les plus fortes altérations dans le corps. »

Ce sont là des preuves incontestables, accessibles à tous, de la manière dont se gouverne le système nerveux, et le monde savant doit éprouver la plus vive reconnaissance pour les soins, l'application que Charles Bell a mis à débrouiller ce sujet si compliqué et si obscur avant lui. En physiologie, comme dans les autres sciences, nous devons juger des travaux et des découvertes de ceux qui s'en occupent, par l'utilité de leur application. Un savant qui a joui d'une haute renommée parmi les physiologistes modernes, a employé beaucoup de tems à découvrir des bulles d'air (gaz acide carbonique) qui se trouvent dans le sang, et Dieu sait quoi encore dans le cerveau. Ces découvertes opérées à l'aide du microscope magique de M. Baur, dont nous avons déjà parlé, sont sans doute singulières, mais on est en droit de demander *cui bono ?* Quel bien, quel bien pratique peut résulter de semblables découvertes ? Un sentiment d'utilité se fait au contraire apercevoir dans tous les travaux de Charles Bell.

Nous avons déjà rendu un compte rapide d'une des branches de ses recherches. Nous en mentionnerons une autre qui n'est pas moins importante et moins applicable. En étudiant les nerfs, qui viennent immédiatement du cerveau, M. Bell observa que chaque organe était pourvu de deux espèces de nerfs ; l'une qui servait au sens de l'organe, et la seconde à son mécanisme. C'est ainsi, par exemple, que l'œil a deux espèces de nerfs : une qui produit la vision, et l'autre qui s'étend dans les membranes, les muscles, etc., et qui en constitue le mécanisme. Il en est de

même de la langue, du nez, de l'oreille. Ces deux espèces de nerfs sont tout-à-fait distinctes l'une de l'autre dans leur distribution et leur mode d'action. Si, par exemple, les nerfs du goût dans un chien ou tout autre animal étaient divisés, de manière à ce que leur connexion avec le cerveau fût interrompue, le malheureux animal aurait encore la possibilité de broyer ses alimens, mais il ne pourrait plus en percevoir la saveur. Cette ingénieuse expérience a été faite par M. Bell sur un âne. Les nerfs du goût furent divisés de manière à détruire ce sens. On plaça ensuite de l'avoine devant lui. Après l'avoir sentie de la manière ordinaire, il mit son museau dans l'auge, tourna et retourna le grain avec sa langue, mais il n'en avala point. L'organe du goût étant détruit, il ne pouvait pas vérifier si cette avoine était un aliment ou un poison.

Cet intéressant sujet absorba l'attention de M. Bell pendant plusieurs années consécutives; et après avoir montré toute la faiblesse des objections qui lui étaient faites par l'envie et les préjugés, il s'est placé à la tête des physiologistes de son âge, sans que personne ose aujourd'hui lui contester ce haut rang.

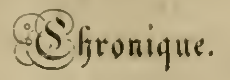
Ce grand observateur n'est pas un homme du monde. Il a une trop grande indépendance de caractère pour se plier à la servilité de ses usages. S'il le fût devenu, cette ame fière se fût abâtardie dans ses habitudes oisives et frivoles, et la science et l'humanité auraient perdu en utilité tout ce que les salons auraient gagné en agrément.

Comme professeur, Charles Bell occupe un rang très-élevé. Il a, dans son élocution, un mélange de noblesse et de suavité qui le font chérir de tous ses élèves. Il est envers eux, soit à l'hôpital, soit dans sa chaire, facile, attentif et toujours prêt à leur verser les trésors de sa science. Mais cette tendresse de cœur, une de ses qualités les plus ai-

mables, éclate surtout à l'hôpital près des pauvres malades ou des patiens qu'il va opérer. M. Bell, d'une humeur si indépendante et presque fière envers les riches, est envers le pauvre d'une douceur, d'une patience, dont on ne saurait se faire d'idée, quand on ne l'a pas vue. C'est la misère, c'est la douleur qu'il caresse et qu'il ménage. On peut être, d'après cela, convaincu des qualités bienveillantes dont son cœur est rempli. Quand on est payé pour être humain, il est tout simple qu'on le soit; car il suffit pour cela d'un égoïsme bien entendu : ce n'est que lorsque l'humanité est désintéressée qu'elle est sincère. M. Bell a encore fait voir, d'une autre manière, toute la mansuétude de son caractère. Des physiologistes étrangers n'ont pas craint de s'emparer de ses découvertes, ignorées des savans au milieu desquels ils vivaient. Notre illustre compatriote a supporté avec la plus grande modération ces larcins faits à sa gloire.

Comme écrivain, il a montré les mêmes qualités que comme professeur. Il possède deux qualités qui le distinguent entre tous les physiologistes contemporains, savoir : une connaissance profonde de la mécanique et une grande habileté comme dessinateur. Ces deux talens lui ont fourni des moyens de développement pour ses théories, qu'il eût été bien difficile de remplacer. Il en a retiré les plus grands avantages dans un livre sur la *mécanique animale* qui fait partie de la *Bibliothèque des connaissances utiles*. On dit qu'il se dispose, en suivant la même voie et en appliquant les mêmes principes, à expliquer la circulation du sang. Il est beau de voir ces puissantes intelligences descendre de leur hauteur pour éclairer la masse de l'espèce humaine. C'est incontestablement le plus grand service qu'elles puissent lui rendre; car la science ne devient tout-à-fait utile qu'en devenant vulgaire.

(*New Monthly Magazine.*)



LA COUR DE CHARLES II (1).

Bénis soient ces observateurs niais que le sort a placés dans une époque bizarre, vicieuse, et qui, sans philosophie, sans esprit, reflètent tout ce qu'ils ont vu, répètent tout ce qu'ils ont entendu : échos passifs et matériels du tems passé! Béni soyez-vous, bon et vaniteux Brantôme, qui nous racontez les fredaines amoureuses, les crimes, bassesses, vénalités et folies des belles et vertueuses dames de la cour, sans vous douter un seul instant qu'elles fussent un peu moins vertueuses pour avoir trompé six amans et assassiné deux maris! C'est par l'absence de toute moralité que vous êtes admirable, précieux, sublime. Vous lui devez votre fidélité, votre audace à tout dire, parce que vous ne distinguez aucune vertu d'aucun crime. Minuties et grandes actions : une bataille d'où le sort de l'Europe a dépendu, et une fête donnée aux dames; un costume et un traité de paix, ce vous est tout un. On peut citer à presque toutes les époques quelqu'un de ces étranges chroniqueurs, les plus impartiaux des hommes assurément, car tout leur est indifférent dans le monde, et ils n'y voient

(1) Note du Tr. Les couleurs de cet article, emprunté au *London Magazine*, eussent paru à juste titre blesser la décence et le bon goût, si nous leur avions conservé leur crudité et leur licence originales. Cependant, en affaiblissant plus d'une teinte dont le bon ton se serait effrayé, nous n'avons pas dû changer l'ensemble d'un tableau dont la vérité historique est un exemple et une leçon.

guère qu'un spectacle frivole. Suétone à Rome, Procope dans le Bas-Empire, Burckardt à la cour des Borgia, Brantôme sous Charles IX et Henri III, Dangeau sous Louis XIV, Pepys sous Charles II en Angleterre, Bachaumont en France à la fin du dix-huitième siècle, ont fait ce métier d'observateurs et d'annotateurs : intelligences vulgaires, cerveaux vides, dont la seule faculté était de répéter et de reproduire les sons, les faits, les idées qui venaient les frapper! Ce sont, à proprement parler, les badauds de leur époque.

Pepys, l'un des membres de cette confrérie d'écouteurs aux portes, innocens espions de la société qui ne se défie pas d'eux, a enregistré, par exemple, dans son journal aussi prolixe que celui de Dangeau, les extravagances, les indécences, les puérilités de cette cour dépravée dont Charles II était le digne maître. Ces notes sont souvent peu importantes ; mais, comme l'a si bien dit Bacon, une paille jetée en l'air nous apprend de quel côté le vent souffle. On entre avec lui dans le boudoir du monarque indolent, ivrogne et débauché, que le cercueil de son père et le souvenir de Cromwell n'éloignèrent pas de ses vices favoris. Hamilton, l'élégant conteur des escroqueries et des intrigues de cette cour, nous a trompés en les embellissant de toute la grâce et de toute la finesse de son style. Les *Aventures de Grammont* sont le roman de ce tems licencieux ; Pepys en est le chroniqueur.

Il y avait vers cette époque, dans la paroisse de Saint-Olave, un bon gentilhomme musard, regardeur, écouteur, curieux, brave homme d'ailleurs : telle était son importance à ses propres yeux, qu'il n'eût pas changé d'habit ou fait boucler sa perruque sans faire l'histoire exacte de toutes ses opérations. Il résulta de cette habitude plusieurs in-folios d'écriture très-fine, que les héritiers de notre homme

trouvèrent chez lui après sa mort; c'était Samuel Pepys. Le tems s'écoula, et personne ne daigna jeter les yeux sur cette chronique égoïste et domestique.

« J'ai fait ma barbe à huit heures; j'ai attaché ma jarre- » tière à huit heures et demie; j'ai été à la cour à dix » heures. » Il y avait certes de quoi rebuter le lecteur le plus patient. Pepys cependant était fonctionnaire public, diplomate, mêlé innocemment à des intrigues qui ne lui rapportaient rien : homme de plaisir aussi; mais sans raffinement et sans prétention, à peu près comme un jeune écolier qui oublie ses thèmes un jour de congé. Pepys causait avec tout le monde, souriait à tout le monde, allait au spectacle, à l'église, au parc, partout où l'on se réunissait pour s'amuser, s'ennuyer ou s'observer. Trois hommes se trouvaient-ils ensemble à l'Opéra, à la messe ou à la cour? vous étiez sûr de trouver là Pepys en sa qualité de *flâneur*. Bien venu de tout le monde, et trop niais pour être craint, il se multipliait pour tout voir et pour tout entendre; la nature l'avait mis au monde pour voir, et il voyait. Vous le trouviez, pendant la même journée, à White-Hall, dans les jardins du roi, perché sur une charrette pour contempler une exécution, coudoyé par des buveurs témoins comme lui d'un combat de chiens et d'ours, porté par la foule dans quelque mauvais théâtre de la foire, et debout au milieu d'un parterre turbulent. Heureux homme! qui trouvait partout du plaisir! de quelle organisation digne d'envie l'avait doté le Très-Haut! Il s'amusait tout autant aux marionnettes qu'à la cour : point d'orgueil, de morgue, de spleen. Comme l'oiseau fait tomber de ses ailes la goutte de pluie qui les humecte, Pepys secouait le chagrin avec une admirable facilité. Il dînait avec un lord, soupait avec un paillasse, déjeûnait le lendemain avec une maîtresse du roi ou avec un

ministre de l'Évangile, et ne mettait pas la plus légère différence entre toutes ces manières de passer le tems. Brave mortel, caractère qui valait son pesant d'or, humble avec les grands et honoré de leur condescendance, facile avec les petits et charmé d'être leur égal; complaisant, naïf, facétieux, populaire, le modèle du *bon-enfant*, pour me servir de ce terme trivial qui rend mon idée et semble créé pour lui. Comparse de la société, nécessaire dans la conversation, il ne servait, comme les confidens de comédie, qu'à donner la réplique et soutenir le dialogue. Il fallait aimer cet homme, qui se résignait toujours au second rôle, ou plutôt qui l'adoptait et faisait ressortir tous ceux dont il se rapprochait. Le soldat lui contait ses batailles; il écoutait : l'homme à bonne fortune ses aventures; il écoutait : le voyageur ses merveilles; il écoutait : l'ambitieux ses espérances; il écoutait. La pertinacité de sa mémoire répondait à la patience exemplaire de son attention. Le jour s'écoulait; la nuit venait; le matin renaissait et trouvait encore Pepys les coudes sur la table d'une taverne, ou debout, appuyé contre la tapisserie de la salle de bal, souriant, répondant à son partner : « Oui. — Cela est délicieux. — Racontez-moi cela. — La bonne histoire! » Et toujours écoutant!

Il était marié, et il aimait sa femme. La musique le charmait; les arts caressaient son ame paisible; l'antienne de l'église berçait son organisation facile et souple. Vivre, voir, entendre, pour lui c'était jouir : point de passion violente, point de folie, point d'envie, point de misanthropie : rien d'effréné, d'exagéré. Heureux Pepys!

Sa femme, qu'il avait épousée à quinze ans, pauvre comme lui, jeune oiseau sans ailes et sortie du couvent malgré sa famille, mérite aussi d'être citée. Elle vivait avec lui, dans une mansarde, chez un parent du bon Pepys,

faisait sa cuisine, lavait son linge, et riait toujours. Gaie comme l'alouette, heureuse d'exister, elle ne donna point d'enfans à son mari, qui, chose étonnante, trouva encore dans le ménage ce bonheur auquel le prédestinait sa bonne étoile. On dînait vite; on allait au parc; on s'y promenait avec des amis : à cinq heures, on était au spectacle; à neuf heures, on revenait, dans le beau tems, causer sous les arbres du parc. Les intrigues et les menus scandales volaient de bouche en bouche. Les belles dames, couvertes de brocart et de velours, donnaient leurs rendez-vous à l'ombre de ces vieux chênes : au clair de la lune, on voyait dans les taillis les grandes queues des robes de velours balayer le gazon frais, et l'éventail de laque s'agiter par habitude, malgré la fraîcheur du soir.

Allons au spectacle avec Pepys. Je vous ai introduit; vous le connaissez; entrons donc. On donne une pièce de Shadwell, et le théâtre représente l'intérieur d'une chambre à coucher. Quelles mœurs! quelle audace de licence! Vous détournez les yeux et vous vous fâchez. Moins de pruderie, s'il vous plait. Le roi est ici; il écoute; il rit; il cause. Il trouve la pièce un peu froide et se permet des calembourgs qui dépassent de beaucoup, en saillie et en indécence, la verve libertine de notre auteur.

Au surplus, si vous vous formalisez de ces mœurs, si ces expressions naïvement licencieuses vous choquent, détournez vos regards de la scène. Une grande femme brune, à l'œil vif, au teint éclatant, se penche, s'appuie sur l'épaule d'une dame placée auprès d'elle, et chuchote à l'oreille du roi; ensuite elle se lève; elle entre sans façon dans la loge et s'assied à la droite, entre Sa Majesté et le duc d'Yorck. On sourit, on s'étonne, on se demande ce que signifie cette audace. Quant au roi, il n'a d'yeux et d'oreilles que pour l'actrice Davies. Il se venge, non pas en monarque, mais en

amant. L'actrice sourit; le roi lui rend son sourire; les œillades mutuelles du monarque et de sa conquête n'échappent pas même au bon Pepys; ce soir, elles seront notées sur son carnet, et la postérité n'en perdra pas une.

Cette petite actrice n'est-elle pas bien impertinente? Voyez-la faire trophée de la bague que lui a donnée le roi; une bague de sept cents livres sterling, sur ma parole, un diamant de la plus belle eau ! La fière Castlemaine (1) est furieuse. Pepys vous dira quels sont les meubles dont les appartemens de Davies sont ornés; il vous décrira fort bien la laque, le marbre, le porphyre, les agates, les magots donnés par un roi libertin à la belle de son choix : c'est là ce dont toute la cour s'occupe.

Pendant que la belle Castlemaine se livre à un accès de mauvaise humeur, qui ne l'embellit pas et que M. Pepys a grand soin de noter sur son carnet, tournez-vous un peu et admirez cette coiffure; mistriss Stewart, qui en a introduit la mode, n'est assurément pas une femme de bon goût. Cela s'appelle une coiffure à *pouf*. — Ces cheveux hérissés, cette poudre grisâtre, ces mèches pointues, ne donnent-ils pas aux femmes l'air de tigresses ou de louves ? Qu'en dites-vous, Pepys ?—Moi! je trouve cette coiffure admirable; toutes nos grandes dames n'en portent plus d'autres. — Ah ! je comprends ; l'orthodoxie de la mode est votre loi; tout ce qui est convenu vous charme; et vous, l'homme le plus innocent et le moins fat, vous ne supportez pas seulement, mais vous admirez la fatuité d'autrui, comme chose reçue et élément nécessaire de notre état social. — Chut! Entendez-vous ce bruit? Voyez-vous tous ces lords qui se lèvent, toutes ces dames qui murmurent, et cette forêt de plumes qui s'agitent ?

(1) Maîtresse de Charles II.

— Oui, veuillez m'expliquer ce mouvement général. — Mistriss Mallet, aujourd'hui lady Rochester, vient d'entrer au parterre, où se trouvent réunies les femmes de la plus haute distinction. Lord Rochester est avec elle. Lord John Butler, ancien ami de la dame, la poursuit d'un regard impudique auquel on répond complaisamment. C'est l'histoire universelle. Il n'y a pas pour nous d'événemens plus importans. — Bon observateur! Et la Hollande, et la France et l'Espagne qui vous menacent? — On ne s'en occupe guère, je vous assure. Je vais vous conter toute la chronique de ce mariage, vers lequel se sont dirigés les empressemens de lord Hinchinbroke, de lord John Butler, de... — Je vous fais grâce de la liste totale. Comment son mari l'a-t-il emporté sur tant de rivaux ? — Il avait mangé son fonds avec son revenu; un beau jour que son plus riche domaine avait disparu dans le gouffre du whist, il passait par Charing-Cross. Lady Rochester, alors mistriss Mallet, y passait aussi avec son grand-père. La fantaisie d'un enlèvement traversa la cervelle de milord; et sous les yeux du grand-père, mistriss Mallet fut enlevée.

— Mais savez-vous aussi que moi, Pepys, je me mêle de mariages ? — Quoi! l'on se marie, malgré tant d'exemples et de scandales? — Assurément; le levain puritain existe encore; il se trouve mêlé à la vieille Angleterre; il fait partie de nos institutions. Grâce à ces idées arriérées, ce que je vous dis est exact; oui, l'on se marie encore. Je vais joindre les destinées de miss Sandwich et de lord Carteret; ce sera mon ouvrage; et certes, je pourrai me vanter d'avoir accompli une tâche difficile. C'est le courtisan le plus insipide : il ne connaît ni les complimens français, ni la belle galanterie, ni l'art de donner la main aux dames; c'est en vain qu'on a favorisé le tête-à-tête des futurs. Le puritanisme, je le répète, a gâté notre pays; et cet extrême

bon ton, cette parfaite bonne grâce, ces mœurs faciles dont notre roi donne l'exemple... — Bonnes mœurs, n'est-il pas vrai ? — Enfin cette amusante immoralité n'a pas conquis le gros de la nation! — C'est bien dommage. — Mais je vous laisse... mistriss Carter me fait signe d'aller la trouver dans sa loge... Je cours me rendre à son invitation.

— Eh bien, Pepys, de quoi vous a-t-elle entretenu ? — Devinez! — De sa nouvelle robe! — Non; d'un mari. — Ah! c'est vous qui êtes chargé ?... — De le trouver et de le décider. Je suis en réquisition pour ce genre de service; et mes mariages ont du succès... O! mon Dieu, quelle est cette mouche triangulaire, dont miss Jemima vient de s'enlaidir ?..... Sans doute lord Craven, son amant, lui a déclaré toute son aversion pour ce genre de mouches. Elle veut le piquer. — Vous êtes un observateur très-profond. — Comment remplirais-je sans ce talent tous les devoirs de ma position ? Mais Lady Withers se penche de mon côté... — M. Pepys (c'est cette dernière qui parle), permettez-moi de porter la mouche que je viens de vous entendre blâmer. On ne peut faire autrement, voyez-vous... toute la cour en porte. — Oui, mylady, très-bien; mais pas de perruque blonde, s'il vous plaît!

— Vos dames porteraient-elles perruque ? — Certes, et de plusieurs couleurs; à propos de perruque, il faut que je me vante auprès de vous d'une faveur prononcée dont Sa Majesté m'a jugé digne. — Il vous a nommé chevalier du Bain ? — Non. — Pair d'Angleterre ? — Non. — Baronnet ? — Non pas..... L'autre jour, il s'est retourné, en m'apercevant dans la salle des gardes; et m'a dit : « *M. Pepys... c'est vous; je ne vous reconnaissais pas avec cette perruque.* » C'est très-flatteur. — Le roi a bien de l'esprit. On ferait des volumes de ses saillies. L'autre jour, en se promenant dans son jardin de White-Hall, il

nous a dit une infinité de jolies choses, mêlées de jurons et de blasphèmes sans conséquence. Par exemple, comme on lui parlait de sir W. Bolton, qui vient d'acheter un gros cheval, à jambes courtes et au corps ramassé, Sa Majesté s'est écriée : « *Pardieu! sir William, l'homme dont la longueur est la plus disproportionnée avec sa largeur, doit être le père de la bête.* » — Excellente plaisanterie, en effet !

— Oh ! quand il est en gaieté, il en dit de bonnes, je vous le jure ; l'autre jour, il a bu à deux genoux (comme c'est la coutume) à la santé de toutes ses maîtresses. C'est une liste à n'en plus finir. Il fallait le voir à genoux devant Armerer, et Armerer à genoux devant lui, tous deux buvant, tous deux ivres, tous deux se baisant, s'embrassant, souriant, s'accolant, pleurant comme bons ivrognes ; c'était ravissant à voir ! »

Qui nous aurait appris cela, si l'observateur Pepys n'avait eu la complaisance de nous communiquer, non pas ses idées (il n'en avait pas), mais ses actions de chaque jour et ses souvenirs de chaque soir ? Ayez de la reconnaissance pour celui qui nous apprend quel était cet esprit si vanté du roi Charles II, et comment cette prétendue élégance de sa cour se mêlait à des orgies d'ivrogne. En effet cette cour et cette époque, avec tout leur dévergondage et toute leur affectation de belles manières, n'approchaient pas le moins du monde de cette civilisation parée, délicate, brillante, à laquelle vous êtes accoutumés. C'était une alliance singulière de la grossièreté antique, de la bizarre austérité puritaine, de la licence la plus effrénée, et de quelques prétentions à la grâce, prétentions importées de France et d'Italie : en un mot, de la broderie sur un tissu grossier, de la fange sur des paillettes. Je ne sais quelle bonhomie primitive, dont M. Pepys avait reçu de la nature une

dose considérable, se joignait aux élémens que nous venons de détailler.

Vous serez curieux peut-être de voir s'accomplir ce mariage entre miss Sandwich et lord Carteret; le jeune lord a reçu de notre maître de cérémonies des leçons de galanterie; la jeune personne s'est laissée conduire; elle a reçu un époux comme on accepte une étoffe dont on ne fait pas grand cas. Voici le jour venu. M. Pepys sort de chez lui à six heures; une belle dentelle frangée d'or couvre ses mains et lui sert de manchettes; il a des boutons d'or à son habit de soie brochée et de couleur changeante. Le père et la mère de la fiancée sont avec lui; le service achevé, on joue aux cartes; on dîne, puis on joue aux cartes; on soupe, on joue encore aux cartes; et, ce qui est, pour notre ami Pepys, le sujet d'un extrême étonnement, on prie! C'est que la famille de lord Sandwich était puritaine. Le pauvre Pepys, d'un ton d'ironie et de pitié, rapporte cette scène de dévotion préparatoire. « Tout le monde, dit-il, était fort sobre et fort sage. » Ce qui fâche notre homme à la mode du dix-septième siècle, c'est la décence dont on fit parade en cette occasion. « Nous entrâmes dans la chambre de la mariée, qui se coucha et que nous embrassâmes au lit; les rideaux furent tirés avec la plus grande solennité; je me serais amusé davantage, si l'on avait été plus gai! » Il paraît que ces intéressantes circonstances étaient l'occasion ou le prétexte de beaucoup de folies; et, comme s'exprime notre ami, de gaietés dont il blâme singulièrement l'absence.

Nos fiancés du dix-neuvième siècle ne regretteront sans doute pas une époque où la mariée était exposée aux libertés les plus indécentes, et où un mariage qui se passait honnêtement semblait une singulière anomalie. Après avoir invité le lecteur à nous suivre à la fête des noces, prions-le de nous accompagner dans la maison des morts.

M. Pepys, notre cicerone, vient de perdre un oncle, domicilié à Brompton. Il monte à cheval, pique des deux et arrive. Le cadavre, déposé dans la cheminée et qui exhale une détestable odeur, a été veillé toute la nuit par la femme du défunt. Ce sont assurément là des traits caractéristiques, des indications de semi-barbarie. On attend encore un jour pour ensevelir ces restes méphitiques; la lecture du testament est faite en présence du cercueil; après cela chacun va acheter des gants et des rubans pour assister au convoi. Une nombreuse assemblée vient l'honorer de sa présence : cent cinquante personnages ou à peu près prennent part à la solennité funèbre : mais de quoi s'occupent-ils? de boire. On leur apporta du vin chaud (du *claret*), et six biscuits par tête. Les valets portaient des gants blancs; les dames buvaient seules et les hommes buvaient de leur côté. Tout se passait fort bien; on s'enivrait fort décemment; et aucun bruit ne se faisait entendre. Cette orgie lugubre et sévère ne marque-t-elle pas une période intermédiaire entre le règne de notre délicatesse moderne et l'époque où, pour honorer les morts, on se livrait sur leur cercueil de scandaleux défis, qu'une ivresse complète suivait toujours?

Les preuves de cette grossièreté, de cette *incivilisation*, qui mêlait sa nuance barbare à tant de vices licencieux et à tant de frivolité recherchée, sont fréquentes chez notre auteur : Pepys, homme honoré, distingué, homme de cour, ne manquait pas une exécution publique. Le bourreau était son acteur favori. Il faut voir avec quelles délices il raconte toutes les boucheries légales dont la vengeance des royalistes ensanglanta *Charing-Cross*. Vous diriez qu'il s'agit pour lui de l'achat d'une paire de bas, ou de celui d'un billet de spectacle; tant il montre de froideur et d'indifférence dans ses récits! Tantôt c'est le major Har-

rison, pendu, écartelé et décapité, dont on a montré la tête et le cœur tout sanglans au peuple : et Pepys d'applaudir. Tantôt ce sont deux têtes de régicides plantées sur une tour, en guise de drapeaux, et que Pepys a été contempler; plus loin, ce sont les cadavres de Cromwell, Ireton et Bradshaw, dont l'exhumation, la pendaison et les cendres jetées au vent, amusent la curiosité insatiable de cet homme et celle de sa femme; car mistriss Pepys était présente à ce beau spectacle. Un autre jour, des affaires de Bourse l'empêchent d'escorter sa compagne, pour laquelle il a soin cependant de retenir d'avance une place : il ne veut pas qu'elle perde l'exécution de Turner, pendu pour crime de vol avec effraction. Quant à lui, il se hâte de terminer ses affaires, court vite à l'endroit de l'exécution, apprend qu'elle n'est pas encore terminée, achète assez chèrement le droit de rester suspendu sur la roue d'une charrette, et là, reste le cou tendu, l'œil fixe, les lèvres béantes, pendant que le colonel, devenu pieux à l'heure de sa mort et prolongeant ses dévotions pour prolonger sa vie, accumule prières sur prières, et *oremus* sur *oremus*. Ce jeu dura près d'une heure; enfin le bourreau fit son devoir; et Pepys, l'homme d'état, l'homme de cour, retourna dîner avec sa femme.

Mais le colonel Turner lui-même est un échantillon trop curieux de l'époque, pour que nous le quittions sitôt : c'est un caractère qu'il ne faut pas perdre de vue. Dans ce tems où les soldats sans emploi n'avaient pas même de demi-solde pour les aider à vivre ou à mourir, le gentilhomme brigand, le colonel voleur, le lieutenant coupe-jarret, se présentaient au coin de toutes les rues. C'est dans cette classe honorable que notre Walter-Scott a choisi son colonel Coleperrer, qui joue un si beau rôle dans les *Aventures de Nigel.* Un manteau troué, une rapière af-

filée, l'habitude de la table de jeu, celle de tous les vices, le mépris de la mort et celui de l'honnêteté, composaient le matériel et le moral de cette existence aventureuse. Les annales de Newgate regorgent des hauts faits de ces chevaliers d'industrie, plus pittoresques sans doute, mais aussi plus dangereux que les nôtres.

Comment n'aurait-on pas vu de telles singularités jaillir, pour ainsi dire, du sein d'une société agitée par les guerres civiles, habituée au pillage, au désordre, à la licence? Une révolution laisse dans les mœurs plus d'une trace funeste. Elle démoralise, elle déprave; si d'une part elle agrandit souvent les destinées d'un peuple et féconde son avenir, que de germes redoutables ne sème-t-elle pas sur sa route?

Du tems de Pepys, le filou, l'escroc, le spadassin, le duelliste, le joueur, le gentilhomme, se confondaient en un seul caractère. Notre moderne subdivision de travail ne s'était pas étendue jusqu'à l'honorable profession dont je parle. Parmi nous une multitude de nuances délicates séparent le voleur du joueur; et si vous comptez l'un après l'autre tous les personnages indignes d'estime que la société renferme, vous aurez une liste immense à dresser : le forçat, l'escroc, le recéleur, le chevalier d'industrie, l'usurier, le faussaire, le joueur, composent autant de classes distinctes qui ne peuvent se confondre que par accident et non par nécessité. Vous trouverez vingt hommes qui vous enlèveront votre argent, fort délicatement, par un escamotage tout-à-fait légal, pour un seul qui tentera de vous l'arracher sur la grande route, un pistolet au poing. La supériorité de ce dernier état social est évidente et irrécusable.

Si l'escroc du dix-septième siècle, en Angleterre, était un brigand sans scrupule, un guérilla toujours prêt à massacrer sa dupe ou sa victime, cette férocité de mœurs éten-

dait son empire sur d'autres classes de la société. On voit, dans le journal de Pepys, des ambassadeurs se disputer, l'épée à la main, les honneurs du pas, leurs cortéges se transformer en bataillons ennemis, les rues de Londres devenir le théâtre de cette ridicule et folle escarmouche, et Charles II, loin de s'opposer à ce combat, annoncé, prévu, préparé ouvertement, ouvrir la lice aux adversaires, les encourager par son silence et rester le témoin de la querelle. Quant au bon Pepys, il court avec la canaille, à travers la fange des carrefours, crie hourra sur les Français, stimule et excite les Espagnols, et revient, tout souillé des exploits de la journée, raconter à sa femme les résultats de la lutte.

Certes, au milieu de pareilles mœurs, le duel, aujourd'hui trop fréquent encore, mais tempéré par une civilisation plus douce, devait être une lutte féroce, un meurtre épouvantable. Consultez encore, à ce sujet, le journal de notre admirable Pepys. Des gentilshommes se rencontrent dans la rue, s'y battent pour un mot; sans seconds, sans témoins, à armes inégales et discourtoises; ou bien les témoins prennent part active au combat et multiplient le carnage, sans avoir d'offenses personnelles à venger. On cite les noms de ceux qui, vainqueurs et survivans dans plusieurs duels à mort, étaient soupçonnés d'avoir protégé leur vie en s'armant de cuirasses cachées sous leurs vêtemens. Un capitaine Howard provoque M. Jermyn sans vouloir lui dire, ni quel est son motif, ni quel grief il lui impute. Des femmes de qualité paient des spadassins de profession, chargés de venger leur honneur; un poète, Henri Killigrew (1), est assassiné sur la grande route par les laquais de Buckingham, le plus atroce des fats, et le

(1) Auteur de comédies.

plus frivole des monstres ; il se vante de cette action à la cour ; et ni le roi, ni les tribunaux ne s'en formalisent ; il est toujours le conseiller privé, l'ami intime de Sa Majesté.

Mais il faut encore ici que nous appelions à notre aide le véridique écrivain dont les révélations ont tant de charme et de prix. Voici une anecdote qu'il donne pour exemple de toutes les affaires d'honneur qui avaient lieu de son vivant.

Deux amis intimes, Sir Henri Bellarses, membre du Parlement, et Thomas Porter, causaient très-haut dans un salon : leur conversation était bruyante et animée, mais amicale.

« Vous disputez-vous ? demanda quelqu'un, placé à l'autre bout de la chambre.

— Moi, dit Thomas Porter, quand je me dispute, je frappe !

— Frapper ! s'écria Bellarses, je voudrais bien savoir quel homme, en Angleterre, oserait lever la main sur moi ! »

Ils étaient chez Sir R. Carr et venaient de dîner. A peine Thomas Porter eut-il prononcé ces derniers mots, il reçut de Sir Henri Bellarses un coup de poing vigoureusement asséné. Ils voulaient se battre dans le salon même : on les sépara ; mais en sortant de cette maison, Thomas rencontra le poète Dryden, auquel il dit :

« Je vais me battre avec Bellarses et le plus tôt possible ; si je ne me dépêchais pas, nous serions raccommodés demain ; et la honte du coup que j'ai reçu me resterait ; prêtez-moi votre valet, auquel je vais remettre un billet pour mon adversaire. »

Cependant le carrosse de ce dernier passe dans la même rue. Thomas Porter le reconnait, l'arrête, en fait des-

cendre Bellarses, le tue en présence de deux ou trois amis, est blessé, reçoit les adieux et les baisers du mourant, et incapable de prendre la fuite, à cause de sa blessure, n'est pas même inquiété par les magistrats.

Le peuple imitait à sa manière ces mœurs féroces et sanguinaires. Un charretier enlevait d'un coup de fouet les deux yeux du cocher du roi, aux grands applaudissemens de la canaille, qui criait ironiquement au cocher : *Continue de conduire!* et riait barbarement de son malheur. Charles II, qui apprit ce fait, se mit en colère et fit fermer la Bourse, aux environs de laquelle venait de se passer cette scène atroce. Quelle justice! voyez ce monarque absurde qui frappe d'un acte arbitraire le commerce de sa capitale, et ce peuple brutal qui jouit d'une action barbare, comme d'un spectacle qui lui plaît et l'amuse : double et infâme monstruosité, qu'expliquent, mais que n'excusent pas cette ivresse de loyauté, ce fanatisme de royalisme dont la nation fut saisie comme d'une fièvre soudaine, quand Charles II ramena de l'étranger sa cour frivole et ses vices dispendieux.

A la brutale férocité des querelles correspondaient nécessairement la barbarie des plaisirs, ou la niaise et folle puérilité des divertissemens à la mode. Les boxeurs de cette époque se tuaient sans pitié comme sans remords ; et d'autres athlètes (1), armés de courtes épées, se tailladaient sur le théâtre aux yeux des spectateurs enthousiastes. Dans les meilleures maisons, les jeunes gens des deux sexes s'amusaient comme nos domestiques et nos servantes, en se jetant des coussins à la tête, en se brûlant la moustache et les cheveux, en se barbouillant de suif et de suie, en déchirant leurs vêtemens. Pepys est mon garant ; et si l'on

(1) *Fencers.*

croyait que la classe où il vivait s'éloignait nécessairement de l'élégante réserve dont l'aristocratie donne aujourd'hui l'exemple, ce serait une profonde erreur. Notre homme, je le répète, frayait avec le plus grand monde. Il dînait chez lord Orford avec lord Albemarle et plusieurs autres, quand une dispute s'éleva entre ces lords : les perruques volèrent au loin, des coups furent donnés et rendus avec usure, les verres et les bouteilles se brisèrent sur les épaules des combattans, et la mêlée devint générale. A la Chambre des Pairs, l'insolent Buckingham, trouvant lord Dorchester à sa portée, appuie son coude sur l'épaule de ce dernier. Lord Dorchester s'écarte pour éviter cet incommode voisinage. On admirera la politesse et le bon ton de la conversation suivante :

Lord Buckingham. — Est-ce que vous êtes las ?

Lord Dorchester. — Harassé de vous voir et de vous sentir.

Lord Buckingham. — Plaisanterie !

Lord Dorchester. — Ce que vous osez faire ici, vous ne l'oseriez pas ailleurs.

Lord Buckingham. — Vous êtes un faquin, etc.

Lord Dorchester. — Vous en avez menti !

Le premier ministre de la Grande-Bretagne, d'un revers de sa main, fait alors tomber le chapeau de Dorchester, suspend au bout d'une canne la perruque de ce dernier et éclate de rire ! Pepys, qui raconte ce beau fait, ne témoigne pas le plus léger étonnement ; il sort de la Chambre Haute et va chez son carrossier. Là il rencontre les plus grandes dames de la cour, encaissées dans une voiture, avec des bouteilles d'*ale* (1), du pain, du beurre et du jambon, qu'elles dévorent dans cette étrange salle à

(1) Bière forte.

manger; il trouve tout cela fort naturel et fort simple, partage ce repas de gendarme et continue sa route et son journal. Caillette du sexe mâle, bavard incomparable, naïvement bête, et aussi utile pour l'histoire des mœurs, qu'un niais, incapable de mensonge, est précieux et nécessaire, dans les dépositions candides que les tribunaux réclament de lui.

(*London Magazine.*)

Voyages.

LE PUNJAUB

OU

LES CINQ-SOURCES.

Scènes de l'Hindoustan.

Malheureux et brave Ochterlony ! Il a vécu, il est mort pour la gloire ; et la gloire lui a manqué. Que son ame soit en paix ! Je n'ai jamais connu guerrier plus héroïque, capitaine plus digne d'admiration et d'estime. S'il eût fait la guerre en Europe, vous le verriez assis au nombre des pairs d'Angleterre ; mais le sort a relégué ses exploits dans les inaccessibles montagnes du Népaul : on a peu parlé de ce brave ; et la douleur, le dégoût, l'ennui de la vie le conduisirent au tombeau.

Ce fut Ochterlony, qui, bloqué dans la ville de Dehli, toute démantelée, sans fortifications, sans autre défense qu'un vieux mur de briques, de dix milles de circonférence, et seize cents cipayes, détestables soldats, repoussa les attaques réitérées du chef mahratte Jeswunt Rao Holkar. Ce fut lui qui, sans canon, sut tenir contre des forces trois fois supérieures, dans cette cité en ruines, qui s'était toujours rendue à la première sommation. Ce fut lui qui planta le drapeau britannique sur les cimes de l'Himalaya, et réduisit le rajah victorieux à lui céder une grande partie de son territoire. On le négligea. Les récompenses de la valeur guerrière n'allèrent pas couronner des efforts et des

succès presque ignorés ; il languit dans ces régions lointaines et y laissa son cadavre oublié.

Je passai trois mois chez lui, dans le cantonnement de Karnâl, il y a déjà fort long-tems. J'avais vu s'écouler dans l'Inde trois années de mortel ennui. C'est une vie affreuse et toute physique, dont il est impossible de supporter sans dégoût la monotone lourdeur, que l'existence d'un militaire anglais dans l'Inde. Vous avez la parade, l'exercice, la garde montante, la garde descendante, un soleil qui vous dévore, des repas interminables, ou *burra-kenas*, où le jambon et le fromage vous obsèdent et vous étouffent. En vain chercherais-je, dans tout le cours de ma carrière militaire dans ce pays, une semaine qui me laisse un agréable souvenir : j'aimerais mieux achever de vivre que de recommencer cette existence stupéfiée, sensuelle sans volupté, fatigante et sans gloire. Il est vrai que le fameux caliphe Abdurrhaman, après avoir régné glorieusement pendant cinquante années, cherchait inutilement dans sa vie quarante jours de bonheur ; et cette pensée, d'ailleurs remplie de désespoir, peut engager le vulgaire des hommes à soutenir patiemment le fardeau dont Dieu les accable.

Nous étions heureux lorsqu'on venait nous apprendre qu'un chef ou *thatkor* avait essayé de secouer le vasselage féodal imposé par l'Angleterre et refusait de payer le tribut exigé. Il fallait marcher sur sa forteresse, et cette espèce de guerre jetait du mouvement dans l'insipide calme de notre vie. Tous les régimens se tenaient sur le *qui-vive*, attendant avec inquiétude la décision du général en chef et le choix du régiment qui devait aller châtier l'orgueil du thatkor.

Un jour, je fus chargé de diriger l'expédition ; après vingt-quatre heures de préparatifs, après bien des querelles, des cris, et ce tumulte inhérent au mouvement des

troupes asiatiques, nous partîmes de grand matin ; c'était, pour la plupart d'entre nous, une espèce d'initiation militaire à laquelle la nouveauté prêtait du charme. La première marche fut courte et par conséquent agréable ; le printems commençait. Les Hindous ont un culte spécial du printems, saison de la joie et de la volupté. Nos cipayes étaient d'une gaîté folle : ils célébraient la grande fête de *Houlie,* commémorative des amours de Krischna, qui dans son huitième *avatar,* ou sa huitième métamorphose, devint berger comme Apollon, et sur les bords de la Jomna sut se faire aimer de soixante-dix mille *gopies* ou bergères : exploits héroïques, plus admirables que ceux d'Hercule, et que les femmes de l'Inde ont jugés dignes de leurs adorations les plus constantes! A cette époque de saturnales, la religion prescrit ou permet la licence des actions et du langage ; et les Hindous, ordinairement sévères et chastes dans leurs discours, se dédommagent de la contrainte que leur impose la décence générale de leurs mœurs. Il fallait entendre et voir nos cipayes chanter, en dansant, des refrains obscènes, dont l'immoralité ferait rougir les prostituées de nos capitales. Ce n'était pas de la gaîté, mais du délire. Chaque compagnie avait son barde : il hurlait sa détestable chanson, que tous les autres cipayes répétaient en chœur et de toute leur ame.

Je remarquai particulièrement au milieu de ces frénétiques un *jemadar,* ou porte-enseigne, vieillard de taille gigantesque et dont les cheveux blancs comme la neige s'échappaient à flots des replis de son turban ; le cheval qu'il montait était aussi vieux et aussi faible que lui. Une énorme selle, couverte d'un tapis, ne laissait apercevoir que les pieds, la tête et la queue de l'animal. Quant à son maître, il se livrait à sa dévotion insensée avec une ferveur qui l'eût fait passer pour fou ; ses hurlemens, ses gestes,

les mouvemens baroques de ses bras et de ses jambes complétaient la caricature. On l'avait toujours regardé comme un homme grave, austère, taciturne, avare, extrêmement dévôt; cette effervescence inaccoutumée était encore de la dévotion. Une femme de quelque rang, de quelque âge qu'elle fût, passait-elle auprès de lui? il l'assaillait de son indécent récitatif, dont je ne tenterai pas de reproduire le cynisme. Je m'étonnais d'une telle conduite : on sait avec quelle réserve les habitans de l'Inde ont coutume de parler aux femmes. Cependant ni les compagnons du *jemadar,* ni les objets de la ferveur cynique à laquelle il se livrait, ne paraissaient surpris de cette véhémence. On l'admirait, au contraire; on imitait cette verve de débauche; et bientôt le régiment tout entier ne formait qu'un grand chœur, une bacchanale effrénée.

Ajoutons que, pour comble de singularité, les hommes eux-mêmes n'étaient pas à l'abri de ce dithyrambe laudatif et licencieux; et que nos cipayes s'adressaient de préférence aux officiers qu'ils estimaient le plus. Quant à nous, nous faisions semblant de ne pas entendre ces ridicules éloges : et sans prendre une part active à ces saturnales, nous sentions l'impossibilité d'en arrêter le cours. Plus un officier était aimé, plus son nom retentissait fréquemment dans ces hymnes. Imaginez l'étonnement de nos Anglais habitués à la discipline européenne. Il y avait dans les chants des cipayes une verve, une abondance, un abandon de poésie frénétique, un enthousiasme extraordinaire, une férocité de débauche dont je chercherais inutilement à donner quelque idée, et dont le *Taza Walayet* ou nouveau venu dans ces contrées est comme stupéfait.

Nos soldats trompaient ainsi les ennuis de la route. Habitués à voyager dans la prison du palanquin, nous trouvions du plaisir dans cette marche peu fatigante, dont

un beau paysage augmentait encore le charme. Autour de nous s'étendaient de toutes parts des champs de pavots blancs et rouges. Au loin s'élevaient des villes blanches et de jolis villages, environnés de manguiers aux formes colossales; la chaîne de l'Himalaya, neigeuse et riante, se montrait à l'horizon. Tous les soirs, quand nous faisions halte, un vieillard, attaché au régiment comme barde ou *bhât*, s'armait de sa guitare à une seule corde, et nous chantait son hymne héroïque. Il y avait sans doute dans ses accens peu de variété et de poésie. « Salut au régiment glorieux de *** ! qu'il soit couvert de gloire sur la terre et dans le ciel ! que les torrens de sang qu'il a versés se réunissent pour former une mer d'éloges, etc., etc. L'Himalaya s'épouvante de sa marche, et le globe tremble sous ses pas ! » Quelque grotesque que ce barde pût être, et quelque emphatique que fût son discours, la singularité de cette coutume patriarchale lui prêtait je ne sais quel prestige, et je ne le revoyais pas sans intérêt revenir chaque soir prendre son poste, faire vibrer son monocorde, et nous étourdir de ses encouragemens.

Après deux jours de marche, nous atteignîmes le pays des Sickhs, qui s'étend jusqu'à l'Indus, ou Attock. Tout le territoire situé entre le Karnâl et le Sutledge était alors dans un état de demi-sujétion qui lui pesait beaucoup ; ses habitans se voyaient contraints à payer tribut à l'Angleterre et à mourir dans leur lit, deux obligations également gênantes pour des hommes dont la guerre et l'avarice sont les passions dominantes.

Le mot *Sickh* signifie *disciple*. Un Hindou, nommé Nanac Scha, fonda, vers l'année 1530 de notre ère, cette secte devenue puissante ; le monothéisme en est la base. Nanac Scha bannit de son Olympe les trois cent cinquante millions de divinités hindoustanes, abolit les castes, et

permit à ses sectateurs de se nourrir à leur gré de tous les alimens qui pouvaient leur convenir. Les empereurs musulmans persécutèrent cruellement cette secte, qui, au dix-huitième siècle, conquit enfin, sous la direction d'un chef nommé Gourou Govind, une haute importance politique, et menace aujourd'hui la puissance indo-britannique.

Les Sickhs occupent aujourd'hui le territoire du Punjaub (les Cinq-Sources), situé au nord-ouest de l'Inde. Les cinq sources sont l'Indus, l'Acesines, l'Hydaspe, l'Hydraotes, l'Hyphasis et l'Hysadrus. L'Inde n'a pas de secte indépendante plus redoutable. Vigoureux, robustes, actifs, guerriers, implacables, les Sickhs contrastent singulièrement avec le reste de leurs compatriotes, dont la faiblesse physique égale la souplesse intellectuelle, et dont le caractère moral est aussi énervé que leur constitution est débile. La voix des Sickhs est forte; ils portent de longues barbes, au lieu de se raser le menton comme les Hindous. Leur courage est farouche, et l'imprudence, l'étourderie, la violence du sauvage sont empreintes dans leurs mœurs. Dans une ville où nous fîmes halte, on nous montra deux tours fort élevées, dont une ouverture étroite était la seule issue où se réfugiaient habituellement les assassins qui venaient de commettre un meurtre; rien de plus turbulent, de plus féroce et de plus indomptable que ces hommes, avec lesquels on verra les troupes anglaises se disputer, dans un laps de tems qu'il est impossible de déterminer, la possession de l'Hindoustan. Ils portent à la guerre une jaquette bleue, d'énormes pantalons bleus et un turban pointu de la même couleur et d'une hauteur démesurée (1).

(1) Note du Tr. Les *Sickhs* ont fait, dans ces derniers tems, organiser leurs armées à l'européenne, par des officiers français des armées de l'Empire.

Vers le milieu de notre cinquième jour de marche, je rencontrai un de ces Sickhs accompagné de deux domestiques. L'empreinte de sa race était gravée profondément sur cette mâle physionomie. Le cheval qui le portait semblait fait pour un tel maître; c'était un coursier de formes colossales, et qui allait l'amble, comme c'est la coutume hindoue. De longues draperies le couvraient, et sur un morceau de bois rond, un coussin était fixé pour servir de selle; le pommeau de cette selle extraordinaire s'élevait à la hauteur de cinq ou six pouces, et supportait une prodigieuse arquebuse, dont le contre-coup eût inévitablement désarçonné un cavalier malhabile, à la première courbette de l'animal. Au lieu de se tenir à cheval comme les Hindous, dont les genoux sont parallèles à leurs épaules quand ils chevauchent, notre Sickh alongeait les jambes à la mode française, et n'en avait que meilleure grâce. Un beau bouclier de peau de buffle, tout resplendissant de clous d'argent, se balançait sur ses épaules; deux poches, pratiquées dans ses bottes, contenaient une paire de petits pistolets, et un grand cimeterre ou *tegha* était suspendu à sa ceinture.

« *Salam saheb* (1) *Bahadoûr,* s'écria-t-il en me voyant, *salam saheb see, salam, salam!* »

Je répondis à son salut, et il m'apprit qu'il était magistrat de police, ou juge-de-paix du rajah (2) de Patiala. A peine notre conversation fut-elle commencée, il me témoigna l'indignation que lui inspirait la conduite des Anglais.

(1) Note du Tr. *Saheb,* mot d'origine arabe qui signifie *seigneur.* De-là *Tipou Saheb* ou le *seigneur Tipou.* Ces mots arabes ont été introduits dans les dialectes de l'Inde par les conquérans mongols qui sont musulmans.

(2) Note du Tr. *Rajah,* mot hindou qui signifie *roi* ou *souverain*; le mot latin *regere* (régner) a évidemment la même origine.

« Quoi ! me dit-il, parce que notre pauvre rajah Balloun Sing ne peut pas payer la somme que les *feringhis* (1) lui demandent, il faudra que son château soit démoli et ses biens confisqués ? appelez-vous cela justice ?

— Sickh, lui répondis-je, vous êtes ingrat.

— Ingrat... envers les Feringhis qui couvrent mon pays de leurs troupes.

— N'est-ce pas à nous que vous devez la paix dont il jouit ?

— Nous n'avons pas besoin de paix. C'est bon pour les Banians (2) et les vieilles femmes.

— Sans nous, vous vous égorgeriez mutuellement.

— Nous ne sommes pas des enfans, mais des hommes.

— Mais avant notre arrivée, le Punjaub était couvert de sang.

— Nous naissons soldats, nous sommes Sickhs. C'est la coutume chez nous de soumettre les discussions à l'arbitrage de l'épée ; personne n'aime à quitter le *dustour* (la trace) de ses ancêtres.

— Mais vous qui parlez, Sickh, vous êtes magistrat.

— La nécessité m'a fait juge ; mon goût me fait soldat. Je jure par Bhugwaun que vous m'étonnez, vous autres *sahebs* d'Europe...

— Comment ?

— Vous dites que vous êtes sahebs et vous avez affaire aux magistrats.

— Mais n'avez-vous pas une loi ?

(1) Étrangers.

(2) Note du Tr. Les *Banians* sont la postérité des Parsis ou anciens Persans, adorateurs du feu, qui ont fui dans l'Inde sous les premiers califes, pour échapper aux persécutions des Musulmans. C'est un peuple de mœurs très-douces, mais d'un caractère intéressé. Ils sont les courtiers, les brocanteurs de l'Inde.

— J'ai mon *tulwar* (sabre). »

Il craignit apparemment de m'avoir offensé et changea de conversation.

« Saheb, vous montez une jolie bête. De quel pays est-elle ?

— D'Arabie.

— Ce n'est pas là cependant la monture d'un soldat.

— Pourquoi, Sickh ?

— Ce cheval convient à un *kala kortie wale* (à un homme habillé de noir, à un homme de justice) et non à un guerrier.

— Sickh, croyez-vous que le gros buffle sans cornes, sur lequel vous voilà perché, vaille mieux que mon cheval arabe ?

— Qu'il vaille mieux !... Apprenez, saheb, qu'un bon cheval doit être robuste, avoir une queue épaisse, une large encolure, de larges naseaux, une croupe grasse et osseuse. C'est la beauté du cheval, comme une longue barbe est la beauté de l'homme. »

En disant ces mots, le Sickh caressait sa barbe gigantesque et jetait un coup d'œil de vanité satisfaite sur ses formes colossales. Je voulus lui rendre, en sarcasme, ce mépris qu'il prodiguait à ma faiblesse européenne.

« Dites-moi, Sickh, ce pommeau de dimensions singulières, à quoi vous sert-il ? est-ce pour vous empêcher de tomber de cheval ? »

Il sentit l'épigramme et ne me répondit que par deux ou trois sauts périlleux, qui ne le désarçonnèrent pas, et dont la violence prouvait son talent d'écuyer.

« Vous voyez, reprit-il alors d'un air calme et dédaigneux, que le Sickh n'a pas besoin de moyens artificiels, pour se tenir ferme sur ses étriers, et si je dois dire tout ce que je pense, vos sahebs d'Europe devraient prendre de

nous quelques leçons ; une femme sickh en sait plus long, sous le rapport de l'équitation, que tous vos cavaliers de l'autre monde. »

A peu de distance de la route, je vis une haie assez haute, devant laquelle se trouvait un fossé, double rempart d'un champ de pavots. Le dédain avec lequel mon compagnon de route venait de traiter mon joli cheval arabe m'était resté sur le cœur, et j'étais résolu à lui rendre le degré de considération et d'estime auquel il avait droit. Je m'avançai vers la haie, et le Sickh me suivit ; mais quand mon cheval eut franchi d'un seul élan le double obstacle, et repassé la haie et le fossé d'un second saut, ce furent des exclamations et des éloges unanimes ; le Sickh se montra beaucoup plus communicatif et plus cordial. Il me parla de femmes, de chevaux, de chasse, de guerre et surtout des délices de l'eau-de-vie, avec une facilité, un abandon confidentiel très-touchans, et finit par m'inviter à déjeûner. Je n'avais pas encore eu l'occasion de faire l'expérience de l'hospitalité hindoue ; aussi j'acceptai avec empressement.

Nous descendîmes de cheval et nous allâmes nous asseoir à l'ombre d'un manguier. L'un des serviteurs du Sickh alla chercher des provisions au village voisin et rapporta des gâteaux sans levain, du lait de plusieurs espèces, du fromage, du raisin et des amandes. Le Sickh ne déjeûna pas avec moi ; les commandemens de sa religion ne le lui permettaient pas ; mais il resta auprès de moi, me pressant de faire honneur au festin et me comblant de politesses tout empreintes d'hyperboles orientales. « Mangez, me disait-il, afin que ma renommée soit grande à travers la terre, et que mon nom soit béni de Dieu ; j'aurais voulu vous offrir un repas plus splendide et vous préparer des mets de cinq saveurs, la saveur amère, douce, salée, acide et

sucrée. Mais je n'en ai pas eu le tems, comme vous en êtes instruit; et mon hospitalité est de circonstance. »

Je lui offris un canif de nacre, armé d'un tire-bouchon, et le priai de s'en servir pour déboucher les bouteilles d'eau-de-vie que je lui promis de lui envoyer; c'était un adorateur fervent de cette liqueur, et il accepta avec reconnaissance l'un et l'autre cadeau. Il me supplia vainement d'accepter un beau *kandjar* (1) qu'il portait. Nous nous quittâmes après avoir échangé, pendant quelques minutes, lui mon chapeau et moi son turban; puis, se tenant à quelque distance de moi, il pria Narayana de me combler de faveurs. « Que le Dieu ne perde pas de vue mon hôte, » qu'il le fasse prospérer; qu'il lui donne une belle femme, » de beaux enfans et tous les grades militaires, jusqu'à celui » de général inclusivement! » Cette cérémonie se termina selon la mode hindoustane, dont la malpropreté révoltante indignera plus d'un lecteur, et que j'ose à peine rappeler ici, par des éructations mutuelles, étrange témoignage de gratitude.

Nous approchâmes bientôt de l'Himalaya, et la scène ne tarda pas à changer. Au lieu de ces vastes plaines cultivées, qui avaient frappé et enchanté nos regards, nous ne trouvâmes plus que des landes arides, semées de quelques rares habitations. Au lieu de cette population active et laborieuse, quelques cabanes éparses. Le sol était stérile, l'air insalubre, l'aspect des habitans maladif. Le gibier abondait dans cette région peu connue, que les animaux semblaient avoir accaparée et que l'homme délaissait; des couvées de perdrix tachetées de noir s'élevaient sous nos pas; l'antilope, la vache bleue aux yeux noirs, le lièvre, le buzard, le sanglier fuyaient de toutes parts;

(1) Espèce de poignard oriental.

la panthère, l'ours, le lynx, l'éléphant sauvage fixaient sur nous leurs yeux terribles; les Nemrods du régiment ne laissèrent pas échapper une occasion si favorable. Leurs fusils jonchèrent de cadavres ces plaines giboyeuses, et à peine purent-ils enlever leurs dépouilles, tant elles étaient multipliées!

Mais l'Himalaya apparut enfin devant nous. Qui eût osé, en face de ce géant, regretter les paysages vulgaires? De quelle gloire colossale se couronnent ces cimes, élevées de seize mille pieds au-dessus du niveau de la mer, devant lesquelles la grandeur des Alpes s'anéantit, et dont la chaîne immense unit le Turkistan au royaume du Milieu! Certes les Hindous ne pouvaient choisir un autre sanctuaire, pour y placer l'image du Dieu inconnu. Rien, dans ces contrées, n'est en rapport avec nos régions d'Occident. Toutes les proportions sont démesurées. Au-dessus de ce plateau qui dépasse les Apennins et le Chimboraço surgissent d'autres pics, isolés dans leur magnificence, et surtout le Bundur Ponch, le Jomnontrie, d'où s'échappe le Jomna, et le Gangontrie, d'où jaillit la vénérable source du vieux Gange (1).

Ne cherchez nulle part une impression comparable, pour la solennité grandiose, à celle dont on est pénétré aux pieds de l'Himalaya. L'esprit exalté vole sur leur cime; et là, au milieu de la solitude et d'un silence éternel, que pas un bruit ne trouble, si ce n'est celui du tonnerre, il com-

(1) Les pics les plus élevés de l'Himalaya que l'on ait mesurés sont:

Jawahir dont la hauteur est de.........	7,848 mètres.
Yamunavatari.........................	7,777
Et Dhaïban.........................	7,533

Le pic le plus élevé de la Cordillière des Andes n'a que 7,696 mètres de hauteur.

prend, ce qui paraît inaccessible à l'homme, l'idée de l'éternité. L'Océan n'est pas aussi majestueux que les sommets de l'Himalaya. Les vagues ont leur tumulte, leur murmure, leur impulsion vitale, pour ainsi dire. Ici tout est mort; au lieu d'un horizon borné, vous avez un ciel dans les profondeurs duquel le regard se perd. Et si par hasard l'ouragan tonne et gronde dans ce silence, quelle solennité nouvelle vient animer cette scène! L'Himalaya est le plus sublime des temples où la divinité puisse être adorée.

Les Persans prétendent qu'au-delà de ces montagnes, le monde finit et l'Iinestann ou le domaine des génies commence. En effet, à mesure que l'on gravit l'Himalaya, l'existence s'affaiblit, le son meurt, le bruit s'éteint, un coup de pistolet ne produit qu'un léger murmure (1), le sentiment de la vie languit dans notre ame. Je ne sais quelle mélancolie profonde s'empara de mes compatriotes. Peut-être, en face de ces neiges éternelles, se rappelaient-ils les joies pures du foyer domestique, et les monts neigeux de l'Écosse et les plaines brumeuses de l'Angleterre. Pour moi, la cruauté de cet exil, dans un pays lointain, se représenta vivement à ma pensée et je fus prêt à fondre en larmes : je pensais à cette bizarre contrainte dont la politique ambitieuse punit et frappe les indigènes d'un climat septentrional, forcés d'aller périr sous le soleil de l'Inde, pour tenir assujettie une région qui tôt ou tard secouera le joug, et dont l'esclavage, s'il est une source de richesse, est aussi une source féconde de dépenses pour la patrie, et un tombeau pour la plupart de ses enfans!

Je ne sais pourquoi, mais il y a quelque chose de saint et de religieux sur les cimes des monts. Le bruit de la terre

(1) Voyez l'explication de ce phénomène dans l'article remarquable sur le son, par Herschell, inséré dans le 9e numéro de la REVUE BRITANNIQUE (nouvelle série).

expire sur ces sommités, et les passions humaines n'y trouvent point de place. Ce fut là, sur les bords de la Jomna, que dans un lieu solitaire, habité par un brahmane, gardien du fleuve sacré, j'eus avec lui une conversation singulière dont je conserverai toujours le souvenir. Comme il me racontait les fables pieuses et populaires en vogue dans ces cantons, et que je lui témoignais sans beaucoup de réserve mon incrédulité, Varivatta (tel était son nom) sourit et me répondit :

LE BRAHMANE.

Il y a dans toutes les notions, et même dans celles qui semblent le plus raisonnables, quelque chose de merveilleux et d'incroyable. Pourquoi rire de nos fables ? Vos philosophes européens n'ont-ils pas leurs doctrines ; et quelles sont-elles ? dites-moi.

L'ANGLAIS.

La principale est la croyance en un Dieu et dans l'immatérialité de l'ame.

LE BRAHMANE.

Que pensent vos philosophes du matérialisme ?

L'ANGLAIS.

Qu'il est l'équivalent de l'athéisme.

LE BRAHMANE.

Accordent-ils à l'homme la liberté d'action, ou croient-ils à la nécessité ?

L'ANGLAIS.

La nécessité ou le fatalisme sont des hérésies à nos yeux.

LE BRAHMANE.

Ainsi vous admettez une ame immatérielle, un Dieu tout-puissant et la liberté des actions humaines ; et vous regardez comme athées les matérialistes et les nécessitariens ?

L'ANGLAIS.

Assurément.

LE BRAHMANE.

Je pense précisément le contraire. Le matérialisme et la doctrine de la nécessité me semblent les seules formes rationelles du théisme pur.

L'ANGLAIS.

Vous m'étonnez. J'ai toujours cru que le matérialiste et l'athée étaient synonymes.

LE BRAHMANE.

Un athée peut être matérialiste : mais c'est par une erreur logique facile à démontrer. Je vais vous prouver, au contraire, que les dogmes du matérialisme et de la nécessité dérivent nécessairement de la foi en un seul Dieu tout-puissant et omni présent.

L'ANGLAIS.

Je vous écouterai avec toute l'attention possible ; mais il m'est difficile de croire que vous parviendrez à me convaincre.

LE BRAHMANE.

Quelle idée vous faites-vous de l'homme ?

L'ANGLAIS.

Qu'il est composé de deux natures ; l'une périssable, mortelle, organisée, sensible ; l'autre impérissable, invisible, sans corps, sans étendue, et que nous appelons *ame*.

LE BRAHMANE.

Entendez-vous par-là la *psuchê* des Grecs, une vapeur, un souffle ?

L'ANGLAIS.

Non certes.

LE BRAHMANE.

Il s'agit pour vous d'une complète immatérialité ?

L'ANGLAIS.

Oui ; l'esprit et la matière sont antithétiques. L'un est sans étendue ; l'autre est étendue. Deux substances matérielles ne peuvent occuper au même instant la même place. Mais l'esprit

et la matière peuvent occuper une même place au même instant.

LE BRAHMANE.

Telle est votre opinion ? Mais croyez-vous que deux esprits ou deux ames puissent occuper la même place ?

L'ANGLAIS.

Je n'ai jamais réfléchi à cela : et je n'en vois pas la nécessité : car l'ame étant d'une autre nature que le corps, je ne puis me la figurer occupant un espace déterminé, comme si elle était substance matérielle.

LE BRAHMANE.

Sans doute. Mais ne convenez-vous pas que la matière et l'esprit peuvent exister simultanément dans la même place?

L'ANGLAIS.

Oui.

LE BRAHMANE.

Écoutez-moi donc. Si la matière et l'esprit sont dans la même place, il résulte de là que l'esprit occupe une place ; je ne demande pas de quelle manière il occupe cette place : assurément il n'exclut pas la matière ; mais il a, comme elle et avec elle, son lieu, son habitation fixe, son étendue par conséquent.

L'ANGLAIS.

Je n'admets rien de tel ; ce serait donner à l'esprit les attributs de la matière, la forme et l'étendue : or l'ame est, d'après nos doctrines, totalement privée de ces attributs.

LE BRAHMANE.

Vous me l'avez déjà dit ; et c'est ce que j'ai peine à concevoir.

L'ANGLAIS.

Pourquoi?

LE BRAHMANE.

Ai-je une ame?

L'ANGLAIS.

Je le suppose.

LE BRAHMANE.

Croyez-vous que mon ame soit ici?

L'ANGLAIS.

Certainement.

LE BRAHMANE.

Et où sommes-nous?

L'ANGLAIS.

Vers le milieu de la chaîne de l'Himalaya, près du Jomnontrie.

LE BRAHMANE.

Mon ame y est donc?

L'ANGLAIS.

Oui.

LE BRAHMANE.

Vous êtes certain qu'elle n'est ni à Calcutta, ni à Bénarès?

L'ANGLAIS.

Aussi certain qu'on peut l'être.

LE BRAHMANE.

Il y a donc une place où mon ame se trouve, et une autre où mon ame n'est pas?

L'ANGLAIS.

Comment en douter?

LE BRAHMANE.

S'il y a une place où mon ame se trouve, et une autre place où la même ame ne se trouve pas, on peut nécessairement concevoir et tracer par la pensée une ligne de démarcation qui sépare ces deux localités, l'une habitée par l'esprit, l'autre qui n'est pas habitée par cet esprit qui est en moi.

L'ANGLAIS.

En effet, cette ligne de démarcation doit exister.

LE BRAHMANE.

Dans ce cas, vous donnez, contre votre propre opinion, une étendue, une forme à l'ame. Si mon ame est dans l'Inde, elle n'est pas en Europe ; si elle est dans le nord-ouest de l'Hindoustan, elle ne se trouve pas dans l'est du même pays ; si elle est sur l'Himalaya, elle n'est pas aux pieds de l'Himalaya. Vous voyez bien qu'elle a son étendue et sa forme.

L'ANGLAIS.

En prouvant que l'ame a une étendue et une forme, à quoi donc en voulez-vous venir?

LE BRAHMANE.

Personnellement, je ne pense pas que l'ame ou l'esprit aient une forme. Je vous ai seulement forcé de convenir que tout ce qui est fini a une forme; que l'ame limitée, telle que vous la concevez, enfermée dans un corps, encadrée dans de certaines proportions, a sa forme et son étendue.

L'ANGLAIS.

Eh bien!

LE BRAHMANE.

Comment concevez-vous Dieu?

L'ANGLAIS.

Comme un esprit remplissant l'immensité de sa présence, comme une ame pure et universelle.

LE BRAHMANE.

Vous croyez que Dieu est partout et qu'il est éternel?

L'ANGLAIS.

Vous n'en pouvez douter.

LE BRAHMANE.

La présence d'un seul Dieu remplit donc l'univers?

L'ANGLAIS.

Je vous l'ai déjà dit.

LE BRAHMANE.

Croyez-vous à la possibilité de l'existence simultanée de deux ames universelles et omniprésentes?

L'ANGLAIS.

Dieu, grande ame universelle, exclut toute idée semblable. Je ne comprends pas plus aisément deux ames, que deux mille ames universelles.

LE BRAHMANE.

Vous avez été forcé de convenir tout à l'heure qu'une ame

humaine était quelque part, occupait une portion de l'espace, avait son étendue et par conséquent sa forme.

L'ANGLAIS.

Je ne suis pas précisément convenu de cela.

LE BRAHMANE.

Mais pensez-vous que, si l'ame universelle occupe tout l'espace, il y ait encore place à côté d'elle pour une autre ame universelle?

L'ANGLAIS.

Cela serait absurde.

LE BRAHMANE.

Serait-il absurde de prétendre que deux de ces esprits finis, limités, qui habitent une partie de l'espace, peuvent coexister simultanément dans le même endroit?

L'ANGLAIS.

Je pense que cela serait également absurde.

LE BRAHMANE.

Ainsi il ne peut y avoir dans le monde ni deux Dieux occupant la même immensité, ni deux ames occupant précisément le même point de l'espace?

L'ANGLAIS.

C'est mon opinion.

LE BRAHMANE.

Il est donc bien évident qu'un esprit ne peut être là où un autre esprit se trouve déjà : or, si l'ame universelle occupe tout l'espace, comme vous le prétendez, quelle place trouverez-vous pour les ames partielles, répandues dans l'espace? En admettant des ames partielles, ne détruisez-vous pas l'omniprésence de la divinité? En admettant l'omniprésence de la divinité, comment ferez-vous pour reconnaître l'existence d'ames partielles? Si l'ame universelle est partout, quelle place laissera-t-elle aux autres esprits immatériels? Si elle n'est pas partout, elle n'est plus universelle. Je soutiens donc que le maté-

rialisme est la seule doctrine compatible avec la croyance en un Dieu omniprésent, ame universelle et éternelle.

L'ANGLAIS.

Je vois où vous voulez en venir. Sans me convaincre, votre argumentation me surprend et m'intéresse. Veuillez continuer et me dire comment vous prouvez que la doctrine de la nécessité est inhérente à la croyance en un Dieu.

LE BRAHMANE.

Tout mon raisonnement reposait sur un seul mot : l'*omni-présence*. Un seul mot encore me suffira pour ce nouveau texte : la *toute-puissance*.

L'ANGLAIS.

Je cherche à vous comprendre.

LE BRAHMANE.

Dieu, selon vous, est tout-puissant ?

L'ANGLAIS.

Oui ; mais l'homme est libre.

LE BRAHMANE.

Qu'entendez-vous par toute-puissance ?

L'ANGLAIS.

Un pouvoir supérieur à tout autre pouvoir.

LE BRAHMANE.

Que signifient ces mots : *tout autre pouvoir?* Si Dieu est tout-puissant, il n'y a pas d'autre puissance que la sienne.

L'ANGLAIS.

Dieu peut communiquer sa puissance ; tout pouvoir émane de lui.

LE BRAHMANE.

En communiquant ce pouvoir, perd-il une partie de ce qu'il communique ?

L'ANGLAIS.

Non.

LE BRAHMANE.

Crée-t-il un pouvoir nouveau ?

L'ANGLAIS.

Non.

LE BRAHMANE.

Veuillez m'expliquer comment on peut communiquer sa puissance sans la perdre et sans créer une nouvelle puissance ? Mon intelligence ne peut franchir cet obstacle. La créature possédait-elle ce pouvoir avant que le créateur la lui communiquât ? Alors vous voyez qu'un pouvoir existe à côté de celui de l'Éternel. Ou bien ce pouvoir vient-il de Dieu ; alors Dieu créa un pouvoir à côté du sien.

L'ANGLAIS.

Je vois votre dilemme.

LE BRAHMANE.

Vous commencez à comprendre que la toute-puissance, telle que vous l'attribuez à l'Être-Suprême, est une absurdité : vous accordez à Dieu trop ou trop peu de pouvoir.

L'ANGLAIS.

Puisque j'avoue sa toute-puissance, comment prouverez-vous que je lui donne trop peu de pouvoir ?

LE BRAHMANE.

Vous le représentez comme le plus puissant des êtres, mais dès que vous admettez qu'il y a dans l'univers d'autres puissances que la sienne, vous détruisez sa toute-puissance.

L'ANGLAIS.

L'homme est éternellement sous la dépendance de Dieu

LE BRAHMANE.

Dès qu'il est dépendant, il perd son pouvoir.

L'ANGLAIS.

Sans doute il ne possède pas le pouvoir suprême.

LE BRAHMANE.

Il n'en possède aucun. Dieu lui donne la vie. Il la possède, mais il la tient de Dieu, qui la lui retire. La puissance de vie n'appartient qu'au Très-Haut.

L'ANGLAIS.

Vous soutiendrez de même que la volonté de l'homme est sous la main de Dieu.

LE BRAHMANE.

Assurément.

L'ANGLAIS.

Vous ne vous regardez donc pas comme la cause de vos propres actions?

LE BRAHMANE.

Qu'est-ce que l'homme si ce n'est un effet? Il peut transmettre l'action, mais il ne la crée pas; il n'est point un pouvoir supérieur, mais un effet secondaire. Sans entrer dans cette vieille et inutile querelle de la nécessité et de la liberté, je me contenterai de vous faire observer que la volonté elle-même est un résultat de circonstances antérieures. Notre organisation, les circonstances où nous nous trouvons, celles que nous avons traversées, nos ancêtres mêmes concourent à modifier nos volontés. Que sommes-nous donc? Des instrumens créés de manière à transmettre des impulsions diverses, mais non à leur donner naissance.

L'ANGLAIS.

Ainsi, selon vous, Dieu, partout présent et omnipotent, exclut la puissance et la présence de toute autre substance spirituelle?

LE BRAHMANE.

Assurément. Mais je ne prétends pas vous arracher à votre foi héréditaire; je sais d'ailleurs que si mes principes sont plausibles, d'autres doctrines ne le sont pas moins, et que, dans cet océan de vapeurs confuses que l'on nomme la métaphysique, il y a peu de clartés à attendre et peu de bases fixes à trouver.

On voit qu'un brahmane n'est guère moins fort que ne l'était jadis un philosophe de l'école d'Alexandrie. Je ne fus pas fâché de voir cesser les arguties de cet incommode adversaire qui, j'en conviens, m'embarrassait quelque peu.

(*New Monthly Magazine.*)

TABLEAU DES EXPORTATIONS

DES ÉTATS-UNIS EN 1829.

Fidèles à notre plan primitif de faire connaître successivement à nos lecteurs tout ce qui peut les éclairer sur la situation des grandes sociétés politiques des deux mondes, nous présentons aujourd'hui, d'après un document américain, le tableau des exportations des États-Unis en 1829. La manière ingénieuse dont sont classés les articles qui en font partie donne lieu à des observations intéressantes. On voit d'abord combien les produits obtenus par le travail de l'homme sont supérieurs aux fruits spontanés de la nature, même aux États-Unis dont la plus grande partie du territoire est encore inculte ; les produits spontanés de la terre, que l'Union exporte, ne forment pas le quart des produits agricoles qu'elle envoie également au dehors. C'est ainsi que l'immensité de ses forêts ne fournit à l'exportation que 3,681,759 dollars, tandis que l'agriculture en fournit 43,954,584. Ce commerce des fourrures de l'Amérique du nord, pour lequel l'Angleterre et la France ont prodigué leur sang et leur or dans le XVIIIe siècle, ne donne à l'exportation qu'une valeur de 526,507 dollars. C'était, comme on voit, un bien misérable texte à ces guerres cruelles. Malgré les obstacles que trouve l'industrie dans le prix excessif de la main-d'œuvre aux États-Unis, en 1829 cependant elle exportait déjà pour près du double de la valeur des articles recueillis dans les forêts. Cette proportion est de nature à s'augmenter sans cesse. Si donc, comme le prétendait le père de l'économie politique, le travail n'est pas le seul principe de la richesse des nations, on voit du moins qu'il en est le plus puissant, et même que les autres sont tout-à-fait accessoires.

NATURE DES PRODUITS FOURNIS A L'EXPORTATION.	DOLLARS.	DOLLARS.	VALEUR TOTALE. DOLLARS (1).
I. LA MER.			
PÊCHERIES.			
Morue et autres Poissons salés	» »	747,541	
Harengs, Maquereaux et Saumons marinés	» »	220,527	
Huile et Barbes de Baleine	» »	495,163	
Spermacetti en pains	» »	353,869	1,817,100 (9,630,630 fr.)
II. LES FORÊTS.			
Peaux et Fourrures	» »	526,507	
Ginseng	» »	114,396	
PRODUIT DU BOIS.			
Écorce de Chêne et Bois de teinture	1,680,403		
Bois de Construction, Résine et Térébenthine	165,406		
Cendres et Potasse	377,613		
Planches et Douves	817,434	3,040,856	3,681,759 (19,113,322 fr.)
III. L'AGRICULTURE.			
PRODUCTIONS ANIMALES.			
Bœufs et Bêtes aumailles	674,955		
Beurre et Fromage	176,205		
Porc salé	1,493,629		
Chevaux et Mules	207,858		
Moutons	10,644	2,563,291	
PRODUCTIONS VÉGÉTALES.			
Blé, Farine et Biscuit	5,972,920		
Maïs	974,535		
Seigle et autres graines	201,100		
Pommes de terre	30,079		
Fruits divers	15,958		
Riz	2,514,370	9,709,762	
Tabac	» »	4,982,974	
Coton	» »	26,575,311	
PRODUITS DIVERS DE L'AGRICULTURE.			
Lin	113,040		
Houblon	6,917		
Cassonade	3,289	123,246	43,954,584 (232,959,295 fr.)
A reporter	.....	.....	49,453,443 (261,103,247 fr.)

OBSERVATIONS.

(1) Le dollar équivaut à 5 fr. 30 c.

NOTA. Voici dans quelles proportions les différens États de l'*Union* ont fourni à la masse des exportations.

	VALEUR EN DOLLARS.
Maine	729,106
New-Hampshire	98,264
Vermont	808,079
Massachussets	3,949,751
Rhode-Island	337,468
Connecticut	450,985
New-York	12,036,561
New-Jersey	8,022
Pensylvanie	2,617,152
Delaware	7,195
Maryland	3,662,273
Colombie (district de)	914,285
Virginie	3,783,493
Caroline du Nord	564,506
Caroline du Sud	8,134,676
Géorgie	4,980,642
Alabama	1,679,585
Louisiane	10,898,183
Ohio	2,004
Florides	38,163
TOTAL égal	55,700,193

Voici maintenant quelle est la population de ces divers états. On verra que la valeur de leurs produits exportés est loin d'être en proportion exacte de leur population.

Maine	298,335
New-Hampshire	244,161
Vermont	235,764
Massachussets	523,287
Rhode-Island	83,059
Connecticut	275,248
New-York	1,372,812
New-Jersey	277,575
Pensylvanie	1,049,313
Delaware	72,749
Maryland	407,350
Virginie	1,065,366
Caroline du Nord	638,829
Caroline du Sud	502,741
Géorgie	340,989
Alabama	127,901
Mississipi	75,448
Louisiane	153,407
Tennessée	420,813
Kentucky	564,317
Ohio	581,434
Indiana	147,178
Illinois	55,211
A reporter	9,591,402

NATURE DES PRODUITS FOURNIS A L'EXPORTATION.			VALEUR TOTALE.
	DOLLARS.	DOLLARS.	DOLLARS.
Report.	. . . . .	. . . .	49,455,443 (261,103,247 fr.)
IV. LES MANUFACTURES.			
Savon et Chandelles	» »	692,691	
Cuirs, Bottes et Souliers	» »	356,658	
Sellerie	» »	35,765	
Chapeaux	» »	270,780	
Cire	» »	132,939	
Esprits de grain, Bière, Ale et Porter	» »	215,494	
Bois ouvré et de charronage	» »	501,946	
Tabac en poudre	» »	202,396	
Plomb (1)	» »	8,417	
Esprit de térébenthine	» »	30,442	
Cordages	» »	7,984	
Fer	» »	223,705	
Rum	» »	166,740	
Sucre raffiné	» »	50,739	
Chocolat	» »	1,759	
Poudre à canon	» »	171,924	
Cuivre et Bronze	» »	129,647	
Drogues médicinales	» »	101,524	
			3,301,550 (17,498,215 fr.)
TISSUS DE COTON.			
Toiles peintes et imprimées	145,024		
Id. blanches	981,370		
Nankins	1,878		
Rubans et Cordons	3,849		
Autres produits sans désignation	127,336		
		1,259,457	
TISSUS DE LIN.			
Toiles pour lingerie, etc.	17,120		
Linge confectionné	91,108		
		108,228	
OBJETS DIVERS.			
Peignes de corne et Boutons	» »	76,250	
Brosses	» »	3,150	
Tables de billards	» »	3,443	
Ombrelles et Parapluies	» »	22,067	
Cuirs maroquinés	» »	80,173	
Pompes à feu	» »	2,832	
Presses et Caractères d'imprimerie	» »	12,908	
Instrumens de musique	» »	8,868	
Livres et Cartes géographiques	» »	29,100	
Papiers et fournitures de bureau	» »	25,629	
Papiers peints ou vernis	» »	21,133	
Vinaigre	» »	5,953	
Poterie et Ustensiles en pierre	» »	5,592	
Verrerie	» »	49,900	
Etain ouvré	» »	6,942	
Marbres et Pierres	» »	2,647	
Lingots d'or et d'argent	» »	11,250	
Or et argent monnayé	» »	612,886	
Fleurs artificielles et Joaillerie	» »	21,627	
Mélasses	» »	1,992	
Carcasses de maisons (2)	» »	11,248	
Briques et Chaux	» »	3,717	
Sel	» »	27,648	
Articles divers sans désignation	» »	530,650	2,945,200 (15,609,560 fr.)
TOTAL.	. . . . .	. . . . .	55,700,193 (295,211,022 fr.)

OBSERVATIONS.

Report	9,591,402
Missouri	66,586
Michigan	8,896
Arkansas	14,273
Colombie (district de)	33,039
TOTAL	9,638,166

(1) Ce n'est seulement que depuis quelques années qu'on a poursuivi avec vigueur l'exploitation des mines de plomb situées dans le Missouri. Leurs produits qui, en 1823, n'étaient que de 335,130 livres, augmentent tous les jours. Voici quelle a été leur importance pendant les cinq dernières années.

1825. —— 1,051,120 liv.
1826. —— 2,333,814
1827. —— 6,292,560
1828. —— 12,311,730
1829. —— 14,541,310

(2) Ces objets sont destinés pour la Havane et la Jamaïque. Au reste, la plus grande partie des produits du sol et de l'industrie des Etats-Unis est absorbée par les Antilles et l'Amérique du Sud. L'île de Cuba seule en reçoit tous les ans pour plus de 27,000,000 fr. La viande salée, le seigle et le maïs, spécialement consacrés à la nourriture des esclaves, sont exportés dans les Antilles. Les blés et les farines, à cause du bas prix des moutures, sont dirigés sur tous les points du globe. Le coton brut, le tabac, et les pelleteries sont expédiés pour l'Europe.

JOURNAL D'UN MÉDECIN (1).

N° VIII.

LE NÉGOCIANT RUINÉ.

Vites-vous jamais un malheureux tomber au milieu de quelque rue fréquentée? ceux qui le suivent le foulent aux pieds involontairement ; il veut se relever, mais déjà meurtri, la plus légère impulsion le fait chanceler de nouveau. Il retombe, il se débat, la foule augmente, il succombe enfin, et ses efforts inutiles n'ont fait qu'accroître ses souffrances. Ainsi, dans la vie, un seul désastre, une calamité inattendue, nous étourdissent et nous accablent. Nous ne sommes plus maîtres de nous-mêmes. Cette présence d'esprit, sauve-garde contre tous les dangers, nous quitte et nous laisse découragés, paralysés, incapables de rien tenter pour notre salut, pour notre bien-être : nous tombons dans cette mêlée : un déluge de soucis et d'angoisses se compliquent, s'attirent et s'engendrent mutuellement, et ne font naître autour de nous que chaos, tumulte et désolation. De-là ce dicton commun, *qu'un malheur n'arrive jamais seul;* axiome vieux comme le monde et dont le livre de Job n'est qu'un développement sublime.

Ah ! quand le malheur vient, Gertrude, ô mon amie,
Il ne vient jamais seul ; il fond sur notre vie,
Multiple, à flots pressés, en épais bataillons (2).

(1) Voyez les articles précédens dans les numéros 2, 4, 5, 6, 7, 8 et 9 de la Revue Britannique (nouvelle série).

(2) Shakspeare, *Macbeth*.

Cette agglomération de calamités qui se pressent et suivent, comme les flots de la mer, un premier désastre, finit par jeter l'homme dans le désespoir : il tombe dans la stupide indifférence du taureau qui va recevoir le coup fatal ; il s'élance dans l'abîme du suicide. Le malheureux ne voit pas que c'est précisément cette indifférence et ce découragement qui le perdent, et qui, du sein d'une calamité première, font jaillir tous les maux qui finissent par l'accabler. Inactif, résigné sous le sort, ou plutôt immobile et comme pétrifié, il fixe un regard vague et terne sur cette succession de fléaux auxquels il n'oppose rien. La première pensée de l'homme dans un telle situation doit être : Relevons-nous, luttons, triomphons du sort. Dès qu'un homme commence à *penser*, dit un de nos orateurs sacrés, il est bien près d'améliorer sa destinée. Comment la médecine guérirait-elle ou soulagerait-elle l'affaiblissement moral dont je viens de parler ? Il semble alors que les fibres de l'ame se détendent, que le ressort et l'énergie de l'homme se brisent en lui. Dans le cours de ma pratique, j'ai vu le plus léger accident causer une démoralisation complète et conduire sa victime pusillanime aux erreurs les plus méprisables, à la maladie et à la mort. J'ai vu aussi se déployer, dans des circonstances désespérées, un héroïsme, une magnanimité sublimes : j'ai vu de nobles courages se frayer une route à travers les calamités les plus poignantes, et finir par terrasser le sort : mais, hélas ! n'est-il pas des combinaisons de malheur contre lesquelles la puissance et la vertu de l'homme viennent se briser? On verra, dans le récit suivant, un douloureux exemple de courage inutile. Je ne sais quelles réflexions pourront naître dans l'esprit du lecteur, ni quelle impression laisseront chez lui les pages que je vais tracer. Je cède au besoin de consigner ici le souvenir des scènes terribles dont j'ai été le témoin. Elles

m'ont frappé par leur intérêt tragique, et m'ont convaincu du danger qu'entraînent une fortune trop rapide, une élévation trop subite. Emporté dans une sphère pour laquelle il n'est pas fait, le parvenu retombe ensuite bien plus bas que sa situation première, et périt victime de son exaltation momentanée.

La splendeur hasardeuse des grands négocians anglais et le magnifique résultat d'une industrie persévérante, d'une prudence entreprenante, d'une économie bien calculée, n'ont jamais eu d'exemple plus frappant que la vie de M. Dudleigh. Dès sa première jeunesse, il resta seul au monde et sans ressources. Spolié par son tuteur, qui ne lui laissa pas un denier de sa fortune ; il s'embarqua à seize ans comme mousse sur un vaisseau marchand qui faisait voile pour les Indes-Occidentales. Quelques parens qui lui restaient encore commencèrent par le détourner faiblement de ce dessein, et finirent par lui dire qu'il devait se résigner à toutes les suites de la démarche qu'il voulait faire. Tous l'oublièrent, et pas un d'entre eux ne se rapprocha de lui jusqu'à l'époque où il devint dix fois plus riche que toute la famille qui le reniait.

Les premières années passées à bord par le jeune mousse furent pour lui un noviciat cruel. On ne sait pas de quelle tyrannie sont capables les hommes réunis, lorsque nulle autorité sévère ne leur impose. La supériorité de Dudleigh sur tous ses camarades était un objet d'envie générale ; on ne lui pardonnait ni ses talens, ni sa jeunesse, ni même sa douceur et sa politesse. Je lui ai souvent entendu rappeler que le capitaine et le contre-maître le battaient de verges jusqu'à faire jaillir le sang de ses épaules et de sa poitrine. Jouet de tous les matelots, ils s'amusaient à le frapper avec une atrocité aussi infâme que l'impunité dont ils jouissaient. Cette torture fut poussée si loin que la vie de-

vint insupportable au malheureux jeune homme. Un soir que le vaisseau, de retour d'un voyage aux Indes, venait d'aborder à Wapping, Dudleigh se réfugia dans une taverne et écrivit au propriétaire du vaisseau une lettre où il lui apprenait quels mauvais traitemens il avait subis, en lui demandant sa protection, et l'assurant que, si sa prière n'était pas exaucée, il se jetterait plutôt à la mer que de remonter sur le navire. Cette épitre, dont l'orthographe était correcte, le style élégant, animé d'une éloquence naturelle, et signée *Henri Dudleigh*, *mousse*, étonna et intéressa celui à qui elle était adressée. Il envoya chercher le jeune Dudleigh, causa avec lui, l'examina long-tems, s'informa de sa naissance, de son éducation, de ses prétentions, et finit par lui donner une place de commis dans ses bureaux avec un léger salaire. Au bout de peu d'années, il était son premier commis, et recevait cinq cents livres sterling pâr an (1). Habitué à vivre de peu, il plaça la plus grande partie de ses émolumens dans les fonds publics, et les accrut ainsi.

Ses maîtres firent banqueroute; son expérience le mit à même d'arranger une partie de leurs affaires; il leur rendit d'éminens services, leur acheta une partie de leur établissement, fréta lui-même un navire dont la traversée fut heureuse et dont la cargaison lui rapporta un gain considérable. Depuis ce moment, il résolut de travailler pour son propre compte et refusa une situation très-lucrative que lui offrit une grande maison de commerce: entreprises avec énergie, poursuivies avec persévérance et sagacité, conduites avec prudence, ses spéculations réussirent et sa fortune ne tarda pas à s'arrondir. C'était l'âge d'or des spéculations commerciales. Pour peu que l'on connaisse l'his-

(1) 12,500 fr.

toire de cette époque, on ne s'étonnera pas d'apprendre qu'en moins de cinq ans, M. Dudleigh réalisa plus de vingt mille livres sterling (1). Sa frugalité, il est vrai, allait jusqu'à la parcimonie le plus raffinée; tout le monde le connaissait à la Bourse comme un des jeunes gens que la prospérité la plus brillante attendait; mais il ne se liait avec aucun de ses collègues, ne partageait point leurs plaisirs, vivait comme un simple artisan, allait toujours à pied, occupait un logement composé de deux chambres à peine meublées, et vivait avec le luxe et l'élégance d'un commis qui gagne cinquante livres sterling par an. Telle fut son existence jusqu'à l'âge de trente-deux ans : alors il épousa une riche veuve dont le premier mari, constructeur de navires, lui avait laissé une fortune considérable. Cette femme a exercé trop d'influence sur la vie de Dudleigh pour que je ne consacre pas quelques soins à faire son portrait, d'ailleurs caractéristique.

Mistriss Buxom flottait entre trente et quarante ans. Imaginez une femme de taille épaisse, les traits assez réguliers, mais communs; toujours surchargée d'ornemens prétentieux; en un mot, la femme de la Cité de Londres, avec toute sa trivialité, l'importance orgueilleuse que donne la possession de la fortune, la grossièreté d'une mauvaise éducation, l'impuissance de plaire, le besoin d'être admirée et le désir de briller. Son mari, au contraire, humble, inoffensif, absorbé par ses affaires, ennemi de toute frivolité et de toute prétention vaniteuse, semblait placé par la nature au pôle contraire. Ébloui, comme tant d'autres, par l'éclat d'une grande fortune; plus habile à calculer l'intérêt de l'argent et l'intérêt des intérêts, qu'à pénétrer les caractères humains; trompé d'ailleurs par

(1) 500,000 fr.

ces apparences de douceur et de bonhomie dont une jeune veuve ne manque jamais de se parer ; le commerçant contracta cette alliance, dont les premiers résultats furent très-heureux pour lui. Il releva le commerce de son prédécesseur, et son habileté industrieuse et persévérante ouvrit une source abondante de richesses, qui ne tarda pas à le ranger parmi les millionnaires.

On ne parlait dans la Cité de Londres que du bonheur et de l'activité de Dudleigh. Il y eut dans sa vie un jour mémorable ; quatre de ses navires, richement frétés, entrèrent à la fois dans le port, et le soir, il conclut à la Bourse une spéculation qui lui valut deux cent cinquante mille francs. Il aurait pu se reposer alors ; maître d'une fortune digne d'un prince, d'un honneur sans tache, d'une réputation de probité parfaite : ses goûts étaient hospitaliers et généreux ; il aurait pu les satisfaire à son gré, et vivre désormais comme l'un des plus opulens et des plus respectables capitalistes de l'Angleterre. Mais la soif des richesses s'irrite par la possession des richesses ; sa femme s'opposait d'ailleurs à ses projets de retraite, et le pressait de s'élancer dans des spéculations plus hasardeuses.

L'accroissement progressif et inoui d'une fortune qui semblait devoir ne trouver de bornes que la vie de son possesseur, l'éblouit. Disposant d'un énorme capital flottant et d'un crédit illimité, enrichi par le retour annuel de ses bâtimens, il voyait avec peine et regret une partie de ses trésors dormir dans ses coffres et rester improductifs. Cet argent, comment l'employer ? Il y songea long-tems, et finit par inventer de nouvelles et bizarres spéculations. Par exemple, on s'étonna un jour de ne pas pouvoir trouver et acheter à Londres une seule noix muscade ; c'était Dudleigh qui s'était avisé de les accaparer ; et huit jours après il les revendit au prix qu'il voulut, ce qui lui pro-

cura un bénéfice énorme. Plusieurs monopoles de ce genre doublèrent sa fortune. On se souvient encore d'une époque où il avait accaparé toute l'essence de rose, et quadruplé ainsi la valeur de ce cosmétique à la mode. Grâce à son bonheur et à sa dextérité, ces spéculations se simplifiaient encore pour lui : il se contentait de les ébaucher ; et dès que le bruit s'en répandait, les courtiers accouraient chez lui de toutes parts, lui achetaient à un prix considérable les objets monopolisés par lui, et lui assuraient en outre une prime dans le cas où la spéculation réussirait. C'est de cette manière que se sont improvisées beaucoup de fortunes dont la rapidité a étonné l'Angleterre, et dépassé toutes les bornes de la vraisemblance.

Une telle opulence, entre les mains d'une femme du caractère de Mme Dudleigh, n'était qu'un instrument dangereux de vanité et de luxe. M. Dudleigh semblait, dans sa propre maison, l'intendant de sa femme plutôt que son mari. Elle avait fait construire et meubler à grands frais deux hôtels, ou plutôt deux palais splendides ; l'un près de Hampstead, l'autre dans la place Grosvenor, près du parc Hyde. Là ne tardèrent pas à affluer tous ces parasites brillans, qui se font, de leur titre de gens à la mode et de leur existence fashionable, un droit pour vivre aux dépens des autres. Les colonnes des journaux retentissaient du nom de mistriss Dudleigh. C'était sans cesse nouvelles soirées, nouvelles fêtes, nouveaux bals. Miss Dudleigh, jeune fille charmante, pleine de sensibilité et de grâce, sentait les torts de sa mère, et ne pouvait réparer les folies auxquelles sa vanité l'entraînait. Henri Dudleigh, son frère, non-seulement consacrait à ses plaisirs l'énorme pension que lui faisait son père, mais s'endettait à Oxford. M. Dudleigh, soumis à sa femme, voyait avec étonnement et crainte cette dépense effrénée. Quand

il allait à la Cité, il se plaignait à ses amis de la conduite de sa femme, mais doucement, comme un homme qui craint de se révolter contre un pouvoir légitime et une autorité acquise. En présence de mistriss Dudleigh, sa voix baissait, son énergie faiblissait ; ce n'était plus qu'un faible enfant dès qu'il rentrait dans cette sphère matrimoniale qui lui imposait l'obéissance passive. « Ma foi, disait-il de tems à autre, je ne sais pas trop ce que fait ma femme. » Et sa plainte n'allait pas plus loin. Il échappait avec joie, avec délices, à la foule dont Mme Dudleigh peuplait ses salons dorés. Il se retirait alors chez quelque commerçant de ses amis, passait la soirée et la nuit à la campagne, et calculait paisiblement les moyens de réparer les fautes ruineuses de sa compagne. On le voyait, dès que les brillans convives affluaient chez lui, prendre tranquillement sa canne et son chapeau, et, sans dire adieu à personne, sans se permettre un reproche, fuir tranquillement sa maison et la ville. Mme Dudleigh ne tarda pas à s'y accoutumer : la présence de son mari l'eût gênée ; elle aimait à régner seule, et bientôt ce fut chose convenue que l'absence du maître de la maison et sa retraite momentanée dès qu'il était question d'une de ces fêtes où la ville et la cour briguaient l'honneur de se montrer : « Mon mari, disait Mme Dudleigh, est d'une santé faible ; il ne peut souffrir le monde ; le bruit l'incommode et la société le fatigue. » Il lui arrivait aussi de railler, en présence de ses amis et de ses amies, ce qu'elle appelait à grand tort la parcimonie de son mari. Le pauvre Dudleigh, loin de mériter ce reproche, portait un cœur généreux et charitable. Souvent, le lendemain du jour où des milliers de livres sterling étaient sortis de sa caisse pour satisfaire la vanité de mistriss Dudleigh, il réunissait chez lui les commerçans de la Cité les plus honnêtes et les plus pauvres, et les

aidait à la fois de son argent et de ses conseils. Excellent homme!..... qui eût mérité un meilleur sort et une compagne plus digne de lui.

La prodigalité, ou, pour mieux dire, la folie de cette femme, augmentait avec les années; cet esprit étroit et ce cœur aride se desséchaient encore au milieu des plaisirs et des jouissances du luxe. Aux observations trop justes et trop sensées de M. Dudleigh, elle n'opposait rien que ces paroles : « Sans l'argent que je vous ai apporté, qu'auriez-vous fait? et ne me devez-vous pas votre fortune? Ne faut-il pas soutenir notre rang dans le monde? Je trouve bien étonnante la manière dont vous osez me traiter. » Le mari ne trouvait rien à répondre à des observations si raisonnables. Aussi, encouragée par le succès, Mme Dudleigh dépassa toutes les bornes de la dissipation. Les mémoires de la marchande de modes, du carrossier, de la lingère, pétrifiaient le malheureux Dudleigh. Animée du désir d'éclipser les duchesses, incapable de remplacer autrement que par un luxe effréné le goût et l'élégance qui lui manquaient, sa profusion devint une rage, une fureur inouie. Quelquefois, le matin, M. Dudleigh, les larmes aux yeux, laissait échapper, en présence de sa femme, quelque vieil adage à la manière de Sancho, quelque panégyrique modeste de l'économie et de la prudence. Un torrent d'éloquence féminine l'arrêtait aussitôt. « Miss Dudleigh était en âge de s'établir; il fallait l'introduire dans le monde. D'ailleurs, à entendre l'épouse prodigue, elle servait les intérêts de son mari en le ruinant; elle augmentait par ses dépenses le crédit, et par conséquent la fortune de la maison. » Le faible Dudleigh, dont le bon sens était loin de céder à ces grossiers sophismes, se laissa vaincre par l'obsession qu'on lui faisait subir, et finit par permettre à sa femme de tirer à vue sur son banquier. Pendant quel-

ques mois, elle usa modérément de ce droit conquis, et le mari, qui n'était plus sur ses gardes, résigné d'ailleurs depuis long-tems à cette somptuosité qu'il ne pouvait empêcher, oublia de vérifier cette partie des comptes, dont il ne pouvait s'occuper sans un sentiment de douleur.

Quiconque a entrevu cette classe de la société qu'on nomme, je ne sais pourquoi, le grand monde, y a remarqué sans doute une femme, ou plutôt une harpie, vieille, perdue de réputation, toujours assise à la table de jeu, fière d'un titre qu'elle souille et d'un beau nom qu'elle flétrit. Douairière effrontée qui remplace par un seul vice, celui du jeu, tous les vices qu'elle ne peut plus avoir; cette noble dame et plusieurs de ses amies s'emparèrent de mistriss Dudleigh, heureuse de s'associer à de si grands noms. Tous les soirs on les voyait, assises autour du tapis vert, inspirer à la femme du marchand cette passion devant laquelle tous les trésors du monde fondraient comme la glace sous les rayons du soleil. Comme il est du bon ton de perdre sans se plaindre, Mme Dudleigh se laissa gagner des sommes considérables avec un sang-froid qui fit sa réputation et la mit en grand honneur auprès des joueuses. La vieille comtesse daigna lui gagner un jour cinq mille livres sterl.(1). Le crédit ouvert, dont jouissait cette insensée chez le banquier de son mari, satisfaisait aux dépenses du jeu, et lorsque M. Dudleigh questionnait sa femme à ce sujet, elle avait mille bonnes raisons à lui donner. Un jeune pair d'Angleterre s'était épris de miss Dudleigh, et le père lui-même était flatté de cet hommage, qui lui faisait espérer un gendre grand seigneur; aussi ferma-t-il les yeux plus aveuglément que jamais sur la conduite d'une femme qui le menait à sa ruine. Il commençait à s'ennuyer des hon-

(1) 125,000 fr.

neurs bourgeois dont la Cité le comblait, des festins splendides que lui donnaient les aldermans, et des soupes à la tortue (1) que le lord-maire faisait servir devant lui. Il aurait aimé une conversation élégante, et peut-être aussi le plaisir innocent de se mêler à une société plus choisie et plus aristocratique. Son amour pour sa fille contribuait à le tromper et ne servait que trop les desseins de sa femme; aussi eut-il l'imprudence d'augmenter encore le crédit de cette dernière chez son banquier.

Il est tems de nous occuper de miss Dudleigh, jeune fille charmante, dont l'éducation splendide n'avait point corrompu le cœur, et qui voyait avec chagrin la route que suivait sa mère. Le jeune lord, que j'ai cité plus haut sans le faire connaître, était aimé de cette aimable enfant. Comment eût-il résisté à l'éclat du rang, à la grâce des manières, aux insinuations de sa mère? La dot considérable assurée à miss Dudleigh par son père était le véritable appât qui séduisait ce jeune seigneur criblé de dettes. Déjà l'honnête marchand avait mis de côté la somme dont il devait acheter son gendre, et s'occupait de réparer, au moyen de plusieurs spéculations hardies et savantes, les larges brèches que la folie de sa femme et l'établissement de sa fille avaient faites à sa fortune.

Près d'une semaine s'était écoulée depuis le jour où le nouveau crédit de mistriss Dudleigh avait été ouvert chez le banquier; elle donnait une fête dans son hôtel de Grosvenor-Square : la fleur de la noblesse y assistait. Le fier duc de *** lui-même avait daigné se rendre à l'invitation de la femme du marchand; avant d'aller à la cour, il donna un coup-d'œil d'ironie protectrice au bal bourgeois et splen-

(1) Dans tous les repas solennels de la Cité de Londres, une soupe à la tortue est de rigueur.

dide dont le récit allait bientôt amuser son noble maître. Imaginez la joie et l'orgueil dont se gonfla le cœur de mistriss Dudleigh. Toute la place Grosvenor était encombrée d'équipages armoiriés couverts de valets aux livrées brillantes. A peine étiez-vous parvenu à vous frayer un passage à travers les robes de satin et les culottes de soie, le premier objet qui frappait vos regards, c'était la table de jeu, occupée par la célèbre douairière, mistriss Dudleigh et une duchesse fameuse par ses passions, ses amours et le bonheur qui l'accompagne toujours au pharaon et au whist. La femme du marchand rayonnait de pierreries : elle perdait beaucoup selon sa coutume ; mais son cœur, palpitant de plaisir, n'était accessible qu'à un seul sentiment, celui de la vanité satisfaite. « En vérité, disait la douairière, madame perd avec une grâce charmante. — Elle est digne d'un meilleur sort, » ajoutait la duchesse en saisissant le monceau de guinées dont elle devenait propriétaire.

« C'est pourtant de la Cité, reprenait la première interlocutrice, que nous arrivent ces trésors !

— Ah ! l'odieux pays ! reprenait mistris Dudleigh, de grâce, ne m'en parlez pas ! » Comme elle prononçait ces mots, on entendit du bruit à la porte principale. Un grand mouvement eut lieu dans l'assemblée. Un homme mal vêtu, le chapeau sur les yeux, couvert de poussière, entra, ou plutôt se précipita, et, se frayant passage à travers la foule ébahie, ne s'arrêta que devant la table couverte de l'or de mistriss Dudleigh et de ses amies : c'était M. Dudleigh ; il tenait à la main une bande de papier qu'il montrait à sa femme.

« Voyez, madame, voyez, s'écria-t-il d'une voix rauque et tremblante, vous m'avez perdu, ruiné ! Oui, ruiné, vous avez détruit mon crédit. Vous avez perdu ma réputation ! Je suis un homme déshonoré ! J'aimerais mieux

être mort! Le premier billet signé : *Henri Dudleigh*, et auquel je n'aie point fait honneur, me vient de vous, oui, madame, de vous, continuait-il agitant entre ses mains le billet fatal, et sans faire la moindre attention à l'étonnement qu'il excitait autour de lui.

— Mon mari... M. Dudleigh... mon cher Dudleigh, disait la femme épouvantée, sans se lever de sa chaise... mon Dieu, qu'y a-t-il donc? Qu'avez-vous? Que voulez-vous dire?

— Ce que je veux dire? Que vous m'avez ruiné, anéanti, perdu; voilà tout. L'énorme crédit que je vous ai ouvert chez mon banquier, qu'en avez-vous fait, madame? qu'en avez-vous fait, répondez, répondez!

— Henri, Henri!... Ah! grâce! grâce!

— Grâce!... Et vous ne me répondez pas? De quel droit me volez-vous ma fortune, de quel droit m'arrachez-vous mon honneur, mon bien, ma vie! Le voilà, ce billet déshonoré! Le voilà, ce billet protesté! Mon nom y est; votre nom, madame; le nom que je vous ai donné, celui que vous couvrez de honte! Malheureuse! malheureuse! un argent si difficilement gagné, mes sueurs, mes travaux, mon économie; tout cela sacrifié par une femme insensée. Me voici devenu la fable de la ville! un être sans principe et sans cœur me tue dans mon âge mûr, me frappe dans ce que j'ai de plus cher! Malédiction! malédiction! »

La musique avait cessé; les tables de jeu étaient désertes; les danseurs et les danseuses avaient quitté leurs places; la consternation régnait dans ce brillant sallon; chacun s'esquivait; et le mari, l'œil étincelant, semblait prendre à témoin de sa juste douleur toute l'assemblée stupéfiée par son apparition et son courroux.

Une somme de neuf mille livres sterling, gagnée par la

douairière joueuse; une autre somme de quatre mille livres, tirée sur le banquier, pour satisfaire les demandes et apaiser les clameurs du tapissier, de la couturière et du carrossier; enfin, une nouvelle somme de sept mille livres, puisée le matin même dans la caisse, pour suffire aux frais du bal et aux besoins de la table de jeu, avaient épuisé le crédit de mistriss Dudleigh; et le banquier, étonné d'une rapidité si absorbante, avait fini par refuser des fonds; de-là ce billet protesté, dont la nouvelle, apportée à M. Dudleigh, par un commis, l'avait jeté dans ce désespoir si violent. Il était à la campagne, et se hâta de venir payer le billet; puis, tout ému de colère et d'indignation, il alla faire la scène violente que nous avons rapportée, et dont on comprendra le motif, pour peu que l'on connaisse le point d'honneur commercial, et l'importance du crédit dans les affaires.

« Madame Dudleigh, continuait-il dans sa fureur, vingt mille livres sterling (1) en un jour! qu'en avez-vous fait? »

Madame Dudleigh ne pouvait lui répondre, elle était tombée sans connaissance dans les bras de la douairière. On se précipite pour la secourir, et il est impossible de décrire la scène de confusion et de désordre qui eut lieu ensuite. Le mari s'éloigna de la maison à pas précipités et comme un furieux. Le lendemain et les jours suivans, sa conduite fut celle d'un insensé. Son imagination frappée augmentait à ses yeux l'importance et les résultats de cet événement, et il se croyait à la veille de faire banqueroute. Cette irritation profonde ne surprendra personne. De quelque manière que l'on puisse expliquer le protêt d'un billet de quatre mille livres sterling, il affecte de la manière la plus terrible le crédit d'un négociant.

(1) 500,000 fr.

Ce fut alors que je fus appelé pour soigner madame Dudleigh : son mari ne voulait plus la voir. La rage, la fureur, la vanité blessée lui causèrent une fièvre chaude très-intense, et j'eus peine à la sauver. Elle répétait sans cesse, dans les paroxismes de son mal, qu'elle se vengerait de son mari, et que la honte dont il l'avait couverte retomberait sur lui. Cet événement fit beaucoup de bruit, les journaux entretinrent leurs lecteurs de cette scène scandaleuse. Les rapports les plus exagérés circulèrent dans les salons. Ceux-ci prétendaient que M. Dudleigh avait battu sa femme. Ceux-là, que madame Dudleigh avait dépensé, en un jour, un demi-million. Je conseillai à madame Dudleigh d'aller passer quelque tems aux eaux, moins pour rétablir sa santé, que pour laisser à ces cruelles rumeurs le tems de s'amortir et de s'éteindre. Elle emmena avec elle sa malheureuse fille, dont la sensibilité et la délicatesse étaient si cruellement éprouvées par la conduite de sa mère. Lorsqu'elle se permettait une légère observation, les traitemens les plus grossiers lui étaient prodigués. Malheureuse jeune fille! est-il une situation plus cruelle? Pendant un mois, la mère et la fille restèrent aux eaux; le scandale s'apaisa, et la médiation de quelques amis communs réconcilia le mari et la femme. Les dépenses de madame Dudleigh furent moins extravagantes, et elle se vit contrainte à ne plus jouer, car personne n'avait le courage de s'asseoir à la même table de jeu. On parlait plus que jamais du mariage prochain de miss Dudleigh. La mère s'attachait à reconquérir peu à peu, par une conduite moins imprudente, cette confiance que son mari lui avait ôtée, et qu'il ne tarda pas à lui rendre. On s'aperçut de ce changement, et les vieux amis de madame Dudleigh revinrent à leur poste. Pour consoler Dudleigh de cet événement fâcheux qui l'avait si pro-

fondément troublé, la fortune le combla de nouvelles faveurs. Ce fut l'homme le plus important de la Cité. Il lui eût été facile d'être lord-maire, directeur de la Compagnie des Indes, membre du Parlement; mais son ambition était d'une autre nature. Il aimait mieux, disait-il, être *Henri Dudleigh*, tout simplement, être le roi de la Bourse, le commerçant de la Cité, dont la parole valait de l'or, dont la lettre de change n'avait jamais été refusée. Il fallait le voir se promener à la Bourse, les deux mains enfoncées dans sa vieille redingote de drap marron, la tête haute, le sourire sur les lèvres, arrêté sur son passage par des saluts obséquieux : c'était là son triomphe, le moment de sa gloire; il n'eût pas donné pour un trône cette importance financière et commerciale dont il jouissait. Type estimable et singulier du négociant anglais; mélange de vertu, de probité, d'orgueil, de sagacité dans les spéculations, de hardiesse dans les entreprises, et de cette dignité qui suit l'indépendance et la conscience de son pouvoir.

Tous les ans, il donnait à ses commis, à ses agens, à ceux avec qui il était en affaires, un repas magnifique, et Dieu sait avec quel bonheur, avec quelle extase il s'asseyait au centre de cette réunion de vassaux : Dieu sait de quelle joie pure il était pénétré, lorsque des toasts bruyans célébraient sa gloire, et répétaient son nom. Ce fut à la fin d'un de ces repas, au moment où M. Dudleigh se levait pour remercier ses amis d'un toast honorable qu'ils venaient de lui porter, que l'un des garçons l'interrompit pour lui apprendre que quelqu'un l'attendait dans l'antichambre. C'était un émissaire du célèbre ***, du Crésus de la Cité, dont la richesse passe pour incalculable. Il s'agissait d'un emprunt contracté par une puissance étrangère, et auquel le célèbre banquier invitait M. Dudleigh à prendre part. Je ne sais si les fumées du vin, l'é-

tourdissement de la vanité flattée, l'éclat d'une fortune et d'un crédit si étendu, ne privèrent pas M. Dudleigh, dans l'occasion importante qui s'offrait à lui, d'une partie de cette sagacité prudente qui avait fait sa fortune. Il accepta, sans beaucoup réfléchir, les propositions qui lui étaient faites, et revint s'asseoir au milieu de ses amis, qui le félicitèrent par de bruyantes acclamations. Le lendemain, tous les journaux entretinrent le public de cette transaction importante. Combien de jaloux fit M. Dudleigh! Bientôt, pour surveiller ses intérêts et régler quelques détails de cette grande affaire, il fut obligé de se rendre sur le continent, où il passa deux mois entiers.

Mistriss Dudleigh, restée seule, revint à ses premières habitudes, et se lança de nouveau dans une dissipation d'autant plus extravagante, que, depuis quelque tems, elle s'était vue forcée à une modération qui lui coûtait. Elle ne garda plus aucun ménagement, et s'armant, pour ainsi dire, de la honte dont sa première aventure l'avait couverte, elle ajouta de nouveaux vices à ses vices. Joueuse effrénée, elle détruisit sa santé par l'abus des liqueurs fortes; sa santé, affaiblie par ses excès, la plongeait dans une apathie dont elle ne pouvait sortir que par le remède hideux que nous venons d'indiquer. Médecin de la famille, j'assistais fréquemment à d'odieuses et ignobles scènes, dont la malheureuse miss Dudleigh était aussi l'involontaire témoin.

« Ma mère, disait-elle un jour que mistriss Dudleigh rentrait chez elle dans un état d'ivresse, si vous saviez ce que je souffre de vous voir ainsi!

— Tu souffres? et moi aussi. Sonne, et fais apporter une bouteille de rum. »

Le jeune Henri Dudleigh rivalisait de vices avec son honorable mère. Aux courses de chevaux, à la table de

jeu, chez les courtisanes de haut parage, Henri se faisait remarquer par l'audace de ses mauvaises mœurs, les dettes qu'il accumulait, et l'éclat de ses scandaleuses folies. Sa mère, qui avait pour lui une tendresse aveugle, lui fournissait, sans compter, l'argent nécessaire pour mener cette vie d'opprobre et de luxe. Mais plus la coupable indulgence de mistriss Dudleigh prodiguait les trésors au jeune homme, plus ce dernier devenait exigeant, impérieux et insatiable. Ils finirent par se quereller, et l'insolence du fils, encouragée par l'exemple de la mère, fit naître entre eux des disputes violentes, dont le scandale s'ébruita.

Un jour, madame Dudleigh était seule avec sa fille, dans son parloir. La pâleur de cette jeune personne, l'agitation empreinte sur sa figure, les larmes qui coulaient de ses beaux yeux, révélaient la triste véhémence de la querelle domestique qui venait d'avoir lieu. La mère, ivre selon sa coutume, et étendue sur un sopha, balbutiait quelques mots de colère contre l'impertinence d'une fille, qui voulait, disait-elle, lui apprendre ses devoirs, lorsqu'une voix chevrottante se fit entendre sur l'escalier. C'était celle de Henri, qui fredonnait, en montant les marches, une chanson de mauvais lieu. Son ivresse était plus prononcée que celle de sa mère; ses vêtemens, en désordre, étaient en harmonie avec son langage grossier, avec sa voix tout émue encore par les vapeurs du vin.

Il entra et alla tomber sur le sopha où sa mère était couchée.

« Madame ma mère, s'écria-t-il *en français,* il me faut de l'argent, il m'en faut! » et d'un geste significatif il lui indiquait l'action de compter des écus. Sa mère, assoupie à moitié, essayait de lui répondre :

« Au lit, au lit, mauvais sujet! Va te coucher, tu en as grand besoin. Laisse-moi tranquille.

— Ah ! j'en aurai. Vous m'en donnerez ; je ne vous écoute pas ; il m'en faut, vous dis-je. » Et il essayait de se soulever et de se soutenir sur ses jambes avinées.

« Où sont les cinquante livres sterling que je t'ai données l'autre jour?

— Parties depuis long-tems. Vous savez bien, vous, ma très-chère mère, comment l'argent s'en va!... Eh ! allons, il me faut *trois cents livres sterling* pour demain matin. Pour demain, entendez-vous ?

—Trois cents livres sterling! répéta la mère courroucée.

— Oui, madame. J'ai joué, j'ai perdu. Sir Charles ne veut plus attendre. J'ai donné ma parole, et ma parole est sacrée, comme dit mon bonhomme de père. Je vous répète, ma mère, que je veux de l'argent, et que j'en aurai.»

En prononçant ces mots, il jeta violemment son chapeau sur le plancher.

« Henri ! s'écria la jeune fille, tout en larmes ; en vérité! c'est odieux, c'est infâme ! »

Et portant son mouchoir à ses yeux, elle marcha précipitamment vers l'extrémité opposée de la chambre. Le jeune homme ne fit pas la moindre attention à elle ; mais radoucissant sa voix, et passant son bras autour de la taille de sa mère, il reprit :

« Allons, allons, soyez bonne! donnez-moi cela... Je ne vous demanderai plus rien d'ici à un an, parole d'honneur... C'est beau, j'espère! car je dois cinq cents livres sterling, tel que vous me voyez, et l'on va me les demander dans deux jours.

— Comment puis-je faire ce que tu désires? j'ai été bonne pour toi, tu le sais, mon enfant! mais maintenant j'ai trois fois plus de dettes que tu n'en as.

— Qu'est-ce que vous dites? Vous ne pouvez pas me donner d'argent? niaiserie! La caisse est-elle donc vide?

— Ah ! mon Dieu, il y a long-tems.

— Diable ! »

Cette nouvelle sembla lui rendre un moment l'usage de ses facultés ; il marcha quelque tems à travers la chambre. Vous eussiez dit qu'il réfléchissait ; chose merveilleuse et nouvelle !

« Ah ! je l'ai trouvé, je l'ai trouvé ! *Eurêka*, comme on dit à Oxford... La *vaisselle*, ma mère ! la vaisselle ! Voilà des fonds tout prêts. Qu'en dites-vous ? »

Miss Dudleigh se leva, les mains jointes ; elle les pressait violemment l'une contre l'autre, et pleurait :

« Ah ! je vous en prie, Henri, ma mère ! ne ruinez pas mon pauvre père, ne le faites pas mourir de chagrin !... Mon Dieu ! je vous en prie !

— Oui, oui, continuait le jeune homme, la vaisselle, c'est un excellent moyen. Et toi, petite fille, tâche de te taire et va-t'en. Est-ce que tu entends rien aux affaires d'intérêt ? »

Il s'approcha d'elle pour l'embrasser, elle le repoussa avec horreur.

« Eh bien, mère ! que dites-vous de ma bonne idée ? Moi je connais un homme vraiment admirable pour ces affaires-là. Demain, tout sera terminé... Mille ou deux mille livres sterling m'arrangeront tout-à-fait.

— Impossible, Henri, répliqua la mère, il n'y faut pas penser. C'est impossible !

— Je vous dis qu'il le faut, et que cela sera, reprit le jeune homme. Qu'est-ce qui peut l'empêcher ?

— La *vaisselle* est déjà engagée... Engagée, vous dis-je ! » continua-t-elle en élevant la voix avec une véhémence terrible.

Dans ce moment, un bruit sourd frappa l'oreille des acteurs de cette scène ; la porte, qui était restée entr'ou-

verte, s'ébranla : on entendit le bruit d'un corps qui tombait sur la terre. L'infortuné Dudleigh, de retour de son voyage, était entré sur les pas de son fils. Il était resté près de la porte; et là, toute cette conversation infâme, il l'avait entendue. Pas un mot qui n'eût frappé son cœur d'étonnement et de désespoir! Il ne perdit rien de toute la scène que j'ai décrite. Le malheureux! son agent à Londres lui avait révélé le mauvais état de ses affaires, et lui avait laissé soupçonner l'inconduite de sa femme. Sa grande entreprise avait échoué; plus de soixante-dix mille livres sterling avaient été sacrifiées aux déceptions du grand seigneur banquier, qui l'avait entraîné dans ce piége. Il avait vu l'abîme vers lequel tout concourait à le précipiter : il revenait en toute hâte arrêter le cours des prodigalités de sa femme. Qu'on juge de sa situation, quand épuisé, découragé, la santé ruinée et l'ame abattue, il se tint debout près du seuil de son parloir, où sa femme et son fils rivalisaient d'infamie et complotaient son déshonneur! Une attaque d'apoplexie le renversa sur la terre. Je fus appelé; je trouvai ce père infortuné, entouré de ses gens et de sa famille. Comment oublierais-je cette scène!

Mistriss Dudleigh et son fils étaient dégrisés; la présence d'un mari et d'un père avait chassé les fumées du vin. Dudleigh, accablé d'une léthargie profonde, insensible, étendu sur son lit, ronflait avec un bruit prodigieux qui ressemblait au hennissement d'un cheval. Mme Dudleigh, évanouie, était étendue sur le tapis. Henri, à genoux près du lit, les yeux ardens et fixés sur cette figure vénérable, couvrait de baisers convulsifs et de larmes ardentes ses mains qu'il serrait. Miss Dudleigh, pâle comme une statue de marbre, s'appuyait contre le pied du lit; ses yeux étaient ternes et comme stupides.

Voilà du malheur! voilà du repentir!

Une saignée abondante soulagea le père. J'ordonnai au jeune Dudleigh de ne pas le quitter un seul moment, de surveiller le moindre mouvement de sa part, le plus léger souffle échappé de ses lèvres. Comme il ne me répondait pas, et que sa stupeur m'étonnait, je saisis sa main, et je lui répétai ma recommandation.

« Docteur! docteur! s'écria-t-il, nous l'avons tué! nous l'avons tué! »

Quinze jours se passèrent, pendant lesquels la guérison du père eut lieu et suivit une marche plus rapide que je n'eusse osé l'espérer. J'assistai à la réconciliation, si l'on peut nommer ainsi le pardon généreux accordé à sa femme par un mari trop offensé. Ses cheveux avaient blanchi; il était là, sur le lit de douleur; sa chevelure flottante et grise, devenue très-longue, retombait autour de ses tempes. Ses traits pâles disaient tout ce qu'il avait souffert. Il tendit la main, sans rien dire, à cette insensée, à cette criminelle; puis la présenta languissamment à son fils. Je trouvai cet acte sublime par la simplicité autant que par la sincérité du pardon. Mistriss Dudleigh s'agenouilla auprès du lit, fondit en larmes, et, saisie d'une crise nerveuse violente, elle éclata de rire. Tout parut marcher de nouveau dans la route accoutumée. Mais le coup était porté, la ruine attendait le pauvre Dudleigh. C'était précisément au moment où ses affaires en désordre réclamaient une présence d'esprit sans égale, que sa tête parut s'affaiblir. Il voulut réaliser imprudemment, étourdiment, à perte et à tout prix. Les trois quarts de la fortune qui lui restait furent sacrifiés à ce besoin d'espèces dont il s'exagérait à lui-même la nécessité. Bientôt il étonna la Cité par sa conduite : tantôt il refusait une excellente spéculation; tantôt il se jetait, pour ainsi dire, à corps perdu dans quelque affaire désespérée qui ne présentait aucune bonne chance.

Réduit à la plus stricte économie, il vendit toutes ses maisons, vécut comme il avait fait avant d'être riche; et, sans se plaindre, sans paraître surpris d'un tel changement, se résigna de nouveau à cette régularité laborieuse et presque servile qui avait érigé sa fortune. Miss Dudleigh, qu'une affection de poitrine menaçait, consolait sa mère, dont la vie n'était qu'une suite d'accès de colère, de remords et de marasme. Quant au père, le coup fatal de l'apoplexie qui l'avait frappé avait laissé sur son intelligence de cruelles traces; il n'était plus le même.

Placez un corps mobile sur un plan incliné, vous le verrez tomber, rouler et fuir, sans que rien puisse arrêter sa chute; et ce mouvement rapide le sera d'autant plus, que le point de départ sera plus élevé et le corps entraîné plus lourd. Une impulsion légère suffira pour doubler encore et accélérer d'une manière effrayante cette inévitable chute. Hélas! la fortune du pauvre Dudleigh suivit cette marche descendante. Compromise par une première imprudence, délabrée par sa femme, entamée par une succession de mauvaises spéculations, bouleversée par la faiblesse de tête et la malheureuse attaque d'apoplexie qui avait atteint ses facultés mentales, cette opulence gigantesque s'écroula comme un rêve s'évanouit. Bientôt on sut que son crédit seul le soutenait encore, et que sa caisse vide ne renfermait plus que ces appuis fragiles, si puissans quand l'or les soutient, si complètement nuls quand ils sont isolés, son papier et sa signature. Tout fut fini : plus d'espérances. Les bourses se fermèrent pour Dudleigh; ce fut un homme perdu.

Un corps de réserve lui restait encore : il avait placé sur hypothèque, dans les premiers tems de sa fortune, près de soixante mille livres sterling. Le moment était urgent, la nécessité pressante. Il opéra le transfert de ces

hypothèques, et remit entre les mains du nouveau prêteur les titres qui les constataient. Mais, le croira-t-on? ces titres étaient sans valeur. L'avoué de Dudleigh, fripon d'habitude et de profession, s'était entendu avec le possesseur des biens hypothéqués, et il avait rempli les actes qui lui étaient confiés de nullités de toute espèce. Plusieurs des hypothèques n'étaient que secondes hypothèques, sans que le prêteur en fût instruit, et la valeur des premières rendait les secondes absolument nulles. Dudleigh intenta deux procès à l'avoué, l'un qu'il perdit, et qui avait rapport à la valeur des hypothèques; l'autre qu'il gagna, et qui couvrit de honte l'accusé, convaincu de friponnerie, sans que M. Dudleigh pût recouvrer la somme que cette friponnerie lui avait fait perdre. Ce procès gagné fut, au contraire, pour le malheureux négociant, une source de peines amères. Pendant le cours de sa longue liaison avec Dudleigh, l'avoué avait pénétré tous ses secrets et connu toutes ses spéculations; il profita de cette circonstance pour attaquer et flétrir l'honneur du commerçant, jeta de l'odieux sur ses transactions les plus innocentes, représenta comme usure et monopole illégitime les moyens dont nous avons parlé plus haut, et qui avaient contribué à la fortune de Dudleigh. Un jeune avocat, heureux de trouver cette occasion de scandale et de pouvoir déployer son éloquence vitupérative, noircit encore les couleurs de ce tableau mensonger. Il ne porta aucune accusation positive; mais il fit soupçonner des crimes : il lança des indications vagues, des allégations d'autant plus dangereuses, qu'elles étaient indéterminées et qu'elles laissaient le champ libre à toutes les suppositions. Une double ruine accabla l'infortuné. Le fripon, qui avait mis à couvert sa fortune mal acquise, échappa aux dommages et intérêts prononcés contre lui, et se sauva en pays étranger. Les journaux reproduisirent

les mensonges et les insinuations de l'avocat. Toute espèce de ressource lui manquait pour satisfaire ses créanciers les plus pressans; la plupart d'entre eux eurent pitié de la situation de Dudleigh, que sa probité si connue rendait digne d'estime. Ils se prêtèrent aux arrangemens qui leur furent proposés; mais un d'entre eux, cousin-germain de l'avoué, se refusa à tout accommodement : homme grossier et qui se croyait obligé de venger son cousin, il lança contre Dudleigh le fatal commandement : et la faillite du célèbre négociant, de l'homme qui jouissait, six mois auparavant, d'un crédit illimité, fut déclarée.

Depuis le moment où cette affreuse nouvelle lui fut notifiée, il sembla frappé de stupeur et ne prononça pas un mot. La pâleur de la mort couvrit son visage; il traversa cinq ou six fois la chambre à grands pas, en frappant son front de ses mains, puis poussa la porte et sortit précipitamment de la chambre, en répétant d'un ton plein d'amertume et de véhémence : « Banqueroutier! banqueroutier! que vont-ils dire à la Bourse ? »

Sa fille le suivit dans la chambre voisine, et là il s'établit entre eux un dialogue que je n'oublierai jamais. Le père s'était assis, et sa fille toute tremblante s'était jetée dans ses bras.

« Eh bien ! qu'as-tu donc, petite? qu'as-tu donc ? »

Il la plaça sur ses genoux, et caressa de la main le front pâle et les blonds cheveux de la jeune fille.

« Qu'avez-vous fait aujourd'hui, Agnès ? Vous avez oublié d'arranger vos cheveux; allons, il faut être un peu plus coquette. Pourquoi ne les avez-vous pas bouclés? Mais ils sont tout humides ! qu'avez-vous donc ? »

Les sanglots de la jeune fille l'étouffaient; elle embrassa son père d'une étreinte convulsive.

« O mon père ! mon bien-aimé père ! je vous aime plus, oui, cent fois plus que je ne vous ai jamais aimé. »

Le père pleura. « Mon ange ! » s'écria-t-il ; et tous deux se turent pendant un quart d'heure.

« Vous êtes jeune, Agnès, vous pouvez être heureuse ; mais moi je suis un vieil arbre, mes racines sont flétries, l'orage m'abat, ma fille ; c'est fini, c'est fini. » Elle ne répondait rien, mais restait attachée et comme embrassée à son père par un embrassement plus étroit encore.

« Agnès, voulez-vous rester avec moi, maintenant que je ne suis plus rien qu'un mendiant ? le voulez-vous ? Je peux encore vous aimer, mais c'est là tout. » Et il fixait sur elle un regard vide et terne. Ils se turent de nouveau ; puis il la quitta, se leva et marcha dans la chambre.

« Agnès, mon enfant, c'est pourtant vrai, je suis banqueroutier..... et c'est-là que je suis arrivé ! »

Ses larmes commencèrent à couler ; il cacha sa tête dans ses mains et il se rassit.

« C'est pour vous, mon enfant, que je pleure. Ah ! mon Dieu, que deviendrez-vous ? »

Il fit une pause. « Allons, c'est une affaire terminée. Il n'y a plus de remède. Dieu sait quels efforts j'ai tentés. Hélas ! j'ai été malheureux et non coupable ; on le reconnaîtra peut-être ; et parce que je suis banqueroutier, on ne me croira pas fripon.

— Non, certes, mon bon père, votre honneur est intact.

— Voudra-t-on le croire à la Bourse, ma pauvre enfant ? c'est là ce qui me blesse au cœur.

— Allons, mon père, soyez calme; quand ce moment de crise sera passé, nous pourrons encore être heureux. Nous vivrons entre nous.

— Le pourrez-vous ? ma fille, vous résignerez-vous à cette vie humble ? à vous servir vous-même ?

— Oui, Dieu le sait, j'aimerais mieux vous servir, mon père, répondit avec enthousiasme la pauvre jeune fille, que d'être la fille d'un roi.

— Mon enfant, laissons ces idées, allons dans le parloir ; tu me joueras mon air favori : *Ma Nancy, viens, suis-moi !* »

Elle alla s'asseoir au piano. Son père resta debout auprès d'elle.

« Nous ne vendrons pas cet instrument, n'est-ce pas ? qu'en penses-tu, ma fille ? Nous ferons tout ce que nous pourrons pour le sauver du naufrage. » Elle jouait languissamment, et sans rien répondre, le vieil air écossais que son père lui avait demandé. Ses larmes coulaient sur les touches du clavier.

« Chante, mon enfant, lui dit son père, j'aime aussi les paroles de cet air : *Donne-moi tout ce que tu me dois.* » Elle continua de jouer assez irrégulièrement, sans mesure et sans ouvrir la bouche.

« Allons, il faut que vous chantiez, Agnès !

— Je ne peux pas, répondit-elle à demi-voix..... mon frère ! »

Elle tomba évanouie ; on fut obligé de la délacer ; et une lettre tomba de son sein. Elle était signée de *Henri Dudleigh*, qui, avant de partir pour l'Amérique, avait écrit à sa sœur pour l'avertir du parti désespéré qu'il avait cru devoir prendre. Ce fut un coup mortel pour le malheureux père. Sa femme, ensevelie et comme abîmée dans un état d'imbécilité et de torpeur morale, qui joint à l'affaiblissement physique, résultat de ses excès, fit d'elle la plus misérable des créatures, dépérit rapidement et mourut au bout d'une année.

Les nombreux créanciers de Henri Dudleigh, furieux de voir leur proie leur échapper, flétrirent de nouveau dans les journaux le nom de la famille. La consomption qui minait lentement la jeune et malheureuse Agnès faisait des progrès visibles. On régla le bilan de Dudleigh, et le corps des avoués, dont il avait traîné un des membres devant les tribunaux, ne le ménagea pas dans cette circonstance importante. L'un d'eux, avoué, propriétaire dont le bien avait été hypothéqué, autre fripon qui avait agi de connivence avec celui dont nous avons signalé la fraude, fut nommé syndic de la faillite. Il n'eut pas, pour le malheureux banqueroutier, la plus légère indulgence; sans remords, sans pitié, il recueillit et lui arracha jusqu'au dernier débris de ce qu'il possédait. Il profita des termes de la loi pour accabler encore, par toutes les vexations que sa méchanceté lui suggérait, la malheureuse famille. Le peu de meubles et d'objets d'utilité domestique nécessaires à sa fille mourante lui furent enlevés par ce monstre. Inaccessible à un sentiment de commisération, le pauvre Dudleigh était abattu; il laissait faire, comme le cadavre ne palpite plus sous le coup qui l'a frappé. Une fois seulement, quand il fut question de piano, il ne put s'empêcher de saisir le bras du syndic, et d'une voix sourde, à peine accentuée :

« M. ***, je suis un pauvre vieillard dont le cœur est brisé; je n'ai personne pour me défendre, pour me venger : sans cela vous n'oseriez pas me traiter ainsi. »

Il sortit en fondant en larmes. Les autres créanciers furent émus de cette pitié généreuse qui n'est point rare chez les négocians anglais; plusieurs souscriptions furent ouvertes en faveur du marchand malheureux qui reçut une somme de trois mille livres sterling, avec lesquelles il s'établit à Chelsea, et commença un petit commerce de

houille et de charbon de terre. Ce fut là qu'il végéta pauvrement dans une petite maison très-propre, à un seul étage, devant laquelle se balançaient quelques peupliers.

Il fallait voir le riche, le célèbre M. Dudleigh, dans cette habitation si humble, surveiller et soigner la longue agonie de sa fille. Lui seul voulait la servir, lui donner les médicamens nécessaires et passer la nuit auprès d'elle. Elle expira entre ses bras; et le lendemain les papiers publics m'apprirent qu'un vieux monsieur (c'est ainsi qu'ils s'exprimaient) s'était jeté dans la Tamise, et que l'on attribuait cet acte de désespoir à la double perte de sa fille et de sa fortune.

Je me hâtai de me rendre chez Dudleigh, car je ne l'avais pas perdu de vue; et, à la lecture de cet article, je m'étais douté qu'il était question de lui; on avait réussi à le sauver, mais le malheureux était tombé dans un idiotisme complet. On le conduisit dans une maison de santé entretenue par les soins de quelques personnes charitables, et où il fut traité avec beaucoup de bonté.

Au moment où j'écris ces lignes, M. Dudleigh vit encore ou plutôt continue de mourir lentement; on le voit encore tous les jours, assis sous un vieux sycomore, son arbre favori, les yeux attachés sur la terre, et répétant de tems à autre : *Agnès! mon enfant!*

(*Blackwood's Magazine.*)

Miscellanées.

BARBARA S*** (1).

Intéresserai-je quelque bonne ame en ta faveur, ma pauvre petite? Si je dis au lecteur qu'il t'a vue, grande actrice et femme faite, ébranler les cœurs, leur arracher des larmes, et faire jaillir les applaudissemens de toutes les parties de la salle, peut-être pardonnera-t-on, par condescendance pour ta gloire, la simplicité de mon récit. Mais ce n'est point sur la femme de génie, c'est sur la petite fille de onze ans que je voudrais attirer les regards. J'ai admiré cet instinct de vertu, qui se révélait en toi dès le premier âge, par une action de peu d'importance. Dans ce premier pas vers le bien, j'ai entrevu toute cette existence honorable que tu as su concilier avec la contagion du théâtre et les dangers de la vogue; aussi voudrais-je que mes émotions personnelles se communiquassent à ceux

(1) Note du Tr. Cet article, dont on remarquera sans doute le ton naïf et la bizarrerie gracieuse, est de Charles Lamb, l'un des écrivains les plus originaux de l'Angleterre actuelle. Il s'est fait connaître par quelques essais spirituels publiés dans les revues anglaises. Quelque chose de la sensibilité délicate de Sterne se mêle chez cet auteur à une habitude de divagation un peu égoïste, mais où la philosophie et la profondeur se cachent sous une apparence de simplicité. Charles Lamb a adopté le Pseudonyme *Elia* (Élie), auquel il a donné une célébrité d'autant plus singulière, qu'elle est fondée sur quelques pages écrites d'un style naïf, attique, digressif, et consacrées à des sujets fort peu importans.

qui me lisent, et que l'on oubliât ta célébrité d'artiste pour sourire à ta probité d'enfant.

Vous ne vous rappelez peut-être pas le vieux théâtre de Bath? C'était une pépinière de jeunes acteurs, un débris curieux de cette mode accréditée sous le règne d'Adisson, et qui confiait aux adolescens imberbes les rôles de Richard III, d'Othello et d'Yago (1). Là de petits Brutus faisaient trembler de petits Tarquins. Plus d'un grand homme de théâtre a entrevu sur ces planches préparatoires le premier rayon de sa renommée à venir. Mais j'oublie Barbara S***; c'est d'elle qu'il s'agit.

En 1743 ou 1744 (je ne pourrais pas déterminer bien précisément l'époque), la cloche du théâtre, attachée à une pauvre horloge de bois, sonnait sourdement *une heure*, quand ma petite fille, qui venait d'avoir onze ans, exacte à l'heure et ponctuelle comme elle l'a été toute sa vie, grimpait le long escalier aux détours sans fin, aux palliers démesurés et inégaux, aux vieilles rampes de chêne sculpté et noirci, aux marches branlantes et usées, qui conduisaient au bureau du caissier, chargé de solder les artistes. Ce bonhomme demeurait dans une boîte faite de planches de sapin, assez large pour contenir une chaise, une petite table et un pupitre. C'était le samedi, jour de paiement, comme on sait, dans toute la chrétienté. Barbara venait toucher son salaire hebdomadaire : vous rirez, lecteur, quand vous saurez à quelle somme elle avait droit.

C'était cependant un personnage important que Barbara, une actrice nécessaire, une *étoile* (2), comme on s'exprime dans le jargon de nos coulisses. Elle avait commencé par

(1) *Booth* et plusieurs enfans chargés de rôles majeurs eurent beaucoup de succès dans cette époque.

(2) *A star.*

être comparse, puis coryphée, puis confidente; le directeur remarqua son intelligence, et lui confia des rôles majeurs. Elle réussit. Elle était née fière : vous devinez aisément l'impression que produisit un premier succès sur cette jeune ame. Elle avait déjà fait verser des larmes. A onze ans, elle s'était vue tour à tour Hotspur et lady Macbeth, Richard III et ses victimes, Othello et Desdemona. Elle avait jeté dans le rôle de Coriolan toute l'énergie de sa colère et de sa hauteur enfantine; elle s'estimait, ou plutôt elle estimait en elle ces grands personnages; aussi marchait-elle fièrement.

Vous imaginez bien que les drames de Shakspeare avaient subi un arrangement préalable : on avait eu soin de retrancher de chaque rôle tout ce qui dépassait les bornes de l'intelligence puérile, la poésie et le caractère; les rôles ne remplissaient pas plus de deux ou trois pages chacun. Bien long-tems après l'époque dont je parle, Barbara S*** était vieille; son talent avait assuré sa fortune, et elle me recevait souvent chez elle. Je me souviens d'avoir vu dans sa bibliothèque les rôles dont je parle, écrits de la main tremblante et inexacte du souffleur, couverts de taches d'encre et tout souillés par les doigts de l'enfant. Quelque peu brillante que fût leur apparence extérieure, elle les conservait précieusement; et c'était plaisir de les voir, reliés séparément, formant une collection de petits volumes en maroquin rouge, avec fermoirs d'or et dorure magnifique. Elle avait de la vénération, je dirais presque de la superstition pour eux. N'étaient-ce pas les premiers rudimens de sa gloire, les atômes élémentaires de son génie, les premiers degrés de sa considération et de sa fortune? Elle avait eu grand soin de ne pas leur enlever leur malpropreté respectable. J'aimais ces souvenirs; il y avait de la reconnaissance et de la moralité dans ce culte d'un

premier âge, honnêtement et laborieusement écoulé. Si l'on eût frotté de pierre ponce ou de gomme élastique, plongé dans le chlorure et blanchi artistement ces pages de gros papier bis, elles eussent perdu, pour Barbara, une grande partie de leur intérêt.

Et votre histoire!... Oh! elle se fera d'elle-même ou ne se fera pas. Elle est courte : je doute qu'elle amuse beaucoup de lecteurs ; et si la divagation la plus libre ne m'est pas permise comme à Michel Montaigne, mes bons amis, je n'ai plus de puissance, et mon intelligence paralysée tombe au niveau des plus communes.

Un jour, ouvrant l'un de ces petits in-quartos vêtus de maroquin, j'y remarquai des traces olivâtres qui semblaient avoir délayé l'encre des caractères, comme une goutte d'eau, qui tombe sur un papier couvert de lignes écrites récemment, en fait disparaître une partie.

« Ce sont mes larmes de jeune enfant, me dit-elle. En apprenant mon rôle (celui de Desdemona), j'étais si émue, que mes pleurs effacèrent mon rôle. Voyez un peu!

— Et pendant le cours de vos succès, avez-vous conservé cette vivacité d'émotions, cette naïveté de vos larmes? » demandai-je à la vieille actrice.

Ma question touchait à un curieux problème, à un mystère de l'art. Diderot l'a expliqué et résolu à sa guise et à la légère, comme c'est sa coutume. Il s'agit de savoir si l'acteur ressent la passion qu'il communique, ou s'il la propage sans la ressentir. Le souvenir d'une première impression suffit-elle à l'artiste dramatique? Vit-il sur sa mémoire? Blasé par la répétition fréquente des mêmes gestes et des mêmes intonations, finit-il par être insensible aux douleurs dont il revêt le costume extérieur? ou bien son talent consiste-t-il dans cette souplesse de sensibilité,

qui se prête à toutes les émotions, et les jette au dehors par une puissance contagieuse ?

« Toujours, » me répondit Barbara.

Elle semblait indignée de ma question, révoltée de mon scepticisme. Elle repoussa vivement l'hypothèse qui voudrait faire du grand acteur un automate façonné à certains gestes, fabriqué pour l'imitation de certaines habitudes physiques.

« Oui, me dit-elle, pour l'acteur vulgaire, c'est très-bien ; mais les effets que produit un grand artiste, un Kean, un Kemble, un Garrick, ne tiennent à rien de mécanique. L'opération intérieure qui produit ces effets se compose de deux actions distinctes, la sensibilité et la réflexion. Ils sont émus et ils émeuvent ; ils souffrent réellement et se voient souffrir : on peut dire d'eux qu'ils sont froids et passionnés au même instant. Je ne suis pas assez forte en métaphysique pour vous expliquer ce phénomène ; mais il est réel, et sans me citer vaniteusement moi-même, je puis vous attester que tous les acteurs supérieurs avec lesquels je me suis trouvée en scène s'identifiaient complètement avec leur héros. J'étais encore enfant, lorsque je jouais, au vieux théâtre de Bath, le rôle du fils d'*Isabella* (1) ; miss Porter jouait le premier rôle ; ses larmes ruisselaient de son visage ; et je me souviens très-bien de l'impression que me firent ces larmes chaudes, qui tombaient sur mes joues, et les brûlaient comme de l'huile enflammée. »

— Mais Diderot ?...

— Diderot n'a point joué la comédie, et il a fait des drames faux : ne parlons pas de lui.

Cette conversation me coûta un mois de méditations

(1) *The Step-mother.*

inutilement profondes, qui n'éclaircirent point le problème en question, et n'expliquèrent pas le phénomène dont je viens de parler. Je compris seulement que l'observation se compose d'une double faculté, celle d'être ému et celle de contempler son émotion ; et que réunir ces deux facultés antipathiques, c'est être un homme rare.

La société a bien maltraité les acteurs. Pour moi, je les aime, dût-on m'accuser de mauvais ton et de mauvais goût. Je suis persuadé qu'ils en savent plus sur les passions et leurs mobiles que beaucoup de nos philosophes. La plupart ont de l'esprit. Tous ceux qui ont du succès possèdent cette souplesse et cette pénétration intellectuelles qui valent mieux peut-être que le savoir. Ils sont nourris de poésie. Le côté comique ou tragique des actions humaines ne leur échappe jamais. Les acteurs secondaires, machines à rôles et à paroles, peuvent bien mériter, jusqu'à un certain point, l'ostracisme dont on les frappe. Mais chez les Matthews (1), les Kean, les Kemble, les miss Kelly, les miss O'Neil, quelle moisson d'observations piquantes n'avez-vous pas à recueillir? Je me souviendrai toujours d'avoir gagné trois guinées en jouant au whist avec Liston (2). J'ai dîné avec Macreadi (3). J'ai fait route avec Kean. J'ai soupé avec..... Mais mon égotisme devient un peu fat. Revenons à Barbara.

Nous en étions, je pense, à la dixième ou onzième marche du vieil escalier, qu'elle gravissait pour atteindre la loge, la cabane, ou, si vous voulez, le cabinet du vieux caissier.

(1) Excellent acteur comique que l'on peut comparer à Potier.

(2) Acteur comique, admirable niais.

(3) Acteur tragique.

Les parens de ma petite actrice avaient été fort à leur aise; mais la fortune les avait abandonnés; la misère était venue, je ne sais comment, je ne sais pourquoi. Quand nos affaires tournent mal, on ne manque guère de nous imputer à crime notre infortune; et pour peu que l'on ne sache à quoi attribuer nos malheurs, on les jette comme enfans-trouvés, à la porte de nos vices prétendus. Enfin soit imprudence ou fatalité (je sais trop par moi-même combien l'un et l'autre sont intimement unis), le père de Barbara tomba dans la détresse. Je serais tenté de croire à la mauvaise étoile de certaines gens; rien ne leur réussit; c'est une calamité sans mélange que leur vie. Le directeur du théâtre de Bath prit pitié de Barbara, et, l'enrôlant dans sa compagnie d'acteurs en miniature, l'enleva ainsi à la misère, dont la dent cruelle commençait à flétrir son enfance à peine développée.

Quand venait le samedi, la famille attendait un bon repas pour le lendemain; le dimanche était le seul jour où, grâce à Barbara, l'on mît le pot-au-feu sur le foyer. Les petits gains de l'enfant formaient tout le revenu des pauvres gens; il fallait qu'un père, une mère et trois sœurs, y compris notre héroïne, vécussent sur ce faible salaire. Je ne vous attristerai pas du récit d'une foule de circonstances déplorables que l'actrice m'apprit dans sa vieillesse : il faut jeter un voile sur ces misères : elles sont communes et fréquentes; mais elles révoltent les heureux.

Un soir (vous me permettrez sans doute cette petite anecdote de surérogation) la misère et la faim se mêlèrent bizarrement aux succès dramatiques de Barbara. Elle était gourmande comme la plupart des petites filles de son âge, et ne prenait chez son père que des repas fort succincts. Qu'elle était heureuse, quand il arrivait que le jeu de la scène la

plaçât devant une table bien servie! Cela était rare; et le directeur, dans sa bienveillance, au lieu de donner à notre actrice une volaille de carton peint, faisait acheter un véritable poulet dont elle se régalait en face du public. Une de ces belles soirées était venue : ô joie pour Barbara! mais l'acteur comique, chargé du rôle de valet, mauvais plaisant, méchant comme un laquais, taquin comme un acteur, s'avisa de farcir le ventre de la volaille de tant de sel, de moutarde et de poivre, que la pauvre petite fille, en dévorant sa première bouchée, sentit un véritable incendie éclater au fond de son palais. O douleur et désappointement pour Barbara! Qu'elle était honteuse de sa grimace, et malheureuse de voir son appétit déçu! Je ne sais si une passion trompée dans son espoir peut se comparer à cette situation; sa petite poitrine se gonflait; bientôt son petit cœur en angoisse se soulagea par un torrent de larmes; et les spectateurs, qui avaient bien dîné, se donnèrent à tous les diables pour deviner le motif de son désespoir.

C'était-là, mes amis, la pauvre créature affamée qui, pendant les longues digressions de ce récit, tortueux comme l'escâlier à vis qu'elle montait, est arrivée à sa destination, et qui se trouve en face du vieux caissier *Ravenscroft*.

Tout était original dans ce théâtre de Bath, et surtout Ravenscroft. Dieu ne l'avait point créé pour la caisse : il ne savait comment faire une addition, et tenait un livre de comptes à peu près comme ses jeunes acteurs récitaient les pièces de Shakspeare. Le calcul n'était jamais entré dans sa vénérable cervelle. Il payait au hasard; n'inscrivait aucune somme, et au bout de la semaine, s'il trouvait deux ou trois louis de déficit dans sa caisse, il remerciait le ciel d'en être quitte à si bon marché.

Barbara avait droit à une demi-guinée (1) par semaine (c'est peu, n'est-ce pas ?) ; à cette époque tel était le *prorata* de son talent. Ravenscroft glissa une guinée entière dans la petite main de l'actrice. Elle sentit l'or chatouiller doucement sa peau et s'échauffer peu à peu. Ses pas légers franchirent les premiers degrés qui, du cabinet aérien où était située la caisse, aboutissaient au palier du troisième étage. Elle n'avait pas songé à contempler sa demi-guinée ; elle ne se doutait de rien, et Dieu sait si le caissier s'en fût jamais douté lui-même.

Je vous en supplie, au nom des premières émotions de votre jeunesse, du premier argent que vous avez gagné, de vos premières affections vertueuses, ne rejetez pas mon récit comme puéril. Barbara, s'arrêtant sur le palier du troisième étage, regarda cette belle pièce d'or ; sept jours de travail, un bon dîner et la joie de la famille étaient là. Elle aperçut la guinée. Oh ! mes amis, faites attention à ce dilemme.

Bien des idées se pressaient dans l'esprit de notre future Cornélie. Elle était naturellement honnête. Sa famille ne l'avait point imbue de principes contraires à la vertu. Mais qui s'attend à trouver, sous les solives grossières et la mansarde du pauvre, une école de sagesse ? Les parens de Barbara ne lui avaient rien appris ; elle avait peu de notions distinctes du bien et du mal. Aucun instinct ne la portait vers le vice ; mais aucune impulsion ne la poussait vers la vertu. C'est ce qui arrive à la plupart des enfans de gens pauvres et probes. Elle avait bien entendu dire qu'il fallait vivre honnête, mais elle ne savait pas que cette honnêteté fût à son usage : c'était apparemment quelque meuble de

(1) Treize francs de notre monnaie.

grandes personnes, quelque chose de fait pour l'âge mûr. Quant à elle, en face de la première tentation, elle n'était ni préparée à la résistance, ni instruite de la nécessité de la repousser. Mes amis, pour moi cette situation de la petite fille est plus intéressante qu'une tragédie.

Son premier mouvement fut de remonter et d'aller expliquer au vieux gardien du trésor l'erreur qu'il avait commise ; mais Ravenscroft la comprendra-t-il? Son intelligence vieillie et obscurcie, non-seulement par l'âge, mais par une habituelle inexactitude, s'élèvera-t-elle jusqu'à cette analyse si facile d'une erreur si claire ? C'est ce que pensa la pauvre petite. Puis cette grosse guinée, si belle, si féconde ! Le bon festin qui allait en sortir ! La joïe de la famille ! Le bonheur de s'asseoir avec elle à cette table si bien garnie ! Barbara jouissait d'avance, et ce plaisir à demi gastronomique, à demi sentimental, précipitait sa marche. Mais ce bon Ravenscroft ! n'avait-il pas constamment protégé la petite actrice et secondé ses efforts ! N'était-ce pas lui qui lui avait appris ses rôles les plus difficiles, qui avait fait augmenter son modique salaire, qui avait parlé au directeur en sa faveur ? — Très-bien, répondait une autre voix secrète ; mais le caissier est riche ; il a bien cinquante livres sterling de revenu net ; on le prétend, du moins : et mes petites sœurs, dont les chaussures sont usées, dont les pieds nus se blessent sur le pavé, dont les yeux pleins de larmes me demandent cette demi-guinée !

Ah ! — Les héros de l'histoire se trouvent placés dans des dilemmes moins embarrassans. Barbara portait de beaux bas de coton, bien propres, bien tirés, que la mère blanchissait elle-même, et qui coûtaient à la famille la majeure partie de son pauvre revenu. Et ses sœurs n'en avaient point ; ce qui les empêchait de venir aux répétitions. Si Barbara

pouvait, grâce à ce bénéfice inattendu, couvrir leurs petits pieds et les conduire avec elle, et les placer derrière la coulisse. Pauvre Barbara! Quelle méditation l'absorbait! Elle pensait ainsi, quand elle atteignit le second étage; et elle s'arrêta en soupirant.

Bon génie, protége Barbara!

Il vint, sous la forme de je ne sais quelle voix intime qui, forçant la jeune fille à remonter les degrés de l'escalier, la conduisit en deux minutes à la porte du vieux caissier. C'était une impulsion machinale, involontaire. Il aurait fallu entendre l'actrice émérite, honorée de l'Europe, raconter ce trait d'héroïsme. Il y avait là, suivant elle, quelque chose de surnaturel. Une force, placée hors d'elle-même, plus forte qu'elle, dirigeait ses mouvemens. Elle se trouva en face de Ravenscroft, qui froidement, sans sourciller, sans la regarder, remit dans sa poche la demi-guinée qui coûtait au cœur de Barbara tant d'angoisses et de déchiremens.

Cette froideur la blessa, cette indifférence lui fit mal : son héroïsme n'était pas compris.

Cependant elle redescend l'escalier; une paix profonde s'empare d'elle; elle sent son cœur calme et heureux; elle sait ce que c'est que ce mot admirable : *Probité*. Elle en connait le prix.

Deux ans après, la pauvre fille était une excellente actrice. Ses bas de coton avaient fait place à la soie brillante. Dix ans plus tard ce fut mistriss Siddons.

« On a loué, me disait-elle un jour, la vérité avec laquelle je reproduisais les doutes et les tortures d'une ame en proie à des sentimens contraires, à des scrupules et des incertitudes passionnées. Je n'ai dit mon secret à personne : mais je crois intimement que cette faculté m'a été révélée par

les dix minutes passées sur l'escalier du vieux théâtre ; c'est là, mon ami, l'un des événemens qui ont le plus influé sur ma vie ; et je serais fâché que vous le flétrissiez du nom d'enfantillage. Croyez-moi, le véritable drame est dans le cœur des hommes ; il s'y passe de grandes scènes, et ce qui semble puéril est souvent tragique en réalité. »

(*London Magazine.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Principes du climat de l'Amérique du Sud. — Le spectacle varié qu'offre la nature dans cette partie du Nouveau-Monde n'a cessé, depuis deux siècles, d'attirer l'attention des naturalistes, qui, suivant chacun des routes diverses, sont parvenus à jeter de brillantes clartés sur l'ensemble de l'histoire naturelle de ce pays. Mais le contraste qui existe entre la végétation grandiose, vivace, qui se déploie sous mille formes dans certaines parties de ce continent, et l'aridité extrême qui règne dans un grand nombre de ses cantons, quoiqu'il ait frappé la plupart des voyageurs, n'avait été que légèrement indiqué, sans que personne eût cherché à expliquer cette anomalie. Soit que la recherche des causes qui pouvaient amener cette influence exigeât une longue série d'observations, soit que la solution d'un pareil problême n'eût pas été l'objet que les hommes de la science s'étaient proposé dans la poursuite de leurs travaux, la solution n'en avait pas encore été tentée (1). Les rédacteurs de l'*Encyclopædia Britannica* ont essayé, dans un de leurs traités, de remplir cette lacune en ce qui concerne les causes atmosphériques.

(1) Volney, dans son excellent ouvrage intitulé : *Tableau du climat et du sol des États-Unis*, n'a étendu ses observations que jusqu'au golfe du Mexique.

« On sait, disent-ils, que les vents alisés de l'est soufflent périodiquement et pendant un long espace de tems dans cette partie du Nouveau-Monde sur une étendue de 60°, depuis le 30° sud jusqu'au 30° latitude nord, et qu'au-delà de ces limites ils sont variables. Comme ces vents sont naturellement imprégnés des vapeurs de l'Océan, et que c'est surtout au contact plus ou moins direct de ces émanations qu'est généralement attribuée la fertilité des continens, examinons l'influence qu'ils doivent produire sur la végétation de cette partie de l'Amérique entrecoupée par différentes chaînes de montagnes, qui, attirant l'humidité qui flotte dans l'atmosphère, en favorisent la précipitation sur la terre. Dans la région comprise dans le trentième parallèle, l'humidité, entraînée par les moussons de l'Atlantique, est d'abord aspirée par les montagnes du Brésil (1), qui ne sont que peu élevées, et ensuite distribuée par les courans dans leurs ramifications ; aussi nulle part la nature ne prodigue ses trésors avec plus d'abondance et de variété. Mais les parties qui, cédant à l'impétuosité des vents, n'ont pu se condenser au-dessus de leur sommet, se dirigent vers les Andes où elles parviennent enfin à s'arrêter. Ici, quoique moins brillante, la végétation offre de toutes parts un coup d'œil des plus beaux. Les courans d'air, ainsi dépouillés de toute l'humidité dont ils étaient primitivement saturés, continuant leur course, arrivent au Pérou dans un état complet de dessiccation, et là cesse ce pompeux spectacle de la végétation des tropiques.

» Au-delà du trentième parallèle ces effets sont tout différens : ici les Andes absorbent l'humidité apportée de l'O-

(1) Voyez un article intitulé : *Physionomie du règne végétal au Brésil*, dans le 4e numéro de la REVUE BRITANNIQUE (nouvelle série).

céan Pacifique par les vents de l'ouest; aussi remarque-t-on que, sur leurs sommets et sur les versans occidentaux du Chili, les pluies tombent en abondance, tandis que dans les plaines, à l'est, elles ne tombent que lorsque les vents de l'Atlantique soufflent. Ce n'est pas seulement en Amérique où des montagnes, même de moyenne hauteur, produisent des effets semblables. Dans l'Inde on a observé que la chaine des *Ghauts*, qui n'a pas plus de trois à quatre cents pieds de hauteur, intercepte complètement l'humidité apportée par les moussons : ainsi, tandis que la partie exposée à leur courant se couvre de brouillards ou de pluies, l'autre est parfaitement sèche. Mais lorsque les moussons prennent une direction opposée, le même phénomène se reproduit en sens inverse. Au reste l'observation sur les lieux mêmes vient à l'appui de cette théorie. Sur les côtes de l'Océan Pacifique, par le trentième parallèle, de Coquimbo à Amatope, il ne tombe presque jamais de pluies, et l'espace compris entre ces deux points n'offre qu'un désert sablonneux, à l'exception cependant de quelques parties arrosées par les torrens qui descendent des Andes. Du trentième parallèle, vers le sud, la scène change complètement : les pluies sont fréquentes; la végétation y apparait vigoureuse et variée; et partout les forêts étalent leur imposante majesté. Suivons le capitaine Hall dans son excursion sur ces Cordillères; car les remarques de ce voyageur, doué de beaucoup de sagacité, serviront à confirmer la justesse de notre théorie :

« Dans le district de Conception, dit-il, l'œil se repose » agréablement sur des coteaux ornés d'une brillante végéta- » tion; à Valparaiso, le changement commence; les mon- » tagnes sont seulement couvertes d'arbrisseaux et d'un rare » gazon. L'aspect du district de Coquimbo est généralement » morne et sans vie; on n'y voit que des poiriers épineux

» et quelques touffes éparses d'un gazon grisâtre; à Guasca » on ne retrouve presque plus de traces de végétation : la » campagne ne présente partout que des landes. » D'après cet exposé, il est évident que si, dans cette partie du continent américain, les terrains situés à l'est des Andes sont absolument arides, c'est parce qu'ils se trouvent en dehors de l'influence directe des vents chargés des émanations de l'Océan; car la nature du terrain est partout la même, à quelques rares exceptions près. Ce n'est donc qu'à l'absence des pluies ou des brouillards que l'on doit attribuer la différence qui existe dans l'atmosphère et les produits de ces deux régions. Nous allons puiser cette conviction dans une nouvelle série d'observations.

» A Mendoza, dans une étendue de 30 degrés, la pluie tombe très-rarement, et le district qui longe la base orientale des Andes est connu par son extrême aridité : on n'y voit que quelques arbres rabougris; le terrain est même si desséché que les torrens qui descendent des Andes sont entièrement absorbés après un cours de quelques milles. Toute la contrée au sud de la Plata, sans cesse exposée à une atmosphère de feu, dont les brises de l'Océan ne viennent jamais tempérer l'ardeur, est en proie à la plus grande sécheresse, quoique certaines parties soient rafraichies par les vents de l'est et du sud-est qui entraînent occasionnellement des pluies d'orage assez abondantes, tandis qu'à une très-petite distance, vers l'ouest, près d'Amatope, le sol constamment humecté par des brouillards ou par des pluies est d'une fertilité remarquable. Ces observations auxquelles nous pourrions encore en ajouter beaucoup d'autres, telles que le contraste de la vallée printanière de Quito et les districts arides du Pérou prouvent d'une manière évidente que c'est à l'attraction plus ou moins puissante exercée sur les nuages, chargés de l'évaporation des eaux de

l'Océan, par les différentes chaînes de montagnes qui coupent ce continent, que l'on doit attribuer, et le plus ou moins de fécondité de ses divers bassins, et les variations de température qu'on y remarque, quoiqu'ils soient souvent situés sous les mêmes latitudes. Toutefois cette théorie est loin d'être absolue, car toujours il faudra tenir compte des différentes natures du sol, des cours d'eau qui les traversent, et des pluies que des circonstances locales peuvent déterminer.

Montagnes de glace flottantes rencontrées dans les mers du Sud. — Ce phénomène remarquable, et qui n'a été que rarement observé dans ces latitudes, mérite de fixer l'attention des savans, car on ne sait encore à quelles causes attribuer ces brusques déplacemens. Les journaux rédigés par les capitaines de la Compagnie des Indes, pendant tout le cours du siècle dernier, ne font aucune mention de semblables rencontres dans les mers australes, quoique plusieurs de ses vaisseaux fissent route sous des parallèles situés à 40°, 41° et 42° latitude sud.

Le 20 avril 1829, le *Farquarson*, bâtiment de la Compagnie des Indes, rencontra par le 39° 13′ latitude sud et le 48° 46′ longitude est une grande montagne de glace flottante. L'officier de quart signala d'abord à l'horizon une petite île qui paraissait comme un nuage blanc; bientôt on put distinguer quelques-uns des traits d'ombre qui caractérisent la terre. En approchant de plus près on reconnut enfin une masse énorme de glace flottante hérissée de pics escarpés. Ses dimensions furent évaluées approximativement à deux milles (2/3 de lieue) de tour et à 150 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer; mais en tenant compte de la pesanteur spécifique de la glace et des parties saillantes au-dessus de la surface de l'eau, on estima que

la hauteur totale de cette masse ne devait pas avoir moins de mille pieds.

En avril 1828, trois navires de diverses nations avaient pu observer, à peu près dans les mêmes latitudes, des îles de glace flottantes; mais avant ces rencontres, il paraît qu'il n'en a jamais été vu une seule au nord du 42° ou 43° de latitude, dans l'océan austral. M. James Horsburgh, ingénieur hydrographe de la Compagnie des Indes, pense que de semblables apparitions doivent faire présupposer l'existence d'une étendue de terre considérable près du cercle antarctique, autour de laquelle de grandes agglomérations de glaces ont dû nécessairement se former, et que des tremblemens de terre ou des secousses volcaniques ont ensuite déplacées. Quelque vague, quelque incertaine que soit cette explication, on est, en quelque sorte, forcé de l'admettre; car comment expliquer un tel phénomène jusqu'alors inconnu dans ces parages, ou du moins dont on n'avait point vu d'exemple dans le siècle dernier, puisque, pendant tout le cours de cette période, aucune glace flottante n'a été signalée dans l'océan austral, près des côtes d'Afrique ?

Nouvel hydromètre. — M. Baptiste Lendi, de Saint-Gall, vient d'inventer un nouvel instrument pour connaître à l'avance les variations hygrométriques de l'atmosphère. Dans un vase de verre blanc est suspendue, à fleur d'eau, une boule de métal d'une composition particulière et de la grosseur d'une noisette. Sans autre préparation, cet appareil indique tous les changemens qui peuvent survenir dans l'état de l'atmosphère. Deux jours après que la boule métallique a été suspendue, son volume commence à augmenter progressivement, jusqu'à ce qu'elle ait pris sa plus

grande dimension possible. Dans dix ou douze jours, elle forme une belle pyramide qui a l'aspect du bronze poli. Dans les tems pluvieux, les quatre côtés de cette pyramide sont recouverts de globules diaprées. Par un tems d'orage ou de gelée, il s'en échappe de petits crépitemens lumineux assez semblables à des étincelles électriques. Lorsqu'il fait du vent ou du brouillard, l'aspect de la pyramide est terne, et ses côtés se couvrent de taches. Si la neige doit tomber, sa couleur est tout-à-fait sombre, mais partout d'une teinte uniforme.

Remarques sur quelques-unes des variétés du fungus. — L'Angleterre est peut-être la contrée la plus favorable à la production des variétés du *fungus*, et principalement de l'espèce appelée *agarics*. La nature de notre sol, nos gras pâturages, nos forêts étendues et l'humidité du climat, joints à la chaleur des automnes, accélèrent la dissolution des végétaux, et favorisent la multiplication de cette espèce de plante. Le comté de Monmouth est remarquable par les nombreuses familles de fungus que ses vallées et ses sombres forêts offrent aux recherches des naturalistes. Des voyageurs prétendent que les bois de Madagascar renferment les plus belles collections de ce genre ; mais je doute qu'elles puissent surpasser l'éclat et la variété des couleurs du Monmouthshire. C'est pendant la fraîcheur des soirées de septembre que ces végétaux brillent de tout leur éclat ; ils l'emportent alors sur tous les autres par leurs nuances, l'élégance et le fini de leur forme ; « mais leur fragile » beauté, dit un poète, brille et s'exhale comme la rosée » du matin. » Le fungus gris pâle, appelé *agaricus fimiputris*, paraît communément en septembre, dans les pâturages les plus gras, ou sur le bord des fumiers : sa forme

délicate et tremblante, sa couleur d'eau congelée, son exquise symétrie, défient, en quelque sorte, l'imitation. L'agaric vert de gris (*agaricus æruginosus*) croît à l'ombre des haies et sur la lisière des bois : rien n'égale sa beauté lorsqu'il s'épanouit sur son lit de mousse, dans toute la fraîcheur de la jeunesse et du matin; sa tête, d'un vert bleu tendre, humectée de rosée, est bordée d'un voile transparent; mais, pour être en état d'apprécier leur mérite au premier coup d'œil, il faut avoir depuis longtems étudié les charmes secrets de cette race méprisée. La reproduction de la plupart des variétés du fungus est très-incertaine : il y a des années où les botanistes perdent la trace du beau champignon, l'*hydrum floriforme*. L'*helvilla mitra*, qui croît en abondance, disparaît quelquefois sans qu'on puisse s'en procurer le moindre spécimen. Le petit *lycoperdon cirenum*, de la grosseur d'une forte tête d'épingle, disparut pendant dix ans; mais il se multiplia tellement en 1825, qu'il couvrait nos prairies comme une gelée blanche. Il est rare que la même variété se reproduise dans les mêmes lieux pendant un long espace de tems : on a cependant remarqué une *clavaria hypoxylon* qui avait végété vingt ans sur le tronc d'un noisetier.

La négligence de la plupart des botanistes envers la race des *fungus* vient apparemment de la difficulté de caractériser leurs différentes espèces; le changement de lieu altère la forme et la couleur de ces végétaux au point qu'il faut les suivre pas à pas pour les reconnaître sous leur nouvelle transformation. On n'a pu jusqu'ici en conserver dans les herbiers pour servir de points de comparaison; cependant, malgré toutes ces difficultés, il suffit de choisir un lieu propice pour étudier, avec autant de fruit que de plaisir, les nuances admirables, l'élégance et la symétrie de ces plantes mystérieuses.

Géographie-Voyages.

Reconnaissance du cours et de l'embouchure du Niger. — Le grand problême géographique du cours et de l'embouchure du Niger vient enfin d'être résolu par Richard Lander, compagnon dévoué de l'infortuné Clapperton. Cet habile et audacieux voyageur, suivi de son jeune frère, quitta l'Angleterre, il y a plusieurs mois, avec l'intention de tenter de nouveaux efforts pour tracer d'une manière positive le cours de ce fleuve mystérieux.

Arrivés à Youri, point qui déjà avait été visité par leurs devanciers, les deux frères Lander s'embarquèrent sur le Niger ou *Quarra,* dans un léger canot, et après un long et dangereux voyage, vinrent déboucher dans la mer près le cap Formose, sur la côte de Guinée. La branche par laquelle ils descendirent est appelée dans le pays *Nun,* et a son embouchure dans la baie de Biafra. Leur reconnaissance a parfaitement confirmé l'opinion du célèbre voyageur allemand Reichardt, qui, après un long séjour sur les côtes d'Afrique, écrivait, en janvier 1824, que le Niger, avant de se jeter dans l'Océan, devait probablement former un grand delta, dont le *Rio Formoso* ou de Benin est la branche occidentale, et le *Rio del Rey* la branche orientale. Cette découverte est l'une des plus importantes qu'on ait faites de nos jours. Depuis Mungo-Park jusqu'à Clapperton, dans l'espace de cinquante ans, plus de cent voyageurs ont payé de leur vie les tentatives qu'ils ont faites pour obtenir la solution de ce problême. Les frères Lander, de retour de leur périlleux voyage, s'occupent dans ce moment de la rédaction de leur journal pendant le cours de leur navigation sur le Niger. Nous nous empresserons

de faire connaître à nos lecteurs cette intéressante relation, aussitôt qu'elle aura été publiée.

Une partie de paume dans les forêts de l'Amérique. — Après avoir laissé derrière nous, dit un voyageur, les rives du Catahouchie, nous atteignîmes un canton habité par la nation des Criks sur les frontières de l'Alabama; et nous arrivâmes dans la soirée chez un de ces agens de l'Union, qui traitent des affaires du gouvernement avec ces peuplades sauvages.

Notre hôte m'offrit de me conduire le soir même dans la forêt, à une lieue de son habitation, pour assister aux préparatifs d'une grande partie de paume que les Criks devaient exécuter le lendemain. Dans cette fête solennelle, les jeunes gens de plusieurs villages se rassemblent pour se disputer la victoire : on choisit les plus forts et les plus agiles, et ils s'exercent dès l'enfance à mériter cet honneur.

La lune se leva pendant que nous marchions : la nuit était froide, les étoiles étincelantes; l'air était si calme que nous entendions à plus d'un mille de distance les cris des sauvages et le son lointain de leur musique barbare. La lune, en éclairant les pins, leur prêtait une apparence colossale; elle donnait un charme singulier aux groupes de chaumières indiennes que nous rencontrions de tems à autre sur la route; elles étaient gardées par les chiens qui accéléraient le pas de nos montures en aboyant à leur poursuite. Nous arrivâmes promptement au lieu de l'assemblée.

C'était un carré d'environ vingt verges; sur chacun des côtés s'élevait un hangar dont le plancher était en pente. Les principaux chefs, à demi couchés sur des nattes fines, occupaient les places les plus distinguées : une cen-

taine d'Indiens remplissaient le reste de ces espèces de loges. Au milieu de la cour brûlait un immense bûcher dont l'éclatante lumière, jointe au clair de lune, illuminait toutes les parties de la scène. De vieux Indiens nus, accroupis en cercle autour du feu, fumaient tour à tour une pipe qu'ils se passaient de main en main. Ils paraissaient animés d'une vive gaîté, et ils se retournaient souvent pour parler à des jeunes gens qui saisissaient au-dessus de leurs têtes des brandons enflammés pour allumer leurs pipes.

L'orchestre, placé sur le devant d'un des hangars, consistait en deux musiciens, dont l'un frappait avec les doigts une peau de daim tendue sur un tronc d'arbre creux, et l'autre agitait en l'air une gourde remplie de cailloux. Cette musique accompagnait la danse d'une vingtaine d'Indiennes appelées *squaws*, qui formaient un demi-cercle devant l'orchestre, en tournant le dos aux spectateurs. Elles se balançaient légèrement de la tête et des pieds avec une mesure parfaite, et s'arrêtaient en poussant à des intervalles réguliers un faible cri d'une expression douce et mélancolique. Les longs cheveux noirs et huilés des danseuses descendaient sur leurs épaules, qui étaient couvertes de schalls de coton tissus à Manchester ou à Glasgow.

Je commençais à m'ennuyer d'un spectacle aussi monotone, lorsqu'un des chefs auprès duquel j'étais assis, qui s'en aperçut, fit un signe de la main : aussitôt les jeunes gens qui étaient auprès des vieillards s'élancèrent à l'extrémité opposée, et prirent chacun une paire de petits bâtons courbes que j'aurai occasion de décrire plus loin. Après s'être consultés, ils revinrent en gambadant se ranger autour du foyer. On ne peut rien imaginer de plus sauvage que leurs culbutes et les diverses contorsions dont ils les accompagnaient. Dès qu'ils eurent fini, on alluma des torches, et je fus invité à me rendre sous une grande

hutte de forme ronde et qui était terminée en pointe comme une glacière. J'y entrai ; elle avait au moins trente pieds de haut sur un diamètre de soixante-dix à quatre-vingts pieds. Un banc circulaire ou plutôt un plancher de dix pieds de large régnait autour de la hutte, où l'on avait allumé un grand feu auprès duquel se tenaient les jeunes Criks qui devaient prendre part aux jeux du lendemain.

A peine fûmes-nous assis, que ces Indiens se dépouillèrent de leurs vêtemens à l'exception d'une ceinture qu'ils portaient autour des reins. Ils se lièrent ensuite les bras et les cuisses avec des cordes de manière à comprimer le sang comme pour une saignée ; puis, après s'être aspergés d'eau de la tête aux pieds, ils se remirent entre les mains des vieillards. Ceux-ci avaient chacun en main un peigne qui était armé de deux rangs d'aiguilles ou de dents de poissons tranchantes fichées dans une tige de maïs, qu'on appelle *corn-cob* en Amérique.

Les jeunes Indiens s'étendirent par terre en tenant embrassés des piliers de bois qui soutenaient la toiture. Chaque vieillard, appuyant bien ferme son peigne sur leur peau, y traçait des lignes sanglantes : ils renouvelèrent cinq fois cette cruelle opération sur les bras, les jambes et les cuisses des patiens. Le déchirement des chairs et le sang qui ruisselait de tant de blessures offraient un spectacle hideux ; mais ces sauvages n'en faisaient que rire. Pas un des martyrs ne proféra une seule plainte ; leurs traits n'éprouvèrent pas même la moindre contraction ; c'était une saignée qui devait les rendre plus souples et plus agiles. J'avoue qu'une douzaine seulement de ces douloureuses égratignures m'auraient retenu trois semaines au lit.

Nous partîmes le jour suivant à neuf heures du matin pour nous rendre au lieu du rendez-vous. Après avoir erré pendant un mille ou deux, nous arrivâmes dans une

clairière qui avait deux cents verges de long sur vingt de large. On voyait encore à la surface des racines noueuses. Deux arbres verts, plantés à six pieds l'un de l'autre, s'élevaient comme des portiques à chaque extrémité.

Comme la partie devait commencer à dix heures, nous nous étions pressés pour arriver à tems, mais la place était entièrement déserte. Les habitans des villages voisins arrivèrent peu à peu en grand nombre, mais les joueurs ne paraissaient pas encore. Cependant on entendait à travers les arbres un bruit confus de cris sauvages qui ressemblait aux hurlemens des bêtes féroces. Je m'enfonçai avec mon hôte dans la forêt pour en découvrir la cause. Nous vîmes bientôt une cinquantaine d'Indiens; les uns étaient couchés sur l'herbe, et les autres s'occupaient de leur toilette. Ces sylvestres dandies se peignaient un œil en noir et l'autre en jaune, ou se couvraient la tête de turbans qui étaient ornés de longues plumes; les plus ingénieux s'attachaient des queues de tigre, et dessinaient sur leur peau cuivrée des lignes et des mouches noires pour ressembler à ces animaux.

Bientôt des cris lointains nous rappelèrent vers l'arène; c'était un second parti de jeunes Criks qui accouraient tumultueusement, leurs petits bâtons courbés à la main, appelant et défiant leurs adversaires, et poussant des hurlemens affreux pour inspirer la terreur, en même tems qu'ils divertissaient le public par des culbutes et des bouffonneries. On eût dit les sauvages insulaires de la Mer du Sud, accourant au rivage pour attaquer les chaloupes du capitaine Cook; leur costume ou plutôt leur nudité rendait l'illusion complète. La plupart ne portaient qu'un petit morceau d'étoffe plissé sur le front, et une espèce de tablier en drap, grand comme un mouchoir de poche, qui était lié autour des reins par une ficelle.

Lorsqu'ils furent arrivés près des arbres, ils dansèrent à l'entour; puis, s'avançant avec plus de calme, ils s'assirent au milieu de la clairière. Les autres Indiens ne tardèrent pas à paraître; et, après avoir accompli de point en point le même cérémonial, ils prirent position en face de leurs adversaires.

Ces jeunes Criks, au nombre de plus de cent, environ cinquante de chaque côté, offraient la plus belle réunion d'hommes et les plus élégantes proportions que j'aie jamais vues. Je regrettai de n'avoir pas apporté mes crayons pour dessiner des modèles vivans aussi parfaits que l'antique.

Le repos des joueurs ne fut pas long; ils se relevèrent au premier signal, et demeurèrent debout en brandissant leurs bâtons. C'était des espèces de raquettes d'un bois dur et léger qui présentaient à l'extrémité du manche un ovale de trois pouces partagé par deux lanières de cuir. Ces raquettes servaient à retenir la balle ou à la chasser dans les airs. Il fallait, pour gagner le point, que le joueur qui s'en était emparé la fît passer entre les arbres verts à l'une des extrémités de l'arène.

Après quelques minutes de silence et d'immobilité, et à un second signal, les deux bandes reculèrent à quelque distance l'une de l'autre, et laissèrent tomber leurs raquettes. Les principaux chefs s'approchèrent pour les inspecter et s'assurer si des deux côtés on était en nombre égal. Lorsqu'ils eurent fini, un vieillard s'avança pour pérorer ces jeunes gens et les exhorter à conserver intact l'honneur de leur tribu dans une occasion si solennelle. Dès qu'il eut cessé de parler, les joueurs se dispersèrent pour commencer la partie, et les quatre plus forts se placèrent auprès des arbres pour en défendre le passage.

Alors un des chefs, debout au centre de l'arène, lance la balle dans les airs; vingt ou trente joueurs se mettent

en mouvement pour la recevoir ou la repousser quand ils ne peuvent pas la retenir. Tant de coups appliqués à la fois occasionnent sa chute; une furieuse mêlée s'engage entre les combattans; le plus habile s'empare de la pomme de discorde et s'enfuit avec son trésor en l'élevant au-dessus de sa tête entre ses raquettes.

Ses adversaires, acharnés à sa poursuite, croisent sa course en tous sens. Ils frappent avec leurs raquettes celles du fortuné joueur. Ils opposent des obstacles toujours renaissans à l'accomplissement de son triomphe; mais, si la balle franchit l'espace désigné, un cri de victoire l'annonce aux spectateurs.

Il serait difficile d'imaginer combien la fuite du joueur poursuivi par tant d'ennemis à la fois excite d'intérêt. L'anxiété est poussée au plus haut point. Il fait mille détours avant d'arriver au but; il entraîne à travers les arbres ses adversaires dont les queues de tigre flottent derrière eux; il voltige à droite, à gauche, se dresse ou plonge tour à tour. A peine des yeux d'Argus et des jambes d'élan lui suffiraient pour éviter des atteintes si multipliées. Il se heurte contre des racines d'arbre, il se déchire les jambes après les ronces; il tombe même quelquefois sans jamais lâcher prise.

Si la balle que le chef a lancée est renvoyée dans les airs, on la voit franchir la cime des pins les plus élevés et se perdre dans les nues. L'œil perçant des joueurs la suit attentivement, et tous se précipitent pour la recevoir avec une telle préoccupation qu'ils gardent un silence absolu. Mais qu'un d'eux se distingue par un coup heureux, les Indiens jettent un cri farouche qui glace le sang dans les veines comme s'il rappelait les tortures que ces sauvages font endurer à leurs prisonniers.

Les deux vieillards les plus âgés étaient chargés de mar-

quer les points : ils plantaient une petite bûchette chaque fois que la balle passait entre les arbres ; et, quand ils en avaient dix, ils détruisaient leur ouvrage pour recommencer. Je me doutai avec raison que la science du calcul n'allait pas chez eux au-delà de ce nombre.

Si par malheur la balle tombait parmi les assistans, sans respect pour le rang, l'âge ou le sexe, les joueurs se jetaient dans les groupes, et renversaient tout sur leur passage, malgré les cris des femmes et des enfans.

Averti par mon hôte, j'eus occasion de mettre à profit ses sages conseils dans une de ces échauffourées. Je suivais des yeux le fugitif qui était alors à une grande distance, lorsqu'un de ses adversaires, placé en embuscade, frappa ses raquettes avec tant de force que la balle vint tomber près de moi. Les joueurs, lancés comme des flèches, accoururent si rapidement que j'avais à peine eu le tems de m'enlacer au tronc d'arbre le plus voisin, lorsqu'un pauvre enfant, moins leste que moi, fut entraîné dans ce tourbillon ; il roula à plusieurs reprises, et, lorsqu'il parvint à se relever, le groupe des joueurs se perdait déjà dans l'éloignement.

Nous n'attendîmes pas la fin du jeu, et cependant la nuit nous surprit en route. J'appris que la partie se terminait ordinairement par une débauche d'eau-de-vie et des coups de raquettes.

Statistique.

Population des Antilles Anglaises. — Ce n'est pas sans raison que les planteurs anglais redoutent l'émancipation spontanée des esclaves. Leur nombre, dans les Antilles anglaises, est aujourd'hui si considérable que cette mesure compromettrait la fortune et même la vie des colons. Une

telle œuvre, pour produire de bons résultats, doit être lente et progressive. Ceux qui, en Europe, réclament l'émancipation actuelle des esclaves, parlent et agissent dans un esprit d'humanité, bien honorable sans doute; mais, soit ignorance, soit entraînement, ils ne tiennent pas assez compte d'une circonstance qui présente à l'affranchissement immédiat des difficultés insurmontables. Les nègres, sortis des mains de leurs maîtres avec l'ignorance et tous les vices de l'esclavage, ne seraient bons à rien, ni pour la société, ni pour eux-mêmes. Les cultures seraient aussitôt abandonnées, car le nègre, naturellement paresseux, ne voudrait plus travailler dès qu'il aurait de quoi manger pour le lendemain; il se laisserait aller à son penchant pour le vol, détruirait les plantations de son ancien maître, renouvellerait les massacres qui ont suivi l'émancipation de St.-Domingue, et réduirait nos florissantes Antilles à un état de misère complet.

Quelle circonspection, quelle sollicitude ne doivent pas avoir et les colons et les agens du gouvernement, dans un pays où la population esclave est dix fois plus considérable que ses maîtres, et où il ne faudrait qu'une seule étincelle pour développer un incendie immense! Ces craintes ne sont pas chimériques; et, pour en rendre l'appréciation plus facile, nous allons présenter le résultat qu'a fourni le dernier recensement dans ces différentes îles :

	BLANCS.	MULATRES.	ESCLAVES.	TOTAL.
Jamaïque	25,000	35,000	341,812	401,812
Antigua	5,000	4,000	31,000	40,000
Barbades	16,000	5,000	79,000	100,000
Nevis	450	1,000	9,000	10,450
Grenada	900	2,800	25,000	28,700
St. Kitt's	1,000	2,500	19,500	23,000
TOTAL général	48,350	50,300	505,312	603,962

Ce n'est que par une vigilance extrême et par des soins paternels que les planteurs, en adoucissant le sort de cette classe malheureuse et digne à tous égards de la sollicitude des philanthropes, pourront conjurer le danger qui les menace. En présence d'une majorité si imposante, il serait absurde de compter sur les armes et la supériorité intellectuelle des blancs pour comprimer les tentatives des nègres. Au reste, soit que les colons aient compris leur véritable situation, soit qu'ils n'aient écouté que la voix de l'humanité, nous devons dire que dans les Antilles les esclaves sont en général bien mieux traités que dans la plupart des états de l'Union. A la Jamaïque, à la Havane (1), à la Guadeloupe, leur condition se rapproche tout-à-fait de la domesticité ; et les nègres finissent par s'habituer à cette manière de vivre, préférable, à tous égards, à celle qu'ils menaient sur la terre natale. Nous ne citerons, à l'appui de cette assertion, qu'un seul fait bien caractéristique, sous la garantie de M. Félix Patron, Français, établi à la Guadeloupe :

« Un nègre, arrivé depuis quatre à cinq ans de la côte d'Afrique, apprend qu'il doit se faire une vente de nègres nouveaux au bourg voisin ; il va trouver son propriétaire et lui dit : « Maître, je veux acheter une négresse. — C'est bien, lui répond celui-ci en riant ; mais pour cela il faut de l'argent. — J'en ai, voilà 50 *mocdes* (1,800 fr. environ). — Mais si tu es si riche, il vaut mieux t'acheter toi-même. — Nenni, pas si sot ; vous fournissez à tous mes besoins, et une fois libre il faudrait que j'y pourvusse moi-même. Je veux acheter une négresse pour en faire ma femme, pour qu'elle soigne ma case et qu'elle travaille avec moi

(1) Voyez l'article sur Cuba dans le 10e numéro de la nouvelle série.

pour vous. » Rien n'a pu le faire changer d'idée; il a acheté sa négresse, il vit avec elle, et la fait travailler à ses côtés au jardin de son maître.

Cadastre général de la Grande-Bretagne (1). — Ce grand et consciencieux travail dont nous offrons ici le résumé est dû à M. William Couling, ingénieur civil, et géomètre en chef du Royaume-Uni. Entrepris en 1796, il a été successivement modifié en 1816, 1824 et 1827. Ce n'est qu'après avoir parcouru plus de 50,000 milles dans la plupart des comtés des trois royaumes, et y avoir lui-même opéré, pour reconnaître l'exactitude de ses collaborateurs, que M. Couling s'est décidé à publier son ouvrage. Il est à regretter que les rédacteurs du cadastre de la France n'aient pas apporté dans la poursuite de leur travail la même persévérance, et qu'il soit encore resté inachevé : le parallèle de ces deux opérations eût fourni des rapprochemens du plus haut intérêt.

On s'accorde généralement à regarder la superficie d'un état comme le point de départ d'où le géographe et le statisticien doivent commencer leurs calculs relatifs à la mesure de ses forces, de ses ressources et de son importance. En effet, ce n'est qu'après avoir apprécié l'étendue et avoir étudié les quantités susceptibles d'être cultivables que l'on peut déterminer d'une manière précise l'accroissement probable de la population et de la richesse d'un état, ainsi que l'époque où, par la force naturelle des choses, il devra perdre son mouvement progressif pour rester stationnaire. Ce n'est que par la connaissance qu'on a de l'étendue immense du territoire des États-Unis que l'on reconnaît la possibilité de l'accroissement extraordinaire de sa popu-

(1) Communiqué par M. Balbi.

lation signalé par chaque nouveau recensement, et qui se prolongera encore pendant une longue suite d'années. Quoique la réunion d'autres causes contribue aussi à l'accroissement des nations, cependant en général il n'aurait pas été possible sans l'existence de grandes masses de terrain cultivables, dont la culture réelle non-seulement ouvre un vaste champ à l'activité et à l'application utile des capitaux, mais assure en outre la nourriture de la plus forte partie de la population croissante et offre même un encouragement aux progrès et au développement des manufactures et des fabriques et en général à toute l'activité industrielle. Mais, comme tout ce qui est dans le domaine de l'homme, ces progrès se trouvent circonscrits dans des bornes étroites.

Ainsi, le Royaume-Uni, avec sa surface de 77,394,443 acres (1) [ou 5,547 47' milles carrés géographiques] et une population de 22,000,000 d'habitans, ne peut plus espérer de prendre de bien grands développemens; car, après avoir retranché de cette superficie

	Acres.
totale, s'élevant à	77,394,433
Un cinquième pour les parties stériles ou improductives, ci	15,871,463
Il ne lui reste plus en terre cultivable que	61,522,970
Dont par la puissance de son industrie il a déjà conquis plus des deux tiers, ci. . . .	46,522.970
L'Angleterre ne peut donc espérer de rendre encore à la culture que.	15,000,000

dont la fertilité est bien contestable. Mais en supposant que ce nombre d'acres soit susceptible de produire dans

(1) Un hectare équivaut à deux acres et demi environ.

le même rapport que le terrain déjà cultivé, il ne servira tout au plus qu'à diminuer, au fur et à mesure de son exploitation, le nombre d'émigrans qui chaque année s'exilent de la mère-patrie (1). Les procédés agricoles ont atteint en Angleterre leur point culminant, et les perfectionnemens qu'on pourra encore leur faire subir n'auront que très-peu d'influence sur l'accroissement des produits. Le cultivateur anglais fait produire à un espace de terrain donné le double de ce qu'il rapporte sur le continent : mais il s'en faut que cette proportion puisse être reculée; elle est naturellement bornée; elle est même déjà stationnaire et commence à n'être plus en rapport direct avec la densité de la population toujours croissante et qui s'y trouve portée à la plus haute expression possible. Le tableau suivant en donnera la preuve.

POPULATION COMPARÉE DE DIVERS ÉTATS PAR MILLE CARRÉ DE 15 AU DEGRÉ.

	habitans.		habitans.
Grande-Bretagne....	3,861	Portugal..........	1,826
France...........	3,046	Espagne...........	1,350
Suisse............	2,666	Danemark.........	777
Autriche..........	2,469	Russie............	634
Prusse............	2,302	Suède.............	262

Les nombreuses contradictions qui existent dans la plupart des évaluations des surfaces données par des géographes, même du plus grand mérite, nous font un devoir de

(1) Le nombre des émigrans de la Grande-Bretagne a été, en 1827, de........ 14,633
En 1828, de........ 14,486
En 1829, de........ 17,371

prémunir le lecteur contre l'hésitation qu'il doit naturellement avoir lorsqu'il s'agit d'adopter les chiffres qu'on lui présente. Ce n'est qu'après avoir soumis ces documens à un mûr examen que nous nous sommes décidés à les lui présenter ; car mieux que personne nous savons combien cette importante donnée, qui paraît si facile à obtenir à la plupart des géographes, exige de précautions pour ne pas tomber dans l'erreur.

Nous ne citerons à l'appui de cette assertion qu'un seul exemple qui naturellement se rattache au travail curieux que nous publions ici. Selon les rédacteurs des *Statiscal Illustrations* publiées à Londres en 1827, l'Irlande n'aurait d'après les calculs de M. Beaufort que 18,633 milles carrés anglais, correspondant à 11,925,120 *statute* acres anglais, tandis que, selon d'autres estimations. sa superficie serait de 30,370 milles carrés anglais ou de 19,436,800 *statute* acres anglais ! Une différence si énorme nous ayant engagés à calculer nous-mêmes la surface de l'Irlande sur la dernière carte publiée par M. Brué, nous l'avons trouvée de 24,260 milles carrés de 60 au degré. Ayant prié nos savans amis, MM. Nicollet et Brué, de la mesurer, chacun séparément, les résultats de leurs calculs respectifs ont été presque identiques entre eux et le nôtre. Nous ajouterons que ce dernier n'offre qu'une très-petite différence avec les calculs de l'estimation donnée par M. William Couling. L'accord de ces quatre mesures différentes nous parait ne plus laisser de doute sur la surface de l'Irlande, malgré l'étonnante disparité d'opinions que les statisticiens et les géographes étrangers et nationaux continuent à émettre sur l'étendue de cette ile.

Le tableau ci-contre présente la superficie totale de chaque comté avec les divisions suivant l'état de culture.

Évaluation et classement du territoire de la Grande-Bretagne.

DÉSIGNATION DES COMTÉS.	SUPERFICIE de chaque comté. (Acres.)	NOMBRE D'ACRES		
		Cultivés.	Incultes, mais cultivables.	Improductifs non cultivables.
ANGLETERRE.				
Bedford	296,320	248,000	31,000	17,320
Berks	483,840	380,000	75,000	28,840
Buckingham	473,600	440,000	5,000	28,600
Cambridge	549,120	500,000	17,000	32,129
Cheshire	673,280	594,000	40,000	39,280
Cornwall	849,280	550,000	190,000	109,280
Cumberland	945,920	670,000	150,000	125,920
Derby	656,640	500,000	100,000	56,640
Devon	1,650,560	1,200,000	300,000	150,560
Dorset	643,200	573,000	25,000	45,200
Durham	679,040	500,000	100,000	79,040
Essex	980,480	900,000	10,000	70,480
Gloucester	803,840	750,000	6,000	47,840
Hanty	1,041,920	900,000	80,000	61,920
Hereford	550,400	495,000	24,000	31,400
Hertford	337,920	310,000	8,000	19,920
Huntingdon	236,800	220,000	3,000	13,800
Kent	983,680	900,000	20,000	63,680
Lancashire	1,171,840	850,000	200,000	121,840
Leicester	514,560	480,000	500,000	29,560
Lincoln	1,758,720	1,465,000	180,000	113,720
Middlesex	180,480	155,000	17,000	8,480
Monmouth	318,720	270,000	30,000	18,720
Norfolk	1,338,880	1,180,000	78,000	80,880
Northampton	650,880	555,000	50,000	45,880
Northumberland	1,197,440	900,000	160,000	137,440
Nottingham	535,680	470,000	28,000	37,680
Oxford	481,280	403,000	50,000	28,280
Rutland	95,360	89,000	1,000	5,360
Salop	858,240	790,000	20,000	48,240
Sommerset	1,050,880	900,000	88,000	62,880
Stafford	734,720	560,000	85,000	89,720
Suffolk	967,680	820,000	88,000	59,680
Surrey	485,110	400,000	50,000	35,120
Sussex	936,320	625,000	170,000	141,320
Warwick	577,280	510,000	30,000	37,280
Westmoreland	488,320	180,000	110,000	198,320
Wilt	882,560	500,000	200,000	182,560
Worcester	466,560	400,000	30,000	36,560
Yorkshire	3,815,040	2,500,000	600,000	715,040
TOTAUX	32,342,400	25,632,000	3,454,000	3,256,400

DÉSIGNATION DES COMTÉS.	SUPERFICIE de chaque comté. (Acres.)	NOMBRE D'ACRES		
		Cultivés.	Incultes, mais cultivables.	Improductifs non cultivables.
PAYS DE GALLES.				
Anglesey	173,440	150,000	10,000	13,440
Brecknock	482,560	300,000	80,000	102,560
Cardigan	432,000	245,000	80,000	107,000
Carmarthen	623,360	342,000	60,000	221,360
Carnarvon	348,160	160,000	60,000	128,160
Denbigh	405,120	360,000	20,000	25,120
Flint	156,160	130,000	10,000	16,160
Glamorgan	506,880	305,000	60,000	141,880
Merioneth	424,320	350,000	20,000	54,320
Montgomery	536,960	240,000	100,000	196,960
Pembroke	390,400	300,000	20,000	70,400
Radnor	272,640	235,000	10,000	27,640
TOTAUX	4,752,000	3,117,000	530,000	1,105,000
ÉCOSSE.				
Aberdeen	1,270,740	300,000	450,000	520,740
Argyle	2,432,000	308,000	600,000	1,524,000
Ayr	1,024,000	292,000	300,000	432,000
Banff	320,000	120,000	130,000	70,000
Berwick	285,600	160,000	100,000	25,600
Bute	165,000	60,000	40,000	65,000
Caithness	395,680	70,000	75,000	250,680
Clackmannan	30,720	22,000	5,000	3,720
Cromartie	39,690	20,000	5,000	14,690
Dumbarton	147,200	70,000	50,000	27,200
Dumfries	1,152,000	212,000	320,000	620,000
Édimburgh	230,400	181,000	20,000	29.400
Elgin	537,600	120,000	200,000	217,600
Fife	322,560	200,000	85,000	37,560
Forfar	537,600	200,000	220,000	117,600
Haddington	160,000	100,000	30,000	30,000
Inverness	2,944,000	500,000	750,000	1,694
Kinkardine	202,870	110,000	50,000	42,870
Kinross	53,120	30,000	10,000	13,120
Kircudbright	564,480	110,000	200,000	254,480
Lanark	556,800	220,000	195,000	141,800
Linlithgon	71,680	50,000	10,000	11,680
Nairn	128,000	70,000	30,000	28,000
Peebles	230,400	104,000	80,000	46,400
Perth	1,656,320	500,000	550,000	606,320
Renfrew	154,240	100,000	20,000	34,240
A reporter	15,612,700	4,229,000	4,525,000	6,858,700

DÉSIGNATION DES COMTÉS	SUPERFICIE de chaque comté. (Acres.)	NOMBRE D'ACRES Cultivés.	Incultes, mais cultivables.	Improductifs non cultivables.
Report.	15,612,700	4,229,000	4,525,000	6,858,700
Ross.	1,775,830	301,000	545,000	929,830
Roxburg.	457,600	200,000	100,000	157,600
Selkirk.	168,320	85,000	30,000	53,320
Stirling.	312,960	200,000	50,000	62,960
Sutherland.	1,122,560	150,000	600,000	372,560
Wigtown.	288,960	100,000	100,000	88,960
TOTAUX.	19,738,930	5,265,000	5,950,000	8,523,930
IRLANDE.				
Antrim.	674,406	336,000	218,870	119,136
Armagh.	309,663	166,000	92,430	51,233
Carlow.	222,021	173,000	34,000	15,021
Cavan.	487,620	265,400	160,500	61,720
Clare.	771,444	579,000	104,400	88,044
Cork.	1,699,056	1,118,000	361,000	150,056
Donegal.	1,100,851	507,000	417,920	175,951
Down.	564,651	349,000	126,170	89,481
Dublin.	230,121	159,130	49,920	21,071
East-Meath.	531,198	465,000	40,120	26,078
Fermanagh.	459,189	254,000	120,500	84,689
Galway.	1,603,719	829,200	532,040	242,479
Kerry.	1,049,193	556,300	348,410	144,483
Kildare.	383,535	259,990	87,670	35,875
Kilkenny.	486,567	403,100	58,100	25,367
King's-County.	457,164	341,310	80,900	34,954
Leitrim.	414,639	222,250	128,200	64,189
Limerick.	626,535	460,000	114,110	52,425
Londonderry.	531,684	279,400	172,070	80,214
Longford.	217,323	121,900	41,460	53,963
Louth.	179,415	157,000	12,000	10,415
Mayo.	1,280,772	502,900	565,570	212,302
Monaghan.	290,952	257,000	12,000	21,952
Queen's-County.	381,186	311,100	47,120	22,966
Roscommon.	561,573	348,000	122,460	91,113
Sligo.	400,383	143,500	189,930	66,953
Tipperary.	899,019	693,200	113,490	92,329
Tyrone.	766,908	539,900	135,020	91,988
Waterford.	425,736	348,500	44,220	33,016
West-Meath.	375,111	287,330	51,200	36,581
Wexford.	555,498	340,470	156,200	58,828
Wicklow.	504,792	281,000	162,000	61,792
TOTAUX	19,441,944	12,125,280	4,900,000	2,416,664

DÉSIGNATION DES ILES.	SUPERFICIE de chaque île. (Acres.)	NOMBRE D'ACRES Cultivés.	Incultes, mais cultivables.	Improductifs non cultivables.
ILES.				
Man	140,800	95,000	23,000	22,800
Scilly, Jersey, Guernesey, Alderney, Sark	130,359	68,690	31,000	30,669
Orkneys et Shetland	848,000	220,000	112,000	516,000
Totaux	1,119,159	383,690	166,000	569,469

RÉCAPITULATION.

Angleterre	32,342,400	25,632,000	3,454,000	3,256,400
Pays de Galles	4,752,000	3,117,000	530,000	1,105,000
Ecosse	19,738,930	5,265,000	5,950,000	8,523,930
Irlande	19,441,944	12,125,280	4,900,000	2,416,664
Iles adjacentes	1,119,159	383,690	166,000	569,469
Totaux	77,394,433	46,522,970	15,000,000	15,871,463

En général la comparaison de la densité de la population des états avec la culture de leur sol respectif, fait ressortir l'influence de cette dernière sur la population, qui elle-même réagit sur les progrès de la culture, ainsi que l'étendue fait sentir à son tour son influence sur tous les élémens du bien-être public et individuel. Sous ce rapport, le tableau suivant ne peut manquer d'intéresser ceux qui s'occupent de statistique et d'économie politique.

Classement général du territoire du Royaume-Uni comparé à sa population.

DIVISIONS TERRITORIALES.	POPULATION de chaque DIVISION territoriale.	SUPERFICIE de CHAQUE DIVISION territoriale. (Acres.)	NOMBRE D'ACRES DE			
			JARDINS et terres labourables.	PRAIRIES et pâturages.	TERRAINS INCULTES mais cultivables.	TERRAINS stériles improductifs.
Angleterre.	12,400,000	32,342,400	10,252,800	15,379,200	3,454,000	3,256,400
Pays de Galles. . . .	680,000	4,752,000	890,570	2,226,430	530,000	1,105,000
Écosse.	2,218,000	19,738,930	2,493,950	2,271,050	5,950,000	8,523,930
Irlande	6,980,000	19,441,944	5,389,040	6,736,240	4,900,000	2,416,664
Iles adjacentes.	140,000	1,119,159	109,630	274,060	166,000	569,469
TOTAUX. . . .	22,418,000	77,394,433	19,135,990	27,386,980	15,000,000	15,871,463

Économie Domestique.

Du chauffage des ateliers et des grands locaux. — Le conseil des ingénieurs civils de Londres consulté par plusieurs manufacturiers de Manchester sur les inconvéniens et les propriétés du chauffage par la vapeur, et sur les moyens que l'on pourrait adopter pour le remplacer dans le cas où il serait pernicieux, vient de répondre à cette importante question.

M. Cottam a d'abord fait observer que le prix des appareils pour le chauffage à la vapeur n'était en rapport ni avec le service qu'ils rendaient, ni avec l'économie qu'ils pouvaient procurer, parce qu'on est obligé d'entretenir constamment un foyer considérable pour remplacer la vapeur qui se condense rapidement dans les tubes conducteurs; qu'en outre il faut souvent ouvrir les soupapes pour dégager les tuyaux, manœuvre qui occasionne une grande déperdition de chaleur. Il a évalué la dépense du combustible à deux livres de charbon par cent pieds cubes, pour entretenir pendant douze heures une température moyenne. Cet ingénieur pense que, si l'on substituait l'eau chaude à la vapeur, on obtiendrait de meilleurs résultats : « Par ce moyen, dit-il, la chaleur serait plus également répartie, la dépense moins considérable, et l'air de l'intérieur des appartemens beaucoup plus sain. »

M. Sibbley a remarqué que, dans une galerie de deux cents pieds de long, qui était chauffée par les tubes à air chaud, la température à une extrémité était de 35 degrés, tandis que dans les parties voisines de la bouilloire elle était de 70 degrés. D'après ses conseils et sur les dessins fournis par cet ingénieur, un nouveau calorifère armé de tu-

bes dans lesquels circulait de l'eau chaude, ayant été substitué à la vapeur, la température de la galerie devint égale sur tous les points. Il observa en outre que la respiration, depuis l'emploi de ce dernier procédé, y était beaucoup plus facile. L'air de l'appartement, en contact avec les tubes à vapeur, perd toujours de son humidité, et dessèche les poumons et le gosier, tandis que, avec l'emploi de l'eau chaude, il acquiert une grande moiteur.

L'effet nuisible que produit le chauffage par la vapeur sur l'économie animale n'est pas moins préjudiciable aux corps inertes : on a observé que, dans les manufactures de coton où l'on en fait usage, le brin était sec et cassant. Dans les serres, les plantes, privées de cette moiteur qui flotte constamment dans l'atmosphère, jaunissent ou dépérissent entièrement. On a souvent cherché à remplacer l'hydrogène de l'air, absorbé par la chaleur extrême des tubes, en faisant évaporer de l'eau placée dans les salles dans de grands vases ; mais ce procédé, quoique bon en lui-même, a été rarement efficace. En résumé, le conseil des ingénieurs a fortement engagé les manufacturiers de Manchester à remplacer les anciens appareils par les calorifères à eau chaude, d'autant que les mêmes tubes pourront servir et qu'il n'y aura que quelques déplacemens à faire subir à la bouilloire et au foyer. Cette modification aura pour résultats : d'économiser un tiers du combustible ; de ne point altérer la santé des ouvriers ; de répandre dans les ateliers une chaleur douce et égale ; et enfin d'entretenir dans l'air cette moiteur si nécessaire aux manufactures de coton.



Exportation des fers de la Grande-Bretagne. — Tant que le fer ne s'est fabriqué en Europe qu'avec le bois, la

France non-seulement a suffi, hors quelques qualités particulières tirées de la Suède, non-seulement à sa propre consommation, mais a encore alimenté celle d'une partie considérable des états environnans. Alors l'Angleterre ne fabriquait presque pas de fer, et le peu qu'elle en produisait revenait à un taux plus élevé qu'en France. Mais depuis le commencement du dix-neuvième siècle, les recherches infatigables des savans pour trouver un agent moins dispendieux que le bois, couronnées enfin d'un plein succès, ont donné une extension immense aux usines de la Grande-Bretagne. Sans contredit la découverte des moyens de rendre la houille parfaitement propre à la fusion du minerai de fer, a été une des causes principales qui ont sorti l'Angleterre de la crise affreuse qui à cette époque menaçait de l'engloutir.

Cette découverte, avec ses houillères inépuisables entremêlées de couches de minerai suffisamment riche et peu réfractaire, avec ses machines de plus en plus perfectionnées, avec le bon marché de ses transports de toute nature, avec l'immensité enfin des capitaux dont elle dispose, lui ont donné le moyen de produire le fer à un prix tellement bas que nulle part il n'est plus possible à aucun producteur d'entrer en concurrence avec elle. Un seul exemple convaincra mieux que tous les raisonnemens. Le prix moyen du fer marchand en France est de 48 fr. 18 c. le quintal métrique, tandis que la même qualité, prise en Angleterre et rendue dans nos ports, ne coûterait que 22 fr. 88 c. Il existe donc une différence énorme entre ces deux prix de 20 fr. 30 c., qui, grâce aux restrictions, retombe sur les consommateurs. Et comme la consommation annuelle du fer en France n'est pas au-dessous de 1,750,000 quintaux, c'est un impôt de plus de 30,000,000 fr. environ prélevé au profit des maîtres de forges.

Mais jetons d'abord un coup d'œil sur la production du fer en Angleterre, pour nous occuper ensuite du commerce extérieur auquel elle donne lieu. On ne compte dans le Royaume-Uni que 374 fourneaux dont le travail est bien plus actif, comme nous le verrons plus bas, que celui des 543 fourneaux existant en France; il est vrai que, dans ce dernier chiffre, se trouvent comprises 130 forges à la Catalane, qui, quoique donnant de très-bonnes qualités, ne fournissent qu'un dixième de la production totale de la France.

Production comparée des forges et fourneaux de la France et de l'Angleterre.

FRANCE.		ANGLETERRE.		
Années.	quintaux métriq.	Tonneaux.		quint. métriq.
1825	3,502,895	581,367	=	5,900,875
1826	3,571,433	613,236	=	6,224,345
1828	3,916,633	702,624	=	7,131,633

Si nous possédions quelques données précises sur la nature des exportations de fer que fait la France, il serait intéressant, après avoir rapproché sa production de celle de l'Angleterre, de mettre en parallèle les exportations de ces deux puissances. Nous savons seulement que la valeur des exportations des fers de France qui, en 1820, était de 1,000,000 fr., s'est élevée, en 1828, à 3,000,000 fr.; cette donnée suffit cependant pour indiquer combien est faible leur importance, surtout à côté de celles de l'Angleterre. Quoi qu'il en soit, nous allons mettre sous les yeux du lecteur le tableau des principales exportations en fer qu'a faites l'Angleterre, depuis 1814 jusqu'en 1828 inclusivement. Avec ces données il pourra se faire une idée de l'abaissement progressif qu'a dû subir le coût de la production, puisqu'en 1828 la valeur déclarée, par rapport à celle de 1814, avait diminué de plus de moitié.

ANNÉES.	QUANTITÉS DE FER ouvré ou non ouvré exportées.	VALEUR.	VALEUR des objets de serrurerie exportés.
	tonneaux.	liv. st.	liv. st.
1814....	50,857	1,143,357	1,033,236
1815....	64,102	1,280.962	2,349,662
1816....	63,429	1,095,637	1,987,082
1817....	83,370	1,209,073	1,197,874
1818....	94,667	1,461,415	1,721,569
1819....	73,242	1,155,173	1,316.539
1820....	85,069	1,131,793	949,525
1821....	92,649	1,128,725	1,237,692
1822....	93,287	1,061,167	1,334,895
1823....	97,219	1,073,941	1,264,444
1824....	83,214	1,090,880	1,454,296
1825....	87,000	1,048,063	1,391,113
1826....	85,080	1,105,615	1,169,108
1827....	110,245	1,214,948	1,390,428
1828....	128,248	1,226,830	1,385,000

Nous n'avons pu comprendre dans ces colonnes ni le poids des objets de serrurerie et de quincaillerie, ni la valeur et les quantités d'armes et de machines exportées, parce que les détails de ces objets n'ont été présentés au Parlement que pour l'année 1828. Mais, pour compléter cet aperçu du commerce des fers de la Grande-Bretagne, nous donnerons ici l'ensemble des exportations de 1828.

	QUANTITÉS en tonneaux.	VALEUR en liv. st.
Fer ouvré déjà porté dans le tableau ci-dessus.	128,248	1,226,830
Objets de serrurerie et de quincaillerie portés seulement pour la valeur................	14,500	1,385,000
Armes et machines.......................	7,252	597,607
Totaux des exportations pour 1828...	150,000	3,209,437
	(1,522,500 q.)	(80,233,425 fr.)

La consommation annuelle du fer dans la Grande-Bretagne est évaluée, terme moyen, à 340,000 tonneaux

(3,451,000 quintaux métriques). En France elle n'a été en 1828 que de 1,750,000 quintaux métriques, un peu plus du tiers de celle de l'Angleterre.



Nouveau Pont de Londres (1). — Ce n'est, à proprement parler, que depuis le commencement du dix-neuvième siècle qu'on a sérieusement songé à multiplier entre les divers quartiers de Londres, séparés par la Tamise, des moyens de communication plus sûrs que ceux que pouvaient procurer de fragiles embarcations. Qui le croirait! jusqu'en 1750, cette métropole de l'empire britannique n'a eu qu'un seul pont; et aujourd'hui même, malgré son étendue immense, elle n'en compte que six; cinq en pierre et un en fer : tandis que Paris en a actuellement dix-neuf; deux en fer, quatre en bois, deux suspendus, et les autres en pierre. Le premier pont en pierre jeté sur la Tamise est le *London Bridge* achevé en 1209 par Isenbert de Xaintes, architecte français. En 1750 on vit s'élever celui de *Blak-friars*, et plus tard, en 1758, Labelye, architecte français, construisit celui de *Westminster*. De 1811 à 1819 trois ponts, dont un en fer, ont été terminés : ce sont ceux de *Waterloo*, du *Wauxhall* et du *Southark*. Il est à regretter que les embarras financiers des entrepreneurs n'aient pas permis le prompt achèvement de la *Tonnelle*, conception hardie d'un ingénieur français, M. Brunel. Ce mode de communication, à la fois neuf et ingénieux, eût été pour le commerce et pour les approvisionnemens de Londres d'un bien grand

(1) Voyez la notice que nous avons insérée dans le 3e numéro de la Revue Britannique (nouvelle série) sur les ponts de Waterloo, de Bordeaux et de Buffalora.

avantage. Mais depuis que les travaux ont été suspendus, les infiltrations considérables qui ont pénétré la maçonnerie ne permettent pas d'espérer de voir un jour terminer ce grand ouvrage.

Le *nouveau Pont de Londres,* dont l'ouverture solennelle a eu lieu le 1er août, n'augmente pas les moyens de communication actuellement existans ; il n'a été construit que pour remplacer l'ancien Pont de Londres qui menaçait ruine, et que l'on démolira sans doute incessamment. La construction trop timide de ce dernier a été la cause principale de son peu de solidité, car le courant de l'eau, se trouvant très-resserré par les piles qui soutiennent ses dix-neuf arches, en a miné insensiblement les fondations. Elle a d'ailleurs un inconvénient très-grave ; celui d'entraver la navigation, parce que l'espace laissé entre chaque pile étant beaucoup trop étroit, l'eau s'y précipite sous une chute de quatre ou cinq pieds de hauteur, au flux et reflux de la marée : en sorte qu'il n'est guère possible aux bateaux de passer sous ce pont qu'avec la marée haute.

Le nouveau pont, au contraire, supporté seulement par quatre piles, et placé en amont de l'ancien, ne resserrera plus les eaux de la Tamise et contribuera à la commodité du bassin destiné à recevoir les vaisseaux de haut bord. Ce pont est sans contredit l'un des plus beaux ouvrages de l'architecture moderne : sa construction, en blocs de granit, à la fois légère et hardie, offre, par le grand développement de ses arches, surtout de celle du milieu, un aspect imposant. Les piles sur lesquelles il repose, élégamment taillées, s'élèvent avec grâce à cinquante pieds au-dessus du niveau de l'eau pour en soutenir l'ensemble. L'habile ingénieur, M. John Rennie, qui a conçu et présidé à l'exécution de ce beau monument a mis tous ses soins à conso-

lider les fondations des piles : elles reposent sur un pilotis composé de pieux en bois de hètre enfoncés à vingt-deux pieds de profondeur dans une argile bleuâtre et compacte, qui forme en cet endroit, le lit de la rivière. Ces pieux sont liés ensemble par une double rangée horizontale de traverses de douze pouces d'équarrissage, sur lesquelles on a fixé des planches de hètre de six pouces d'épaisseur ; c'est sur ce sol factice qu'ont été posées les premières assises de la maçonnerie. Voici les principales proportions de cette belle et imposante construction :

	Pieds anglais.	Mètres.
Longueur totale du pont, y compris les deux culées..	928	295
Largeur entre les deux parapets..................	52	16
Hauteur totale depuis le niveau de l'eau...........	55	17
Longueur de la chaussée soutenue par les cinq arches.	692	221
Ouverture de l'arche du milieu..................	152	48
Id. Des deux arches les plus rapprochées.....	140	45
Id. Des deux arches extrêmes..............	130	42

Nous allons rapprocher des proportions de la grande arche du *Nouveau Pont de Londres*, celles de quelques-uns des ponts les plus remarquables de l'Europe, qui présentent à peu près le même développement :

L'ouverture de la grande arche du pont de Gignac, sur l'Hérault, a..................................	52 mètres.
Celle du pont de Castel-Vecchio, sur l'Adige........	51
Id. de Vizille, sur la Romanche.........	44.
Id. de Neuilly, sur la Seine.............	41
Id. de Mantes, *id.*.................	41

Les constructions de ce nouveau pont, entreprises par une compagnie, ont coûté 506,000 liv. sterl. (12,650,000 fr.) et ont été terminées dans l'espace de six années. On peut se faire une idée de l'importance de ce point de communication lorsqu'on saura que, par une belle journée d'été, il est passé sur l'ancien Pont de Londres 22,560 piétons, 760 cavaliers, 3,250 charrettes ou haquets, 1,300 fiacres et 360 autres voitures.

CORRESPONDANCE.

LETTRE DE M. LE DOCTEUR COSTER AU DIRECTEUR DE LA REVUE BRITANNIQUE, SUR LA NATURE DU CHOLÉRA-MORBUS ET LA POSSIBILITÉ D'EN PRÉVENIR LE DÉVELOPPEMENT.

Vous avez, monsieur, inséré, dans le dernier numéro de votre excellent recueil, un article curieux sur le fléau qui occupe à trop juste titre l'attention de l'Europe entière. Permettez-moi de profiter de la publicité et de la vogue dont jouit ce recueil, pour indiquer des moyens préservatifs contre un mal qui peut atteindre la France, après avoir exercé à l'orient de l'Europe de si cruels ravages.

Malgré les précautions prises par les gouvernemens contre l'envahissement du choléra-morbus; malgré les moyens curatifs et prophilactiques de toute espèce et les plus opposés, conseillés et mis en usage par les médecins qui pratiquent sur les lieux où il exerce ses ravages, les individus qui en sont atteints n'en périssent pas moins dans une effrayante proportion, et la marche de cette épidémie à travers les populations ne paraît nullement se ralentir. « Nous ne savons plus que faire, écrit un de nos » collègues de Varsovie, contre un fléau aussi prompt et » aussi terrible. » Une commission de l'Académie de Médecine a fait dernièrement son rapport sur cette maladie; mais, quoique entouré de tous les documens recueillis pour éclairer ses laborieuses recherches, ce corps savant n'a pu que laisser la question dans les mêmes termes où elle était, c'est-à-dire dans la même obscurité.

Ce n'est donc qu'avec hésitation que j'ose proposer,

sur le même sujet, une opinion isolée, après les travaux collectifs de tant d'hommes distingués par leur zèle et leur savoir. Je me hasarde toutefois à la rendre publique, en pensant que, si mes vues sont fondées, elles peuvent être utiles dans les circonstances présentes, et qu'elles ne sauraient entraîner ni inconvéniens, ni dangers, lors même qu'elles ne seraient pas justifiées par les résultats.

La première question qui se présente à résoudre ici, comme dans toute affection morbide, est celle de savoir quelle est la nature de la maladie, parce que de sa solution dépend cette autre : la nature du choléra-morbus étant connue, quels sont les moyens curatifs et préventifs qu'on peut lui opposer? En recueillant les différens travaux des médecins qui s'en sont le plus occupés, il est évident que cette première question n'est pas résolue. Les lésions cadavériques n'ont même contribué que très-faiblement à l'éclaircir; car, parmi les hommes de l'art qui ont fait des ouvertures de cholériques, les uns font dépendre cette maladie des lésions du canal alimentaire, les autres de celles du système nerveux cérébro-spinal, ceux-ci de celles des nerfs trisplanchniques, ceux-là de celles du cœur, etc. Doit-on en conclure qu'il faut renoncer à l'espoir de résultats meilleurs par des investigations ultérieures? Non; mais il faut probablement procéder d'une autre manière. L'analogie me paraît être la voie qui doit servir de guide; c'est-à-dire qu'il faut rechercher quelle est celle des affections morbides connues avec laquelle le choléra se trouve avoir le plus de rapports de *symptômes*, de *causes* et d'*effets*. Si on parvient à la rencontrer, on devra combattre le choléra par des moyens semblables à ceux dont l'expérience a fait connaître l'efficacité dans les cas analogues : or, en comparant le choléra-morbus à toutes les autres maladies, on trouve que cette affection a la

plus grande ressemblance avec certaines fièvres pernicieuses. Je ne dis point que toutes les fièvres pernicieuses ressemblent au choléra ; mais il est certaines formes de ces fièvres dont les symptômes sont, je ne dis pas analogues, mais entièrement identiques. Telle est, par exemple, celle qu'on nomme pernicieuse *algide*, et d'autres encore. J'en appelle, à cet égard, à tous les médecins qui ont été à même d'observer ces sortes de fièvres sous les différens aspects qu'elles présentent.

Dans le choléra-morbus, comme dans certaines fièvres pernicieuses, l'accès se manifeste par un froid glacial, des déjections par le haut et par le bas, des spasmes et des contractures des membres, la prostration complète des forces, la lividité de la peau, la dépression ou *la misère* de la circulation du sang ; et malgré cela, il y a conservation, sinon intégrité, des facultés intellectuelles. La mort vient quelquefois mettre fin à cette scène de douleurs dès le premier accès, s'il s'agit de fièvres pernicieuses ; d'autres fois, le malade n'est emporté qu'au second ou troisième accès, s'il ne reçoit promptement les secours convenables. Quelques-uns de ces symptômes varient ; plusieurs peuvent manquer dans l'une et l'autre maladie. Mais, dira-t-on, les fièvres pernicieuses sont intermittentes, et le choléra-morbus ne l'est pas. Cela est vrai ; mais si le choléra n'est pas marqué par des accès suivis d'intermittence, comme les fièvres pernicieuses, c'est que la première attaque est ordinairement assez violente pour faire périr le malade d'un seul coup, et que, si elle ne le fait pas succomber, il reste dans ses organes affectés un désordre tel, qu'il ne peut plus y avoir lieu à l'intermittence, laquelle n'est autre chose qu'une cessation plus ou moins complète, mais momentanée, de tout état morbide. D'ailleurs l'intermittence n'est pas un symptôme essentiel des fièvres pernicieuses ; quand

elles tuent dès le premier accès, comme le choléra, il n'y a pas d'intermittence. L'on voit donc qu'une attaque de choléra-morbus et un accès de certaines formes de fièvres pernicieuses se ressemblent complètement. Quant aux effets, les malades meurent très-promptement dans les deux cas, et si la mort est ordinairement, et *non pas toujours,* plus prompte dans le choléra que dans l'autre fièvre, la raison en est que c'est une fièvre pernicieuse à son plus haut degré d'intensité. Lorsque les malades ont le bonheur de guérir, on voit dans le choléra, comme dans les fièvres pernicieuses, une convalescence très-longue, pénible, souvent accompagnée de l'œdématie des extrémités inférieures, d'une hydropisie générale, d'un état de langueur qui annonce que les organes ont reçu une atteinte profonde.

Si maintenant on vient à examiner les *causes*, on trouve que les fièvres pernicieuses se manifestent presque sans exception dans les pays marécageux, dans les lieux rendus malsains par les exhalaisons des eaux croupissantes, du limon des bords des fleuves mis à nu pendant les grandes chaleurs, par le retrait des eaux, etc. Il est inutile d'insister sur ce point; tous les médecins sont d'accord, tous les travaux statistiques prouvent jusqu'à l'évidence que les fièvres intermittentes, pernicieuses ou bénignes, n'ont pas d'autres causes occasionnelles que celles dont je viens de parler. Qui ne sait que ces fièvres sont endémiques dans le territoire de Rome, à cause du voisinage des Marais Pontins, dans les rizières du Piémont, dans la Saintonge, province couverte de marécages, et partout où se trouvent de semblables conditions locales qui contribuent à produire ce que les Italiens appellent *la malaria?* Les fièvres d'accès sont donc le résultat d'un véritable empoisonnement, auquel sont exposées toutes les personnes qui vi-

vent dans une atmosphère viciée, ou, si l'on veut, modifiée d'une manière telle, qu'elle agisse sur les organes de l'homme, en produisant des maladies d'une forme déterminée.

Le choléra-morbus dépend-il aussi de quelque cause qui ressemble à cette *malaria,* source des fièvres intermittentes? dépend-il d'un vice de l'influence atmosphérique? Ceci revient à la grande question, le choléra est-il contagieux ou ne l'est-il pas? car il est évident qu'il faut admettre, ou une cause générale, telle qu'une modification dans les agens extérieurs communs qui nous environnent, ou un principe morbifique qui se transmet par le contact médiat ou immédiat d'individu à individu. Je pense, avec la plupart des bons observateurs, que la première opinion est beaucoup plus probable, et qu'il n'est nullement besoin d'avoir recours à l'existence d'un principe contagieux pour expliquer la marche de cette épidémie à travers l'Asie entière, et bientôt à travers l'Europe; les raisons en seraient trop longues à déduire pour trouver place dans cette lettre. On pourrait objecter : Mais comment admettre une influence atmosphérique qui s'étendrait à des milliers de lieues, sous les latitudes de températures les plus variées, chaudes, tempérées, froides? Je répondrai à cela que nous vivons au milieu d'agens dont l'action s'étend rapidement et presque instantanément; que nous savons très-peu de chose sur leur nature, quoique leur action sur nos organes se manifeste d'une manière très-sensible. Que savons-nous, par exemple, sur les diverses manières d'agir des fluides impondérables, dont les modifications perpétuelles se lient à toutes celles de l'air atmosphérique, soit comme cause, soit comme effet? Dans un tems d'orage, le fluide électrique n'exerce-t-il pas une puissante action sur certaines constitutions, et ce fluide ou cet agent n'est-il pas reconnu

le même que ce qu'on appelle le fluide magnétique du globe, dont l'action peut, à notre insu, varier promptement, et s'exercer à la fois ou successivement sur tant de points différens? On voit que, si l'on voulait donner carrière aux hypothèses, il n'en manquerait pas pour expliquer un phénomène tel que celui de l'épidémie actuelle. Mais, sans sortir du domaine des faits, ne sait-on pas que des maladies dont le principe n'était nullement contagieux; le scorbut par exemple, dans d'autres tems, a envahi des pays très-étendus, des continens presque entiers? Il fallait donc qu'il existât une cause générale, soit dans l'atmosphère, soit dans quelque autre agent dont la nature n'est pas toujours connue. On pourra objecter encore que si le choléra-morbus n'était pas contagieux, mais le produit d'une cause générale, il devrait atteindre tous les habitans d'une même ville, d'une même contrée, puisqu'ils sont évidemment tous placés sous son influence. Il semble à la première vue que cela devrait être ainsi; mais l'on sait que, pour contracter une maladie, deux conditions sont requises: 1° les causes; 2° un état particulier des organes qui se prête à l'action de ces causes; c'est ce qu'on appelle la *prédisposition*. Les causes existant sans la prédisposition, il n'y a pas de maladie. Il n'y en a pas non plus, malgré la prédisposition, s'il n'existe pas de causes pour les développer. C'est pour cela que, dans les pays marécageux, tous les habitans ne sont pas atteints de fièvres, quoique la cause s'étende évidemment sur tous, parce que la disposition organique ou la prédisposition diffère chez les divers individus. La même observation peut s'appliquer au choléra-morbus, et quoique l'on ne puisse pas préciser la nature de la cause générale qui le produit, ni déterminer le mode particulier de cette *influenza* morbide, la conformité de cette maladie avec certaines fièvres

pernicieuses est d'un grand poids pour faire croire à son existence ; et quoique je ne veuille pas aller jusqu'à trancher de mon chef la question de la contagion, je ferai cependant une remarque qui sera de quelque valeur : c'est que, si le choléra est contagieux, il devrait, dans les pays où il règne, frapper de préférence ceux qui s'exposent le plus au contact des cholériques, tels que les médecins, les infirmiers, les garde-malades, etc. : or, c'est ce qui n'a pas lieu. On ne dira sans doute pas qu'ils emploient des moyens pour se garantir, puisque malheureusement ils n'en connaissent encore aucun de cette nature. Mais cette maladie, fût-elle contagieuse, les conclusions que je veux tirer n'en subsisteraient pas moins.

On vient de voir que les symptômes du choléra-morbus ne sont autre chose que ceux d'un accès de certaines espèces de fièvre pernicieuse, au plus haut degré ; et il n'est pas possible de démontrer d'une manière aussi vigoureuse la nature des causes productrices ; cependant l'analogie doit porter à conclure de la similitude des effets à la similitude des causes.

On lit, dans le rapport de l'Académie de Médecine sur le choléra-morbus, que les causes *déterminantes* de cette maladie sont les alternatives de chaud, de froid et d'humidité, les grandes agglomérations d'hommes, les campemens, les excès de débauche et la misère, la malpropreté, l'habitation des lieux bas et humides, les violentes impressions morales, etc. Mais ces causes ne sont pas plus déterminantes du choléra-morbus que de toute autre maladie ; c'est *prédisposantes* qu'il fallait dire : car c'est sous l'influence de la plupart des causes précitées que se manifestent presque toutes les maladies connues. Cette étiologie du choléra ne paraît donc pas pouvoir être admise.

Voici maintenant les conclusions qui dérivent des ob-

servations précédentes. Si le choléra-morbus est une maladie analogue à un accès de fièvre pernicieuse, à son plus haut degré d'énergie, comme cela paraît hors de doute, il s'ensuit que les moyens que l'on oppose à l'une sont les mêmes que ceux qui doivent être opposés à l'autre. Or l'on connaît parfaitement la manière de combattre les fièvres pernicieuses. Il n'y a pas de médecin qui ignore que le quinquina et ses diverses préparations offrent un remède précieux et presque toujours efficace contre ces maladies. Mais le quinquina, dira-t-on, ne guérit ces fièvres que parce qu'elles sont intermittentes, et lorsqu'il est administré dans les intervalles des accès, car si on le donnait pendant l'accès lui-même, on augmenterait infailliblement la maladie et l'on ferait courir au malade les plus grands dangers ; or le choléra-morbus n'ayant qu'un seul accès, il n'est pas possible de le donner durant l'intermittence, puisqu'il n'y en a pas : pendant l'attaque, son administration serait mortelle. Cela est très-vrai ; aussi je dis qu'on doit faire usage du quinquina avant que la maladie se soit déclarée et non après ; c'est comme moyen préventif que je le propose, et j'ai la conviction que son usage doit alors être couronné du plus heureux succès. Voici pourquoi. Lorsque le choléra-morbus s'est manifesté quelque part, tous les individus qui habitent dans les lieux où cette épidémie existe doivent être considérés comme placés sous l'influence de la cause qui le produit, quelle que soit cette cause : tous ne seront pas atteints néanmoins ; car on a vu plus haut qu'il faut, outre l'action de la cause influente, la prédisposition individuelle. Donc, en faisant cesser cette prédisposition, les causes extérieures resteront sans effet. Or, c'est ce que doit produire l'usage du quinquina, tout comme, pris dans l'intervalle d'un accès de fièvre, ce médicament détruit la prédisposition à un accès subséquent.

quoique les causes extérieures restent les mêmes. Eh bien! lorsque les causes se manifestent, l'administration du quinquina, avant toute attaque du choléra, détruira aussi la prédisposition à contracter cette maladie, et dès-lors ces causes resteront sans effet.

Lors donc qu'une épidémie de choléra se manifeste dans une ville ou ailleurs, il faut considérer tous les individus comme devant bientôt en avoir un accès. Pour que cet accès n'ait pas lieu, il faut introduire dans l'organisme une substance reconnue propre à en empêcher l'explosion; car il serait trop tard d'attendre qu'il se fût déclaré, puisqu'il emporte ordinairement le malade sans qu'il soit possible d'en modérer l'activité.

Maintenant faudra-t-il que tout le monde se mette à prendre du quinquina, sous prétexte d'éviter une maladie éventuelle? Non sans doute, et tant que l'épidémie ne s'est manifestée par aucun signe au milieu d'une population, la cause extérieure n'existe pas encore, et dès-lors il serait inutile de la combattre; mais aussitôt que l'on sait que l'épidémie règne dans le voisinage, qu'elle s'est déclarée chez quelques individus, dans une ville, dans une contrée, je crois que le cas est arrivé d'employer le moyen que j'indique ici.

Comment et à quelle dose doit-on employer ce médicament? Il n'est point nécessaire, il serait même nuisible d'avoir recours à des doses aussi fortes que celles employées chez les individus actuellement atteints de fièvre pernicieuse; car il ne faut pas perdre de vue qu'il est question ici d'individus sains, chez lesquels la prédisposition est certainement moins grande que chez le malade qui vient d'avoir un accès de fièvre, et qui en attend un autre. Ainsi, soit qu'on prenne l'écorce de quinquina, ou que l'on fasse usage de ses sels, la quantité doit toujours en être modérée;

mais il faut, autant que possible, l'administrer le matin, à jeûn, afin que son action ne soit pas contrariée ou détruite par la présence des alimens. Si on emploie l'écorce, on peut se servir de cette formule : « Écorce de quinquina concas- » sée, une once; faites une décoction dans un litre et demi » d'eau réduit à un; prenez chaque matin un demi-verre » de cette décoction. » Si l'on se sert du sulfate de quinine, il suffira de trois ou quatre grains le matin, pris en deux fois séparées, pour qu'il ne nuise point aux organes digestifs. Au reste, toutes les préparations de quinquina doivent conduire au même résultat, pourvu qu'elles soient bien faites et qu'elles n'aient pas été altérées par une criminelle cupidité, ce qui n'est malheureusement que trop fréquent. Mais, de toutes ces préparations de quinquina, le sulfate de quinine est celle qui mérite le plus d'être recommandée, soit à cause de la facilité de l'administrer, soit à cause de son énergie sous un petit volume.

En résumé, le choléra-morbus est un accès de fièvre pernicieuse à son plus haut degré de violence. Il y a entre ces deux maladies la plus grande analogie de *symptômes*, de *causes* et *d'effets*. Le choléra-morbus doit être attaqué comme un accès de fièvre pernicieuse; mais comme la violence de cette maladie ne permet pas d'intermittence, on ne peut pas attendre cette circonstance pour donner le quinquina : il faut donc en faire usage avant l'attaque, et dès qu'il y a lieu de soupçonner que les causes qui produisent le choléra commencent à exercer leur influence, pour détruire la prédisposition organique à la contracter.

Agréez, monsieur, etc.

COSTER, d. m.

Paris, le 13 août 1831.

REVUE

BRITANNIQUE.



DESTRUCTION DES ANCIENS GOUVERNEMENS (1).

Si nous voulons croire Platon, les ames humaines sont des substances éthérées, qui, en faisant d'impuissans ef-

(1) Note du Tr. Cet article est extrait de la *Revue Trimestrielle* (*). Nous avons déjà caractérisé l'esprit qui domine dans ce recueil périodique. C'est celui de l'aristocratie, mais d'une aristocratie familiarisée, depuis long-tems, avec les débats du Forum; et qui, lorsqu'elle ne peut pas soutenir ses intérêts par des raisons, les soutient du moins par des argumens spécieux auxquels se trouvent mêlées souvent d'importantes vérités de détail. Elle vaut donc la peine d'être entendue. D'ailleurs, les opinions sont aussi des faits à constater, quand elles sont celles de classes nombreuses et puissantes. C'est en reproduisant, comme dans un miroir fidèle, celles qui agitent le monde, de même que les faits commerciaux, industriels, politiques, qui le modifient, que les séries quinquennales de la Revue Britannique deviendront, en quelque sorte, l'histoire des progrès de l'espèce humaine, et que l'on pourra mesurer les pas qu'il aura faits dans l'intervalle de chacune de nos olympiades. Il serait inutile sans

(*) *Quarterly Review.*

forts pour aller se joindre au chœur céleste, sont, dans leur marche vers les hautes sphères, tombées dans les régions terrestres, et ont reçu pour prison des corps corruptibles. Mais, dans cette situation même, il reconnaît de nombreuses et importantes différences; car il distribue ces esprits dégradés en neuf classes, dont la première anime

doute de répéter encore que nous ne prenons sous notre propre garantie que les opinions exprimées dans les notes que nous ajoutons quelquefois à nos textes. Nous avons fait, depuis long-tems, cette déclaration dans notre ancienne série. L'article qui suit est, au surplus, un beau chapitre d'histoire. Il est rempli d'aperçus lumineux sur des époques mémorables. Il n'y a que les conclusions que l'auteur tire des faits qui soient erronées ou contestables. Jamais les partis qui ont divisé la république romaine, dans les derniers siècles de son existence, n'ont été mieux caractérisés. Ces trente pages en apprendront davantage, sur ce point, que quatre ou cinq volumes du bonhomme Rollin. Admirons en passant comme l'on écrivait l'histoire jadis. Les meneurs de la Convention, qui l'avaient apprise au collége, citaient de la meilleure foi du monde, comme leurs devanciers et leurs prototypes, Brutus et Cassius, défenseurs inflexibles d'une aristocratie héréditaire et des priviléges du sénat. Voltaire lui-même, dans la *Mort de César*, paraît n'avoir vu en Brutus qu'un fougueux démagogue. Dans ce dialogue trop vanté, qui sert de base à la tragédie de M. de Jouy, Montesquieu s'est aussi entièrement trompé sur le caractère et les vues de Sylla. Sylla était un homme de fer, qui n'avait pas le cauchemar. et qui poursuivait des intérêts de caste. Quand ces intérêts furent assurés, son but fut rempli, et il abdiqua le pouvoir suprême. Au fond, comme la plupart de nos sciences, celle de l'histoire est née d'hier, et il lui reste encore à faire bien des progrès. Un jour viendra sans doute où elle ne se bornera plus à raconter des faits purement politiques. Elle constatera aussi les découvertes de nos sciences et surtout les perfectionnemens de nos arts utiles. Il ne serait pas difficile de démontrer que les auteurs de ces perfectionnemens, les Arkwright, les Watt, ont eu plus d'influence sur les destinées des nations, que les législateurs qui leur ont donné des lois. C'est donc à juste titre qu'on les considérerait comme des personnages historiques. S.

les corps des véritables philosophes, et, en général, ceux de tous les hommes à sympathies larges et généreuses. Nous ne mentionnerons pas ici les cinq classes suivantes; il nous suffira de parler des trois dernières. La septième classe anime les corps des cultivateurs et des artisans; la huitième ceux des sophistes et des démagogues; et la neuvième ceux des tyrans. Platon insinue que chaque esprit passe successivement par ces diverses classes, et que le bonheur de l'espèce humaine, dans un tems donné, dépend de celle qui prédomine. Ce ne serait pas, à tout prendre, un soin inutile que de chercher à dégager la vérité des images fantastiques dont le disciple de Socratès l'enveloppe, et, par un retour sur le passé, de chercher à prévoir l'avenir. Platon n'était pas, après tout un rêveur de cloître; il s'appliquait à cacher un sens profond sous de brillantes paraboles, et, quoi qu'en puissent croire nos docteurs modernes, l'expérience des Grecs sur les tendances naturelles des diverses formes de gouvernement était bien plus étendue que celle que peut fournir l'histoire des états qui se partagent aujourd'hui l'Europe. Ils avaient vu tour à tour leurs gouvernemens passer d'une monarchie limitée à l'aristocratie, puis tomber dans une démocratie sans frein qui les conduisait à la tyrannie, par une transition rapide et inévitable. En observant ces transformations successives, ils en avaient marqué l'origine, les progrès et les résultats. C'était sans doute à ces révolutions des corps politiques de son tems que le philosophe athénien faisait allusion dans l'allégorie que nous venons de citer.

Écrivant, comme nous le faisons, en juin 1831, il ne faut pas une puissance d'observation fortifiée par l'expérience d'un Grec, pour reconnaître que nous vivons dans un âge de transition; que la domination long-tems pro-

longée des génies de l'agriculture et de l'industrie s'ébranle ; et que nous sommes prêts à tomber sous le pouvoir des esprits et démons de la huitième classe, ceux des sophistes et des démagogues. Le sophiste sans doute n'étale plus son savoir mensonger dans les rues ; il n'offre pas sur nos places son instruction mercenaire, pour nous apprendre à confondre les différences éternelles qui existent entre le bien et le mal, la vérité et l'erreur ; mais, caché dans l'obscurité d'un grenier, il livre chaque jour, à tous les vents du ciel, ses doctrines contagieuses, et s'autorise de l'obscurité de sa retraite, pour prétendre à l'infaillibilité des oracles. Quant au démagogue, son caractère n'a pas changé ; c'est toujours la même persévérance et les mêmes déceptions. Quoique vingt siècles se soient écoulés depuis le tems où Cléon et Hyperbolus ameutaient la multitude, nous pouvons encore reconnaître les mêmes esprits jouant les mêmes rôles, dans des corps différens, sur les tréteaux de l'Angleterre et de l'Irlande. La catastrophe de ce drame, renouvelé des Grecs, est familière à tous nos écoliers. Quelle est donc cette infatuation qui nous empêche de profiter des malheurs du passé pour prévenir ceux de l'avenir ? Comment, avertis par des faits antérieurs et mémorables, tous les esprits élevés ne combinent-ils pas leurs efforts pour s'opposer à la domination de ces génies funestes auxquels succéderait le dernier et le plus malfaisant de tous, celui du tyran solitaire ?

Nous n'ignorons pas que le dédain pour les leçons du passé est aujourd'hui en honneur dans les hautes places. Toutefois, sans nous laisser arrêter par ce mépris de nos hommes d'état pour ce que M. Pluncket appelle des éphémérides surannées, nous tenterons d'éclairer l'état actuel et l'avenir de notre propre pays, par un retour sur les annales de la Grèce et de Rome.

La première forme sous laquelle se présente le gouvernement athénien est celle d'une monarchie douce et limitée. Athènes fournissait alors peu de matériaux à l'histoire, parce qu'elle était heureuse et paisible. L'invasion Dorienne, féconde en grands événemens, communiqua une impulsion nouvelle au génie de son peuple. Toutefois les changemens qui s'opérèrent ne furent ni précipités ni violens. Quand Codrus périt par un dévouement patriotique, Athènes abolit le nom et la dignité de roi, mais elle maintint l'autorité suprême dans sa race sous le titre nouveau d'*archonte* ou président. Des années s'écoulèrent sous cette nouvelle forme de gouvernement qui assura le repos et la prospérité d'Athènes, car le changement qu'elle avait opéré dans son état politique était plutôt nominal que réel.

Mais un changement plus important et plus vital eut lieu à l'extinction de la dynastie des Médontides, car tel était le nom de la postérité de Codrus. A cette époque la dignité d'archonte, de viagère devint décennale, et fut accessible à toutes les familles d'origine noble ; mesure fort perturbatrice, mais qui ne fut en vigueur que pendant soixante-dix ans. On fit alors un pas encore plus prononcé vers la démocratie. Le nombre des archontes fut porté à dix, et la durée de leurs fonctions réduite à une seule année. A partir de ce moment commença une double et sanglante lutte, d'une part entre les factions adverses de la noblesse, et de l'autre entre les classes populaires et une aristocratie ébranlée et désunie. La sédition, la guerre civile et tous les maux qui suivent les discordes intestines, portèrent la désolation dans Athènes, jusqu'à ce qu'enfin le peuple, accablé par les efforts mêmes qu'il avait faits dans ces terribles contentions, et craignant de voir se dissoudre tous les élémens de l'ordre social, délégua à Solon la tâche de réorganiser l'état. La meilleure organisation

qu'il put concevoir ou du moins effectuer, fut une espèce de *timocratie*, dans laquelle les différentes classes de citoyens étaient distribuées selon leur revenu, et qui excluait de toute participation aux emplois publics quiconque ne payait pas un certain cens. Pour opposer, d'une part, une digue à la trop grande influence de la richesse, et, de l'autre, à l'ascendant illégitime de talens ambitieux sur les déterminations populaires, il créa ou plutôt reconstitua le tribunal fameux de l'aréopage, cette Chambre Haute d'Athènes. Il confia à ce corps, composé des citoyens les plus âgés, les plus sages et les plus expérimentés, le droit d'annuler toutes les élections indignes, d'empêcher toutes les innovations imprudentes, de rejeter chaque loi qui ne s'harmoniserait pas avec les principes fondamentaux de la constitution. Bien différent de ces hommes qui font aujourd'hui de la politique en ligne droite et à table rase, sans tenir compte des tems, des lieux, des habitudes, des mœurs, des personnes, Solon disait : « Je n'ai pas fait les meilleures lois, mais j'ai fait celles qui convenaient le mieux à Athènes. » La vigueur des principes vitaux que ce sage législateur infusa dans ses institutions était telle qu'elle ne fut pas altérée par le gouvernement absolu, quoique équitable, de Pisistratès. Cette parfaite conformité avec les habitudes du peuple leur donnait une élasticité qui les mettait à même de supporter les modifications successives qui s'opéraient dans le pouvoir exécutif. Sous l'empire de cette admirable constitution, le génie athénien prit des développemens qui tenaient du prodige ; elle communiqua à cette belle partie de la Grèce une vigueur qui lui permit de résister aux efforts gigantesques de ses ennemis du dehors, en même tems que, sous sa protection, les arts créaient des merveilles qui feront à jamais l'admiration de la postérité. Elle développa les vertus austères et mâles de

Miltiadès et d'Aristidès, les talens politiques de Thémistoclès et Périclès, le génie d'Eschylès et de Sophoclès, et celui de ce sage, précurseur du Christ, qui, comme lui, paraissait inspiré du ciel, et dont la doctrine a trouvé de si éloquens interprètes dans Platon et Xénophon.

On pouvait croire qu'un système qui assurait à la fois la sécurité individuelle et la prospérité générale, se serait concilié tous les suffrages de ceux qui avaient le bonheur de vivre sous sa bienfaisante influence ; ou du moins que, s'il rencontrait des ennemis, ce ne serait que dans les classes moins fortunées qui, irritées par la misère et abruties par l'ignorance, attribuent leurs inévitables souffrances aux imperfections du système social ou aux fautes de ceux qui les régissent.

Jamais on n'aurait pu imaginer que ce seraient précisément les hommes dont ces sages lois garantissaient la prééminence, qui les premiers porteraient sur elles des mains impies, et qui en ébranleraient les fondemens. Malheureusement l'expérience fait voir que ces suppositions, quelque plausibles qu'elles soient, sont trop souvent démenties par les faits. L'histoire nous apprend, et ce n'est pas la moins importante de ses leçons, que les mesures qui détruisirent cette superbe fabrique sociale, qui neutralisèrent le pouvoir conservateur de l'aréopage, et transférèrent le pouvoir suprême à une fougueuse démagogie, furent inspirées par Périclès l'Alcmœnoïde. L'homme qui porta le dernier coup à l'aristocratie, qui livra les riches à tous les caprices d'une multitude avide et envieuse, était lui-même le plus noble de tous les citoyens d'Athènes, désigné par sa naissance comme par ses talens pour être le chef de l'ordre qu'il détruisit. En affranchissant les délibérations de l'assemblée du peuple, du contrôle de l'aréopage qui, comme notre Chambre des Pairs, était à la fois investi d'un

pouvoir judiciaire et d'un pouvoir politique, Périclès dépouilla la constitution de cette stabilité dont l'avait douée le génie de Solon, et la livra à tous les caprices populaires. Elle cessa de se gouverner comme une machine régulière, et obéit à toutes les impulsions du démagogue en crédit (1).

Voilà les faits, tels que les rapporte l'histoire. Il est curieux maintenant de voir quels sont les motifs qui ont pu déterminer Périclès à suivre cette ligne de conduite, et de tâcher d'en tirer quelque principe qui nous guide dans l'appréciation du caractère public de nos hommes d'état contemporains. Non-seulement son ambition personnelle avait détruit tout l'intérêt qu'il devait porter à son ordre, même par un sentiment d'égoïsme; mais elle ne lui permettait plus de voir la ruine inévitable vers laquelle il poussait son pays. En effet, il paraît évident que ce fut de propos délibéré qu'il détruisit l'ascendant de son ordre, quand on examine quelle était la composition de l'aréopage avant ses réformes. Ce corps fameux se composait d'un nombre limité d'hommes choisis parmi les plus éminens de l'époque, et de tous les nobles ou *eupatrides* d'Athènes distingués par leur raison et l'étendue de leurs propriétés. L'aréopage présentait donc une barrière insurmontable aux vues ambitieuses de Périclès, qui sentait qu'il aurait bien moins de peine à diriger une multitude facile à toutes les impressions, qu'une assemblée composée de pareils élémens. En conséquence il se décida à jeter pardessus le bord le lest du navire de l'état; et l'événement répondit à son attente.

L'aristocratie, il est vrai, ne succomba pas sans se dé-

(1) NOTE DU TR. Il est facile de reconnaître dans ce passage une allusion à lord Grey, né dans les rangs de l'aristocratie dont il conserve toute la fierté, quoiqu'il en attaque les prérogatives.

fendre ; elle soutint une honorable lutte contre le torrent du pouvoir démocratique ; mais tout finit par le bannissement de Thucydidès, et le démagogue Périclès resta, par le fait, l'autocrate d'Athènes jusqu'à la fin de ses jours. Pendant une partie de cette époque, la puissance de son génie suffit pour contenir les orages que lui-même il avait soulevés. Mais il vit ensuite avec une sollicitude chagrine le charme s'évanouir, et ne pouvant plus réprimer des tempêtes toujours prêtes à éclater, il voulut du moins leur servir de guide. Il se jeta dans la guerre du Péloponèse, comme M. Pitt dans celle de la révolution, pour conserver un pouvoir qui lui échappait (1). Mais du moins M. Pitt, en faisant la guerre, sauva la constitution de l'Angleterre ; tandis que les derniers vestiges de celle d'Athènes périrent dans l'agression du Péloponèse. Athènes qui, au tems où l'aréopage conservait sa salutaire suprématie, était, si je puis me servir de cette expression d'un de ses citoyens les plus illustres, un des yeux de la Grèce, après quelques années écoulées sous l'empire d'une réforme qu'elle croyait salutaire, vit anéantir sa flotte, raser ses murs au niveau du sol, et fut dépouillée de toutes ses colonies. Ce n'est

(1) Note du Tr. Voilà une opinion bien opposée à cette opinion vulgaire qui suppose que M. Pitt n'a fait la guerre à la France que dans des vues mercantiles. C'est se méprendre étrangement sur l'influence qui a dominé la Grande-Bretagne, pendant les quarante années qui ont précédé l'administration de M. Canning. Cette influence était tout aristocratique, et elle aurait sacrifié à des intérêts de caste, les intérêts de l'industrie et du commerce anglais. Il n'y avait que sur ceux de l'industrie agricole qu'elle ne composait pas, parce que la plus grande partie des terres appartenaient aux classes aristocratiques. Il est étonnant qu'un homme de la sagacité et de l'expérience de M. Bignon ait aussi pris le change sur ce point, dans l'histoire que Napoléon lui a légué le soin d'écrire. Cela fausse, à quelques égards, une production d'ailleurs fort recommandable. S.

pas tout; un gouvernement odieux lui fut imposé par les mains de ses rivaux héréditaires. Pendant tout ce tems l'agitation intérieure n'avait pas été moins violente que la guerre au dehors. La voix éloquente et polie de Périclès avait cessé de se faire entendre à la tribune aux harangues, qui ne retentissait plus que des grossières invectives de Cléon. Bientôt cependant un nouveau chef se présenta sur la scène et fixa à juste titre tous les regards. C'était Alcibiadès, neveu de Périclès, que la nature avait doué de toutes les qualités propres à en faire un chef populaire. S'il ne portait pas dans ses vues politiques toute la profondeur de son oncle, il compensait son infériorité sous ce rapport, par l'éclat d'un génie qui éblouissait tous les regards, et par des formes pleines de séduction qui lui gagnaient les cœurs. A l'école de Socratès, il s'était d'ailleurs familiarisé avec toutes les connaissances de son tems.

Toutefois, malgré ces dons naturels et la flexibilité de ses principes, qui lui permettaient de prendre successivement les directions politiques les plus propres à servir ses vues ambitieuses, il finit lui-même par se lasser d'obéir aux caprices populaires; et dans une heure fatale pour lui comme pour sa patrie, las de l'inutilité de ses efforts, il fut se placer dans les rangs des plus anciens et des plus implacables ennemis d'Athènes. C'est ainsi que des talens qui, sous un régime plus raisonnable, auraient fait la gloire et augmenté la prépondérance de l'Attique, en ébranlèrent toutes les bases. C'est un fait affligeant, quoique curieux pour la connaissance de l'homme, que l'activité sans relâche qui caractérisait Périclès et Alcibiadès était le symptôme d'un excitement morbide du cerveau qui, se développant chez leurs enfans, y devint une véritable aliénation mentale. Dans ce désordre la postérité de ces deux grands hommes reproduisait quelques traces de leur génie parti-

culier. Les petits-fils du grave Périclès étaient des maniaques mélancoliques ; tandis que ceux de l'impétueux Alcibiadès avaient, au dire d'Aristote, des accès d'une frénésie violente.

A Rome, nous voyons un état de choses qui ressemble, à quelques égards, à ce qui existait chez certaines nations du continent. Une caste anoblie par le sang monopolisait toutes les grandes places de l'état, et pouvait seule être élevée par l'élection aux diverses magistratures. Mais cette législation de privilége fut détruite par les lois liciniennes, après une lutte prolongée entre les patriciens et les plébéiens. A partir de cette époque, la route aux premiers honneurs de l'état fut ouverte à chaque citoyen romain. Le patriciat ne conserva guère que la possession exclusive de quelques places qui se rattachaient aux cérémonies du culte. Ce beau système, qui a tant d'analogie avec nos propres institutions, se maintint plus de deux siècles. Pendant sa durée, Rome fit des progrès dans tous les arts de la civilisation, et accrut constamment sa puissance. Après une lutte qui ne pouvait être supportée que par un état dont une puissante aristocratie constituait le principal élément, elle fit disparaître Carthage, sa rivale, de la face du monde ; et dans les courts intervalles de cette lutte terrible, elle acheva, comme en se jouant, d'autres conquêtes qui n'étaient guère moins importantes ni moins difficiles. Sa coupe de bonheur était remplie ; le monde occidental était à ses pieds ; et des dissentions intérieures pouvaient seules ternir sa gloire et compromettre sa sécurité.

La lutte entre les deux races avait cessé depuis longtems. On considérait comme nobles tous ceux dont les ancêtres avaient occupé des charges curules. Ces nobles, sortis du peuple, rivalisaient avec les patriciens par le nombre de leurs statues, l'éclat de leurs triomphes et l'es-

time publique dont ils étaient entourés. Ces deux races s'étaient d'ailleurs rapprochées par de fréquentes alliances. Aussi les dissentions qui suivirent prirent-elles un nouvel aspect; et les factions opposées ne furent plus distinguées que par les désignations de riches et de pauvres.

Cette énorme et rapide importation de richesses qui suivit leur longue carrière de conquêtes, avait inspiré du dégoût à tous les citoyens romains pour ces habitudes laborieuses et frugales qui cependant avaient été le principe de leur force. Les plus humbles de ceux qui portaient ce titre imposant considéraient comme indigne de leur rang dans le monde, de se procurer des moyens d'existence par l'exercice de professions mécaniques. Ils voulaient devenir propriétaires, en convertissant en propriétés privées ces domaines publics qui avaient servi à défrayer les dépenses de l'état et dispensé de recourir aux taxes. De là ces cris véhémens pour une loi agraire (1); cris qui déjà s'étaient fait entendre autrefois, mais qui prenaient une puissance nouvelle, à cause de l'homme qui s'était placé à la tête de la classe nécessiteuse qui voulait à la fois s'emparer de la puissance et de la richesse publique.

Tibérius Gracchus avait été doué par la nature de toutes les qualités qui pouvaient le rendre propre à jouer le rôle de démagogue. Il avait le sentiment de toutes ses ressources pour conduire la multitude; et son ambition lui faisait désirer de l'investir d'un pouvoir qui serait inévitablement devenu le sien. Et quel était l'homme qui voulait ainsi envahir les priviléges de l'aristocratie, et la dépouiller d'un ascendant qui avait si puissamment contribué à la grandeur

(1) Note du Tr. Ainsi donc, cette loi agraire sur laquelle beaucoup d'historiens ont aussi pris le change, n'était pas le partage égal de toutes les propriétés particulières, mais seulement celui des terres du domaine conquises sur les vaincus.

de Rome ? Du côté paternel sa famille était à la tête de la noblesse plébéienne, tandis que par sa mère le plus pur sang du patriciat coulait dans ses veines, car il était petit-fils de Scipion l'Africain. Il est probable que quelques sentimens particuliers avaient excité sa colère. Il y a lieu de croire que le refus du sénat de sanctionner le traité que Tibérius Gracchus avait garanti, comme questeur de Mancinus, lui avait paru une injure personnelle, et l'avait poussé dans les rangs de la faction démocratique, avant qu'il eût réfléchi sur les conséquences de sa conduite. Les changemens qu'il proposa affectaient principalement la propriété. S'il eût tenté de parvenir à ses fins par les voies constitutionnelles, son nom ne se trouverait pas indissolublement uni à celui de tous les promoteurs de sédition. Mais peut-être pensait-il que les voies légales étaient insuffisantes pour réussir, et dans sa fougue il n'hésita pas, pour introduire une modification dans l'état, à en ébranler tout l'édifice.

La constitution de Rome avait investi individuellement chaque tribun du droit de mettre son *veto* à tous les projets de loi. Ce privilége, donné en garantie aux libertés populaires, était sacré et inviolable. D'ailleurs cette magistrature ne durait qu'une année, et ceux qui l'exerçaient étaient élus par le peuple. Octavius usa de son droit, et mit son *veto* au projet favori du réformateur. Le démagogue furieux, qui ne voulait pas même supporter un délai de quelques mois, fit un appel à la volonté souveraine du peuple. Adoptant le thême favori de tous les démagogues anciens et nouveaux, il dit au peuple que tout pouvoir devait être exercé dans son intérêt, et que, s'opposer à sa volonté, c'était se mettre en rébellion contre la source d'où sortait ce pouvoir. Ces doctrines prévalurent ; la multitude s'attribuant une autorité contraire à la constitution, viola

le caractère sacré du tribun, et dépouilla Octavius de sa magistrature par l'unique raison qu'il avait exercé une de ses prérogatives, et qu'il avait mis son *veto* à une mesure qu'à tort ou à raison il considérait comme funeste.

Ce fut ainsi que Gracchus l'emporta. La loi agraire fut adoptée ; mais cette mesure, au lieu d'avoir les bons effets qu'elle aurait pu produire, si elle eût été prise par des moyens réguliers, devint un coup mortel pour la sécurité de Rome. Les barrières de la constitution étaient détruites; la force avait usurpé les droits légaux; et c'était elle qui à l'avenir devait être l'arbitre entre des factions affranchies de tous les obstacles posés jadis à leur violence par la loi et l'habitude. En conséquence l'histoire du siècle suivant présente une série non interrompue de conspirations, de massacres, de guerres civiles, jusqu'à la bataille d'Actium, qui eut lieu cent deux ans après cette violation fatale de la constitution, et qui ne donna de repos à l'empire qu'en le soumettant à un tyran. Mais n'anticipons pas sur les faits.

Dix ans après le tribunat de Tibérius Gracchus, son frère Caïus parut sur la scène. Il était à la fois petit-fils de Scipion l'ancien et beau-frère du jeune; mais ces illustres alliances ne l'empêchèrent pas de poursuivre le sénat avec encore plus de violence que Tibérius. « Jusqu'à lui, dit Plutarque, les orateurs en parlant étaient toujours tournés vers le palais du sénat ; mais lui se tourna vers le peuple, c'est-à-dire vers le Forum; ainsi, par une petite altération dans la position de son corps, il indiqua que le gouvernement aristocratique était devenu démocratique. C'était, en quelque sorte, imposer aux autres orateurs de s'adresser au peuple et non au sénat. »

Après avoir fait revivre la loi agraire de son frère, il proposa d'attribuer la qualité de citoyen à tous les Italiens

alliés. L'inconvénient des assemblées populaires à Rome était précisément la trop grande affluence qui s'y trouvait. Par ce changement il aurait mis les destins de la république à la merci de toute faction audacieuse, qui aurait réuni assez de monde pour prendre violemment possession des comices. Après une domination non interrompue de deux années, il perdit la confiance du peuple. Il se souleva contre le consul, et fut, ainsi qu'un grand nombre de ses adhérens, massacré dans les rues de Rome.

Bientôt après, le renouvellement des guerres étrangères, et le danger imminent dont Rome était menacée par l'approche des barbares septentrionaux, suspendirent, pendant quelque tems, les dissentions intestines; mais la constitution n'avait pu se raffermir depuis les profondes atteintes qu'elle avait reçues; les plaies saignèrent de nouveau, et le parti démocratique reprit toute sa violence. Son chef était Marius; et sa naissance le rendait propre à jouer ce rôle. Né dans les derniers rangs du peuple, il était parvenu, par de brillans faits d'armes, à être considéré comme le capitaine le plus habile de son tems. Il était naturel qu'il devînt l'ennemi d'un système dont les préjugés de son enfance ne lui permettaient pas d'apprécier les avantages. Toutefois son histoire fournit aux démagogues une leçon dont ils devraient profiter.

Malgré la violence et l'absence de tout scrupule qu'il avait fait voir en soutenant son propre parti, il en perdit la confiance pendant son sixième consulat. Servilius Glaucius le préteur, et Saturninus le tribun, jusque-là ses plus flexibles et ses plus utiles instrumens, le taxèrent d'une modération coupable, et, pendant une insurrection ultra-démocratique, ils s'emparèrent du Capitole. Par un retour étrange de fortune, Marius se trouva alors à la tête du parti conservateur, et fut forcé d'assiéger ses anciens amis,

qu'il massacra sans pitié quand ils se furent rendus. Mais le premier acte de ce drame marchait rapidement vers sa fin. Des principes anarchiques et désorganisateurs s'étaient répandus dans le corps politique, et la société tout entière paraissait prête à se dissoudre. Rome voyait toute l'Italie en armes à ses portes, et ses possessions asiatiques envahies par un despote de l'Orient : quatre-vingt mille de ses sujets avaient été massacrés dans un seul jour, et l'empire des mers était au pouvoir des pirates. De tous côtés elle n'entendait qu'outrages, imprécations contre elle ; c'était avec épouvante et surprise qu'elle se voyait précipitée du faîte de cet édifice de grandeur qu'elle avait, avec tant de peine, cimenté de son sang.

Ce fut de cet abîme que l'indomptable énergie d'un seul homme parvint à la retirer. Sylla, sorti de cette famille cornélienne sur laquelle les Scipions avaient jeté tant d'éclat, sentit que le salut de sa patrie dépendait de la restauration de l'ordre auquel il appartenait par sa naissance comme par ses affections politiques. Il épousa la cause de l'aristocratie, et, par son habileté, sa volonté de fer et son caractère impitoyable, il assura le triomphe du parti dont il était le chef. Il soumit les états italiens insurgés, et reçut en récompense le commandement de l'expédition contre Mithridate. Ce fut alors que le parti démocratique voulut le dépouiller des honneurs qu'il avait si bien gagnés. Il transféra le commandement de Sylla à Marius ; heureusement le triomphe de ce dernier ne dura pas long-tems, tout violent, tout sanguinaire qu'il fût. Sylla, sans hésiter, fit rétrograder son armée et marcha sur Rome. Pendant son absence, il la confia aux mains de Cornélius Cinna, sur le dévouement duquel il croyait pouvoir compter. Mais son départ fut le signal de nouvelles commotions. Les partisans exilés de Marius reparurent ; et Rome, cette reine

des nations civilisées, fut bloquée, prise et mise au pillage par les mains de ses enfans. Marius, secondé par le renégat Cinna, reconstitua le parti populaire, et signala son triomphe par la proscription de tout ce qui se recommandait par la noblesse du sang ou par celle de l'ame.

Sa carrière sanguinaire de vengeance ne tarda pas à être terminée par sa mort, et il laissa à Cinna la tâche de défendre la démocratie et de résister à son premier patron. Cinna fut le premier tyran que Rome eût vu depuis l'expulsion des Tarquins. Pendant trois années d'une domination qu'il exerça sans contrôle, ses concitoyens apprirent qu'il n'y a pas de plus capricieuse et de plus cruelle tyrannie que celle d'un heureux démagogue. De si grands maux seraient insupportables, si l'on n'avait l'espoir de les voir tôt ou tard retomber sur leur auteur. Cinna fut assassiné par ses propres soldats; et, après sa mort, le jeune Marius et Papirius Carbo devinrent les chefs du parti populaire. Dès ce moment ils firent tous leurs efforts pour résister à l'orage qui se formait dans l'Orient.

Pendant ce tems, Sylla, désavoué et repoussé par ses concitoyens, poursuivait, contre Mithridate, une guerre heureuse, avec une magnanimité, une absence de tout sentiment personnel et de parti, sans exemple dans l'histoire. Continuant ces hostilités sous sa propre garantie et avec ses propres ressources, il refusa péremptoirement de faire rentrer le glaive dans le fourreau, tant que ce monarque ne se serait pas soumis à ses conditions. Il réussit à les lui faire accepter, et sur-le-champ il résolut de retourner en Italie, pour briser le joug d'airain imposé par la faction contraire. C'était une entreprise de géant. Le parti de Marius avait 200.000 hommes sous les armes, et se vantait que la multitude, non-seulement de Rome, mais de toutes les villes

municipales de l'Italie, était dévouée à sa cause. Pour lutter contre de pareils obstacles, Sylla n'avait que 30,000 hommes. Parmi eux se trouvaient, il est vrai, la fleur de l'aristocratie et les restes de ces braves guerriers qui l'avaient aidé à conquérir les lauriers de la guerre sociale, hommes dont l'animosité contre la faction dominante à Rome était égale à leur dévouement pour leur chef, et l'un et l'autre étaient sans bornes.

Cette lutte fut terrible; mais après trois années, il n'y avait pas un seul homme remarquable du parti démocratique qui fût vivant en Italie. Tous avaient péri, soit sur le champ de bataille, soit par la proscription ou dans les massacres qui terminaient des siéges long-tems contestés; et Sylla se trouva maître aussi absolu de Rome que Marius ou Cinna avait pu l'être. Mais les vues de cet homme extraordinaire n'avaient rien de personnel; il n'avait aucun désir de conserver le pouvoir suprême : c'était seulement dans l'intérêt de son ordre qu'il avait pris les armes; en conséquence, il s'occupa activement de la réforme de l'état, et des moyens de faire renaître l'ascendant de l'aristocratie. Le sénat fut purgé de ses membres démocratiques, et rétabli dans tous les honneurs et priviléges dont il jouissait avant les innovations des Gracques. Il réduisit le pouvoir de l'élément populaire, en privant les tribuns de l'initiative dans l'assemblée, et en ne leur laissant qu'un simple *veto;* tandis que les chevaliers, que les Gracques avaient investis du pouvoir judiciaire, furent dépouillés de cette prérogative. Les terres, dans les diverses parties de l'Italie, furent données aux vétérans de Sylla, qui se trouvèrent ainsi, dans toute la péninsule, comme les sauvegardes de l'ordre de choses rétabli par leur général. Ayant de cette manière rempli son grand objet, la restauration

de l'aristocratie, Sylla abdiqua son pouvoir dictatorial et rentra dans la vie privée, où il jouit d'un repos que nul n'osa troubler.

Lorsqu'il eut volontairement disparu de la scène, les hommes qui y figurèrent avec le plus d'éclat furent Catulus, Pompée, Métellus, Crassus, Lépidus et Hortensius. Catulus, le chef civil de son parti, était fils de Quintus Lutatius, collègue de Marius, condamné à mort par ce démagogue sanguinaire à l'époque de son triomphe définitif. C'était un austère et inflexible défenseur des priviléges du sénat; il apercevait et prédisait tous les dangers qui menaçaient son pouvoir. S'il eût eu le génie militaire de Pompée, les destinées de son parti auraient été bien différentes. Pompée, le représentant d'une famille récemment anoblie, et fils d'un père fort impopulaire, massacré dans sa tente par ses propres soldats, avait, dès son entrée dans la vie publique, attiré sur lui l'attention universelle, par la promptitude et l'habileté qu'il mit à réunir les débris des vétérans de son père, pour rejoindre Sylla au moment le plus critique de son entreprise. Les succès qu'il obtint ensuite en Sicile et en Afrique confirmèrent l'opinion que l'on avait conçue de ses talens militaires. Métellus, chef de l'illustre famille des Cécilius, par son courage et la fermeté de son caractère, servait de contrepoids à l'ambition plus active de Pompée. Crassus, issu de la famille licinienne, très-noble quoique d'origine plébéienne, était fils du grand orateur massacré par Marius. Son titre, pour jouer le rôle de chef, résultait plutôt de son immense fortune que d'une habileté reconnue. Lépide, patricien de la famille émilienne, même avant la mort de Sylla, dissimulait à peine son inimitié contre le sénat, et sous le caractère de démocrate, se disposait, à l'exemple de Cinna, à détruire son ordre. Hortensius, homme nouveau, et qui, si Cicéron

n'eût pas vécu, aurait passé pour le premier orateur de Rome, avait acquis, par ses talens et son influence au barreau, une considération que personne ne surpassait parmi ses nobles associés. Quoique, par sa position acquise et son penchant naturel, il fût aristocrate, il n'avait pas cependant assez d'ardeur dans ses sentimens politiques pour se plonger dans le tourbillon des factions. Son éloquence était toujours à la disposition de son parti, sans toutefois qu'on pût précisément le considérer comme un homme politique. Il se vantait que le bruit des armes ne l'avait jamais fait taire. Lucullus, le plus aimable des hommes et l'ami de cœur de Sylla, n'avait pas vu les scènes sanglantes de la dictature de ce dernier, attendu qu'à cette époque il était en Asie. Son esprit avait, sans contredit, une très-haute portée; mais la vigueur de son ame avait un peu été énervée par l'influence des doctrines d'Épicure qu'il professait ainsi que son ami Hortensius.

Tels étaient les hommes publics les plus remarquables à la mort de Sylla. Derrière eux venaient encore se grouper d'autres personnages qui n'étaient guère moins illustres. A aucune époque Rome ne s'était trouvée plus riche en hommes d'état. Parmi ceux à qui leur âge n'avait pas encore permis de se placer en première ligne, il y en avait deux sur lesquels l'attention générale commençait à se diriger, c'étaient Cicéron et Caton. Il serait superflu de chercher à caractériser deux hommes si justement célèbres; nous nous contenterons d'observer que si de profondes connaissances politiques, et les recherches les plus persévérantes sur les principes des sociétés et des gouvernemens doivent donner du poids à une opinion particulière, le suffrage de Cicéron est une forte prévention en faveur du parti qu'il adopta, tandis que, d'un autre côté, si l'habitude de l'observation, une raison puissante et pratique, un pro-

fond respect pour la morale considérée comme base du bonheur social, mettent un homme à même d'apprécier les institutions qui opèrent autour de lui, la voix de Caton est décisive sur le mérite supérieur du système aristocratique de Rome.

Nous avons déjà suivi ce système à travers les diverses phases de son déclin, de sa chute, de sa restauration. Il nous reste à découvrir comment cet édifice, reconstruit et fortifié par le rang, le courage, la richesse, l'éloquence et la philosophie, fut si promptement renversé dans une ruine commune avec les plus nobles et les plus habiles de ses défenseurs. C'est la seconde fois que nous faisons cette demande, et la réponse sera la même qu'auparavant. Quand l'histoire donne ses avertissemens, sa voix est monotone; mais cette monotonie même, comme celle de la cloche des funérailles, ne la rend que plus solennelle et plus impressive. L'ambition personnelle d'une minorité de l'aristocratie, qui comprenait plusieurs individus d'une habileté supérieure, la décida, dans une heure fatale, à se mettre à la tête de la multitude, pour attaquer l'ordre dont elle faisait partie et dont elle parvint à renverser pièce à pièce toutes les prérogatives. Le premier qui suivit cette direction fut Lépide; sous prétexte de revendiquer les droits du peuple, il prit les armes, et menaça de marcher sur Rome, pour détruire les institutions de Sylla et rétablir la démocratie. La perte du récit de cette rébellion, qu'avait écrit Salluste, est une des plus regrettables que l'histoire politique ait à déplorer. Toutefois les tentatives de Lépide furent repoussées avec vigueur par Catulus et Pompée, qui dispersèrent ses adhérens et l'envoyèrent lui-même en exil, où il mourut, dit-on, victime d'une ambition déçue.

Les embarras de la guerre de Sertorius et l'insurrection des esclaves suspendirent quelque tems ces querelles san-

glantes. Les hommes les plus actifs de l'époque s'unirent pour repousser l'ennemi commun; ils n'avaient ni le loisir ni l'envie de s'affaiblir, au milieu de tant de dangers, par des querelles intestines. Mais, avec le retour de la paix extérieure, revinrent les agitations intestines. Les tribuns, mécontens de voir leur puissance réduite à un simple *veto,* réclamèrent leur ancienne initiative, et Pompée lui-même appuya cette prétention. Il s'était offensé du blâme que le sénat avait témoigné de sa conduite dans la guerre de Sertorius, et plus encore du refus qu'il avait fait de l'investir prématurément des insignes consulaires. Ainsi donc un simple dépit personnel le jeta dans les rangs ennemis. Son influence permit aux tribuns d'obtenir ce qu'ils désiraient; et l'état, battu avec violence par tous les vents populaires, marcha rapidement vers sa ruine. Dans le premier moment, Pompée devint l'idole de la multitude. Il s'enivra de l'encens de ce culte nouveau pour lui; et, poursuivant sa carrière, il fut considéré comme le plus mortel ennemi du sénat. Mais tel n'était pas le rôle pour lequel la nature et sa position l'avaient prédisposé; élève de Sylla, ses prétentions au caractère de démocrate étaient trop grossières pour tromper pendant long-tems les plus aveugles de la multitude, et les prestiges par lesquels il l'avait surprise ne tardèrent pas à s'évanouir.

Tout près de lui veillait un observateur impatient de profiter de ses fautes, et qui considérait avec mépris la folie de cet ami prétendu du peuple. Cet observateur redoutable, qui n'avait aucun parti à trahir ni à ménager aucun principe, avait trop de sagacité pour ne pas voir que la route au pouvoir suprême avait été ouverte de nouveau par la restauration des anciens priviléges des tribuns; il sentait aussi qu'il avait dans son ame toute la résolution nécessaire pour pénétrer dans cette route, et pour sou-

mettre l'aristocratie au joug que Sylla, par une résolution magnanime, avait eu la générosité de ne pas lui imposer. Le futur maître de Rome voyait avec une joie secrète chaque acte de l'imprudent démagogue lui aplanir et lui préparer la voie; et il attendait son heure.

Caïus Julius César était le chef de la plus illustre branche de la famille julienne qui faisait remonter son origine jusqu'à la tige royale des anciens rois d'Albe, et qui, dans l'obscurité des âges lointains, plaçait même Vénus parmi ses ancêtres. Treize statues patriciennes décoraient le vestibule du palais de César, et chacun de ceux dont ces statues reproduisaient l'image avait été élevé au rang de consul ou à des dignités équivalentes. Si la noblesse de l'origine et la fierté qu'elle fait naître eussent suffi pour empêcher un homme de descendre aux arts méprisables du démagogue, certes César aurait dû être à l'abri de cette dégradation. Écoutez le jeune démagogue se glorifier lui-même de l'illustration et de l'ancienneté de sa race. « Ma tante Julia, dit-il dans l'oraison funèbre qu'il en fit, descendait par sa mère des rois de Rome; par la ligne paternelle, elle était alliée aux dieux immortels : car les Marcii Reges sont les descendans d'Ancus Marcius; et les Jules sont issus de Vénus. Ainsi donc notre famille a été à la fois illustrée par les rois qui sont les plus puissans parmi les hommes, et sanctifiée par les dieux à qui les rois eux-mêmes sont soumis. »

Si jamais des maux infligés à une famille ont dû faire naître une haine implacable contre le parti qui en était l'auteur, c'est parmi les ennemis de la faction de Marius qu'aurait dû se trouver César. Les Jules avaient été presque tous exterminés pendant les persécutions sanguinaires de Marius. Le futur despote lui-même n'avait échappé à la tempête que par les rapports accidentels de sa tante

Julia avec cet homme impitoyable, qui le fit élever sous sa surveillance immédiate. Ce fut là son premier lien avec le parti démocratique. Son mariage avec Cornélie, fille de Cinna, avait contribué à l'unir encore davantage à ce parti, et à lui faire voir avec quelle facilité on acquiert une autorité absolue sur la multitude, en se proclamant le défenseur de ses intérêts.

Aussi, tout d'abord, lorsqu'il parut sur la scène publique, le premier de toute la noblesse il proclama des sentimens populaires, et se représenta comme le patron et le défenseur des principes démocratiques. Toutefois il resta longtems sur l'arrière-plan, en observant les mesures que prenaient à leur insu les restes du parti de Sylla pour lui préparer les voies. On ne lui conféra aucun honneur prématuré, aucune mission extraordinaire; et il fallut qu'il attendit l'âge nécessaire pour obtenir les hautes magistratures que le peuple conférait. Les trois années qui précédèrent son consulat avaient été signalées par de cruelles dissentions entre Pompée et le sénat. Ce grand général, victorieux en Asie, s'était attribué une autorité absolue et à peu près irresponsable. Enhardi par sa popularité dans l'armée, il disposait des royaumes et des provinces, comme s'il les eût conquis pour son propre compte et non comme le serviteur de l'état; et il avait en outre promis à ses vétérans des concessions de terre. Cette conduite hautaine trouva une juste opposition dans le sénat, qui décréta que les actes de Pompée et ceux des autres généraux de la république seraient soumis à sa sanction. Ce fut en vain qu'il avait procuré le consulat à deux de ses créatures et de ses lieutenans, Afranius et Pison, pour les deux années suivantes; le sénat refusa obstinément de ratifier ses actes; et les vétérans murmurèrent du retard apporté à la gratification qui leur avait été promise. Ce fut dans ce moment

que, pour son malheur et pour celui de la république, Pompée prêta l'oreille aux avis intéressés de César.

César, revenu inopinément d'Espagne, eut bientôt reconnu le véritable état des affaires; et il résolut de faire servir l'ambition personnelle de Pompée et de Crassus au succès de ses propres vues. Crassus était déjà son ami, et lui était soumis par cette magie des ames supérieures sur les ames faibles. Dans une entrevue secrète avec Pompée, il lui proposa cette coalition funeste d'où date la ruine définitive de la liberté romaine. Pour prix de sa coopération, il s'engagea à lui faire obtenir la ratification de ses actes en Asie, les terres promises à ses soldats, et la direction personnelle des affaires dans la cité. Ces offres furent acceptées, et tous les cœurs vraiment romains frémirent en apprenant que la popularité d'un démagogue ambitieux, la richesse sans bornes de Crassus, et l'ascendant militaire de Pompée allaient lutter contre le pouvoir conservateur de l'aristocratie.

Le sénat, quoique alarmé, ne voulut pas cependant décliner le combat; il imposa à César devenu consul plutôt comme rival que comme collègue, Calpurnius Bibulus, proche parent et adhérent fidèle de Caton. Jamais les conspirateurs n'auraient réussi, si les lois n'eussent pas été outrageusement violées. Ce fut à l'occasion de la répartition des terres que le sénat se mit pour la première fois en opposition directe avec les triumvirs. La proposition primitive de Pompée ne comprenait que ses vétérans; mais, dans les mains de César, elle était devenue une espèce de loi agraire qui n'embrassait pas moins de 20,000 des plus pauvres citoyens. Comme on pouvait s'y attendre, le sénat s'y opposa d'une manière absolue; mais César, dirigé par le génie des novateurs, brava cette opposition, et annonça qu'il allait en appeler à l'assemblée du peuple

dont la majorité était directement intéressée au succès de cette mesure. Les décisions de cette assemblée étaient indépendantes de celles du sénat; si elle eût adopté le projet de César, malgré l'opposition de ce corps, ce projet n'en serait pas moins devenu une loi. Toutefois la constitution avait mis deux restrictions importantes aux délibérations populaires; et dans cette circonstance elles furent indignement violées. Le *veto* constitutionnel du collègue de César et les protestations des augures furent traités avec le même mépris. Les triumvirs parurent au rostrum, et déclarèrent leur intention d'appuyer la volonté de la multitude, non-seulement de leur influence, mais aussi par la force, si elle était nécessaire. Le consul fut arraché du forum et retenu dans sa maison, pendant les huit mois que dura encore son consulat. La constitution fut ainsi anéantie pour toujours; le pouvoir aristocratique détruit; et les triumvirs, appuyés par le peuple, restèrent maîtres absolus de la république.

L'infamie de ces actes retomba sur Crassus et Pompée, tandis que César en retirait toute la popularité; le premier avait trahi l'ordre auquel il appartenait, et qu'il avait servi jadis; mais le dernier, quoique d'une origine beaucoup plus illustre que les deux autres, suivait cependant la ligne qu'il s'était tracée dès son entrée dans la carrière. Mais quelle que fût sa popularité, le tems n'était pas venu pour César de saisir le dernier terme de son ambition. Il était, sans contredit, l'idole du peuple, mais il ne pouvait pas encore se substituer à Pompée dans l'affection des soldats, et partant porter un coup décisif à ses deux collègues; il fallait pour cela qu'il se constituât une force militaire qui lui fût personnellement dévouée. Pour atteindre ce but, il demanda et obtint une délégation qui lui confiait le gouvernement de la Gaule, pendant cinq ans, à peu

près comme Napoléon avait obtenu du directoire le commandement de l'expédition d'Égypte. Ce délai lui paraissait suffisant pour se former une armée capable de conquérir pour lui l'empire exclusif de la république. Dans le même tems, le gouvernement intérieur de Rome fut confié à Pompée, qui, soit négligence ou à dessein, laissa s'invétérer dans Rome un esprit de turbulence et de désordre que plus tard il tenta vainement de contenir. Toutes les formes sous lesquelles la licence populaire pouvait se produire dégradèrent l'administration du triumvir. Le tribunat illégal de Clodius, l'exil de Cicéron, le forum ensanglanté par les querelles de Milon et de Clodius, et le meurtre de ce dernier, n'attestent que trop la faiblesse ou la coupable connivence de celui qui tenait dans ses mains les rènes du gouvernement.

Cependant les cinq années du commandement de César touchaient à leur terme, et un nouveau contrat devenait nécessaire entre les trois maitres de la république. Crassus, fatigué d'être oisif spectateur de la gloire militaire de César et de la supériorité de son autre collègue dans l'intérieur de Rome, demanda l'Orient pour lui et la direction de la guerre contre les Parthes. César obtint la prolongation de son commandement dans la Gaule, tandis qu'on donna l'Espagne à Pompée avec les légions qui l'occupaient, pour qu'il pût balancer l'ascendant militaire de ses rivaux. Comme Rome continuait à être livrée à tous les désordres, le sénat nomma Pompée consul unique, et lui conféra, en même tems, tous les pouvoirs nécessaires pour y réprimer la turbulence des factions.

Dès que Pompée se vit ainsi investi constitutionnellement de l'autorité suprême, il jugea qu'il était inutile de continuer à dissimuler. Alors la fierté de l'aristocrate reparut, et il pensa qu'il était tems de faire taire ces voix puis-

santes dont le souffle l'avait élevé jusqu'à la haute position qu'il occupait. Au milieu de l'enivrement de son orgueil, il n'apercevait pas cet œil pénétrant qui de loin suivait tous ses actes et qui brillait de joie à chacune de ses fautes; il ne se doutait point qu'il avait scellé son arrêt de mort, et que le vengeur était tout prêt. Dans le renouvellement de son zèle pour l'aristocratie, il bannit quarante des têtes principales du parti démocratique qui toutes furent se réfugier sous la tente de César. On voit qu'il devenait à peu près impossible de prévenir, entre ces deux chefs, une collision vers laquelle leurs positions respectives semblaient les pousser. Tous les désirs de Pompée étaient maintenant réalisés, car il avait atteint le point où il voulait s'arrêter; mais César s'était, dès le principe, proposé un but bien autrement élevé, et l'activité de son ame, que rien ne pouvait lasser, ne lui permettait pas de rester oisif tant que ce but ne serait pas atteint. L'issue définitive de cette grande contention entre l'élément aristocratique et l'élément démocratique de la république romaine est connue de tous nos lecteurs. L'Italie se soumit sans nulle résistance à cet illustre renégat d'un corps antique où nul ne pouvait, par sa naissance, prétendre à un rang plus élevé que le sien; tandis que Pompée, suivi de la plus grande partie de la noblesse et de ce pur sang de Rome, dont, après avoir long-tems été le persécuteur, il était devenu le dernier espoir, fut obligé d'aller, dans l'Orient, chercher l'appui de populations esclaves.

Il s'en fallait cependant que toutes les familles nobles de Rome fussent avec ce dernier. Dans les rangs de l'armée de César se trouvaient les Émiliens, les Fabiens, les Valériens, les Liciniens, une branche des Cornéliens, celle-là même où Sylla, le puissant défenseur de l'aristocratie, avait pris naissance; et certes, il eût été difficile, dans

les annales romaines, de trouver des noms plus illustres. Plusieurs de ces grandes familles pensaient sans doute qu'il était absurde de supposer que la force réelle et la dignité de l'ordre sénatorial pussent être compromises par un Jules et laissées à la défense exclusive de Pompée, noms qui, sous le rapport de la noblesse de l'origine, résonnaient à une oreille romaine, à peu près comme ceux de Russell et de Peel à une oreille anglaise (1). Le résultat cependant prouva leur erreur; et après une lutte désespérée dont la mort de César ne ralentit pas la violence, l'aristocratie fut obligée de se soumettre, et eut la douleur de voir son ordre avili par l'introduction de barbares des provinces et d'hommes choisis, dans la cité, parmi les derniers rangs du peuple. L'ignorance de ces étrangers était telle que le ridicule se mêla à l'indignation, et que l'on distribua dans la ville la notice suivante : *Bonum factum, ne quis novo senatori curiam ostendat*, pour engager les bons citoyens à ne pas montrer le chemin du palais du sénat aux nouveaux sénateurs.

Il n'est pas étonnant qu'une forte réaction ait été déterminée par des mesures si violentes, et que beaucoup des plus zélés partisans de César, en revenant de leurs illusions, soient devenus ses ennemis les plus acharnés et se soient réunis aux restes de l'aristocratie dans cette tentative désespérée conçue par celui qui se faisait appeler le dernier des Romains, *ultimus Romanorum*. Cependant les sentimens de la multitude avaient suivi leur marche accoutumée. Tandis qu'ils appelaient la liberté, sans qu'ils s'en aper-

(1) Note du Tr. Russell est le nom de famille du duc de Bedford. Un de ses fils, lord John Russell, est aujourd'hui le défenseur de la réforme à la Chambre des Communes, tandis que M. Peel, fils d'un fabricant qui avait fait une grande fortune par d'heureuses applications de la machine à vapeur, y soutient les intérêts aristocratiques.

eussent, César les conduisait à la servitude. Sous son administration ils trouvèrent quelque répit aux maux positifs qu'ils avaient soufferts au sein des derniers orages. Leurs cris pour la liberté se changèrent en *vivat* pour leur idole. Le nom de César devint leur mot d'ordre, et les hommes qui n'avaient suivi que les impulsions d'un républicanisme sincère, se trouvèrent bientôt isolés parmi ceux avec lesquels ils avaient combattu. Cet isolement permit de les exterminer ou de les bannir. Le dernier acte de ce drame fut la contention sanglante des successeurs de César; après quoi le monde occidental resta à un jeune homme qui n'y avait d'autre titre que le grand nom qu'il portait.

Toutefois les avantages, les honneurs que la race des Jules tira de tant d'efforts gigantesques, de tant de misères et de crimes, furent de courte durée. Caligula fut le seul prince de cette famille, après Auguste, qui recueillit les fruits de l'ambition de César. Le second empereur fut un Claude; le cinquième un Domitien, nés tous les deux dans les plus hauts rangs de l'ancienne aristocratie; l'un et l'autre tirèrent une vengeance terrible de cette noblesse improvisée, pour l'injure que leur ordre en avait reçue. Il est probable toutefois que tel n'était pas le but de leurs frénétiques et capricieuses cruautés; mais quoique cette vengeance fût exercée par des mains irréfléchies, elle n'en était pas moins réelle.

Tels sont les faits que l'histoire nous a transmis sur la destruction des anciens gouvernemens, et la seule leçon que les partisans de la démocratie en aient tirée, c'est que la voix populaire doit être obéie sans résistance et sans délai aussitôt qu'elle se fait entendre. Ils nous diront que, si Périclès eût accordé tout ce que désirait le peuple, Cléon n'eût jamais paru; que si Tibérius Gracchus eût réussi dans ses desseins, il n'y aurait pas eu de place pour un

Marius ou un Cinna. Quant à nous, nous avons une opinion bien différente, car nous sommes convaincus que si des concessions aussi imprudentes eussent été faites, dans l'un et l'autre cas, tout l'ordre social se serait dissous, et les deux républiques auraient été amenées plus promptement à la triste condition dans laquelle Lysandre et Sylla les trouvèrent. L'idée de satisfaire la clameur populaire par des concessions, tant que quelque chose reste à concéder, est fondée sur une erreur palpable. Le vœu populaire n'est pas l'expression d'un nombre d'hommes déterminés dont on puisse constater positivement les désirs. C'est l'émanation d'esprits mobiles et innombrables soumis à une continuelle fermentation. Autant vaudrait entrer en compromis avec la vague qui se brise sur le rivage, comme si son écume ne devait pas bientôt être remplacée par une autre, que de vouloir contenir les irruptions de la multitude sur le pouvoir qui la régit, en lui cédant sans cesse. Il serait facile de démontrer, car cela est aussi clair que le jour, que si le principe des concessions à la voix populaire était jamais mis en action d'une manière assez générale pour que la majorité numérique d'une nation fût réellement investie du pouvoir suprême, aucune société ne pourrait se maintenir. On ne saurait douter que la majorité d'une nation est toujours plus ou moins hostile à la loi; d'où il résulte que, dans chaque système social, il existe un principe permanent de dissolution, qui, s'il n'était pas contenu, produirait dans les sociétés des bouleversemens qui renaîtraient sans cesse et finiraient par les détruire. Mais ce mal, comme tous ceux qui résultent des conditions nécessaires de notre existence, a dans lui un correctif et un remède. Avant que l'anarchie n'ait tout détruit, une réaction s'opère. La multitude des timides et des faibles, effrayée de se trouver à la merci des féroces et des forts, cède avec joie une liberté

anarchique à quelque esprit puissant comme prix de sa protection. C'est ainsi que la France, pour échapper à un gouvernement orageux et imbécille, se précipita dans les bras de Napoléon, accouru d'Égypte pour maîtriser ses tempêtes.

Tel est le cycle que toutes les sociétés humaines sont peut-être destinées à parcourir; mais nous ne sommes pas de simples marionnettes emportées par un pur mécanisme sur lequel nous ne pouvons pas exercer de contrôle. Il appartient à chaque génération d'accélérer ou de retarder ses propres progrès, et de rendre les changemens inévitables doux et inoffensifs, au lieu de sanguinaires et désastreux. Chacun de nous est destiné à subir ce choc mortel qui doit nous détacher, pour l'éternité, des intérêts et des passions terrestres. Cependant nous savons tous qu'il dépend de nous d'accélérer ou de retarder cette catastrophe et de rendre le déclin de notre vie tranquille et même joyeux. Il n'existe pour chaque société qu'un seul moyen de jouir le plus longtems possible de la plus grande somme de prospérité dont ses institutions la rendent susceptible, c'est que la portion gouvernementale, secondée par les hommes sages de tous les ordres de citoyens, fasse les efforts les plus persévérans pour maintenir la sainteté des lois et l'inviolabilité des droits acquis. Nous venons de voir que les atteintes portées aux ordres privilégiés à Athènes et à Rome avaient en même tems frappé d'un coup mortel la liberté. La leçon n'est ni locale, ni temporaire; les faits sont seulement un développement du grand principe qui régit les affaires humaines: c'est que, dans chaque état, il faut qu'il existe un pouvoir modérateur et opposé aux innovations; un parti en possession du pouvoir et un parti qui veut l'obtenir. Ce dernier n'est pas composé d'un corps unique, mais d'une série indéfinie et qui s'engendre elle-même: lorsque la

première section de cette série s'est emparée du poste désiré, elle trouve des assaillans dans ceux qui la suivaient immédiatement : si le parti qui doit dès ce moment devenir conservateur, transige sur les principes à chaque sommation, il en résultera une succession indéfinie de changemens précipités, avec toutes les horreurs qui en seront l'accompagnement inévitable.

On prétendra peut-être que l'introduction du système représentatif a tellement modifié la politique pratique, qu'il est impossible de juger, d'après les changemens qu'ont subis les anciens gouvernemens, ceux que doivent éprouver les gouvernemens modernes. Le système représentatif a eu sans doute la plus heureuse influence sur le développement de la liberté rationnelle, en donnant les moyens d'étendre à des nations entières des prérogatives qui ne pouvaient jadis appartenir qu'à des cités individuelles (1). Si cependant les corps représentatifs devaient être les délégués serviles des volontés populaires, et seulement un canal pour transmettre à la puissance exécutive les demandes de la multitude, ils constitueraient une forme de gouvernement plus funeste que les démocraties de l'antiquité. Un gouvernement semblable aurait tous les inconvéniens des démocraties les plus absolues, sans offrir aucune des garanties que présentait une assemblée publique du peuple, même sous les circonstances les plus défavorables.

(1) Note du Tr. La Grèce avait le principe d'un système représentatif dans la ligue des Amphictyons. Il est étonnant qu'elle n'ait pas appliqué à ses gouvernemens intérieurs les formes de cette assemblée qui était à la fois un congrès et un concile, puisqu'elle statuait également sur des intérêts politiques et religieux. On trouvera au surplus des renseignemens curieux dans notre avant-dernier numéro, sur ce corps politique qui aurait pu sauver la Grèce, si l'organisation en eût été moins imparfaite. S.

Dans les assemblées populaires les plus orageuses d'Athènes et de Rome, les meilleurs et les plus sages citoyens pouvaient toujours se faire entendre; on laissait parler Aristidès et Phocion, Cicéron et Caton, et ils expliquaient eux-mêmes au peuple leur ligne de conduite. Ces assemblées étaient sans doute beaucoup trop accessibles aux impressions, mais du moins elles l'étaient au mal comme au bien. Mais, dans un corps lié par des mandats impératifs, quelque funestes, quelque insensés que seraient les engagemens contractés par ses membres, il faudrait qu'ils fussent remplis, et les avertissemens les plus sages seraient à peine écoutés. Et qu'on ne croie pas que l'influence des grands hommes que nous venons de citer fût sans puissance. Leurs ennemis étaient obligés d'avoir recours à l'exil, à l'assassinat, pour résister à une force sous laquelle ils auraient fini par succomber, la force accumulée de la justice et de la raison.

Nous n'avons aucune relation, éloignée ou immédiate, avec l'aristocratie de l'empire. Nés dans les rangs populaires, nous gagnons notre pain à la sueur de notre front; et quand bien même le pays serait ébranlé jusqu'au centre par une révolution politique, nos intérêts particuliers n'en seraient pas affectés. Ni nous ni personne ne redoutons la tyrannie du gouvernement anglais. Ses ennemis intérieurs prouvent au contraire tous les jours qu'ils ont une confiance sans limites dans sa mansuétude et sa longanimité. Aussi, bien convaincus que l'*euthanasia* de notre constitution prédite par Hume n'a pas la moindre probabilité, nos craintes ont pris une direction contraire, et comme l'Américain Briscoe, nous croyons que, si la liberté britannique doit périr, ce sera sous le poignard de la démocratie. Il nous eût été facile de choisir nos preuves dans les annales de notre propre pays ou dans celles de la France;

mais les résultats des faits qui s'y sont passés ne sont pas encore entièrement développés ; et les sentimens nationaux ou de parti auraient pu altérer l'équité de nos jugemens. Nous avons donc préféré en appeler aux souvenirs de ces morts puissans, dont toute la carrière vertueuse ou coupable, glorieuse ou infâme, est développée devant nous. En présence de leurs sépultures, toutes ces misérables jalousies de pays, de faction, s'évanouissent, et c'est avec candeur que l'on interroge leurs souvenirs pour y trouver la vérité.

La liberté est le principe vital de tout véritable système politique, comme l'oxigène est celui de l'air atmosphérique ; et cependant la physique nous apprend que quatre parties sur cinq de cette atmosphère sont contraires à la vie, et ne pourraient pas être respirées une minute sans donner une mort soudaine. Une des lumières de notre tems, si malheureusement éteinte par une mort prématurée, un des hommes qui, de nos jours, a le plus donné d'impulsion aux sciences naturelles, Sir Humphry Davy, surpris de cette forte proportion d'influences malfaisantes dans l'air respirable, supposa que le moyen de maintenir la santé et de prolonger l'existence, serait d'augmenter dans l'air les élémens vitaux et de réduire les autres. Il en fit l'épreuve, et se procura un corps gazeux qui contenait une bien plus forte proportion d'oxigène que l'air atmosphérique. Le philosophe aspira d'abord avec délice cette substance vivifiante : son sang circula plus rapidement, un bien-être inaccoutumé se fit sentir dans toutes les parties de son corps, de glorieuses visions brillaient devant ses yeux ; mais bientôt ce bien-être s'évanouit ; des mouvemens spasmodiques bouleversèrent ses traits ; chacun de ses membres s'agita spontanément ; il perdit la conscience de lui-même, ou du moins le seul sentiment dont il pût

encore se rendre compte, c'était un appétit insatiable pour la substance fatale qui l'avait énivré, et qui l'eût fait tomber dans une inévitable frénésie, si on lui eût permis de l'aspirer encore.

(*Quarterly Review.*)

Puissances Intellectuelles de notre Age (1).

N° X.

SHELLEY.

La plupart des jugemens humains sont erronés ; souvent, pour obtenir la vérité complète, il suffit de croire précisément le contraire de ce que l'opinion vulgaire et accréditée sanctionne et autorise. Dans ces matières même, que les plus grands philosophes ont discutées, secouées, pour ainsi dire, en tout sens, et passées au tamis de la critique, rien de plus rare qu'une opinion saine, une sentence raisonnable, une idée parfaitement juste. Comment en serait-il autrement ? Nos amis, nos intimes, nos plus proches parens, nous les jugeons mal, nous sommes mal jugés par eux ; non-seulement les objets sont recouverts, si je puis le dire, de leur propre obscurité ; mais le voile de nos passions et de nos intérêts double ces ténèbres ; nos habitudes et nos prédilections les augmentent ; un immense nuage se forme, une atmosphère de mensonge enveloppe toutes choses.

L'athéisme de Spinosa est devenu proverbe. Cet homme, que l'idée du Dieu omni-présent possédait et enivrait, a été regardé comme le chef d'une école qui détruisait l'idée et le culte de Dieu. Ce juif qui voyait l'Être-Suprême partout ; on a écrit, on a répété qu'il ne croyait pas à l'Être-Suprême. Son panthéisme profond et erroné, mais sublime, a été

(1) Voyez les numéros 1, 2, 4, 5, 6, 7, 8, 9 et 11 de la Revue Britannique (nouvelle série).

transformé en négation absolue de la cause première. Son tort était de ne pas distinguer la nature et l'homme de Dieu ; on a prétendu qu'il effaçait Dieu de l'univers. On ne peut pousser plus loin les abstractions d'une piété sans bornes, sans règle et sans raison, d'une foi aveugle que sa propre ardeur égare et séduit. Eh bien ! ce mystique a passé pour athée.

Un autre athée de même nature, c'est-à-dire un mystique panthéiste, homme de génie, a causé récemment un grand scandale en Angleterre. *Percy Bisshe Shelley*, frappé de l'anathème des dévots, s'est exilé volontairement de sa patrie. Il a été rejoindre en Italie lord Byron, proscrit comme lui, et sous les yeux duquel il est mort.

C'était un étrange génie, une intelligence brillante et incomplète, un esprit séduit par l'anomalie, l'exception et le paradoxe, un poète ennuyé de la formalité pédantesque des mœurs anglaises, un philosophe fatigué des lieux-communs de nos écoles et de nos salons. Il s'est précipité par dédain, par audace, par impétuosité, par goût, par besoin de la nouveauté, peut-être de la renommée, dans des systèmes bizarres, dans des théories inconnues, dans des espaces inexplorés. Il ne s'est pas contenté du scepticisme ironique, violent, contradictoire, auquel lord Byron a prêté tant d'éloquence. Il lui a fallu une vaste et vague théorie, où son imagination pût plonger à loisir, où son adoration de la nature pût trouver à se satisfaire. Spinosa, panthéiste algébrique, avait démontré par *a* plus *b* que Dieu est partout, et que ce grand corps de l'univers, animé du souffle créateur, participe de l'essence divine. Shelley, poète métaphysicien, créa un panthéisme philosophique et sentimental ; sa sympathie intime, profonde, avec la nature animée et inanimée, transforma le monde en une œuvre d'amour, que cette puissance harmonique, secrète et tou-

jours présente, soutient et conserve éternellement. Tel est son athéisme. C'est une adoration du Tout-Puissant, considéré dans la nature comme ame universelle, comme existant et respirant dans tous les êtres.

D'où venait donc, de quel principe émanait ce système étrange, mais brillant et poétique, dont les amis et les ennemis de Shelley lui ont fait un crime? de sa piété même, dont l'exaltation le trompait. Une piété naturelle et profonde vivait en lui. Une tendresse religieuse qui s'étendait à tout, était, pour ainsi dire, le fond de son ame, le mobile de sa pensée. Elle se reproduisait dans tous ses rapports avec ses semblables, avec la nature, avec ses proches, envers ses amis, envers les étrangers; l'insecte de la forêt et la feuille de la plante étaient pour lui des êtres contemporains, concitoyens, des frères chéris. Un brahmanisme doux et contemplatif l'animait et l'inspirait. Quand il médisait des religions et du Dieu cruel, dont elles ont inventé l'image, ce n'était pas à Dieu qu'il s'attaquait, au grand moteur de l'univers, mais à cette vulgaire et tyrannique idole, création de l'ignorance et de la stupidité, dieu barbare, si souvent invoqué. Trop vivement indigné de cet abus, trop irrité contre les malheurs qui en ont été la suite, Shelley ne s'apercevait pas que la foule, en le voyant battre l'idole en ruine, se méprendrait sur son dessein et ne reconnaitrait en lui que l'ennemi du Dieu suprême. Imprudent et impétueux dans l'expression et le développement de ses paradoxes, il blessait la masse des hommes, toujours amoureuse du lieu-commun, et la choquait moins encore par ses idées que par la forme hardie dont il les revêtait. Nous ne défendrons pas ici sa méthode d'attaque, nous n'excuserons pas cette impatience, cette colère, cette violence, ce mépris des axiomes reçus, cette amertume hostile qui se plaît à outrager le bon-sens et même les pré-

jugés vulgaires. Le vrai philosophe suit une autre route ; il est plus doux et plus compatissant aux faiblesses de notre intelligence. Il ne s'arme pas d'un mécontentement et d'un dédain si constant ni si acerbe ; il est plus bienveillant dans son propagandisme, plus tolérant dans sa lutte, même avec l'intolérance.

Une grande partie des malheurs et des chagrins dont sa vie fut abreuvée, n'a pas eu d'autre source. Ami sincère de la nature, de la vérité, de l'humanité, croyant, avec une ardeur et même une sorte de fanatisme extraordinaire, à l'existence d'une « grande cause idéale, » comme il la nommait dans son idiome propre ; il se laissait précipiter vers tous les excès de la pensée la moins sage et de la déclamation la plus imprudente, par une passion intellectuelle, par la rage du paradoxe.

Penser et parler comme les autres hommes lui était impossible : la nouveauté le séduisait toujours. Pour qu'une idée lui plût, il fallait qu'elle fût individuelle, non-seulement émanée de son esprit, mais contraire à la croyance commune ; non-seulement originale, mais hostile et irritante pour les autres. C'est là le système du libre examen poussé jusqu'au délire, l'esprit de protestantisme devenu fureur, le besoin de l'opposition converti en frénésie. Aux yeux de Shelley, il suffisait qu'une chose fût antique et accréditée, pour être sans valeur. L'exemple, l'autorité, l'opinion, la voix publique, au lieu d'être pour lui des témoins et des gages, ne lui offraient que des raisons de méfiance. Tout paradoxe était vrai, par cela seul que c'était un paradoxe. Toute vérité prouvée devenait douteuse, par cela même qu'on l'avait prouvée. Sanction des tems, approbation des sages, consentement et unanimité du genre humain ; autant de preuves évidentes contre la justesse d'une opinion admise. Le nom de scepticisme ne con-

vient plus à une telle bizarrerie : Shelley ne doutait de rien ; il croyait aveuglément le contraire de ce que tous les hommes croyent et avouent. Son symbole de foi était une négation éternelle : et ne pouvant nier ce Dieu puissant, que lui révélait un sentiment de piété intime, il le transformait en ame du monde, en génie d'amour et de sympathie ; trouvant ainsi moyen d'échapper à la fois au matérialisme et au déisme, pour se réfugier dans une croyance qui lui fût propre et qui n'appartînt qu'à lui.

Il prêtait ainsi des armes aux antagonistes de l'examen, de la raison et de la philosophie. Voyez, disaient-ils, ce philosophe insensé, cet Empédocle qui insulte au monde. Gardez-vous bien de l'imiter ; les abus qu'il attaque valent mieux que les théories qu'il préconise et qu'il protège. Nos préjugés sont préférables cent fois à ses théories nouvelles ; notre égoïsme est moins dangereux que son extravagance ; notre aveugle et passive crédulité, que son excentrique folie ; notre soumission illimitée, que son indépendance et sa révolte.

Telle est la réaction inévitable qui suit tous les excès. L'histoire n'est que l'oscillation perpétuelle de l'homme entre deux extrémités opposées. De la servitude naît la licence ; la licence crée à son tour la servitude. Le crime et le malheur des hommes exagérés, c'est d'ouvrir la voie à l'exagération contraire.

Pourquoi donc ranger parmi ses ennemis, non-seulement les vices, mais les vertus, non-seulement les préjugés funestes, mais les opinions utiles ? Pourquoi prêter à la sagesse les couleurs de l'impiété, de la licence et du délire ? C'est l'étouffer en prétendant la servir. C'est renforcer les impénétrables remparts dont s'environnent la superstition et le mensonge. C'est diminuer les chances de succès sur lesquelles peuvent compter la liberté et la raison. Voilà ce

que l'on doit reprocher à M. Shelley, tout en repoussant les accusations et flétrissant les folles invectives dont ses ennemis l'ont accablé.

C'était un homme honnête, courageux, loyal, sans égoïsme, sans charlatanisme, sans malveillance. Logique dans ses erreurs, il conformait sa vie à son système et modelait ses actions sur ses théories : conséquent avec lui-même, cette sévérité lui coûta cher. Candide, et paradoxal; sceptique dans ses opinions et ascétique dans sa vie; aristocrate par naissance et par habitude, et simple comme un apôtre dans sa vie privée; vous chercheriez difficilement un autre exemple de tant de contradictions mêlées et confondues. Son extérieur répondait à sa bizarrerie, à l'anomalie de son intelligence et de son caractère. Grand, débile, d'une taille élancée et souple jusqu'à la faiblesse, le front couronné de cheveux grisonnans, quoiqu'il eût à peine atteint sa trentième année, quand il est mort; d'une constitution prédestinée à la consomption et à l'étisie; il avait la parole aiguë et peu sonore, le regard brillant d'une lueur étrange, les joues colorées d'une teinte pourpre sur un fond pâle, les traits alongés, sans énergie et sans concentration, peu agréables si vous le regardiez de profil, et révélant à l'observateur une débilité d'organisation incurable. Mais si vous vous arrêtiez devant lui et que vous le vissiez en face, je ne sais quelle expression douce, résignée, séraphique et cependant résolue, vous donnait l'idée d'un apôtre, de saint Jean-Baptiste par exemple, ou de cet ange dont Milton nous parle :

Beau, calme, bienveillant, qui tenait dans sa main
Le rameau couronné de flammes rougissantes.

Je me souviendrai toujours de l'avoir entendu, au milieu de la cathédrale de Pise, s'écrier avec l'émotion la

plus profonde et la plus sincère : « Quelle religion sublime pourrait émaner du christianisme, si l'on voulait la fonder sur la charité, au lieu de la fonder sur la foi ! » Sa vie contemplative, son dédain pour les recherches du luxe, son indifférence pour tous les plaisirs, correspondaient bien avec ce système, ou plutôt en étaient le résultat immédiat. Il n'avait pas d'autre jouissance que de se laisser entraîner au cours d'un fleuve, et de guider lui-même le bateau qui le portait. Ce mélange de travail et de repos lui semblait délicieux. Des études profondes et métaphysiques, quelques expériences de physique et d'histoire naturelle occupaient ses loisirs. Le comparer à un brahmane, ce n'est pas chercher une définition vague, c'est le peindre et l'analyser tout entier. Homme consciencieux et plein de noblesse, né pour être réformateur, auteur de schisme, chef de secte, et que son époque n'a pas dû ni pu comprendre.

Il est né en 1792, d'une famille noble du comté de Sussex. Étudiant à Éton et à Oxford, il se distingua, non-seulement par la bizarrerie solitaire de ses penchans et par une mélancolie peu commune dans l'adolescence, mais par sa révolte de jeune homme contre les honteuses punitions infligées alors par les professeurs à leurs élèves. L'indigne barbarie de cette coutume (1) fit sur son ame une impression profonde dont il a conservé le souvenir dans de beaux vers :

« Ami bien cher, je me rappelle clairement le premier jour, où l'esprit de mon adolescence brisa ses langes puérils, et se fit jour à travers les ténèbres qui cachent l'univers aux regards de l'enfant. Quelle heure que celle où ma pensée s'éveilla !

(1) *To fag*, est le terme technique, dont on se sert encore en Angleterre pour indiquer ces cruels châtimens que la décence réprouve et que l'humanité repousse.

» C'était un matin au mois de mai. Je foulais le gazon scintillant de rosée : je pleurais et ne savais pourquoi. L'air était frais ; la nature pénétrait au fond de mon ame. Un bruit frappa mon oreille ; hélas ! d'une école voisine, jaillissaient des lamentations d'enfans ; écho et symbole du monde, où je ne devais trouver un jour que des tyrans et des esclaves.

» Je joignis les mains ; j'étais plein de surprise : je regardai autour de moi. Personne ne me voyait, nul ne pouvait rire de mes larmes ; elles coulaient sur la terre chaude ; elles humectaient le gazon brillant de verdure ; et j'étais seul.

» Ah ! m'écriai-je, l'injustice et la tyrannie sont trop affreuses !
» Je serai juste, et sage, et doux, et libre ; puisse Dieu m'en
» prêter la force ! Le fort tyrannisant le faible me cause trop
» de douleur ; et ce sentiment ne s'effacera pas ! »

» Je réprimai donc mes larmes ; mon cœur se calma ; une audace paisible s'empara de moi. Et c'est de cette heure que date ma vie. Depuis ce moment, ma pensée sérieuse, ardente, chercha le savoir réel et creusa des sources inconnues. Tout ce que les bourreaux de mon jeune âge m'avaient appris, je le méprisai. J'allai puiser ailleurs ma force et ma puissance. J'allai tremper dans une onde plus profonde l'armure qui devait me protéger dans mes combats au milieu du monde. »

Une lutte inégale s'établit entre les maîtres de Shelley et le jeune rebelle, qui dès-lors ne cessa plus d'être en butte à leur animosité, de combatre leurs principes et même de réfuter leurs argumens. Si une question lui était proposée, vous étiez sûr qu'il la résoudrait dans le sens contraire aux doctrines de l'université. Ainsi se développa son amour du paradoxe ; ainsi se forma le tissu bizarre de sa pensée ; ainsi se préparèrent et sa vie et son génie anomaux. On le chassa du collége : acte de tyrannie sans égal et sans excuse. Ses maîtres, pour le punir d'avoir raisonné autrement qu'eux, détruisaient son avenir, et le jetaient dans le monde, sans ressources, flétri d'avance par une expulsion

ignominieuse, marqué d'un sceau de réprobation et d'anathème. Quelle épreuve pour une jeune tête ardente et mystique! Shelley subit toutes les conséquences de cette injuste exclusion : il se créa pour son propre usage un code de moralité spécial, austère, une loi d'équité permanente et irréfragable. Dans les circonstances peu importantes, comme dans les grands événemens de sa vie, ce fut là son seul guide. Qu'on le blâme, rien n'est plus facile ni plus permis : mais que ceux qui jettent la pierre à la femme adultère veuillent bien s'interroger! Qu'ils se consultent et se demandent si, pour satisfaire à un scrupule, pour agir d'après un principe, pour être fidèle à une théorie, ils rejetteraient un immense héritage? C'est ce que notre poète a fait. Don Quichotte de sa propre croyance, il n'a pas dévié jusqu'à sa mort; il a été le martyr de ses théories. Un mariage disproportionné, résultat de la même abnégation chevaleresque, le plongea dans le chagrin et fut suivi d'un divorce. Shelley épousa en secondes noces la fille de Godwin (1), dont il admirait les ouvrages, dont les idées paradoxales l'avaient séduit, et dont l'intelligence mâle et les vertus auraient pu adoucir et embellir sa vie, si un événement tragique n'était venu en troubler le cours. Sa première femme, dont l'esprit faible et le cœur étroit n'avaient pas pu le consoler ni le comprendre, se noya dans un étang, immédiatement après la célébration du second mariage.

Un romancier qui voudrait déduire logiquement les résultats moraux de la fausse direction suivie par l'infortuné Shelley, n'inventerait rien de plus instructif que

(1) Auteur de *Caleb Williams*. Voyez son portrait dans notre première série.

cette vie, cette longue et inégale lutte d'un homme contre la société.

Sa première femme lui avait laissé deux enfans; dès qu'il eut publié ses ouvrages, où le christianisme est, sinon attaqué de face, du moins accusé sous quelques rapports, la loi lui enleva la tutelle de ses enfans; loi barbare, indigne d'un peuple si fier de ses mœurs domestiques; iniquité atroce qui pourrait rendre orphelins les fils de Condorcet ou de Hume, de Gibbon ou de Jean-Jacques. Shelley, pénétré de douleur, quitta le comté de Buckingham où il demeurait et où les pauvres le regardaient comme leur providence, pour aller s'établir en Italie avec sa famille.

Ce fut là qu'il connut lord Byron, dont le génie plus positif et moins spéculatif est aussi bien plus achevé. Voué à la cause de toutes les révoltes contre toutes les tyrannies, il partagea la joie folle et prématurée dont la révolution de Naples enivra les amis des peuples. Nous citerons une admirable ode, que lui inspira ce réveil passager d'un peuple trop amolli pour être libre.

ODE A NAPLES PENDANT SA RÉVOLUTION.

« Sous le grand œil du ciel, que nulle paupière ne clôt jamais, il n'est pas de cité plus belle que toi, ô Naples! Vers toi volent les pensées voluptueuses des hommes, comme le sang afflue vers le cœur. Pantelante de plaisir, comme une Bacchante nue, ville élyséenne, devant toi s'apaisent, enchantés, les orages du ciel et de la mer; les flots et les airs charmés s'endorment d'amour autour de toi! capitale magique de cet Eden en ruines, l'Italie; syrène de cet océan, perdue long-tems pour la liberté, reconquise aujourd'hui, mais à demi conquise! salut!

» Vérité! justice! espérance! Puissent-elles te protéger! Tu

seras grande alors. Ne crains rien ; fixe un regard calme sur les maîtres qui viennent t'écraser ; ils rentreront dans leurs ténèbres Cimmériennes ! Ne crains rien ! Ton égide rayonnera de feux qui les éblouiront et les tueront. Regarde ! ne crains rien ; quand le lâche voit son despote, il sent s'affaiblir son courage ; mais cette vue enhardit, affermit le cœur du brave. Oublieuse de tes voluptés, force ces soldats bardés de fer à retourner sur leurs pas ! Qu'ils aillent dévorer leurs maîtres comme la meute d'Actéon le dévora.

» Salut ! nations ! salut !

» N'as-tu pas entendu, ô Naples ! la voix vibrante de l'Espagne éveillée ! La voilà, elle, elle-même, la fille des superstitions, qui s'agite et s'émeut ! De l'île de Circé jusqu'aux froides Alpes, l'éternelle Italie s'est ébranlée. Italiens, une immense joie s'empare de votre mère, qui tressaille et espère enfin son indépendance. L'allégresse brille dans ces flots mobiles, pavé éclatant du désert de Venise. Le vent qui souffle entre les tombes des vieux Génois, murmure : *Où est Doria ?* Milan, long-tems frappée de torpeur par le serpent dont les Visconti ornent leur écusson, Milan va se lever et écraser son bourreau. Voici le signal ! vérité ! justice ! espérance ! salut ! Protégez l'Italie, et Naples qui a sonné le réveil !

» Florence, ville que le soleil aime, tu attends la liberté et tu palpites d'espoir ! Rome, autrefois reine par la puissance, reine aujourd'hui par la beauté, vieil athlète endormi, tu vas déchirer l'aube du prêtre, et courir au triomphe ! Vérité, justice, espérance ! Votre défaite a long-tems affligé le monde ; long-tems l'heure de vos victoires, ruse, artifice, violence, a sonné pour nous désespérer ! Que le moment de l'équité vienne ! Que l'humanité se réjouisse !

» Les géans marchent. Les entendez-vous ? les géans armés contre les dieux éternels ! Ils sortent de leurs cavernes du nord, comme l'ouragan de ses cavernes ; ils s'élancent par milliers ; ils dévorent la terre ; ils se la partagent. Leurs étendards flottans déploient aux feux du jour les emblèmes de l'orgueil barbare ; les voici ! la suave lueur de l'éther d'Ausonie fait resplendir leurs

baïonnettes ; et la clarté de l'airain souille cette atmosphère, dont l'Italie est environnée. A travers ce beau ciel, retentissent de dissonantes clameurs : le silence et la mélodie meurent sous ces menaces farouches. Les rois du septentrion font marcher leurs légions nombreuses, mille tribus esclaves, mille peuples sans nom, mille castes sans lois : meutes dévorantes, loups affamés, foulant aux pieds nos vieilles gloires, écrasant dans leur marche nos colonnes monumentales, flétrissant nos antiques souvenirs, assouvissant leur furie sauvage, comme un monstre s'acharne sur le cadavre de la beauté mourante : les dévastateurs ! les voilà, qui tombent à flots, du sommet des Alpes aériennes ! C'est le chaos, c'est le néant, qui se précipitent sur la création. Ils viennent ! les champs blanchissent, les ossemens s'amassent ; les cités brûlent ; les torrens roulent sanglans.

» Viens défendre ta fille, ô grand génie, ô créateur, père de la vie, amour ! toi qui, des profondeurs du monde, le régis et le modèles ! toi qui animes d'un souffle brûlant tout ce que la terre italienne renferme d'êtres et d'objets insensibles ! toi qui as développé autour d'elle ce ciel admirable ; toi qui respires dans ces rocs, dans ces cavernes, sur ces monts, dans ces flots dorés ! toi dont le trône est cette belle étoile qui luit à l'horizon sur l'Adriatique ! Génie de l'amour ! éveille-toi, défends ta fille ! Que chacun de tes rayons soit un éclair qui tue ! Que ta rosée fécondante soit poison ! que ta voûte azurée soit la voûte d'une tombe ; ils veulent, ces tyrans, faire de ta patrie la plus chère un tombeau et une ruine : qu'ils succombent !

» Ou plutôt, embrase tes enfans de tes flammes les plus vives. Que tes ardeurs sympathiques les réunissent pour l'œuvre commune ; qu'ils s'élèvent sous tes auspices ! Comme l'onde orientale resplendit sous tes feux, qu'ils s'échauffent de tes rayons ! qu'ils renaissent ! qu'ils soient hommes ! Alors fuiront devant eux les hommes de proie, que le nord vomit sur leurs rivages ! moins rapides, les nuages se dissipent sous le soleil ; moins hâtées fuient les antilopes que le léopard poursuit ! Génie, ame du monde ! ah ! du moins si tu ne réponds pas à mes prières, que la cité de ton culte, que Naples soit libre ! »

L'austérité, la réflexion, le poids des pensées et des mots manquent peut-être à ce dithyrambe sublime, dont l'élan, la verve, le coloris, l'ardent et poétique enthousiasme frapperont tous les lecteurs. Une autre ode, intitulée aussi *Naples*, est plus pure et plus parfaite; l'illusion n'y règne pas; une expérience chimérique ne l'anime plus; le poète s'y montre tel que Dieu l'a fait, mystique, tendre et triste.

UNE SOIRÉE DE NAPLES.

« Le soleil brûle; le ciel étincelle; les flots brillent, se pressent, frémissent. Sur les îles bleues, sur le front neigeux des monts, le soir répand sa pourpre transparente. Les vents, les oiseaux, les vagues, les airs, le murmure lointain de la cité même; grand concert de délices; toutes ces voix semblent douces, tendres et pures comme les voix de la solitude.

» D'ici je vois cette plaine de l'océan que nul pied n'a foulée; et ses guirlandes marines, pourpres et vertes; et ses vagues qui se brisent sur la rive en milliers d'étincelles chatoyantes. Je m'assieds ici, seul, sur le sable; le rayon qui émane des flots, l'éclair de l'océan se joue autour de moi. Son rhythme mesuré frappe mon oreille. O délices! si un cœur ami ressentait ce que je sens!

» Ici du moins le désespoir est doux comme ces flots, doux comme cette brise. Je puis me coucher et m'endormir ici, comme l'enfant fatigué s'endort. Je puis pleurer sans amertume, et voudrais voir s'écouler, avec ces larmes, une vie triste que j'ai soufferte, qu'il faut souffrir encore. Le dernier instant viendrait me saisir comme un agréable sommeil: et qu'avec bonheur je sentirais ma joue se refroidir sous cet air encore brûlant, mon sang marcher plus lentement; qu'avec plaisir j'entendrais le dernier murmure monotone de la mer endormir ma pensée expirante!

» Plaintes déplacées! Mon cœur, vieilli trop tôt, insulte par ses douleurs une soirée si belle. Peut-être, si je mourais, quelques ames déploreraient ma mort; ainsi je te pleurerai, belle

soirée, mais sans regret : quand ta gloire pure et ta beauté sans tache se seront éteintes avec le soleil couchant, ton souvenir joyeux et doux ne quittera pas ma pensée, il y vivra comme un bien ineffaçable, comme une volupté présente. »

On connaît la mort tragique de Shelley, qui se noya involontairement dans l'Adriatique, et dont lord Byron et un de ses amis déposèrent sur un bûcher et réduisirent en cendres les restes mortels, sur le rivage de la mer. Aucune cérémonie funèbre ne se fût mieux accordée avec les idées, la vie et la poésie de cet homme extraordinaire, de ce rêveur mystérieux, dont les débris allèrent se mêler aux vents qu'il avait chantés, aux ondes qu'il avait aimées, aux fleurs dont le parfum l'avait charmé.

Si nous cherchons à l'apprécier comme poète, il sera impossible de lui refuser le génie, l'ame, le coloris, la grâce, la flexibilité, la profondeur du talent. Les fragmens que nous avons traduits plus haut suffiraient pour le classer parmi les hommes les mieux doués sous ces divers rapports. Mais hélas ! un mal secret, une fièvre interne, qui dévorait sa vie, flétrirent le génie rare dont la nature l'avait doté. Astrologue de la poésie, il sacrifia d'immenses facultés sur l'autel d'une théorie panthéistique et d'une métaphysique grandiose, mais vague.

(*Edinburgh Review.*)

—

ARCHITECTURE
RURALE ET DOMESTIQUE
DES ANGLAIS (1).

L'ARCHITECTURE d'un peuple est, comme son langage et ses mœurs, le résultat d'une lente et successive aggrégation d'élémens disparates. Ces élémens, d'abord simples et peu nombreux, se mêlent, se confondent, se neutralisent, ou se modifient mutuellement; le climat, les habitudes nationales, le genre de vie publique et privée, les institutions religieuses et politiques, le degré de civilisation, prêtent leur caractère à cette masse d'idées empruntées, qui forment bientôt une architecture nationale. L'homme est condamné à l'imitation. Il se modèle d'après la nature, d'après ses voisins, d'après ses ancêtres, et se croit créateur.

Cette nationalité du style architectonique, il ne faut point la chercher dans les édifices publics, souvent empruntés aux régions étrangères. Des architectes grecs ont couvert l'Étrurie de leurs monumens; des artistes lombards ont érigé les cathédrales du nord de l'Europe; des Musulmans arabes ont laissé en Espagne les traces de leur génie original et hardi. Les goûts d'un peuple, ses vrais penchans, se trahissent par la forme et la destination de ses

(1) NOTE DU TR. Tous nos anciens abonnés reconnaîtront sans doute dans cet article la touche de Walter Scott. C'est une suite de cette série d'articles agricoles que nous avons publiés dans notre première série et qu'on y a lus avec un si vif intérêt. On y retrouvera le même talent pittoresque, le même art de tout décrire, sans affecter aucune des formes convenues de la poésie.

cabanes, non de ses palais; de ses édifices les plus humbles, et non de ses temples. Qu'un roi bâtisse avec le porphyre et l'or le sanctuaire de sa grandeur; qu'il épuise les entrailles de la terre, et mette à contribution les régions les plus éloignées, on le conçoit : mais le citoyen, le paysan, le fermier, se servent des matériaux à leur portée, emploient la brique ou l'ardoise, la pierre ou le plâtre; ouvrent de vastes cours, de longues colonnades, des aires découvertes, des portiques aérés dans les pays chauds; multiplient les moyens de clôture, bâtissent une toiture haute et solide, se garantissent contre les vents et l'orage dans les pays froids; ou élèvent, dans les régions que la guerre désole, de vastes et fortes tours qui les mettent à l'abri du pillage et de la violence.

La convenance et la symétrie (qui n'est qu'une convenance parfaite de tous les rapports soumis à la même loi géométrique): telles sont les grandes règles de l'architecture. L'harmonie, non-seulement des parties entre elles et des parties avec le tout, mais de l'ensemble d'un édifice avec les objets environnans, est, je ne dis pas utile, mais indispensable. Chaque localité possède un type qui lui est propre; ses circonstances spéciales, qui déterminent nécessairement le style architectonique qui doit y être adapté. Blessez cette convenance, détruisez cette harmonie, le but de l'art est manqué.

Voyez cette prétendue cathédrale gothique dont les blanches murailles décèlent la jeunesse, et dont les ogives menteuses voudraient se parer d'antiquité! Comme elle s'associe mal avec les toits plats, les fenêtres carrées, les portes basses, les attiques horizontales qui l'environnent! c'est une dissonnance pour l'œil. Il réprouve cette désharmonie qui le choque; il demande, auprès des églises, les toits gothiques, les fenêtres à cintre pointu, les maisons dont le

dernier étage surplombe, les mascarons grimaçans et les gouttières à longs tuyaux et à gueules béantes. Donnez pour décoration à cette vieille abbaye la grande place de Rotterdam, et vous serez surpris de l'effet que produiront et ses aiguilles élancées et ses frontons pittoresques; mais si vous placez dans une ridicule juxta-position les lignes sévères et correctes, la gravité pure du style hellénique ou romain, à côté de cette poésie fantastique que le moyen-âge taillait dans la pierre et jetait dans les airs (1), vous ne produirez qu'une bigarrure révoltante. L'abbaye et le château, les deux pivots de la société féodale, ont disparu avec le pouvoir du prêtre et du haut-baron. La société européenne s'est empreinte de démocratie et d'industrialisme; toutes les classes se sont nivelées; plus de point culminant et central, plus de domination exorbitante. L'autel et le manoir seigneurial sont de plain-pied avec l'âtre du citoyen et la salle de justice : aussi, remarquez comme nous sommes revenus peu à peu à la simplicité des lignes architecturales. Il y a toute l'histoire d'un peuple dans une rue. Là-bas, les grandes flèches pointues de l'église, monument d'un autre âge; plus près, le palais du seizième siècle, chaos élégant, mélange piquant de tous les styles; enfin nos maisons modernes, à plusieurs étages, de facile accès et de construction légère, toutes horizontales, rectilignes, plus commodes que pittoresques, plus régulières que belles, plus élégantes que riches.

(1) Note du Tr. La place de Notre-Dame, à Paris, offre un exemple assez remarquable de la disparate que l'auteur de cet article relève avec raison. L'Hôtel-Dieu, monument d'un caractère lugubre, auquel les lignes horizontales les plus sévères donnent un aspect tumulaire, s'efface écrasé par les longues colonnes et les ornemens sans nombre dont le double clocher de la cathédrale se pare. L'abbaye de Westminster est aussi entourée d'édifices plats et d'un style monotone.

Cette confusion qui n'est pas sans charme pour le philosophe, et qui parle à sa pensée des siècles écoulés, est très-désagréable à l'œil. Si le sentiment des arts entrait pour quelque chose dans les réglemens de police et les ordonnances de la voirie, rien ne serait plus aisé que de conserver à l'ensemble d'une ville l'intérêt des souvenirs, et d'éviter aussi cette incohérence choquante dont la plupart des places qui environnent une cathédrale offrent un exemple insoutenable. Plus les édifices situés autour d'une vieille église sont empreints d'un caractère monastique, plus la scène acquiert d'homogénéité, plus le regard s'arrête avec plaisir sur cette masse gigantesque et riche d'ornemens, dont le style isolé, au milieu de monumens sans rapport avec elle, paraît annoncer la ruine des sentimens et des idées qui l'ont fait naître. Le *genius loci*, comme s'exprimaient les anciens, repousse cette espèce de profanation. Que dirons-nous de ces chapelles grecques introduites de force dans un quadrangle gothique, de ces péristyles helléniques adaptés à un clocher dentelé, de ces fenêtres palladiennes pratiquées dans une muraille crénelée (1), aux pilastres minces et aux ornemens arabes? cette discordance touche à la barbarie.

L'architecture des villes est soumise à une foule de considérations d'utilité privée qui peuvent en exiler le pittoresque, bannir même de leur sein le culte des souvenirs, et cette nationalité si précieuse par son antique poésie. C'est à la campagne seulement que ce double caractère peut se conserver dans sa pureté. L'imagination s'y joue plus librement; la pensée y retrouve son indépendance. Là, vous n'êtes pas pressé de toutes parts, et cerné, pour ainsi dire, par la boutique et le magasin, par des édifices

(1) Cathédrale de Milan.

dont le seul but est l'utilité, auxquels la grâce et le goût sont étrangers. Si une abbaye gothique nous semble déplacée à côté de Cheapside, un temple grec, au milieu de nos vieilles forêts de chêne anglais, ne forme pas, selon moi, une disparate moins choquante. Notre histoire féodale, nos souvenirs, même notre atmosphère, notre climat, nos bois, nos collines, s'accordent mal avec les lignes du Parthénon et les portiques du Pécyle. A quoi bon ces colonnades qui nous enlèvent le peu de clarté dont le ciel nous favorise? Dans ce pays agreste, mais où les accidens du terrain sont moins fréquens que dans l'Hellénie, pourquoi ces édifices plats, dont la rectiligne monotonie s'alliait si bien avec l'azur vif du ciel et la fécondité capricieuse du sol d'Athènes? Comment nos mœurs modernes, si intimes, si peu semblables aux mœurs de la Grèce et de Rome, ou même du moyen âge, en Italie, pourront-elles se contenter de ces dispositions intérieures, suffisantes pour des hommes habitués à vivre en plein air et à ne chercher qu'un abri nocturne sous le toit de la famille?

Je pense que le vieux style anglais, dont nous possédons de beaux modèles, convient spécialement à nos résidences de campagne. L'église, le presbytère, quelquefois les fermes d'alentour sont là, toutes prêtes, si je puis ainsi parler, à recevoir le nouvel hôte. Vous n'avez plus qu'à faire accorder votre château avec ces grosses touffes de chênes féodaux, avec ces grands gazons touffus et ces vénérables cimes de marroniers, asiles héréditaires de tant d'oiseaux que l'on ne trouble jamais. Tout vous rappelle la vie domestique, patriarchale, rurale, chasseresse, du vieux propriétaire anglais. N'allez pas jeter, au milieu de ces douces images, les souvenirs du paganisme et les symétriques beautés dont la Grèce nous donna l'exemple; elles chas-

seraient d'autres beautés bien plus chères à nos cœurs, la patrie, la nationalité, le souvenir des aïeux. Profitez des caprices de cette architecture irrégulière et fantasque. Grâce à ses tourelles, à ses escaliers nombreux, à sa facile fantaisie, vous pourrez la ployer sans peine à tout ce qu'exige le raffinement du luxe moderne. Vos boudoirs et vos salons, vos salles de billard et vos salles de bain, vos galeries de tableaux et vos cabinets d'étude trouveront aisément place dans les détours et les sinuosités, dans les mouvemens bizarres et inattendus d'un plan que votre goût seul réglera, et que le style classique réduirait à une belle et incommode régularité.

L'histoire complète de l'architecture en Angleterre manque à notre littérature ; ce serait une œuvre pleine d'intérêt et d'instruction. Mais l'erreur commune de l'orgueil moderne est de croire que tout est fait, que notre sagesse et notre génie ont tout épuisé, et que nous avons déshérité nos successeurs de toute gloire à conquérir. Si l'on y regarde de près, on reconnaîtra que la plupart des questions importantes sont encore intactes, et que les questions déjà traitées demandent une main plus habile, un jugement plus sûr.

Avant l'ère saxonne, nous ne trouvons en Angleterre que des huttes de sauvages et des édifices romains. Le soc de la charrue découvre chaque jour des bains, ornés de tessellations (1) curieuses, et des fragmens de sculpture, témoignages du luxe que les maîtres du monde importèrent chez les vieux Bretons. La primitive architecture saxonne ne nous a légué pour monumens que de grandes tours rondes, à deux ou trois étages, grossièrement mais solidement construites, d'un aspect triste, et sans aucune pré-

(1) *Opus tessellatum.* Voy. la maison romaine de M. Mazois.

tention d'art. C'étaient des postes militaires, des abris temporaires, des redoutes et non des maisons. Le Saxon habitait une cabane basse, comme nous l'apprend Guillaume de Malmsbury (1). Ses habitudes étaient agricoles, casanières, plutôt que guerrières. La splendeur romaine, dont un rayon était tombé sur la Grande-Bretagne conquise, s'éclipsa sous ces maîtres ignorans.

Ils n'avaient élevé qu'un petit nombre de ces forteresses; aussi le conquérant normand, lorsqu'il répandit ses hommes d'armes sur ces plaines sans défense, trouva-t-il peu de résistance. Plus habile ensuite que ses prédécesseurs, il s'occupa d'assurer sa conquête, et couvrit le sol de châteaux-forts, destinés à protéger ses soldats, non-seulement contre une invasion, mais contre la révolte toujours imminente d'un peuple frémissant sous le joug nouveau. Ses capitaines et ses camarades d'armes, auxquels il avait partagé les domaines des vaincus, imitèrent leur maître. On força les malheureux habitans de construire eux-mêmes ces forteresses, qui appesantissaient leurs entraves et leur ôtaient jusqu'à l'espoir de les briser. Les guerres féodales augmentèrent l'importance de ces citadelles, qui, vers la fin du règne d'Étienne, s'élevaient au nombre de onze cent quinze dans l'étendue de l'Angleterre. Paisibles et menaçans dans ces tanières inattaquables, les barons bravaient le suzerain et opprimaient le peuple. Un des premiers actes du règne de Henri II fut d'ordonner que l'on ne pourrait dorénavant construire de château sans recevoir la licence du monarque : coup mortel porté à la féodalité. Nous avons conservé la *licence* accordée par Richard II à son chancelier (2). Il lui permet *d'embasteler* (élever des remparts),

(1) *Polychronicon.*

(2) Richard lord Scrope.

de *créneler* et de *machicouler* (faire des *machicoulis*) (*licentia batellare, kernellare* (1) *et machicolare*).

Il y avait une grandeur barbare, mais énergique et puissante, dans cette architecture. La plupart des châteaux étaient de dimensions gigantesques. On conserva l'ancienne tour saxonne, à laquelle on ajouta plusieurs tourelles carrées et rondes, unies entre elles par une chaîne de murailles, qui servait d'enceinte à une cour polygone; une porte, ordinairement protégée par deux grosses tours contiguës, conduisait à cette cour. En avant de la porte d'entrée, on trouvait le *barbican* (2) ou tour avancée qui défendait les approches du château et dominait un fossé et un pont-levis. Des lames de bronze ou de fer épais couvraient la porte massive; et des ouvertures pratiquées dans la pierre de taille laissaient jouer librement la herse, qui s'abattait pour livrer passage. De lourdes consoles ou modillons grossiers (3) soutenaient le parapet, qui s'avançait au-dessus du fossé, et qui était percé de distance en distance, pour permettre aux assiégés de jeter sur les assaillans l'huile bouillante, le plomb fondu et les pierres, dont on se servait dans ces circonstances. Ces ouvertures portaient le nom de *machicoulis*. Du point central du château, s'élevait la grande tour ou la tour de garde, assez souvent exhaussée au moyen d'une colline artificielle; là était le puits; là se conservaient les vivres et les trésors. C'était là que se retirait la garnison, quand elle avait laissé les assiégeans s'emparer des ouvrages extérieurs et qu'elle voulait tenir encore. D'énormes murailles, dans lesquelles l'escalier était taillé, conduisaient à plusieurs étages d'ap-

(1) *Crenellare*. Voy. *Glossaire* de Ducange.

(2) Échauguette, dans le style moderne.

(3) Corbels, *encorbellemens*.

partemens que l'on n'habitait guère qu'en tems de siége. En un mot, la vie toute guerrière de cette époque se reproduit admirablement dans ces constructions puissantes qui ne sont faites que pour la guerre. Les châteaux de Caernarvon, Tunbridge, Conway, Carisbrook et Caerlaverock, ont conservé une partie de leur rudesse originelle et quelques débris de cette architecture presque cyclopéenne.

Vers le règne d'Édouard III, on vit commencer une révolution dans le style d'architecture en usage jusqu'alors. On essaya, pour la première fois, de joindre, à la force des murailles et aux combinaisons destinées à protéger les places de guerre, une certaine élégance, une certaine recherche. L'ancienne citadelle s'élargit, se développe, se change en une demeure habitable. Les cours se multiplient. Dans une première cour ou avant-cour, on place les écuries et les appartemens nécessaires au service. Une seconde cour intérieure s'environne de galeries, de salles splendides, d'appartemens spacieux. C'est là qu'est la salle du banquet; c'est là qu'on demeure et que l'on reçoit. Une civilisation plus avancée se fait déjà reconnaître dans cette disposition. L'on peut communiquer d'une chambre à l'autre. Les fenêtres, toujours exhaussées, ont vue sur la cour. Les ornemens intérieurs sont magnifiques. Au dehors, c'est toujours la citadelle; au dedans, c'est déjà le château.

Tel est le beau palais de Windsor, œuvre de Henri III (1), roi trop peu vanté, auquel l'Angleterre doit tant de reconnaissance. La forteresse est toujours isolée du château proprement dit, dans les constructions de cette époque. Nous

(1) Henri III fit faire beaucoup de progrès à la civilisation de l'Angleterre.

citerons, parmi les plus beaux modèles de ce genre d'architecture, les châteaux de Warwick, Ludlow, Spofford, Harewood, Aldwick, Kenilworth, et surtout le château de Ragland, véritable chef-d'œuvre sous le rapport de la solidité, et de cette espèce d'élégance chevaleresque, qui s'allie, d'une manière si étrange et si pittoresque, aux convenances spéciales de l'ancien château-fort.

Mais le tems s'écoulait et changeait les mœurs, dont la révolution permanente entraîne tout après elle. Le règne de la force céda peu à peu au règne de la loi. La prépondérance de la couronne, l'opulence croissante des classes industrieuses, donnèrent à la société une forme nouvelle. Le pennon et la hache d'armes ne furent plus les seuls points de ralliement des citoyens. Ils eurent aussi leurs murailles et leurs tours de défense. La bourgeoisie s'organisa. La main de fer de la féodalité perdit sa force. Si l'on excepte les cantons limitrophes de l'Écosse et de l'Angleterre, où le carnage fut permanent, partout s'élevèrent des manoirs paisibles, faits pour recevoir des habitans, et non pour résister à un assaut. Les créneaux et les machicoulis ne furent plus qu'un ornement héréditaire. On s'occupa d'augmenter la commodité, non la force militaire de l'édifice. On conserva la herse et la porte d'entrée, quelquefois une ou deux tourelles, que l'on ne pouvait construire sans avoir obtenu la licence royale. Mais les fenêtres s'abaissèrent jusqu'au niveau du sol; elles ouvrirent sur des jardins ou sur le parc, entouré d'un mur et d'un fossé. On prodigua les ornemens, on multiplia les salles; les deux cours s'embellirent de portiques et de pilastres : c'était la transition de l'époque antécédente, où l'on ne connaissait encore que des citadelles, à l'époque postérieure, où l'on abandonna le style crénelé pour construire des palais à l'italienne. Il est facile de reconnaître un tems

déjà plus calme, où l'on cherche à jouir de la vie, où la guerre civile n'est plus l'état normal de la population, où un sentiment de sécurité se mêle déjà aux coutumes féodales qui vont s'éteindre.

Les plus beaux de ces palais fortifiés, ordinairement de forme quadrangulaire, sont les châteaux de Wingfield, dans le Derbyshire, de Cowdray, dans le comté de Sussex, de Kelmingham, dans le comté de Suffolk, de Penshurst, dans le comté de Kent, de Deene, dans le Northamptonshire, et de Thornsbury, dans le Gloucestershire. Je n'hésite pas à regarder ces édifices comme des modèles de bon goût, de convenance, et comme signalant le premier pas de notre architecture vers son ère la plus remarquable.

Ce genre d'édifices diffère peu des résidences monastiques de la même époque et de celle antérieure. Alors l'abbé suzerain rivalisait en magnificence avec le baron : c'était chez les ecclésiastiques puissans que se trouvaient les seules recherches de luxe que ce tems comportât encore. Les premiers, ces habitans paisibles des oasis que l'on appelait monastères, et qui échappaient aux désastres de la guerre universelle, introduisirent dans la vie privée les raffinemens que le chevalier couvert de fer leur emprunta ensuite. Quand le despote Henri VIII les dépouilla de leurs propriétés bien ou mal acquises, et punit des vices par un crime, on fut étonné de l'élégance et de l'aisance que ces saints pères avaient fait fleurir dans leurs prisons. Cette violence qui les accabla tous, innocens et coupables, et les enveloppa dans la même catastrophe, offrit aux regards du vulgaire un spectacle inattendu; leurs brillans asiles n'excitèrent pas seulement la cupidité du monarque et la jalousie des laïques, ils répandirent dans le monde séculier un goût de bien-être et un besoin de jouissances qui porta bientôt ses fruits. Les

courtisans, auxquels on distribua ces riches dépouilles, vinrent habiter les monastères, ils eurent peu de réparations à faire et de changemens à y opérer pour les rendre propres à leur nouvelle destination.

Grâce à ces usurpateurs du bien d'autrui, nous avons conservé quelques-uns de ces curieux édifices. Quant aux autres résidences du siècle dont nous parlons et à celles du siècle précédent, elles sont toutes, excepté les plus grandes et les plus considérables, tombées en ruines, ou ne sont plus aujourd'hui que des maisons d'exploitation, des ateliers, ou des fermes. Mais, d'après ces débris même, il est facile de juger que ces manoirs, dans leur état primitif, offraient peu de moyens de défense. Le vieil Aubrey (1) décrit d'une manière assez piquante les véritables manoirs seigneuriaux, les forteresses des Tudors et des Plantagenets : nous citerons plusieurs passages curieux et inédits, extraits de ses manuscrits (2). Il a commencé une histoire de l'architecture, assez incomplète, mais digne d'être consultée, comme monument précieux des mœurs du tems. Il ne sait pas distinguer une ogive d'une arcade, ni un pilastre d'une colonne; mais il est naïf, et mêle à son ignorance je ne sais quelle éloquence vive et piquante qui n'est pas sans charme.

« Autrefois, dit-il, un gentilhomme anglais avait pour défense un bon gros mur, très-haut, très-fort, une tour avec sa porte et sa herse. Son logement se composait d'une grande salle et d'un parloir, puis la petite cour verte conduisant à l'étable. Alors le bruit de la porte qui crie sur ses gonds et celui de la vache qui mugit ne faisaient point

(1) Écrivain du dix-septième siècle : c'était un annaliste antiquaire, une sorte de chroniqueur.

(2) Conservés dans l'*Ashmolean Museum*, à Oxford.

mal aux oreilles..... On peut trouver quelques exemples de cette architecture dans plusieurs comtés, et surtout dans le Wiltshire.

» ..... Il ne faut pas parler d'architecture ni d'arts avant l'époque des Normands. Les Saxons ne bâtissaient qu'avec de la boue détrempée; leur église de Glaston n'était que de lattes et d'argile; leurs rois étaient des fermiers qui habitaient de grandes huttes, buvaient force bière, se nourrissaient d'énormes tranches de bœuf salé, et se passaient de main en main la corne qui renfermait l'*ale* mousseuse.

» ..... Quant au gouvernement, depuis le règne d'Alfred jusqu'à celui de Henri VIII, je le comparerai à une certaine quantité de boîtes (1) enfermées les unes dans les autres, depuis la plus petite jusqu'à la plus grande. Le vilain était, de toutes ces boîtes, la plus misérable; il se trouvait dans la main du seigneur du manoir, qui relevait d'un autre, lequel relevait d'un troisième, et ce dernier était sous la main du roi. S'il arrivait quelque trouble, le suzerain, toujours accompagné de ses *corneurs* (2), faisait retentir sa trompette; ses vassaux accouraient, et sonnaient à leur tour l'alarme, jusqu'à ce que les derniers tenanciers, les serfs et les vilains fussent réunis autour de leur chef. Les frères cadets n'avaient rien : ils entraient dans l'église ou s'attachaient à quelque grand seigneur. Au lieu de faire le commerce, comme on le souffre aujourd'hui (ce qui est honteux), ils chevauchaient honorablement comme gentilshommes, quelquefois *volaient une bourse ou deux sur le grand chemin*, et versaient leur sang pour leurs maîtres et leurs seigneurs.....

(1) Cette comparaison ingénieuse et familière donne peut-être l'explication la plus complète du système féodal.

(2) *Trumpeters, senneters.*

» ..... C'était une époque guerroyante : la plupart des seigneurs étaient en hostilités mutuelles. Quand leurs serviteurs se rencontraient au marché, ils avaient coutume de heurter leurs boucliers les uns contre les autres, et de commencer une petite escarmouche. Un chevalier n'allait en ville qu'escorté de dix ou douze suivans, vêtus de bleu, et portant ses armoiries. Les seigneurs vivaient comme petits rois : alors leur titre n'était pas un mot.

» Ils avaient leur justice haute et basse, leurs droits régaliens, leurs bourgeois, leurs députés au Parlement, leurs gibets, auxquels ils pouvaient pendre leurs vilains, et leurs roues pour les écarteler! Jamais ils n'allaient à Londres que pendant les sessions, ou une fois par an pour rendre hommage à leur suzerain. A leur grande table, ou *oreile* (1), s'asseyaient leurs grands vassaux : les vilains étaient placés à de petites tables. Chaque seigneur avait son arsenal, ses chevaux, ses pennons; la monarchie reposait sur ces fortes lois que le règne de Henri VIII a renversées : c'est alors que le droit de justice, arraché aux suzerains, laissa vaquer dans la société une multitude sans lois et sans scrupule. Puis les biens du clergé furent vendus. Le peuple s'empara de la balance du gouvernement, et tout changea. Des auberges s'établirent dans tous les coins de l'Angleterre. Autrefois, ceux qui voulaient boire (2) allaient au couvent, où on les servait : les voyageurs étaient hébergés et nourris pendant trois jours dans chaque monastère. Alors les rendez-vous de la noblesse n'avaient pas lieu dans les tavernes, mais dans les champs, dans les bois, au sein des grandes et vieilles forêts, au son du cornet et de la trompe, des aboiemens des chiens fidèles et des hennissemens guerriers des chevaux. »

(1) *Oreille,* table en fer à cheval. — (2) *Had a mind to drink.*

Les regrets naïfs et poétiques du bon antiquaire partaient de son cœur. Il venait de perdre ses propriétés, que les guerres civiles avaient détruites. Hélas! depuis sa mort, que de changemens nouveaux! à peine découvre-t-on dans la société la trace de ces vieilles mœurs, et sur le sol quelques vestiges de ces vieux manoirs (1).

La concentration des propriétés dans quelques mains, la prédilection des classes élevées pour la capitale, où elles affluent, et pour les villes où la mode veut que l'on aille prendre les eaux, ont puissamment contribué à faire déserter les châteaux : l'Angleterre en était autrefois couverte. Le frère cadet avait souvent son apanage spécial, son petit manoir que le père de famille lui léguait. La vie rurale de notre aristocratie a disparu à jamais. Sans doute la civilisation a pu y gagner sous quelques rapports : les lumières se sont accrues; mais qu'on nous permette de douter que les vertus publiques aient dû beaucoup de progrès à ce nouvel état de choses. Qu'on nous permette de penser que les jouissances de la vie privée, abandonnées pour le club et le spectacle, la table de jeu et la course de chevaux, avaient aussi leur valeur. Ce propriétaire autour duquel se groupaient les vassaux; arbitre de leurs différens, protecteur de leurs droits; *mainteneur* de la paix, comme eussent dit nos ancêtres; a quitté sa résidence et abdiqué ses droits. C'était lui qui présidait aux fêtes, corrigeait les erreurs, soutenait les faibles, consolait les malheureux. On s'est détaché de lui; on a cessé de le regarder comme un père et un appui; il n'a plus été qu'un propriétaire sans pouvoir. C'est chose brillante assurément que les rues illuminées de Bath et les salons de Cheltenham; mais qui

(1) On doit se souvenir que cet article est emprunté au *Quarterly Review*, recueil rédigé par les plus habiles écrivains tories.

pourrait se défendre d'un sentiment de profonde mélancolie en passant devant l'antique manoir dilapidé! Là, une hospitalité joyeuse régnait; là était établi le trône pacifique du seigneur. Voici le beau portique, avec ses riches sculptures toutes brisées; on l'a déplacé : le voilà dans un coin, déshonoré, livré à tous les outrages. Entrez dans la grande salle des banquets : ses ornemens flétris sont cachés par ces masses de fromage et ces amas de comestibles que l'on y met en réserve. Le cellier, c'est la salle de réception, avec sa cheminée colossale et son plafond tout brillant d'arabesques. Des moëllons sans ciment ou du plâtre grossier bouchent ces belles croisées qui ont coûté à l'artiste gothique tant de soins et de tems. La chapelle est un bûcher. La *petite cour verte* est une étable. A peine reconnaissez-vous les terrasses et les balustrades du parc, dont les routes, en mauvais état, sont obstruées de débris de sculpture, de boules de pierre en fragmens et de têtes de statues. Ces majestueuses ruines, ces sculptures d'un goût antique font renaître à vos yeux les anciens habitans, avec leur dignité, leur grâce, leur éclat; vous revoyez leurs costumes splendides et caractéristiques, jusqu'au moment où quelque journalier, quelque bûcheron, quelque servante de village, aux pieds nus et à la robe de toile sale et grossière, débouchant d'une allée, vient détruire le prestige, et vous frapper d'une secrète et profonde douleur.

L'imitation du style d'architecture italienne ne s'introduisit en Angleterre que sous le dernier des Henri. Peu à peu ce style se confondit et se mêla avec le véritable gothique, dénomination fausse, mais dont le sens est connu et l'acception familière. Des artistes du plus remarquable talent, doués d'une invention hardie et brillante, avaient créé ce mélange des styles lombard, saxon et normand, qui fait encore l'admiration des connaisseurs. Cependant

l'Italie se contentait de reproduire, sans goût et sans grandeur, ses anciens édifices : elle mêlait tous les *ordres* ensemble, créait un chaos architectural, et croyait inventer.

A peine connaît-on les noms d'un ou deux de nos vieux architectes gothiques, dont le génie était digne de l'immortalité : c'est une des plus étranges iniquités de l'histoire.

L'Italie était restée stérile; le Nord avait enfanté des prodiges, et Constantinople, devenu le centre de la civilisation et de l'empire, avait suspendu dans les airs sa coupole aérienne. Cependant, la renaissance des lettres donna une impulsion à tous les arts. Les édifices romains furent mesurés, exhumés, copiés, étudiés. Les manuscrits anciens furent déchiffrés, et Vitruve donna ses conseils aux architectes modernes. On corrigea l'architecture lombarde, en la comparant avec ce prototype qu'elle avait défiguré. Brunelleschi, Bramante et Michel-Ange, génies contemporains, adoptèrent les bases antiques, et modifièrent, selon leur propre goût, les modèles légués par la Grèce et par Rome. Hardis, brillans, souvent malheureux dans leurs essais, ils s'écartèrent de la pureté primitive, et engagèrent leur art dans une route hasardeuse, d'où Palladio, le plus correct, le plus antique des architectes, vint enfin le tirer.

Vers le milieu du seizième siècle, l'amour de l'antiquité, contagieux pour toute l'Europe, avait envahi les arts et dominait toutes les pensées. L'Italie, qui avait ouvert la route et commencé la régénération classique, était la terre promise, le sanctuaire du culte universel. Son beau langage, ses chefs-d'œuvre de peinture, ses édifices nouveaux furent admirés et imités de toute l'Europe. Le seigneur ne se contenta plus de sa magnificence féodale. Certes, c'était bien assez de tant de splendeur. Et ces murs travaillés comme de la dentelle, ces ogives festonnées, ces pendentifs

légers et bizarres, ces remparts crénelés, ces fenêtres entourées de feuillages et d'animaux, ces toitures si riches en ornemens, ces tuyaux de cheminées cachés sous des statues ou des obélisques, eussent pu satisfaire le goût le plus décidé pour la magnificence. Mais la mode voulait que l'on bâtît à l'italienne; la vanité, l'engouement, le besoin de nouveauté, concoururent à propager ce nouveau style. Par degrés on oublia, on méprisa le style de construction antique; on appela des artistes étrangers; on leur demanda des leçons et des modèles. Point de grand seigneur qui ne voulût faire admirer à ses voisins son bon goût et sa moderne élégance. Alors même que l'on conserva le plan général des vieux bâtimens, on les surchargea d'embellissemens exotiques. La grande porte s'abaissa; son cintre pointu s'arrondit; des colonnes ou des pilastres dessinèrent au-dessus de l'arche cintrée une rangée quelquefois double et triple de fûts élégans; la courbe audacieuse des dômes gothiques s'aplatit et ne forma plus qu'une ligne horizontale, sillonnée de lourdes solives.

On peut voir encore, dans l'abbaye Milton et dans le Bas-Marney (1), château du comté d'Essex, les plus anciennes traces de cette innovation. Le Bas-Marney est construit en briques : le plan des vieux châteaux y est conservé; c'est un quadrangle régulier, flanqué de tours. Des tourelles octogones d'une grande élévation protègent la porte d'entrée; les fenêtres de ces tourelles, étroites et en ogive, contrastent avec les fenêtres larges des tours. Des chapiteaux ioniques surbaissés couronnent ces dernières; et des feuilles de lotus, curieusement sculptées, environnent les petites fenêtres; ornemens bizarrement accouplés, et où le nord et le midi se touchent, pour ainsi dire.

(1) *Low-Marney-Hall.*

L'innovation ne pouvait s'arrêter là. L'invention de la coupole avait fait trop de bruit en Italie, pour que les nobles anglais ne prétendissent pas avoir aussi leurs coupoles : on en mit partout, d'octogones, de rondes, de carrées, d'ovales, couvrant des tourelles, surmontant des chapelles, s'élevant au-dessus des porches, étincelantes sous des girouettes. Bientôt le parapet disparut ; les lignes horizontales continuèrent leur envahissement progressif. L'attique fut adoptée. Au lieu des armoiries, des boucliers et des figures de saints, les douze Césars ou les divinités grecques régnèrent le long des balustrades. Créneaux et remparts firent place à des parapets rectilignes et bizarres, percés à jour, ornés d'ouvertures ovales ou rondes, de bustes, de pyramides, d'obélisques. Quelquefois la toiture plate à l'italienne fut substituée à l'ancienne toiture aiguë, et des ornemens contournés, des vases de forme fantastique, se dessinèrent sur l'azur du ciel. Ainsi les sinuosités de la vieille architecture, ses flèches, ses aiguilles, ses losanges, ses ogives, ses lancettes, ténues et imperceptibles, s'étaient effacées devant la ligne droite et le style uniforme. On poussa l'imitation de la manière italienne jusqu'à l'abus. On planta des forêts de colonnes autour des châteaux. D'étage en étage on vit s'élever tous les ordres d'architecture, pilastres sur pilastres, colonnes sur colonnes, superposées et alternées d'arcades ouvertes. La fenêtre à moulures gothiques, signe spécial du règne des Tudor, n'avait pas été altérée ; on respecta ce vestige d'antiquité, dont la présence vénérable, pittoresque, et le contraste heureux, donnaient à l'ensemble de l'édifice un caractère d'étrangeté originale, cachet particulier de cette époque.

Artistes et amateurs sont à peu près unanimes dans leur anathème contre l'architecture mixte que je viens de décrire. Genre bâtard, disent-ils, fruit d'une combinaison

fausse et peu naturelle, ridicule mélange de tous les tons. Mais que veulent-ils dire, et que demanderons-nous à l'art, si ce n'est de plaire au moyen de combinaisons nouvelles? Qu'importent les élémens dont un style se compose, pourvu que l'ensemble soit satisfaisant? La chasteté, la pureté du style architectural est-elle absolument requise? Alors nous la chercherons en vain partout ailleurs que dans les temples primitifs de la Grèce antique. Bramante, Inigo Jones, Palladio, Michel-Ange, sont entachés du même vice. Le Colysée, le théâtre de Marcellus, offrent le mélange des genres et des styles les plus contraires. Quoi! vous pouvez tolérer un clocher sur un temple grec, une colonne et une arcade juxtaposées, et vous blâmez la fenêtre à ogive, combinée avec l'attique, ou le pendentif mêlé aux colonnes, aux voûtes à plein cintre et à corniche!

L'architecture du tems d'Élisabeth constitue à elle seule une classe à part, un genre spécial, que nous sommes loin de répudier. C'est une fusion toujours piquante, souvent harmonieuse, de l'ancien gothique et du genre italien modifiés l'un par l'autre. Si l'on donne au style anglo-saxon une place à part, un rang spécial et honorable, nous demanderons pourquoi le style mixte du règne d'Élisabeth ne jouirait pas du même privilége? L'architecture anglo-normande forme la transition du style gothique au style latin. L'architecture du tems d'Élisabeth indique le retour du style romain au gothique : mêmes caractères dans ces deux époques architecturales, époques de passage et de fusion. Des deux côtés, je vois les mêmes bizarreries; étages d'arcades circulaires reposant sur des colonnes romaines; ornemens prodigués; colonnades en spirales; arabesques jetés avec profusion; pierres taillées à facettes et à angles aigus : enfin, un luxe de richesse, qui rappelle à l'imagination la verve ardente et la forte sève qui bouillon-

naient alors. C'est bien là le seizième siècle en Angleterre. Le continent ne présente rien de semblable aux manoirs anglais du tems dont nous parlons. La manière italienne s'y est, pour ainsi dire, greffée sur le style d'architecture anglaise, comme le génie des conteurs italiens se fit jour dans la haute et brillante intelligence de Shakspeare. Le gothique pur et le style palladien sont loin de m'émouvoir autant; les souvenirs nationaux se mêlent, d'une manière pleine de charmes, à ces sculptures et à ces décorations contemporaines de Bacon et de Spencer. Les châteaux de cette époque, que l'on voit encore en France et en Allemagne, ne se font remarquer que par leur extrême élévation, par leurs nombreuses fenêtres, et par la petitesse de ces fenêtres, qu'écrasent de lourdes corniches. C'est un autre style, dénué de grâce et de grandeur. Vous diriez un vaisseau à trois ponts, présentant toutes ses écoutilles ouvertes.

En rapprochant de l'immortel génie de Shakspeare la magnificence irrégulière de l'architecture de ce tems, sa richesse fantasque, capricieuse, grandiose, nous n'avons pas cru profaner le nom du poète. Comme les architectes de son époque, il a beaucoup emprunté aux étrangers, et opéré, par la force créatrice de son génie, une fusion admirable d'élémens hétérogènes. Comme eux il est grand, et descend jusqu'aux plus minces détails. Un rayon du soleil italien brille dans ceux de ses drames dont la scène est placée à Venise et à Vérone. Les visions sublimes qui naissaient dans cette intelligence si poétique et si positive ne sont point sans rapport avec la structure demi-féodale et demi-italienne que nous avons défendue. Shakspeare n'a pas été compris des puristes qui le taxaient de barbarie : nos Aristarques en architecture accusent de licence et de mauvais goût les beaux et bizarres édifices de Longleat, de Charlton, de Wollaton, de Burleigh, de Cobham,

de Blicking. Ce sont les mêmes hommes qui, le compas en main, la loupe sur l'œil, toisent une métope et scandent un vers, mesurent le diamètre et la hauteur d'une colonne, et notent une faute de costume ; pesant et jaugeant sans pitié, comme sans bon-sens, les émotions du cœur humain : gens minutieux, auxquels la vaste critique de l'ensemble, la profonde observation de la nature manquent toujours, et qui cherchent à nous prouver par syllogismes que nous avons grand tort d'avoir plaisir. Ne craignons pas de le dire, les neuf dixièmes de ces constructions lourdes et inélégantes, que Wren et Vanbrugh ont entassées sur le sol de leur patrie, sont des monstres de pédantisme et de mauvais goût, si vous les comparez aux constructions prétendues barbares de l'époque d'Élisabeth, à la grande Tour des Écoles d'Oxford, par exemple, avec ses cinq étages d'ordres différens, ses sculptures innombrables, ses vitraux étincelans et ses pilastres dentelés. Ce style est le résultat d'une alliance naturelle et heureuse entre le vieux gothique et son nouveau rival, le style romain. L'architecture qui lui succéda n'est que le style romain défiguré par les concetti, les fantaisies, les folies, les caprices de ces artistes italiens, qui, pendant plus de cent ans, inventèrent des monstres, et ne réussirent que dans le genre baroque.

L'architecture du seizième siècle, en Angleterre, est éminemment symétrique : quelquefois, lorsque le style italien y domine, on peut lui reprocher un peu de monotonie. Nous préférons aux châteaux de Longleat et d'Audley End, à leurs toits plats, à leur forme régulièrement parallélogrammatique, ceux de Burleigh, Charlton et Cobham ; leur plan harmonieux se marie avec une toiture variée, ornée de coupoles, de frises, d'entablemens, avec des ailes et des tourelles, dont l'entrelacement singulier rappelle les créations de la féerie, et multiplie les prestiges pit-

toresques qui naissent du jeu de la lumière et des accidens de l'ombre.

Le jardin, complément et appendice nécessaire de ces édifices, n'en était pas la partie la moins curieuse. Beaux jardins qui ont disparu! que j'aime leurs grandes terrasses bien sablées, douces au marcher, décorées de doubles balustrades sculptées, avec des statues et des vases de toutes formes; et leurs degrés de pierre, leurs longs escaliers majestueux, leurs haies bien taillées et toujours vertes, leurs allées ombreuses, diaphanes, à perte de vue, leurs boulingrins, leurs parterres où les fleurs épanouies dessinaient sur la terre des étoiles et de nouveaux bouquets, leurs longues pelouses de velours verdoyant, leurs grands arbres chenus, leurs fontaines jaillissantes, leurs jets d'eaux retombant avec un frais murmure dans des bassins de marbre, enfin leurs labyrinthes compliqués, et leurs déserts qui servaient de terme *au parc seigneurial,* et de point de communication avec la campagne environnante! Que je sais gré à quelques peintres de m'en avoir conservé le souvenir! Pendant le siècle dernier, une troupe barbare, les Kent, les Brown et les Repton (1) ont anéanti ces nobles *vergers de plaisance et d'honneur,* comme on les nommait jadis. Justement irrités contre le burlesque mauvais goût que les Hollandais avaient introduit en Angleterre, contre ces soldats taillés dans les ifs et ces pions de jeux d'échecs formés avec des arbres torturés et défigurés, ils tombèrent dans l'excès contraire, et prétendirent ramener violemment à la nature leurs contemporains égarés. Ce fut une manie nationale que celle de ces jardins sans art, véritables forêts vierges créées par l'homme, et privées à la

(1) *Landscape-gardeners,* jardiniers-paysagistes. Voyez dans l'ancienne série le ravissant article sur les jardins pittoresques.

fois de la sauvage beauté des forêts et de la grâce élégante dont l'art embellit ses productions. Sous les fenêtres de la salle à manger, on vit d'énormes chênes répandre leur ombre et leur humidité ; la maison placée au milieu du gazon, comme la tente de l'Arabe au milieu du désert, y sembla perdue et plantée comme un autre produit du sol : cet abus est heureusement passé de mode.

Il reste, en Angleterre, bien peu de jardins qui puissent donner l'idée de ce style à la fois pittoresque et monumental. Je n'oublierai jamais une promenade solitaire de ma jeunesse dans le vieux parc de Haddon (1), le seul, peut-être, où le bon goût du propriétaire et sa vénération pour les souvenirs de l'ancien tems aient su conserver dans son intégrité le caractère pittoresque et savant que j'ai indiqué plus haut. Vous venez de parcourir des salles dont l'ameublement, les tapisseries de haute lisse, les dorures, les statues appartiennent au règne d'Élisabeth. Vous entrez dans le parc, et ces allées polies comme un beau parquet, ce mélange de régularité et de caprice vous transportent involontairement dans l'année 1560 ou 1590. Vous attendez la reine ; au moindre frémissement du feuillage, vous croyez qu'elle va venir avec son cortége éclatant et son essaim de filles d'honneur, vêtues de soie et de taffetas broché ; sous ce dôme de verdure arrondie, vous croyez que tous ces seigneurs et ces grandes dames vont se réunir pour danser la *gaillarde*, aux sons de quelque virtuose napolitain, et entretenu à grands frais.

Jean Danvers de Chelsea importa d'Italie et introduisit en Angleterre cette mode des jardins d'ornemens. Le vieil Aubrey leur accorde de sincères et profonds regrets. Bacon, dit-il, les aimait ; il y prenait un plaisir infini, et dans ses

(1) *Haddon-Hall.*

Essais, il a donné des instructions aux gentilshommes qui voudraient imiter ce style d'horticulture ornementale. Aubrey a placé dans l'ouvrage que nous venons de citer plus haut une description détaillée et complète du jardin de Chelsea, dessiné par le chevalier Jean Danvers, jardin qui occupait une étendue assez peu considérable, trente acres de terre en tout, une pelouse de quatre acres, un désert ou bois de six acres, quatre acres d'allées ou de hautes futaies régulièrement taillées, le reste en vergers, potagers et parterre. Volières, jets d'eaux, statues, bustes, caryatides, vases, colonnes, salles de danse et salles de bain ramenaient au milieu de cette scène verdoyante le souvenir des richesses architecturales prodiguées pour orner le château que ce parc environnait. Quoi que Pope en ait pu dire, nous ne trouvons rien de ridicule dans ce style : c'est un mélange curieux, pittoresque, ingénieux des trésors de la végétation et des merveilles de l'art; c'est une transition habile qui unit et réconcilie, pour ainsi dire, les marbres du palais avec leur symétrie harmonieuse, et les chênes du jardin avec leur feuillage mobile et leur irrégularité naturelle. Il y a moins de convenance et de goût, selon nous, à bannir à la fois de nos parcs l'élégance et l'utilité, comme on l'a fait récemment; à en exiler le potager, le verger; à jeter des ponts chinois sur des fleuves à sec; à percher sur le sommet d'une fausse colline les mesquines colonnades d'un faux temple grec; à transformer la nature en une décoration d'opéra, sans rapport avec nos mœurs et nos idées, avec notre nationalité et nos souvenirs.

Certes, nous regrettons cette vieille architecture anglaise que le style italien détrôna : vers le dix-septième siècle, il régna sans partage.

> Que de seigneurs alors, apprentis architectes,
> Élèves de Vitruve et morts à l'hôpital.

Versèrent leurs trésors, pour se loger fort mal!
Vents du nord, soufflez donc sous ces longues arcades!
Givre épais, incrustez ces vastes colonnades!
Quel orgueil pour le maître! il s'enrhume à grands frais!
Tout fier de grelotter dans ce triste palais,
Vitruve, il t'obéit! ce dessin est antique;
Palladio lui-même inventa ce portique;
Il se ruine enfin; les anciens l'ont voulu;
Et la moulure grecque a son dernier écu (1).

De cette époque date la décadence de notre architecture. C'est en vain que l'on fera l'éloge de tel ou tel style, et que l'on prouvera, d'après des règles métaphysiques, la supériorité de l'art hellénique sur les inventions modernes. Il n'y a de beau, en architecture, que la convenance et l'harmonie. Un édifice sans harmonie avec le climat et les habitudes de celui qui doit y demeurer, quelque splendide qu'il puisse être, offre un contre-sens absurde. Essayez donc d'élever l'Alhambra dans la Scandinavie, et de transporter ces marbres taillés à jour comme des feuillages, sous un ciel rigoureux et au milieu de glaces éternelles! La colonnade ouverte, le portique, le péristyle, la terrasse italienne sont en désaccord évident avec les mœurs casanières et la température variable de l'Angleterre. Admirables dans un pays où le bien-être exige que l'on donne à l'air un libre accès et de l'ombre aux habitans, ces détails caractéristiques du mode d'architecture Grecque et Ausonienne heurtent violemment nos convenances et nos besoins. Transportez le Parthénon sur les rochers de l'Écosse; placez le Colysée au bord de ses lacs couverts d'humides vapeurs, leur beauté disparaîtra : ces créations ont besoin du soleil qui les a vues naître, du sol qui a donné leurs marbres et leurs colonnes.

(1) Cowper.

Les résultats immédiats de l'adoption irréfléchie du style italien furent ces monstruosités prétentieuses qui déshonorèrent nos palais et nos châteaux, après la restauration. L'on ne se contenta plus d'emprunter aux Bramante et aux Michel-Ange leurs portiques et leurs pilastres : on alla demander aux arts de la Hollande, de la France, de la Belgique et de la nouvelle Italie des modèles de mauvais goût. L'abus des courbes et des frisures fut porté à son comble : détestable style, qui est à l'architecture ce que l'acrostiche est à la poésie. On ne prétendait pas détrôner le style grec, mais l'embellir. Ce ne furent qu'enroulemens, mascarons, aigrettes, colonnes torses, pilastres brisés, statues à gaînes, fleurons biscornus, rosaces contournées, coquillages dans des fleurs, fleurs sans modèle dans la nature; des colonnes qui ne supportaient rien, des chapiteaux sans colonnes, des arcades sans nécessité, des simulacres de portiques sans portique; des coupoles aiguës, pointues, tortues; des festons envahissant toutes les murailles; des caprices sculptés dans le marbre et jetés dans les airs : déplorable et ridicule parodie de ce style hellénique, que l'on prétendait vénérer et conserver au milieu de ces grotesques essais.

Nous ne nous occuperons pas long-tems de l'architecture en vogue, sous Charles II, Jacques II et Guillaume III. Revenons à cette vieille architecture indigène, si étourdiment délaissée, si admirable dans l'emploi des matériaux qu'elle mettait en œuvre, si bien appropriée à nos usages et à nos besoins.

Ceux qui ont écrit ou esquissé l'histoire de l'art qui fait le sujet de cet article, ont oublié une question grave et fondamentale. Chaque sol différent offre à l'homme divers élémens de construction : c'est de leur nature spéciale que le style adopté pour l'édification des bâtimens a toujours

dépendu. On veut que le même modèle régisse l'architecture de tous les peuples, et l'on ne se souvient pas que leur climat diffère, que tous ne possèdent pas les mêmes ressources, que les architectes ont dû subir la loi des localités les plus dissemblables.

L'architecture des anciens semble originaire de l'Égypte et de la Chaldée, où le bois est rare, mais où le moëllon, facile à excaver, abonde, ainsi que le granit, dont les masses superposées forment de solides édifices. On commença par creuser des cavernes en forme de temples : vénérables monumens, semés avec profusion dans l'Inde, la Perse, l'Arabie, la Cyrénaïque, la Sicile et la grande Grèce. On tailla des pilastres des deux côtés de la porte d'entrée; on couronna cette arcade d'une grossière architrave taillée dans la pierre molle. Ces caveaux servirent de prototype aux temples grecs, qui en gardèrent le caractère religieux, ténébreux, obscur. On entassa des pierres égales pour former le mur; et d'autres pierres, plates et plus larges, servirent de toiture : de là cette ligne horizontale de l'entablement, et cette harmonie rectiligne dont toute l'architecture des anciens porte l'empreinte. On ne fit qu'embellir et agrandir le même système, sans l'altérer.

Dans le nord, au contraire, la pierre était rare et le bois abondant. La hutte de rameaux et d'osier flexible fut la première demeure de l'homme. Il se servit aussi des planches de ses bateaux, de la carène de ses esquifs pour couvrir ses édifices : la forme pointue domina dès lors dans ce genre d'architecture. Des bâtons fichés en terre, réunis au sommet et s'élevant en pointe, furent le premier squelette de la charpente gothique; ces branches naturellement courbées donnèrent le premier type de l'ogive. Les murailles furent composées d'argile et de menus branchages, ou de lattes cimentées avec de la terre ou de la chaux. Telle

fut l'origine de ces deux genres de construction ; l'architecture grecque est celle des rochers, l'architecture septentrionale celle des forêts.

Et que l'on ne croie pas que ce caractère primitif des deux styles se soit effacé avec le tems. La vie tout extérieure des anciens, la vie toute retirée et domestique des peuples du nord ont influé sur les diverses modifications de leur architecture respective. En avant des temples grecs, on érigea des portiques destinés à garantir le peuple de l'ardeur du soleil. L'architecte du nord ne perdit jamais de vue son premier type, ce sanctuaire de la forêt dont il reproduisait la majesté. Un temple hellénique était construit pour être aperçu du dehors ; une église chrétienne pour être contemplée du sein même de l'édifice. Tous les ornemens de l'architecture grecque sont extérieurs ; toute la richesse de l'architecture gothique est réservée pour l'intérieur du temple. Massive, irrégulière, si vous la regardez du dehors, l'église du moyen-âge réussit à peine à dissimuler ces défauts majeurs en multipliant les tourelles, les tours, les inutiles bastions destinés à cacher une charpente disgracieuse et lourde. C'est dans l'intérieur qu'il faut se placer pour admirer ces dômes immenses, que soutiennent au dehors des appuis massifs et des jambes de force. C'est de là qu'il faut voir cette autre forêt de pierre, ces sveltes colonnes qui s'élancent comme des tiges souples, ces enlacemens de rameaux qui se jouent au loin sur vos têtes, et se résolvent en légers pendentifs, ces feuillages courant le long des travées, et couronnant les chapitaux, enfin cette transparence d'un demi-jour, avarement distribué, adouci par la couleur diaphane des vitraux, et vous pénétrant de cette terreur douce et sainte, qui prédispose l'ame à l'adoration du Très-Haut, et se fait

sentir avec une mélancolie si puissante, quand l'ombre des bois vous couvre et vous environne.

Pourquoi ces terrasses qui dominent les maisons du midi, et ces toits en arêtes dont toutes les nations du nord ont adopté l'usage? Les peuples méridionaux veulent jouir de la fraîcheur de l'air, avant et après le lever du soleil. Les peuples septentrionaux opposent à la neige et au givre ces toits aigus qui laissent rouler sur leurs pentes inclinées le poids des frimas dont le ciel les accable. En Asie-Mineure, en Grèce, en Italie, une espèce de sable volcanique (1) sert à former un ciment d'une solidité à toute épreuve, et les terrasses de pouzzolane sont aussi impénétrables à l'humidité que si le marbre et le plomb en revêtaient toute la surface. Dans le nord, où l'on ne trouve point de pouzzolane, il a fallu se servir de tuiles, de briques, d'ardoises, et les placer de manière à ce que la pluie et la neige pussent glisser aisément sur ces matériaux. On protégea les fenêtres au moyen de corniches avancées; pour garantir les fondations des attaques de l'humidité, on disposa les étages de manière à ce que les étages supérieurs se projetassent en avant. L'architecture embellit de son mieux ces bizarreries émanées des nécessités du climat, et l'on vit naître ces encorbellemens singuliers dont nos vieilles églises offrent les modèles.

Les moines et les grands seigneurs pouvaient construire des édifices, dont les matériaux coûteux venaient de l'étranger; mais les simples particuliers se contentaient des matériaux qu'ils trouvaient sous leur main. Dans le sud et le midi de l'Angleterre, la plupart des couvens et des colléges furent bâtis avec du moëllon de Caen. Les seules

(1) *Pozzolana.*

provinces de la Grande-Bretagne, où l'on trouve de nombreux édifices de pierre, sont le Dorsetshire, le Wiltshire, le nord-ouest des comtés de Gloucester, Oxford, Northampton, Lincoln et York. Un vaste banc d'oolithe traverse ces diverses contrées; mais la mauvaise qualité de cette pierre, trop friable, trop facile à s'écailler ou à s'user, a exposé un grand nombre de beaux bâtimens, entre autres ceux d'Oxford, à de cruelles mutilations. A l'est de cette ligne, s'étendent les collines crayeuses des comtés de Dorset, du Wiltshire (partie du sud), de Hants, de Berks, de Bucks, de Cambridge, de Surrey et de Kent. Les cailloux et la craie de ces provinces offraient peu de ressources à l'architecture, et les édifices remarquables y sont en petit nombre. Le sol des autres comtés de l'est se compose principalement d'argile alluviale et de gravier; la brique domine dans leurs constructions. Londres cependant fut pendant long-tems une ville de bois; elle épuisait les forêts de l'Angleterre, et l'on fut obligé de contraindre les citoyens à se servir de la brique et de la pierre. La marne rouge prévaut dans les comtés de l'ouest et du centre, dans ceux de Devon, de Worcester, de Shropshire, de Cheshire, de Stafford, de Leicester, de Warwick, de Nottingham. De vastes forêts les couvraient autrefois; aussi la plupart des maisons sont-elles de bois; et c'est là seulement que l'on trouve ces bizarres et pittoresques édifices, dont la charpente est noire, dont les ornemens sont blancs, et qui se dessinent sur l'azur du ciel, comme l'aile de la pie, bigarrée de deux nuances tranchées. La pierre, mêlée à cette marne rouge, est si friable et si peu solide, que les bâtimens auxquels on a voulu les employer offrent à peine quelques traces des anciennes sculptures qui les ornaient; cette pierre, d'un rouge brun, s'est, pour ainsi dire, fondue sous l'influence de la température : tous les angles se

sont arrondis; toutes les saillies, à force d'exfoliations successives, se sont transformées en boules irrégulières; tous les ornemens se sont déformés. Les églises de ces cantons présentent un déplorable aspect; à peine l'architecte, qui vient étudier ces débris, y découvre-t-il le dessin primitif des arabesques curieux que le vieil artiste y avait gravés. En Écosse, où la même espèce de pierre est encore en usage, et dont le climat exerce une puissance encore plus corrosive, cette destruction est aussi plus rapide.

La nature géologique du sol déterminait non-seulement le genre de matériaux employés pour la construction des murs, mais la forme et l'espèce de toiture que l'on avait à choisir. Les districts boisés se servaient de lattes, comme on le voit encore dans les Alpes et en Allemagne. Le Westmoreland et le comté de Galles, où se trouvent des mines d'ardoise, couvrirent d'ardoises leurs maisons; et dans les comtés que traverse le banc d'oolithe dont nous avons parlé, on fit usage d'une sorte de pierre arrondie et fort pittoresque, que les gens du pays nomment *tuile de pierre* (1). Les comtés de l'est firent leurs toits en tuile, et ceux où la craie domine les couvrirent de lattes, de paille et de chaume.

Qu'on ne s'étonne pas de cette dissertation un peu longue et toute géologique; les rapports nécessaires et intimes qui existent entre l'architecture et le sol qui porte ses créations avaient été totalement négligés. Les signes caractéristiques de nos anciens édifices sont dus entièrement aux matériaux employés pour leur construction. Eût-on jamais pensé à projeter le premier étage en avant, à le faire déborder le rez-de-chaussée, à donner au second étage une projection qui couvrît le premier, et enfin à établir le

(1) *Stone-tile*. Ces tuiles sont arrondies et d'un rouge fauve.

troisième étage de manière à ce que la ligne de toiture dépassât de dix ou douze pieds les fondations de l'édifice, si l'on n'avait pas construit en charpente ces étranges maisons, dont les modèles subsistent encore en Suisse, en Allemagne, en Angleterre, en France? Il fallait protéger contre la pluie, non-seulement les habitans qui causaient sous le porche ou descendaient de cheval, mais les solives des fondations; il fallait donner aux gouttières assez de longueur pour que l'eau qu'elles versaient allât tomber loin du rez-de-chaussée. De-là ces tuyaux grotesquement ornés, ces fantaisies, ces dragons aux gueules béantes, ces canaux aériens terminés en serpens et en chimères : de-là aussi ces mascarons immenses, ces têtes de loup et de cheval, ces sirènes et ces boucliers supportant les étages supérieurs, et quelquefois employés non-seulement à soutenir l'édifice, mais à rejeter au loin l'eau qui tombait des étages supérieurs. Les architectes modernes ont commis une faute majeure en adaptant ces *Atlantes* à des édifices de pierre; ils y sont inutiles : leur destination est de servir d'appui et non de simple ornement. A quoi bon les saverondes et les gouttières dont ils les surchargent? ce ne sont plus que des superfluités parasites et ridicules par leur inutilité.

La pierre molle et friable dont nous avons parlé (l'oolithe) s'est, pour ainsi dire, moulée sous la main des architectes anciens, et a subi toutes les modifications que leur suggéraient leur caprice et leur goût. C'est à cette flexibilité et cette souplesse singulière que sont dus les dentelures curieuses et minutieuses de tant d'édifices, leurs parapets percés à jour, crénelés, étoilés, losangés, en trèfles, en ovales; ces sculptures si fines et si ténues, que vous diriez de loin une gaze brodée suspendue dans l'air; ces créneaux à mille facettes, ces caprices de tout genre, ces figures héraldi-

ques, dominant le toit, ces fenêtres entourées de panaches et de fleurs, ces tourelles polygones et armoiriées.

Dans les provinces où l'on ne put employer que la brique, la facilité de mouler et de façonner cette matière produisit des effets nouveaux. C'est ainsi que s'élevèrent, tout chargés de bas-reliefs singuliers, les châteaux de Helmingham, Durham, Hampton-Court, Cheyneies, Hengrave, Hustendon et Stolton. Les tuyaux et les fûts de cheminées se parèrent de mille ingénieuses bizarreries. Les murs se colorèrent de diverses nuances; on disposa les briques avec une symétrie piquante et agréable à l'œil; on encadra les fenêtres avec un soin et une recherche pittoresques.

Aujourd'hui, lorsqu'on veut construire un château antique, au lieu de confondre tous les styles de cette architecture, on devrait isoler soigneusement les uns des autres les espèces différentes, les genres spéciaux, qu'elle se gardait bien de considérer comme identiques. Le château-fort ne ressemblait pas à l'abbaye, ni l'abbaye au prieuré, ni le prieuré au manoir. L'édifice suzerain du tems d'Élisabeth, palais orné, château seigneurial, s'écartait, sous mille rapports, du domaine des vieux châtelains. Pourquoi donc nos modernes constructeurs, dans leur ardeur et leur zèle pour le gothique, ont-ils jeté pêle-mêle et sans aucun goût tous ces caractères différens appartenant à des époques éloignées : alliant le machicoulis avec la statue italienne, la fenêtre ornée de feuillages avec l'ogive pointue, les créneaux de la forteresse avec les niches profondes de la cathédrale, et les bastions de la citadelle avec les ornemens du prieuré? Croit-on que, pour élever un édifice gothique, il suffise d'aligner des tourelles, de dessiner un mur crénelé autour d'un bâtiment moderne, de multiplier les pans octogones, hexagones, décagones, de tourmenter la pierre de toutes les façons imaginables, de copier toutes

les inventions des anciens tems, sans scrupule et sans choix, sans égard pour la différence des siècles et des styles?

C'est chose assurément fort ridicule, que ces débiles châteaux-forts dont on aperçoit du premier coup-d'œil la date moderne et la faiblesse; et leurs lourds parapets s'abaissant sur un double rang de fenêtres à jalousies vertes; et leur rez-de-chaussée de niveau avec le sol; et leur inutile fossé. Une véritable forteresse a toutes ses croisées en dedans : solide, massive, inattaquable, placée sur une hauteur, elle doit présenter des murs énormes, sans ornemens, sans prétentions à la richesse ou à la légèreté de style, enfin un inexpugnable rempart.

Le manoir ecclésiastique a ses traits distinctifs : c'était là que régnait l'abbé mitré, suivi de son cortége de têtes chauves et de moines en longues robes. Tout doit être en harmonie avec l'église, point central des bâtimens conventuels. Je préférerai les fenêtres pointues aux fenêtres carrées, l'ogive à l'arcade; le beffroy, les tours à lanternes, le quadrangle aux longs pilastres, me semblent nécessaires à ce genre de construction, qui relève de la cathédrale, sa suzeraine naturelle.

Voulez-vous reproduire l'architecture des derniers Henri, architecture qui s'accorde aisément avec toutes les nécessités du goût moderne? n'oubliez pas les larges fenêtres, profondément enfoncées dans le mur, les angles multipliés, capricieux, bizarres, les courbes variant la forme octogone des tourelles, les fûts de cheminées cachés par des armoiries, les festons mêlés à des losanges et à des trèfles, surtout le quadrangle indispensable, inhérent au plan d'un tel édifice. Cette architecture est applicable, non-seulement au château, mais au prieuré, au presbytère, même à la cabane et à la chaumière ornée. Quel homme de goût n'a pas senti une indignation secrète, en découvrant, auprès de

la grande église, de ses vénérables murailles chargées de lierre, de ses mille fenêtres de toutes formes, de ses clochers en aiguille, un petit presbytère de brique rouge, au toit plat, aux croisées plates décorées de pots de fleurs? Rien n'est plus facile que d'harmoniser ces deux édifices, sans prodiguer les ornemens, sans donner au presbytère une splendeur qui ne conviendrait pas à sa modeste et utile destination.

La richesse, le caprice, la fusion des styles gothique et italien, des tours, des coupoles, des bastions, des parapets ouvragés, percés à jour, des balustrades surmontées de statues, des fenêtres nombreuses, rectangulaires, à moulures, constituent le style spécial du tems d'Élisabeth, style qui unit l'élégance à la grandeur, et tous les caprices de la plus libre fantaisie à une imposante majesté.

Si, après avoir examiné la disposition générale de nos anciens bâtimens, nous nous occupons de leur disposition intérieure, nous reconnaîtrons que si l'architecture, parmi nous, a perdu son caractère monumental, elle n'a point cessé de faire des progrès sous le rapport du bien-être et de la commodité. Nos aïeux se logeaient splendidement et fort mal. La grande salle occupait ordinairement le centre de l'édifice. On passait du seuil du château ou du couvent dans une galerie sur laquelle ouvraient, d'un côté les cuisines, les offices, et d'un autre la grande salle (*hall*), isolée de la galerie par un *écran* (screen) ou paravent sculpté, boiserie curieusement travaillée, dont les portes battantes conduisaient à la grande salle. Au-dessus de l'écran, se trouvait la galerie des ménestrels ou ménétriers, remarquable par ses trophées suspendus, ses cornes de cerf, ses pieds de biche, ses vieux boucliers. Entrez dans la salle même; elle est vaste : son plafond, chargé d'armoiries, vous offre tout l'orgueil héréditaire de la famille. Au bout

de la salle, on montait un degré; c'était sur cet exhaussement que se trouvait le dais, auquel correspondait une fenêtre profonde. Les autres fenêtres, très-hautes, étaient distribuées, autour de l'édifice, à d'égales distances, et séparées les unes des autres par des portraits de famille. La table était placée sur l'exhaussement du fond. Des vitrages transparens, colorés, représentant des batailles, des saints, des exploits du maître ou de ses aïeux, jetaient sur la salle une lumière douce. Des tables parallèles au mur étaient réservées aux vassaux et aux convives de rang secondaire. Au milieu du plafond, une ouverture, pratiquée en forme de lanterne, livrait passage à la fumée qui s'échappait du foyer, où des fagots pétillans étaient entassés sur une grille de fer (1). Telle était l'incommode cheminée de nos pères.

On peut voir encore, dans nos colléges et nos salles de justice, des modèles de cette architecture. Le foyer central s'est même conservé à Cambridge, où l'on brûle du charbon de terre dans un large *brazero* placé au milieu de la salle. Si l'on veut se faire une idée exacte de la cuisine anglaise sous les Tudors et du service de leur table, on n'a rien de mieux à faire que de visiter Christchurch et la Trinité (2).

Écoutons encore le bon Aubrey, dont les doléances s'appuient spécialement sur les habitudes gastronomiques de nos aïeux.

« Les seigneurs de manoirs, dit-il, mangeaient dans leurs grandes salles gothiques, à la table haute; on servait et on desservait au moyen de mots d'ordre. On ne connaissait pas les tournebroches. Les petits enfans faisaient

(1) *Rere-dosse.*

(2) A Oxford et Cambridge.

rôtir les viandes, léchaient la broche et la marmite, et devenaient ensuite de gros coquins (1) bien nourris, qui se battaient pour leurs maîtres. Les serviteurs se tenaient dans la grande salle, respectueusement et prêts à obéir au moindre mot. C'était dans ces mêmes salles qu'avaient lieu tous les jeux de Noël, les chants, les danses, les intermèdes, les mascarades, moralités. Douze jours après Noël, le roi des Fous amusait ses maîtres. Les salles de justice étaient redoutables à voir. On y suspendait aux boiseries les corselets, les heaumes ouverts, les cottes d'armes, les lances, les piques, les hauberts, les massues à têtes de fer, les boucliers. »

La chapelle formait encore une partie inhérente et indispensable de l'ancien manoir. Elle occupait l'aile droite de la première cour et souvent se détachait du reste des bâtimens. N'oublions pas la grande chambre, ou chambre de retraite (2); on la réservait ordinairement pour les jours de réception et les occasions d'apparat. Quant à la galerie, c'est là que l'on recevait les visites et qu'on se livrait aux amusemens que les anciens nommaient *ombratiles*. Des fenêtres qui avançaient à l'extérieur formaient intérieurement de grands enfoncemens garnis de siéges bas, et où l'on se retirait pour causer. Des arbres généalogiques, diaprés de couleurs diverses et chargés d'écussons, de portraits de famille et de tableaux de bataille, ornaient ce lieu de récréation. Les grandes maisons avaient aussi leurs petits parloirs d'hiver et d'été, boisés à petits panneaux garnis de chêne étincelant et curieusement sculpté ou entourés de vastes tapisseries. Vers le règne de Henri VIII, on sculpta dans le chêne des draperies flottantes. Des textes

(1) *Huge knaves.*

(2) *Withrawing-room,* aujourd'hui *drawing-room.*

de l'Écriture étaient gravés ou peints sur la boiserie. Les arètes du plafond, bizarrement contournées, s'enrichissaient de pendentifs grotesques, d'ornemens, de feuillages, de fleurs, qui marquaient leurs intersections, et qui se compliquèrent à l'infini, lorsque le plâtre remplaça le bois.

Une tour circulaire et isolée encaissait l'escalier à vis, dont les degrés de pierre tournaient autour d'un pilier central, et dont la rampe suivait la ligne du mur où elle était sculptée ou rivée. Dans quelques châteaux, dans celui d'Amboise, par exemple, la pente que suivait cette spirale était si douce, que l'on avait supprimé les degrés et que les carrosses les montaient sans peine. Vers l'époque d'Élisabeth, les ornemens des escaliers devinrent brillans et caractéristiques. On les garnit de boiseries travaillées avec soin ; la rampe serpenta gracieusement toute chargée de sirènes, de feuilles de vigne, de têtes d'animaux ; les balustres de ces escaliers sont encore des curiosités fort remarquables. Aux points de repos, sur les paliers, ces ornemens prenaient un caractère plus massif : des colonnes torses ou rondes marquaient le palier où l'on était parvenu ; nous conseillons aux architectes qui veulent imiter ce style de ne pas oublier l'escalier, et ses nombreux ornemens, signes distinctifs de l'époque.

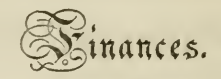
Mais, si l'on doit apporter l'exactitude la plus scrupuleuse dans l'imitation de l'architecture extérieure et ornementale, je suis loin de penser que la disposition intérieure des édifices récemment construits doive être calquée sur celle des manoirs de l'ancien tems. A quoi servirait la grande salle ? à quoi bon cette galerie des ménestrels ? Selon nous on aurait raison de changer en une galerie ordinaire le corridor dont nous avons parlé ; des statues, des armures, des coffres, lui serviraient de décoration. L'on aurait soin de ne pas altérer le caractère spécial du mobilier de l'épo-

que à laquelle appartiendrait le style de l'édifice. Cependant aux lourdes tables de bois blanc, aux banquettes inélégantes, aux tissus de joncs qui couvraient le parquet, on substituerait des meubles d'un style analogue, mais plus commodes; l'ouvrier et le paysan de nos jours jouissent d'un bien-être physique, dû aux perfectionnemens de l'industrie, bien-être que ne connaissaient pas les rois et les reines du seizième et du dix-septième siècle. Leurs lits étaient incommodes : leurs palais ne valaient pas, sous ce rapport, la maison du bourgeois actuel.

La splendeur de ces demeures égalait leur incommodité. Ces lits si durs et si mal faits étaient couverts de draperies d'or semées de lions d'argent; le velours bleu et le damas blanc, le satin noir où étincelaient des armoiries et des roses d'or, la vaisselle enrichie de pierres précieuses, les tapisseries éclatantes, se transmettaient de génération en génération. C'était la richesse héréditaire de la famille. Il ne serait point difficile d'adapter au goût moderne les hautes chaises d'ébène sculpté et tourné, les lits de repos, les coffres d'ivoire, les buffets de chêne, les tables couvertes de velours, les paravens à figures, les coussins entassés pour former des ottomanes, les tentures drapées, les ustensiles richement travaillés, en usage sous Élisabeth et Jacques. Déjà nos tapissiers-décorateurs ont consulté les antiquaires et renouvelé quelques-unes des parties du mobilier de cette époque. La grande chaise à dos renversé reprend faveur. Le coussin de velours peint est en honneur dans nos boudoirs. Pour nous, qui voyons périr sous nos yeux toutes les traces de l'ancienne civilisation, nous ne retrouvons pas sans intérêt, au milieu de nos salons, les derniers vestiges de l'existence de nos ancêtres, et nous les préférons sans peine à ces chaises curules où l'on ne peut pas s'asseoir, à ces cheminées de marbre qui s'écaillent, à ces

chaises de bois de rose qui ne durent pas une année, à ces corniches italiennes d'un goût détestable, à ces chiffonnières et à ces psychés, dont l'Europe avait adopté précédemment la fragile élégance.

(*Quarterly Review.*)



RAPPROCHEMENS

ENTRE LES DÉPENSES PUBLIQUES DE LA FRANCE ET CELLES DES ÉTATS-UNIS.

DÉPENSES PUBLIQUES DE LA FRANCE. — SEULS MOYENS DE LES RÉDUIRE. — DIMINUTION DE L'ARMÉE. — RÉDUCTION DU FONDS D'AMORTISSEMENT. — TRAITEMENS DES AUTORITÉS JUDICIAIRES, CIVILES, FINANCIÈRES, MILITAIRES ET ECCLÉSIASTIQUES. — INSIGNIFIANCE DES DIMINUTIONS QUE L'ON FERAIT SUR CES TRAITEMENS. — ERREUR DE CEUX QUI SUPPOSENT QUE LE GOUVERNEMENT DES ÉTATS-UNIS EST UN GOUVERNEMENT A BON MARCHÉ. — PRINCIPE DE CETTE ERREUR. — BUDGET FÉDÉRAL OU POLITIQUE. — ÉLÉVATION DES TRAITEMENS SUPPORTÉS PAR CE BUDGET. — RAPPROCHEMENS ENTRE LE PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS ET LE PRÉSIDENT DU CONSEIL EN FRANCE. — INDEMNITÉ QUOTIDIENNE ET FRAIS DE ROUTE DES SÉNATEURS ET DES MEMBRES DE LA CHAMBRE DES REPRÉSENTANS. — SECRÉTAIRES-D'ÉTAT. — DÉPENSES DU PERSONNEL DE LEURS BUREAUX. — DIRECTEURS-GÉNÉRAUX DES POSTES DANS LES DEUX GOUVERNEMENS. — RÉTRIBUTIONS DE LA COUR DE CASSATION EN FRANCE ET DE LA COUR SUPRÊME AUX ÉTATS-UNIS. — TABLEAU COMPARATIF DE LA SOLDE DES OFFICIERS DE L'ARMÉE FÉDÉRALE ET DE L'ARMÉE FRANÇAISE. — RAPPROCHEMENS ENTRE LES DÉPENSES DE L'UNION AMÉRICAINE ET CELLES DU GOUVERNEMENT DE L'INDE ANGLAISE. — BUDGET DE CE GOUVERNEMENT EN 1829. — BUDGET DES DÉPENSES PUBLIQUES DE L'INDE SOUS LA MONARCHIE D'AURENG-ZEYB. — BUDGET FÉDÉRAL ET BUDGETS CANTONNAUX DE LA SUISSE. — BUDGET SPÉCIAL DE CHAQUE ÉTAT DE L'UNION. — TRAITEMENS. — INDEMNITÉ ACCORDÉE AUX MEMBRES DES DEUX CHAMBRES DE CES ÉTATS. — BUDGETS DES COMTÉS. — BUDGETS DES VILLES. — TRAITEMENT DU MAIRE DE NEW-YORK. — DÉPENSES PUBLIQUES QUI NE FIGURENT DANS AUCUN BUDGET. — PÉAGES DES ROUTES A BARRIÈRES. — SERVICE DE LA MILICE AUX ÉTATS-UNIS ET DE LA GARDE NATIONALE EN FRANCE. — ÉVALUATION DE LA TOTALITÉ DES DÉPENSES PUBLIQUES DE L'UNION. — VUES SUR LES MOYENS DE PROCURER, EN FRANCE, DU TRAVAIL AUX CLASSES LABORIEUSES, SANS SURCHARGER LES CONTRIBUABLES.

Des charges énormes accablent la France appauvrie. Chacun sent l'urgence de s'en affranchir; mais il nous

paraît qu'en général on se trompe sur les moyens d'y parvenir. Ces charges résultent presque exclusivement de l'extension donnée à notre état militaire, et cette extension était inévitable. Les rois du continent pouvaient céder à leur première envie de combattre l'émancipation de la France; et, d'un autre côté, nous étions sans cesse sollicités par ces philanthropes de l'intérieur qui voulaient faire la guerre à tout le monde. Les cabinets ont heureusement senti que cette guerre leur serait plus fatale qu'à nous; mais quoiqu'ils succombent sous le faix de leurs charges, ils ne désarment pas, parce que l'effervescence des esprits leur fait encore craindre nos agressions. Le moyen d'arriver à des réductions nécessaires, c'est de calmer les ames et cette fièvre qui les brûle, mais dont, grâce au ciel, les paroxismes semblent aujourd'hui perdre de leur violence. Lorsque la moitié des quatre cent mille consommateurs improductifs que l'état entretient sous les armes sera de retour dans ses foyers, nous pourrons réduire notre budget d'environ cent cinquante millions. De plus, la France obtiendra tout le travail de ces hommes qui reçoivent aujourd'hui sans rien produire. Au fond, nos ressources ont éprouvé une diminution moins forte qu'on ne le suppose. Nous sommes restés en paix, nos terres n'ont pas été dévastées, aucun traité onéreux ne nous a enlevé nos capitaux; mais ces capitaux sont en partie inactifs, soit qu'ils se trouvent en portefeuille ou qu'ils soient immobilisés dans les appareils de nos usines et de nos fabriques. Dès-lors les accumulations diminuent, et la production languit au grand détriment des classes laborieuses. Que la paix se maintienne au dehors, et qu'à l'intérieur toute apparence de trouble disparaisse, aussitôt l'on verra l'activité industrielle suspendue reprendre son essor et réparer promptement le dommage souffert.

Il serait possible aussi de faire une réduction d'une vingtaine de millions sur le revenu actuel de l'amortissement, qui s'élève à plus de quatre-vingts millions. L'expérience a fait voir que c'est la confiance et non pas la proportion exagérée du fonds d'amortissement qui soutient la valeur vénale des rentes. Maintenez la paix au dedans comme au dehors, et le capital des rentiers haussera, alors même que l'amortissement sera réduit de 25 p. %. Avec un amortissement de 125,000,000 fr. la Grande-Bretagne a soutenu, pendant plusieurs années, une dette quadruple de la nôtre, à un taux bien supérieur, puisque ses 3 p. % ont été cotés à 92. Au surplus, nous ne pensons pas que si les Chambres opéraient sur le fonds d'amortissement la réduction que nous proposons, il faudrait diminuer le budget d'une somme équivalente. Il serait bien préférable d'en employer le montant sur nos grandes voies dont quelques-unes font la honte de la France, par l'état de dégradation où elles se trouvent. Un hiver difficile et peut-être orageux s'approche. Il est indispensable que l'administration prépare du travail aux classes laborieuses, car les fortunes privées ne leur en fourniront pas suffisamment. D'un autre côté il importe que ces travaux soient des travaux utiles, et qui rapportent l'intérêt des capitaux qui y seront employés, car les travaux de pur luxe ne sont pas de saison aujourd'hui, et malgré le soulagement momentané qu'ils procureraient aux classes ouvrières, ils ne feraient en définitive qu'augmenter encore les charges de l'état. L'administration n'a pas un jour à perdre; il faut qu'elle fasse usage de toutes ses ressources. Si elle ne se montrait pas habile, prévoyante, à Paris, comme dans les départemens, elle susciterait au gouvernement d'inextricables embarras, et les brouillons ne manqueraient pas d'exploiter à leur profit la misère publique. Sans doute on aurait la ressource de répondre par des

coups de baïonnettes à ceux que la faim ameuterait ; mais, outre que cette ressource ne serait guère humaine, elle serait aussi fort peu sûre.

Nous avons peu de confiance dans les efforts que l'on tenterait pour diminuer le budget par d'autres moyens. La réduction proportionnelle sur les traitemens n'a produit que six millions pendant huit mois. Qu'on la maintienne, si on veut, jusqu'à nouvel ordre. Les industriels souffrent à la fois dans leur fortune acquise et dans leur industrie devenue moins active et partant moins avantageuse. Peut-être est-il juste que les fonctionnaires publics, qui sont aussi des industriels, soient temporairement atteints de la même manière. Nous allons tâcher de faire voir que les efforts que l'on ferait pour aller au-delà seraient, en général, malfaisans ou stériles.

Raisonnons avec des chiffres : il nous serait impossible de nous en passer ; et voyons, dans un département, quel serait le produit des économies que l'on essaierait d'y faire. Nous multiplierons ensuite ce produit par 86, nombre total des départemens. Nous supposerons que celui qui servira de base à nos raisonnemens sera à la fois le siége d'une cour royale, d'une division militaire et d'un évêché. Cette base sera assurément très-favorable à l'opinion que nous allons combattre, car il n'y a en France que 16 cours royales, 19 divisions militaires et 66 évêchés. Les départemens qui possèdent à la fois tous ces établissemens sont donc en fort petit nombre, et, sans contredit, les plus dispendieux de tous. Nous y trouvons cinq ordres de salariés avec les chefs des différentes hiérarchies auxquelles ils appartiennent : les fonctionnaires de l'ordre judiciaire, ceux de l'ordre administratif, les militaires, les employés des administrations financières et les ecclésiastiques.

Et d'abord, on reconnaîtra sans doute qu'il serait im-

possible de réduire davantage les traitemens des simples membres des cours et des tribunaux, traitemens si modestes et déjà entamés par la retenue proportionnelle. D'un autre côté nous nous garderons bien de proposer de les accroître. La plupart des fonctionnaires qui appartiennent à la magistrature sont inamovibles ; une brusque révocation ne peut pas tout-à-coup les enlever à leurs fonctions comme un préfet, après un établissement dispendieux. Ils ont donc l'assurance de jouir de leur traitement pendant la plus grande partie de leur carrière, et cette circonstance en compense la modération. Aucun devoir ne les oblige, d'ailleurs, à multiplier leurs relations sociales ; une vie austère et retirée est même une bienséance de leur état. Enfin il est rare qu'ils soient assez occupés pour que leurs travaux les détournent du soin de leurs affaires personnelles. Toutefois nous sommes loin de penser, avec quelques personnes, qu'il faudrait réserver ces emplois à ceux qui consentiraient à les exercer sans aucune indemnité et pour la seule considération qu'ils en tireraient. Ce serait faire de la magistrature un apanage de la richesse, et, en procédant ainsi, on tendrait, par le fait, à reconstituer ces familles parlementaires, qui avaient, sous l'ancienne monarchie, fondé une aristocratie plus puissante que l'aristocratie de cour, et qui, dans ses luttes contre la couronne, combattait moins pour la liberté que pour des priviléges. On sait que Voltaire éprouvait une antipathie plus prononcée pour le parlement que contre la cour, parce qu'il lui attribuait une aversion encore plus vive pour les progrès de la raison humaine. Turgot, Malesherbes, ces ministres honnêtes gens, quoique attachés à l'ancienne magistrature par tous leurs liens de famille, avaient vu son rétablissement avec chagrin ; et cela se conçoit quand on songe qu'au dix-huitième siècle, le Parlement de Paris, bravant en quelque

sorte les lumières de cette grande ère de l'esprit humain, avait proscrit par un arrêt l'inoculation de la petite vérole, bienfait précurseur de celui de la vaccine, sous prétexte qu'il ne fallait pas tenter Dieu, en communiquant des maladies qu'il n'avait pas données lui-même.

Il résulte de ces observations qu'il sera à peu près impossible de réduire d'autre traitement que celui du premier président et du procureur-général des cours royales. Dans le plus grand nombre des cours, il est maintenant de 15,000 francs; en le réduisant à 12,000, on aura économisé 6,000 francs. Reste à savoir si on aura fait une chose séante. Les deux hommes les plus élevés de chaque ressort se trouveront ainsi par leurs honoraires au-dessous de ceux des avocats de leur juridiction qui auront de la clientelle. Mais n'importe, on n'en aura pas moins obtenu une économie de 6,000 fr., et c'est, dans ce moment, la seule chose que nous ayons à constater.

Dans l'ordre administratif, on ne se propose pas sans doute de réduire le traitement des sous-préfets, qui est de 3 à 4,000 fr.; ni celui des conseillers de préfecture, qui est de 12 à 1,500 fr. Quant aux secrétaires généraux, on veut, dit-on, les supprimer, et l'on se procurera ainsi une économie de 2,400 fr. Nous aurions beaucoup d'observations à faire sur la convenance de cette suppression; mais passons; quand elle sera consommée, il est évident que, dans cette hiérarchie, il n'y aura plus de réduction à faire que sur le traitement des préfets. Dans les préfectures de quatrième ordre, ce traitement, entamé par la réduction proportionnelle, n'est que de 13,500 fr. Sous l'empire, il était de 20,000 fr., et l'on remboursait en outre au préfet les frais de tournées qu'il faisait dans son département. Chose étrange! pendant les opérations du conseil de révision, ce fonctionnaire est le seul qui ne reçoive aucune indem-

nité de route, et cependant c'est d'ordinaire dans sa voiture que voyage une partie de ce conseil. Nos usages ne permettent pas encore à des magistrats de cet ordre de se servir des voitures publiques; et ces voitures ont d'ailleurs des directions inflexibles qui se concilient rarement avec les itinéraires des conseils de révision. Les voyages qu'occasionnent les opérations du recrutement, et ceux que le préfet est obligé de faire pour connaître son département et en apprécier les besoins, réduisent au moins à 12,000 fr. le traitement qu'il touche encore.

Voyons maintenant si ce traitement est en proportion des devoirs qu'il a à remplir. Le préfet est, en quelque sorte, dans chaque département, une émanation du pouvoir suprême. C'est en vain que la loi, se fondant sur l'étendue des circonscriptions où s'exerce leur action, a attribué la préséance au premier président des cours royales et aux lieutenans-généraux qui commandent les divisions; l'opinion publique place toujours le préfet au premier rang. Comme investi de la haute police de son département, il donne à l'autorité militaire des réquisitions auxquelles elle est tenue de déférer. Comme officier de police judiciaire, il provoque souvent les poursuites des gens du roi devant les tribunaux. Il arrête les bases du budget départemental et les discute avec le conseil général. Il règle les budgets des petites communes et transmet au ministre ceux des grandes avec ses observations. Il préside aux opérations du recrutement; surveille toutes les administrations financières; et, à ces différens titres, correspond avec tous les ministres. Voilà les obligations rigoureuses auxquelles il faut qu'il satisfasse bien ou mal. Il en est aussi de moins impératives, mais qui sont encore plus importantes, car il faut pour les remplir une plus haute portée d'intelligence. S'il comprend toute l'étendue de sa mission, il doit tendre

à calmer les ames encore si agitées. Pour cela il convient que son hôtel soit d'un accès facile, et que les classes influentes, qui se partagent la société de nos villes de province, se rencontrent et se rapprochent sur le terrain neutre de la préfecture. C'est dans les salons de l'empire que Napoléon et ses agens ont pacifié la France. Enfin le préfet doit être également le provocateur de tous les établissemens utiles qui peuvent augmenter le bien-être du pays qu'il administre. A Paris on ne saurait imaginer à quel point la plupart des départemens sont encore retardés à cet égard. Mais il ne suffit pas de concevoir la pensée de ces établissemens, il faut aussi la faire accueillir. Si des propositions semblables étaient présentées *ex abrupto* dans les conseils municipaux et généraux, il arriverait très-souvent qu'elles y seraient repoussées. Presque toujours il importe à leur succès qu'elles soient précédées par des communications avec les hommes qui ont le plus d'ascendant dans le pays. Quand, par cette espèce d'apostolat administratif, on est parvenu à vaincre les obstacles locaux, il reste encore à surmonter par des instances non moins actives l'inertie ou les préventions des bureaux de Paris.

Les personnes étrangères à l'administration départementale supposent, il est vrai, que les préfets accroissent leur bien-être personnel au moyen du fonds d'abonnement qui leur est donné pour payer leurs frais de bureaux. C'est une grande erreur. D'abord ils sont obligés de prouver par la signature des parties prenantes que les deux tiers de cette somme sont absorbés par le personnel de leurs bureaux. Le troisième tiers suffit à peine pour couvrir les dépenses matérielles prodigieusement accrues par l'activité de notre législature, accroissement d'autant plus onéreux qu'il avait lieu en même tems que le fonds d'abonnement était entamé par la réduction proportionnelle. On ne pourrait le dimi-

nuer encore, sans être forcé de réduire les honoraires déjà insuffisans des employés des préfectures. Or, ce serait une criante injustice envers des hommes laborieux et modestes, dont quelques-uns possèdent une capacité fort élevée, et qui ont rendu à la France, sous le dernier gouvernement, des services qu'elle ignore. Ce sont eux qui, par leur action quotidienne, sont parvenus à paralyser en partie les instincts malfaisans de beaucoup des administrateurs de cette époque, et à introduire quelque esprit de justice dans des actes où le privilége tendait sans cesse à prévaloir. Ces services sont immenses, et peu de classes de citoyens en ont rendu de plus réels et de plus importans; sans ces hommes utiles on ne peut imaginer toute l'étendue du mal que nous aurions souffert.

Le préfet qui vit dans de grandes villes a sans doute un traitement plus élevé; mais des relations plus nombreuses à entretenir le replacent, sous ce rapport, dans une situation équivalente à celle de ses collègues, qui vivent au milieu de populations agglomérées moins considérables. En résumé, le traitement actuel des préfets est insuffisant. Ceux qui se claquemurent ne remplissent qu'imparfaitement leurs devoirs; ils ne peuvent y satisfaire dans toute leur étendue, qu'en se tenant dans des rapports multipliés avec les classes les plus éclairées et les plus honorables du pays qu'ils administrent. Or il faut que ces classes trouvent, chez le magistrat qui les reçoit, les habitudes d'aisance auxquelles elles sont accoutumées. En réduisant encore leur traitement, on déterminerait la démission de beaucoup d'entre eux. Malheureusement ce ne serait pas les moins honorables et les moins habiles qui se retireraient des affaires. L'homme qui aurait la capacité nécessaire pour remplir tous les devoirs d'une place semblable trouverait sans peine, dans une position indépendante, un emploi

de son tems plus lucratif. Bientôt une préfecture ne serait plus sollicitée que par des hommes de bas aloi, qui la prendraient à tout prix, faute de pouvoir faire autre chose, et par d'autres qui compenseraient l'insuffisance de leur traitement par de coupables manœuvres. Quelques personnes ont proposé de les attribuer exclusivement à des gens riches, qui consentiraient à les remplir gratuitement, à cause de la considération qu'ils en retireraient. Mais il est probable qu'il y aurait peu d'empressement dans cette classe, qui ne manquerait pas de calculer les dures conditions auxquelles le pouvoir s'exerce aujourd'hui. D'ailleurs, ce serait restreindre le nombre des capacités parmi lesquelles on pourrait choisir ; ce serait fonder ce que les anciens nommaient une *plutocratie* ou le gouvernement des riches. L'expérience a fait voir que c'est la plus dispendieuse de toutes les formes de gouvernement. Quand une seule classe est investie du monopole des places, de dessein prémédité ou par instinct, elle ne manque pas d'en diriger toute l'action à son profit. En Angleterre, le parti radical ne cesse de réclamer des salaires pour des emplois qu'une habile aristocratie a laissés gratuits, afin de s'en réserver la possession exclusive. Il va même jusqu'à suspecter la bonne foi des administrateurs bénévoles des deniers des pauvres. Gardons-nous donc d'accueillir des sacrifices suspects. C'était une idée qui prévalait dans les républiques de l'antiquité, que les individus devaient toujours se dévouer aux intérêts des masses ; notre civilisation, plus rationnelle, a au contraire placé sous la protection des masses les intérêts particuliers. Toutefois supposons que, sans se laisser arrêter par aucune des considérations qui précèdent, quelque puissantes qu'elles soient, on réduira encore d'une somme de 3,000 fr. le traitement actuel des préfets.

Passons maintenant aux fonctionnaires qui relèvent du ministère de la guerre. Nous ne ferons pas d'observations sur les surcharges qu'impose à la France l'exagération des états-majors ; c'est un fardeau que nous a légué la restauration ; il faut tendre à le réduire et à empêcher qu'il ne se reproduise. Mais nous n'avons ici à considérer que le traitement du lieutenant-général et de l'intendant militaire employés dans les siéges des divisions territoriales. Le haut grade de lieutenant-général, et les avantages qui y sont attachés, ont dû être le prix de longs et honorables services, et de services périlleux. Il faut que celui qui y est parvenu, et auquel on n'a pas imposé l'obligation d'être riche pour l'obtenir, puisse élever ses fils, doter ses filles. Le traitement de lieutenant-général est d'ailleurs déjà entamé par la retenue proportionnelle. Toutefois, nous supposons qu'on le réduira encore d'une somme de 4,000 fr., et qu'on fera subir au traitement de l'intendant militaire, qui est de 12,000 fr., une réduction de 2,000 fr.

Les administrations financières participent, jusqu'à un certain point, à l'inamovibilité des juges. Comme ils n'ont de contact qu'avec les choses et pas avec les personnes, les employés qui y appartiennent ont une existence bien moins chanceuse que les préfets et même les sous-préfets, qui sont à la fois des administrateurs et des hommes politiques. Il est juste, en fixant leur traitement, de prendre en considération cette stabilité, et d'en faire, en quelque sorte, le décompte. On se plaint, dit-on, de l'exagération des salaires que reçoivent même les employés de ces administrations. Mais avant de toucher à ces traitemens, il conviendra d'observer que plusieurs de ceux qui les reçoivent ont des tournées dispendieuses à faire, et d'autres, des frais de bureaux à payer. Quant aux directeurs de l'enregistrement des contributions directes et indirectes, nous

supposons qu'on fera, sur leurs émolumens, une retenue totale de 6,000 fr., qui devra être inégalement répartie entre ces trois fonctionnaires, car leur traitement est loin d'être le même.

Mais c'est surtout contre les receveurs-généraux et les receveurs d'arrondissement, que se dirige le zèle des réformateurs. La moyenne des avantages de toute espèce que les premiers peuvent retirer de leur place, est d'environ 40,000 f. Sur cette somme, ils ont des frais de bureau considérables à payer, qui ne s'élèvent pas, dit-on, à moins de 10 à 12,000 fr. Ainsi donc, il ne leur reste de net que 28 ou 30,000 fr. Mais il en est d'autres auxquels, défalcation faite de ces frais, il ne doit pas rester plus de 22 à 24,000 francs. Cette somme résulte, en très-grande partie, des remises qui leur sont attribuées sur les services qu'ils exécutent; car leur traitement fixe n'est que de 6,000 fr. On pourrait supprimer ce traitement, et sans doute en prenant dans leurs localités respectives, cet ordre de fonctionnaires, ce qui n'aurait pas d'inconvénient, parce qu'ils n'ont aucun caractère politique, on en trouverait sans peine, même avec cette réduction, et malgré le cautionnement qu'il faut fournir. Après cette réduction, les plus faibles recettes seraient encore d'environ 16 à 18,000 fr. Quant aux receveurs d'arrondissement, leur traitement fixe est de cent louis. Beaucoup de ces recettes valent de 10 à 12,000 fr.; plusieurs en rapportent plus de 15,000. Mais ces avantages se trouvent un peu réduits par les frais de bureau. On ne ferait sans doute qu'une chose équitable, en supprimant la totalité du traitement fixe des receveurs particuliers qui retireraient plus de 8,000 fr. de leur emploi, et en réduisant à moitié celui de ces fonctionnaires qui toucheraient moins de 8,000 fr. Au moyen de ces diverses réductions sur les traitemens des receveurs-généraux et

des receveurs-particuliers, on réaliserait une économie moyenne de 10,000 fr. par département. On a proposé aussi la suppression de places de payeur; ce qui ferait une autre économie d'environ 7,000 fr.

Il ne serait pas, sans doute, impossible d'obtenir une réduction de quatre à cinq millions, sur le budget ecclésiastique. Le moyen d'y arriver serait de renfermer le nombre des siéges épiscopaux dans les limites du concordat conclu par le premier consul; de cette manière, on diminuerait presque de moitié le nombre des évêques et de leurs états-majors, c'est-à-dire, des grands-vicaires et des chanoines des chapitres cathédraux. Mais ce résultat ne peut être obtenu que par de longues négociations avec la cour de Rome. En attendant, on pourrait fixer à 10,000 fr. le traitement actuel des évêques : cette somme, réunie au produit de leur casuel, leur constituerait encore un revenu plus élevé que le traitement des préfets, quand bien même il ne serait pas abaissé par une nouvelle réduction.

Parmi les économies que nous venons d'indiquer, quelques-unes ne seraient que la cessation de prodigalités abusives, et par conséquent il ne faut pas hésiter à les faire. D'autres tendraient encore à affaiblir un pouvoir déjà si ébranlé et qu'il importe tant de raffermir. Voyons maintenant, en récapitulant ces économies, celles qui seraient utiles comme celles qui ne seraient que funestes, le soulagement total qui en résulterait pour le contribuable :

	Francs.
Réduction sur le traitement du premier président de la cour royale	3,000
Id. sur le traitement du procureur-général	3,000
Id. sur celui du préfet	3,000
Suppression de la place de secrétaire-général	2,400
A reporter	11,400

	Francs.
Report.............	11,400
Réduction sur le traitement du lieutenant-général.....	4,000
Réduction sur celui de l'intendant militaire.........	2,000
Id. sur celui du directeur de l'enregistrement........	2,000
Id. sur celui du directeur des contributions directes..	1,000
Id. sur celui du directeur des contributions indirectes.	1,000
Suppression du traitement fixe du receveur-général...	6,000
Suppression et réduction du traitement fixe des receveurs d'arrondissement........................	4,000
Suppression de la place de payeur..................	7,000
Réduction sur le traitement de l'évêque.............	5,000
Total par département........	43,400

Multipliez cette somme par 86, nombre des départemens, et vous aurez une somme totale de 3,732,400 fr. Mais si on maintient la retenue sur les traitemens, il faudra réduire cette somme de toute la diminution proportionnelle, qui deviendra nécessairement un peu moins productive par l'abaissement de quelques traitemens et la suppression de quelques autres. D'ailleurs, ces réductions détermineraient plusieurs fonctionnaires à réclamer les droits qu'ils auraient à la retraite, ce qui grossirait encore le fonds des pensions. En résumé, nous ne pensons pas que l'ensemble de ces économies produirait au maximum plus de trois millions. On observera peut-être que, même en laissant de côté les fonctionnaires du gouvernement central, on pourrait faire, à Paris, des économies plus fortes sur le traitement des autorités locales, parce que leur traitement y est plus élevé. Sans contredit. Mais aussi nous avons supposé que plusieurs ordres de fonctionnaires qui ne se rencontrent que dans quelques départemens se trouvaient dans tous, et cette compensation est tout à l'avantage de ceux dont nous combattons les plans de réforme. Ce ré-

sultat étonnera sans doute ceux qui ont l'esprit préoccupé des prodigalités du budget. Mais c'est que ce qu'ils qualifient de gros traitemens, n'est au fond qu'un chiffre assez insignifiant dans l'ensemble de nos dépenses. On a calculé que la totalité des traitemens qui se paient au mois, y compris ceux de l'armée, s'élève à 200,000,000 fr. divisés entre 139,000 parties prenantes. D'où il résulte que la moyenne de ces traitemens est seulement de 1,450 fr. Il y a pour plus de 82,000,000 fr. payés à 104,000 parties prenantes en traitemens au-dessous de 1,500 fr.

Les trois millions d'économie, tant opportunes que funestes, que nous venons d'indiquer, réparties également entre trente-trois millions de contribuables, ne feraient chaque année par tête qu'un dégrèvement de 9 centimes. Et c'est pour arriver à cette misérable économie que l'on troublerait un si grand nombre d'existences; et que, dans un moment où la France a tant besoin d'hommes capables, on déterminerait ceux qui se trouvent dans les emplois publics à s'en éloigner, en les mettant au rabais. Il semblerait qu'aux yeux de certaines gens les fonctionnaires publics soient autant d'ennemis publics qu'il faille décourager à force de dégoûts. Sans contredit plusieurs d'entre eux, nommés d'une manière hâtive, après les événemens de juillet, sont fort au-dessous des devoirs qu'ils ont à remplir. Mais il faut les congédier et ne pas détourner les hommes de mérite qui peuvent les remplacer avec avantage pour le pays, de se mettre sur les rangs pour recueillir leur héritage. Nous avons déjà vu qu'un avocat de province gagne souvent de 10 à 15,000 fr. Un médecin considéré n'en gagne guère moins. A Paris le rédacteur en chef d'un journal politique reçoit 12,000 fr. par an de ses propriétaires, sans compter le produit de sa rédaction, qui double au moins ses honoraires. Pourquoi l'industrie d'un procureur-général,

d'un préfet, d'un conseiller d'état ne serait-elle pas rétribuée d'une manière équivalente ?

Ceux qui réclament l'abaissement des salaires des fonctionnaires publics invoquent sans cesse l'exemple du gouvernement à bon marché des États-Unis. C'est là une phrase faite, un lieu-commun de notre éloquence parlementaire, et qui, comme beaucoup d'autres, repose entièrement sur une erreur. Ce qui est fort étrange, c'est que cette phrase a été jetée dans la circulation par des hommes qui ont visité les États-Unis, et qui entretiennent avec ceux de leurs citoyens qui viennent en Europe des relations journalières. Elle n'en annonce pas moins une ignorance complète de ce qui s'y passe ; c'est ce qu'il nous sera facile de démontrer.

Le *budget fédéral* des États-Unis, que l'on pourrait aussi appeler leur budget politique, ne s'est élevé en 1829 qu'à 24,767,119 dol. (131,265,729 fr.); mais en tems de paix il s'élève à plus du double. La nature des taxations qui en composent les recettes a un très-grand inconvénient qui a besoin d'être signalé. Comme la presque totalité de ces taxes est perçue par les douanes, lorsque l'Union a une guerre maritime, et elle ne peut pas en avoir d'autres, excepté avec les Indiens, toutes ses ressources diminuent au moment même où elle aurait le plus besoin de les augmenter. C'est ainsi, par exemple, qu'en 1814, époque à laquelle elle faisait la guerre aux Anglais, les douanes qui produisent maintenant plus de 22,000,000 de dollars, n'en produisirent que 6,000,000. Dans tous les cas semblables, la trésorerie américaine supplée à l'insuffisance du produit des douanes et des autres recettes, par des émissions de billets remboursables à jour fixe, et par des emprunts dont l'extinction s'opère soit par l'amortissement, soit par la création de nouveaux impôts. Par suite de la création de ces impôts extraordinaires, les taxes directes que

perçoit aujourd'hui la trésorerie fédérale, et qui ne s'élèvent qu'à environ 11,000 dollars, s'élevèrent à l'époque citée plus haut, à plus de 2,000,000 dol. (10,600,000 fr.) Lorsque la paix est rétablie, les impôts extraordinaires sont abolis, parce qu'alors les perceptions des douanes reprennent tout leur essor. Ces perceptions, qui ne donnaient en 1814 que 4,000,000 dollars, en produisirent plus de 36,000,000 en 1816. La paix avait été conclue dans le cours de l'année précédente, et les transactions spéciales suspendues avaient recommencé de manière à compenser le déficit des années précédentes.

Voici, d'après un document officiel extrait de l'*Annual American Register*, le détail de la recette et de la dépense du budget de 1829 :

RECETTES.

	Dollars.	Francs.
Douanes	22,681,965	120,214,414
Revenu intérieur	14,404	76,341
Taxes directes	11,321	60,001
Terres publiques	1,457,004	7,722,121
Dividendes de la banque	490,000	2,597,000
Recettes diverses	112,425	595,852
TOTAL	24,767,119	131,265,729

DÉPENSES.

	Dollars.	Francs.
Liste civile	1,323,966	6,570,129
Relations étrangères	207,060	1,097,418
Dépenses diverses	1,570,656	8,324,476
Service de la dette publique	12,383,800	65,634,140
Marine	3,312,931	17,558,534
Ministère de la guerre	4,730,605	25,072,206
Traitemens de retraite	952,836	5,050,030
Indemn. accordées aux Indiens	589,159	3,922,542
TOTAL	25,071,013	133,229,475

On ne manquera pas sans doute de se récrier sur la modération de ce budget, et de le comparer à l'énormité du nôtre. On enviera le bonheur d'une nation étrangère à la diversité de nos perceptions fiscales et qui ne connaît, pour ainsi dire, qu'un seul genre de recettes, celui des douanes. On calculera qu'alors même que notre armée serait sur le petit pied de paix, notre budget serait encore de près d'un milliard. D'où il résulterait qu'en France la moyenne des charges publiques est de 31 fr. par individu, tandis qu'aux États-Unis elle n'est que de 13 fr. Mais c'est là une pure déception. On ne réfléchit pas que les vingt-quatre états qui composent l'Union américaine ne sont pas des provinces ou des départemens; mais des états indépendans qui ont chacun leur budget à part, comme ils ont leur constitution spéciale. Ainsi donc, pour connaître les dépenses publiques des États-Unis, il est nécessaire d'additionner les budgets spéciaux de chaque état avec le budget fédéral qui ne contient que les dépenses collectives de l'Union. Il faudrait aussi mettre en ligne de compte les dépenses des divers comtés qui ne figurent ni dans le budget fédéral ni dans celui des états. Ajoutons que sur aucune de nos routes il n'est perçu de péage, et que les dépenses, pour leur entretien, sont toutes comprises au budget de l'état. Aux États-Unis, au contraire, un grand nombre de routes sont des routes à barrière sur lesquelles on ne circule qu'en payant. Il faudrait donc aussi cumuler, s'il était connu, le produit de ces péages avec les autres dépenses publiques. Avant de parler des budgets spéciaux, décomposons quelques articles du budget fédéral, et nous verrons que les traitemens qu'il supporte, loin d'être réglés avec économie, sont presque toujours supérieurs à ceux des fonctions analogues en France.

Les sociétés politiques, qui en Europe se sont récemment reconstituées sur de nouvelles bases, ont toutes jugé

indispensable au maintien de leur repos de placer un roi au haut de leur hiérarchie sociale. Elles ont dû, en même tems, se résigner à supporter une assez forte dépense pour environner d'une splendeur nécessaire la famille investie de l'hérédité du pouvoir suprême. Le génie américain, qui a, en quelque sorte, l'espace pour exercer son ardeur, ne paraît pas, jusqu'à ce jour, avoir besoin de cette condition pour ne pas être turbulent et inquiet. Il a des pans de forêts à abattre, des tribus sauvages à dompter, des champs immenses, innombrables, à mettre en culture. Aucune dépense analogue à celle que nous nommons liste civile ne figure donc dans le budget fédéral, quoiqu'il y en ait une qui porte le même nom, mais qui désigne des dépenses d'une autre nature. Comme on l'a dit, un roi constitutionnel, dont aucun acte n'est valide sans le contre-seing d'un ministre responsable, règne et ne gouverne pas. Le président des États-Unis, qui gouverne, ne trouve donc d'analogue en France que dans le président du conseil placé comme lui à la tête des affaires. Son traitement est de 25,000 dol. (132,500 fr.). Celui du président du conseil, en France, est fixé à 120,000 fr. dans le budget de l'état. Le président des États-Unis a en outre un hôtel magnifique dans Washington, et une maison de plaisance dans le voisinage de cette ville. Toutefois il paraît que son traitement est insuffisant pour couvrir les dépenses auxquelles l'usage l'assujétit. Un de ces usages dispendieux, c'est qu'il donne par semaine, pendant la session, deux grands dîners qui sont loin de se faire remarquer par la simplicité que nous attribuons aux habitudes républicaines. Ces dîners et les autres frais de la représentation du président ont dérangé la fortune de plusieurs de ceux qui ont exercé cette haute magistrature. M. Jefferson et M. Monroë sont même morts à peu près insolvables.

Quant aux fonctions législatives elles ne sont pas gra-

tuites comme en France. Les quarante-huit membres du sénat et les deux cent seize membres de la Chambre des représentans reçoivent chacun par jour, pendant la tenue du congrès, 8 dol. (42 fr. 40 c.). On leur donne en outre une indemnité de route également de 8 dol. par chaque distance de vingt milles (environ 3 postes 1/3) qu'ils franchissent en se rendant de leur résidence habituelle à Washington, siége du gouvernement fédéral, ou en retournant dans leurs foyers. Le traitement du président du sénat est de 5,000 dol. (26,500 fr.) par an. Celui de l'orateur ou président de la chambre des représentans est de 16 dol. (84 fr. 80 c.) par jour, pendant la durée de la session (1).

(1) Voici en outre, d'après le *Repository of useful knowledge* de 1830, les traitemens et les noms des employés du sénat et de la chambre des représentans; ces traitemens sont fort supérieurs à ceux des titulaires de quelques places analogues en France :

SÉNAT.

	Dollars.	Francs.
Walter Lowrie, *secrétaire*	3,000	15,900
Mac Donald, *premier commis*	1,800	9,540
H. Machen, *commis*	1,500	7,950
William Hickey, *id*	1,500	7,950
S. Lowrie, *id*	800	4,240
James Hickey, *id*	700	3,710
Bayley, *sergent d'armes*	1,500	7,950
Tims, *huissier*	1,450	7,685
Van John, *aumônier*	500	2,650
John Club, *messager*	700	3,710
TOTAL	13,450	71,285

CHAMBRE DES REPRÉSENTANS.

	Dollars.	Francs.
Clarke, *secrétaire*	3,000	15,900
Samuel Burk, *premier commis*	1,800	9,540
A reporter	4,800	25,440

Le traitement des secrétaires d'état ou ministres des États-Unis a été fixé lorsque leur population était de moins de 4,000,000 d'ames, et par conséquent quand elle était inférieure à celle du royaume de Bavière. Il l'a été avec une grande modération, car il n'est que de 6,000 doll. (31,800 fr.). Toutefois, la proportion est à peu près la même qu'en France, puisque cette somme fait à peu près le tiers du traitement que l'on propose d'attribuer à nos ministres, pour gérer les affaires de trente-trois millions d'hommes, et qu'aujourd'hui la fédération américaine ne compte guère plus de onze millions. Il n'y aurait pas, assurément, de raison suffisante pour attribuer d'avantage au secrétaire-d'état de la guerre de l'Union, qui n'a qu'une armée de 6,000 hommes à administrer. C'est, au reste, à la fixation du traitement des secrétaires-d'état que s'arrête l'économie. Le traitement des employés de leurs bureaux est énorme. C'est ainsi que, tandis qu'en France, pour administrer un budget de plus d'un milliard, il n'y a pas plus de 900 employés dans les bureaux du ministère des finances, la

	Dollars.	Francs.
Report....	4,800	25,440
John Frost, *commis*........	1,500	7,950
Benjamin Sprige, *id*..............................	1,500	7,950
M. Berry, *id*..............................	1,500	7,950
Th. Patterson, *id*..............................	1,500	7,950
Noah Fletcher, *id*..............................	1,500	7,950
Robert Johnson, *id*..............................	1,500	7,950
J. Oswald, *sergent d'armes*......................	1,500	7,950
Benjamin Burch, *premier huissier*................	1,500	7,950
Overton, *deuxième huissier*......................	1,450	7,685
Reuben Post, *aumônier*........................	500	2,650
Mac Cornick, *directeur des courriers*, 3 dollars par jour.		
James Barron, *messager*...............	700	3,710
Total.............	18,950	103,085

trésorerie des États-Unis, qui n'a à recevoir et à dépenser qu'environ 25,000,000 doll. (132,000,000 fr.), en compte 154. D'après cette base il en faudrait près de 1,500 pour administrer nos finances. Mais ce n'est pas tout : la moyenne du traitement des employés de la trésorerie de Washington est de 5,512 fr. ; et celle des employés du ministère des finances, à Paris, n'est que de 2,620 fr., c'est-à-dire de moins de la moitié. Il s'en faut bien, cependant, que la comptabilité des États-Unis ait une régularité aussi parfaite que la nôtre ; grâces à l'admirable mécanisme introduit dans la gestion de nos finances, il est aujourd'hui matériellement impossible qu'un seul des deniers de l'état puisse s'égarer ; et il n'y a plus de friponnerie possible que lorsque les espèces se convertissent en choses (1).

(1) Voici le nombre et les traitemens des divers employés des bureaux de la trésorerie fédérale (*) :

PREMIÈRE DIVISION.

	Dollars.	Francs.
1 Chef de division	2,000	10,600
2 Commis de première classe à 1,600 dollars l'un	3,200	18,160
5 Commis de deuxième classe à 1,400 dollars l'un	7,000	37,100
2 Commis de troisième classe à 1,150 dollars l'un	2,350	12,190
1 Premier Messager	750	3,975
1 Deuxième Messager	350	1,855

DEUXIÈME DIVISION.

	Dollars.	Francs.
1 Contrôleur de première classe	3,500	18,550
1 Chef de bureau	1,700	9,010
4 Commis de première classe à 1,400 dollars chacun	5,600	29,680
5 Commis de deuxième classe à 1,150 dollars chacun	5,750	30,475
5 Commis de troisième classe à 1,000 dollars l'un	5,000	26,500

(*) *Directory of the twenty-first congress.*

Le directeur général des postes reçoit le même traitement que les secrétaires d'état. Il a, par conséquent, une

	Dollars.	Francs.
1 Premier Messager	700	3,710
1 Deuxième Messager	350	1,855
TROISIÈME DIVISION.		
1 Contrôleur de deuxième classe, chef de division	3,000	14,840
1 Chef de bureau	1,700	9,010
2 Commis de première classe à 1,400 dollars l'un	2,800	14,840
3 Commis de deuxième classe à 1,150 dollars l'un	2,300	12,190
2 Commis de troisième classe à 1,000 dollars l'un	2,000	10,600
1 Messager	700	3,710
QUATRIÈME DIVISION.		
1 Auditeur chef de division	3,000	15,900
1 Chef de bureau	1,700	9,010
2 Commis de première classe à 1,400 dollars l'un	2,800	14,840
6 Commis de deuxième classe à 1,150 dollars l'un	6,900	36,570
1 Commis de troisième classe	1,000	5,300
1 Commis de quatrième classe	800	4,240
1 Messager	700	3,710
CINQUIÈME DIVISION.		
1 Auditeur chef de division	3,000	15,900
1 Chef de bureau	1,700	9,010
3 Commis de première classe à 1,400 dollars l'un	4,200	22,260
5 Commis de deuxième classe à 1,150 dollars l'un	5,750	30,475
4 Commis de troisième classe à 1,000 dollars l'un	4,000	21,200
1 Commis de quatrième classe	800	4,240
1 Messager	700	3,710
SIXIÈME DIVISION.		
1 Auditeur chef de division	3,000	15,900
1 Chef de bureau	1,700	9,010
5 Commis de première classe à 1,400 dollars l'un	7,000	37,100
8 Commis de deuxième classe à 1,150 dollars l'un	9,200	48,760
1 Commis de troisième classe	1,000	5,300
1 Commis de quatrième classe	800	4,220
1 Messager	700	3,710

douzaine de mille francs de plus que celui qui occupe la même position en France.

Les traitemens des officiers de l'armée sont également bien supérieurs aux nôtres. La plupart, même, sont deux

SEPTIÈME DIVISION.

	Dollars.	Francs.
1 Auditeur chef de division........................	3,000	15,900
1 Chef de bureau................................	1,700	9,010
2 Commis de première classe à 1,400 dollars l'un.....	2,300	14,840
6 Commis de deuxième classe à 1,150 dollars l'un....	6,900	36,570
3 Commis de troisième classe à 1,000 dollars l'un.....	3,000	15,900
1 Messager................................	700	3,710

HUITIÈME DIVISION.

	Dollars.	Francs.
1 Trésorier comptable chef de division..............	3,000	15,900
1 Chef de bureau................................	1,700	9,010
1 Commis de première classe......................	1,400	7,420
1 Commis de deuxième classe......................	1,150	6,095
1 Commis de troisième classe......................	1,000	5,300
1 Commis de quatrième classe......................	800	4,240
1 Messager................................	700	3,710

NEUVIÈME DIVISION.

	Dollars.	Francs.
1 Chef de division................................	3,000	15,900
1 Chef de bureau................................	1,700	9,010
5 Commis de première classe à 1,400 dollars l'un.....	7,000	37,100
2 Commis de deuxième classe à 1,150 dollars l'un....	2,300	12,190
10 Commis de troisième classe à 1,000 dollars l'un.....	10,000	53,000
2 Commis de troisième classe à 800 dollars l'un......		
1 Premier Messager................................	700	3,710
1 Deuxième Messager................................	350	1,855

DIXIÈME DIVISION.

	Dollars.	Francs.
1 Chef de division directeur du cadastre............	3,000	15,900
1 Chef de bureau................................	1,700	9,010
2 Commis de première classe à 1,400 dollars l'un.....	2,800	14,840
9 Commis de deuxième classe à 1,150 dollars l'un....	9,350	49,555
5 Commis de troisième classe à 1,000 dollars l'un.....	5,000	26,500
1 Premier Messager................................	700	3,710
1 Deuxième Messager................................	350	1,855
3 Gardiens à 300 dollars l'un......................	900	4,770

ou trois fois plus forts, comme cela résulte du tableau suivant :

DÉSIGNATION DES GRADES.	TRAITEMENS aux ÉTATS-UNIS, y compris les fourrages.		TRAITEMENS en FRANCE, y compris les fourrages.
	Dollars.	Francs.	Francs.
Major-général, ou Lieutenant-général commandant	6,535	34,635	25,128
Brigadier-général, ou Maréchal de camp	4,441	23,537	16,952
Adjudant-général	3,234	17,402	
Inspecteur-général	2,796	14,818	»
Commissaire-général des subsist., ou Directeur des subsistances	3,138	16,631	8,000
Colonel d'artillerie	3,138	16,631	7,514
Lieutenant-colonel d'artillerie	2,460	13,038	6,614
Colonel	2,958	15,677	5,900
Lieutenant-colonel	2,460	13,038	5,200
Major, ou Chef d'escadron	2,117	12,220	4,876
Chirurgien-major	1,510	8,003	3,700
Chirurgien-aide-major	1,228	6,508	2,800
Capitaine d'artillerie	1,714	9,084	2,500
Lieutenant d'artillerie	1,390	7,367	1,500
Capitaine d'infanterie	1,594	8,448	2,400
Lieutenant *id.*	1,350	7,155	1,350
Sous-lieutenant *id.*	1,290	6,837	1,200

La justice n'est guère moins bien rétribuée que l'armée. Des traitemens très-élevés sont attribués au *chief justice* ou président, et aux autres juges de la cour suprême des États-

Unis, qui est placée, comme notre Cour de Cassation, au plus haut degré de la hiérarchie judiciaire, quoique avec des attributions différentes. Le président reçoit 5,000 dollars (26,500 fr.), les autres membres 4,500 dollars (7,900 fr.) chacun.

La Compagnie anglaise, qui régit directement dans l'Inde quatre-vingts millions de sujets, sous la tutelle de la Grande-Bretagne, a au fond une gestion beaucoup plus économique que celle du gouvernement central des États-Unis. Elle entretient cependant une armée de 200,000 hommes, dont 180,000 de troupes levées dans l'Inde, et 20,000 de troupes anglaises. Son budget, en 1829, époque correspondante à celle du budget fédéral que nous avons cité, ne s'est élevé en recette qu'à 29,908,670 liv. st. (747,714,250 fr.), ce qui ne fait qu'une moyenne de 9 fr. 30 c. par individu; tandis qu'aux États-Unis, même en ne comptant que le budget fédéral, la moyenne des dépenses publiques est de 13 fr. par tête. Voici les recettes et les dépenses de la Compagnie des Indes en 1829. Il est inutile d'observer que ce budget ne comprend pas les dépenses et les recettes des états vassaux qui ont une administration particulière.

RECETTES.

DÉSIGNATION DES RECETTES.	MONTANT DES RECETTES EN LIV. ST.	EN FRANCS.
Produit des impositions territoriales		
du gouvernement du Bengal....	11,843,170	296,079,250
Id. de Madras.....	8,297,691	207,442,275
Id. de Bombay....	1,875,314	46,887,850
Id. de Penang.... } *Id.* de Singapour.. } *Id.* de Malacca.... }	38,243	956,075
A reporter....	22,054,418	551,365,450

DÉSIGNATION DES RECETTES.	MONTANT DES RECETTES. EN LIV. ST.	EN FRANCS.
Report.........	22,054,418	551,306,450
Revenus généraux de Sainte-Hélène.	1,600	40,000
Crédits supplémentaires.........	44,524	1,113,100
Lingots expédiés de l'Inde centrale.	629,847	15,746,175
Versemens faits par anticipation. . .	200,522	5,013,050
Produit des marchandises de la Ce.	4,837,027	120,925,675
Droits sur le commerce de détail.. .	79,849	1,996,225
Fret payé à la Ce pour transp. divers.	6,381	159,525
Intérêts des annuités............	36,226	905,650
Ventes de marchandises diverses.. .	1,752,586	43,814,650
Montant du loyer de maisons et magasins.....................	64,939	1,673,475
Fonds des veuves et officiers en retraite provenant de loyers......	18,553	463,825
Id. affectés aux hospices........	17,461	436,525
Arrérages des actions appart. à la Ce.	26,544	663,850
Valeurs envoyées par des agens de la Ce dans l'Amérique du Nord.....	126,323	3,158,075
Id. des agens du cap de Bon.-Esp.	6,274	156,850
Produit des fabriques de salpêtre. . .	5,596	139,900
TOTAL DES RECETTES.......	29,908,670	747,714,250

DÉPENSES.

DÉSIGNATION DES DÉPENSES.	MONTANT DES DÉPENSES EN LIV. ST.	EN FRANCS.
Dépenses administratives et autres effectuées dans le gouv. du Bengal. .	8,531,799	213,294,975
Id. de Madras......	9,640,072	241,001,800
Id. de Bombay......	2,714,207	67,855,175
Id. de Penang..... / *Id.* de Singapour. . / *Id.* de Malacca....	141,742	3,543,550
Dépenses générales pour Ste-Hélène..	94,604	2,365,100
Service de la dette............. ..	970,311	24,257,275
A reporter.....	22,092,735	552,317,875

DÉSIGNATION DES DÉPENSES.	MONTANT DES DÉPENSES. EN LIV. ST.	EN FRANCS.
Report.........	22,092,735	552,317,875
Frais de passage de troupes........	3,250	81,250
Approvt des troupes de terre et de mer.	104,353	2,608,825
Solde et traitemens divers.........	491,550	12,288,750
Entretien des établissemens civils...	66,847	1,671,175
Id. de la marine............	1,110,000	27,500,000
Indemnité accordée aux troupes venant d'Europe................	28,348	708,700
Agens diplomatiques.............	74,155	1,853,870
Service de l'emprunt de Carnate....	98,987	2,474,675
Id. de Tanjore....	6,941	148,525
Dépenses applicables à Ste-Hélène...	73,113	1,827,825
Id. à Singapour, Malacca, etc....	9,973	249,325
Frais et avances en partie remboursab.	488,785	12,219,625
Supplément de solde accordé aux troupes de la Grande-Bretagne...	60,000	1,500,000
Paiement de solde arriérée due aux troupes de S. M...............	295,648	7,391,200
Réclamations de lord Clive........	237	5,925
Dotation de Bhustpore............	24,537	613,425
Impositions.....................	604	15,100
Fret des marchandises expédiées....	760,550	19,013,750
Paiement des traites fournies par les capitaines, de la Chine et du Cap.	89,493	2,237,325
Achat de marchandises...........	493,140	12,323,500
Dépenses générales...............	372,610	9,315,250
Fonds affectés à la réduct. de l'intérêt.	45,412	1,135,300
Intérêt de la dette flottante........	93,363	2,340,750
Dividendes des actions............	632,223	15,805,750
Frais relatifs aux opérations commerc.	1,696,430	42,410,750
Service des hôpitaux.............	20,333	508,825
Loyers de maisons et magasins.....	75,614	1,890,350
Service des pensions et des retraites.	20,924	523,100
TOTAL DES DÉPENSES......	29,320,155	733,003,850

Des traitemens très-considérables sont attribués sans doute, sur ce budget, aux fonctionnaires civils ou mili-

taires venus d'Europe dans l'Inde. C'est un moyen de compenser les risques d'une traversée périlleuse et ceux d'un climat meurtrier, d'où est sortie cette peste affreuse qui, aujourd'hui, s'avance incessamment vers nous, à travers les impuissans obstacles des cordons sanitaires (1). Il paraît cependant qu'à tout prendre, la Compagnie n'a pas mal géré; car, à la mort d'Aureng-Zeyb, en 1707, son empire, qui se composait, en grande partie, des possessions actuelles de l'Angleterre dans l'Inde, ne pouvait défrayer ses dépenses publiques qu'avec un revenu de 887,615,057 l. de France; d'où il résulterait que le gouvernement de l'empire mongol coûtait environ 170,000,000 fr. de plus que celui de la Compagnie. Par le fait, il coûtait encore bien davantage; car, à l'énorme somme dont nous avons déjà parlé, il faudrait ajouter aussi la solde donnée par les soubadars, ou vice-rois des grandes provinces, aux troupes préposées à leur garde, les sommes affectées aux travaux publics, tels que les routes, l'entretien et la construction des forteresses, etc., dépenses qui ne figurent pas dans l'emploi des huit cent quatre-vingt-sept millions, et enfin le revenu annuel des bénéfices donnés à vie, pour services rendus à l'empire. Au surplus, il convient d'observer que, si les agens européens de la Compagnie sont fort bien traités, il n'en est pas de même de ses agens asiatiques, qui se contentent du plus modeste salaire. La sobriété des habitans de ces contrées est si grande, et la vie animale y est à si bon marché, qu'il serait impossible d'établir un rapprochement rigoureusement exact entre les dépenses du gouvernement de l'Inde anglaise et celles des États-Unis.

(1) Voyez, dans le 10e numéro de la REVUE BRITANNIQUE (nouvelle série), l'article sur le caractère et les progrès du choléra-morbus, depuis son invasion à Jessore en 1817 jusqu'en 1831.

En Suisse, comme aux États-Unis, il existe à la fois un budget fédéral et un budget particulier pour chaque canton. Le budget fédéral n'est que de 539,175 fr., somme assurément bien faible pour une population de près de deux millions d'ames; mais il convient d'observer que les dépenses collectives de la Confédération suisse sont fort peu considérables, attendu que chaque canton arme, solde, équipe son contingent fédéral; qu'elle n'a pas de dette collective; et que sa position méditerranée ne lui permet pas d'avoir de marine. Les budgets spéciaux de plusieurs cantons offrent un chiffre assez élevé, et qui le serait encore davantage si, en tems de paix, et lorsque rien ne menace, les contingens des cantons n'étaient pas nominaux; car alors la Suisse, protégée par ses montagnes et ses déclarations de neutralité perpétuelle, n'a plus d'armée. Suivant M. Balbi, les recettes des budgets cantonnaux font une somme totale de 10,410,000 fr. En y joignant les 539,000f. du budget fédéral, on aura environ 11,000,000f., ce qui fera à peu près 5,500,000 fr. pour la totalité des dépenses de chaque million d'ames, tandis qu'aux États-Unis, en ne comptant que le budget fédéral, la dépense est de 12,000,000 fr. pour le même nombre d'individus. Voici, d'après le statisticien consciencieux que nous venons de nommer, le montant des budgets de chaque canton :

INDICATION des cantons.	SUPERFICIE en milles carrés.	POPULATION.	REVENUS en francs.	CONTINGENT.
Canton des Grisons....	1,938	88,000	254,000	1,600
Canton de Berne......	1,933	350,000	2,267,000	5,824
Canton du Valais......	1,254	70,000	251,000	1,280
Canton de Vaud......	893	170,000	1,487,000	2,964
Canton du Tessin.....	781	102,000	524,000	1,804
Canton de Saint-Gall...	565	144,000	578,000	2,630
Canton de Zurich.....	517	218,000	1,016,000	3,700

INDICATION des cantons.	SUPERFICIE en milles carrés.	POPULATION.	REVENUS en francs.	CONTINGENT.
Canton de Lucerne....	443	116,000	317,000	1,734
Canton d'Argovie.....	379	150,000	670,000	2,410
Canton de Fribourg....	374	84,000	402,000	1,240
Canton d'Uri.........	318	13,000	10,000?	236
Canton de Schwitz....	256	32,000	30,000?	602
Canton de Glaris......	211	28,000	38,000?	842
Canton de Neufchâtel..	211	51,500	584,000	960
Canton de Thurgovie..	203	81,000	215,000	1,520
Canton d'Unterwald...	198	24,000	20,000?	382
Canton de Soleure.....	192	53,000	267,000	904
Canton de Bâle........	139	54,000	581,000	918
Canton d'Appenzell....	115	55,000	37,000?	972
Canton de Schaffouse..	86	30,000	40,000?	466
Canton de Genève.....	69	52,500	731,000	880
Canton de Zug........	64	14,500	11,000?	250
Total des budg. cantonn.			10,410,000?	33,758
Budget fédéral......	»	»	539,000	
Total général...	11,200	1,980,000	10,949,000	33,758

Malheureusement il s'en faut bien que les dépenses des vingt-quatre états de l'Union de l'Amérique du nord soient connues comme le sont celles des vingt-deux cantons de la Suisse. Les recueils statistiques, tels que l'*Annual American Register* et *le Repository of useful Knowledge,* ne nous donnent à cet égard que des renseignemens incomplets. En effet, les comptes des budgets spéciaux des états sont confondus dans une multitude d'autres renseignemens publiés dans ces recueils. Il est d'autant plus difficile de classer ces matériaux, qu'il y a une grande variété dans la nature des recettes comme dans celle des dépenses des divers états. Cette difficulté s'augmente encore par la confusion qui règne dans la rédaction des budgets, rédaction assurément fort inférieure à celle des budgets que faisait Sully, au commencement du dix-septième siècle. Dans plusieurs on ne

voit pas figurer les sommes très-considérables employées annuellement à payer l'instruction élémentaire. Dans d'autres, au contraire, on met en ligne de compte non-seulement toutes les branches du revenu, mais même tous les dividendes des banques particulières, dont une partie, quelquefois seulement assez considérable, appartient à l'état; et ce qui est plus extraordinaire encore, par la plus étrange des anomalies, on fait figurer dans la recette de ces budgets les capitaux des fonds de l'état, sans mentionner l'intérêt des dettes qu'ils ont contractées, et qui absorbent souvent plus des deux tiers de la recette.

Toutefois, malgré l'insuffisance de ces renseignemens, il nous sera facile d'établir que la simplicité que l'on attribue au système financier de l'Union n'est pas fondée.

La plupart de nos modes de perceptions sont connus, soit dans la totalité, soit dans quelques parties du territoire des États-Unis ; et ils ont en outre divers genres de taxes auxquels nous sommes restés étrangers.

Dans le Massachussetts, le revenu consiste principalement dans une taxe annuelle sur les propriétés.

Dans le Connecticut, la quotité que chaque ville doit payer par mille livres, est déterminée par un arrêté de la cour générale, et recouvrée par les percepteurs qui sont munis d'un mandat du trésorier. On fait chaque année, au mois d'avril, l'énumération de tous les contribuables, et de leurs biens, dont les différentes espèces sont taxées de la manière suivante :

Tout homme, entre 18 et 70 ans, paie	10 sh.		(15 fr.)
Chevaux et bœufs de 5 ans, par tête. . .	5		(5 fr. 75 c.)
Vaches de 5 ans.	2		(2 fr. 50 c.)
Chevaux et bétail de 4 ans.	1	6 d.	(1 fr. 85 c.)
de 3 ans.	1		(1 fr. 25 c.)
de 2 ans.	»	6 d.	(» 60 c.)

Vergers,	par acre............	1	6 d.	(1 fr. 85 c.)
Terres cultivées...	*Id.*	1		(1 fr. 25 c.)
Prés............	*Id.*	1		(1 fr. 25 c.)
Pâturages........	*Id.*	»	5 d.	(55 c.)

Les moulins, les cales et les bacs sont taxés à un douzième du revenu annuel; tous les autres bâtimens et les terres en friche à un demi-denier pour cent de la valeur réelle; les fonds dans le commerce suivant leur valeur; l'argent à intérêt à trois quarts pour cent.

Voici de quelle manière on détermine la cotisation des citoyens dans la Pensylvanie : tous les trois ans, lors de l'élection générale, en octobre, le peuple choisit des *assesseurs* qui, après avoir fait l'estimation en argent de la valeur des propriétés imposables, envoient aux commissaires du comté les noms de deux propriétaires recommandables du district, dont l'un est nommé receveur. Celui-ci annonce aux citoyens le taux des contributions, et le jour où leurs réclamations seront entendues par les commissaires. Les paiemens ont lieu ensuite, et l'argent est versé entre les mains du trésorier du district et du comté, qui est élu pour trois ans par les commissaires du comté, et perçoit pour ses honoraires un et un quart pour cent environ des fonds qui lui passent par les mains. Les contributions se lèvent sur les terres, les maisons, les moulins, les manufactures, les rentes foncières, les esclaves noirs et mulâtres, sur le bétail au-dessus de l'âge de quatre ans; sur les emplois lucratifs, commerciaux, et toutes les fonctions en général quelconques, excepté celles de ministres de l'Évangile et de maîtres d'écoles, ceux qui tiennent des tavernes, les adultes qui n'exercent aucune profession, sont également soumis à certaines taxes; mais aucune ne peut excéder un pour cent de la valeur de la propriété; celle que paient les hommes libres sans enfans, ou qui ont quelque

emploi privé, est fixée à la somme annuelle de dix dollars (53 fr.).

Dans le Tennessée les revenus proviennent des taxes sur les terres, les hommes libres, les esclaves et les chevaux. Toutes les terres imposables sont taxées d'une manière égale et uniforme. Les lots de ville, quelle que soit leur étendue, ne sont imposés qu'à raison de 200 acres ou à 25 *cents* (1). Chaque homme libre ne paie pas plus que 100 acres ; c'est-à-dire 12 *cents* 1/2 ; et tout esclave est taxé comme 200 acres de terre, ou à 25 *cents*. Les négocians et les marchands ambulans paient une patente de 20 dollars (106 fr.) par an dans le comté où ils étalent leurs marchandises ; tout article manufacturé, provenant de l'industrie de l'état, n'est soumis à d'autres droits qu'aux frais d'inspection.

Dans l'Ohio, la taxe sur les terres de première qualité était, avant la dernière guerre, de 1 dollar 20 *cents* par centaine d'acres ; pour celles de seconde qualité, 1 dollar, et pour les plus mauvaises, de 60 *cents*. Pendant la guerre et jusqu'en 1816, la première qualité de terre était taxée à 3 dollars les cent acres, la seconde 2 dollars et un quart, la troisième à 1 dollar et demi.

Dans le New-Jersey, le montant de la taxe directe fut de 27 *cents* pour 100 dollars en 1798, et seulement de 22 *cents* en 1815.

Les principales branches des dépenses ordinaires de chaque état sont les frais de gouvernement, dans lesquels sont comprises les rétributions données au conseil du gouverneur, aux sénateurs et aux représentans pendant la durée de la session annuelle, le traitement des fonctionnaires, les dépenses du quartier-maître général de la milice, l'en-

(1) 100 *cents* font un dollar (5 fr. 30 c.).

tretien des prisons et des prisonniers, l'instruction publique, l'entretien des routes, des canaux et des ports.

Dans les dépenses extraordinaires figurent, depuis quelques années, la construction des canaux et celle des chemins en fer. C'est pour exécuter ces grandes et utiles entreprises que chaque état a fait des emprunts considérables; ce sont ces emprunts et leur emploi qui font différer si considérablement les budgets de ces dernières années, comparés à ceux des années précédentes.

Afin de donner une idée de la nature des dépenses et des recettes des budgets spéciaux des états, nous allons en mettre deux sous les yeux du lecteur, dont la rédaction nous a paru moins imparfaite. Nous citerons d'abord celui de la Pensylvanie.

Les recettes du trésor de cet état pendant l'exercice de 1827 à 1828, ont été de 3,129,470 doll. (16,586,191 fr.); la balance dans le trésor, au 1er décembre 1827, était de 167,897 doll. (889,854 fr.), ce qui fait, avec les sommes perçues, un total de 3,297,367 doll. (17,476,045 fr.).

Les dépenses, pendant cette même période, ont été de 3,107,552 doll. (16,470,025 fr.), laissant au trésor, au 1er décembre 1828, un excédant de 189,815 dollars (1,006,019 fr.).

Voici le tableau des recettes et des dépenses effectuées pendant l'année commençant au 1er décembre 1828, et finissant au 30 novembre 1829.

RECETTES.

	Dollars.
Impôt territorial	97,290
Droits sur les commissions	19,000
Droits sur les ventes	140,518
Dividendes des banques appartenant à l'état	121,289
A reporter	378,097

	Dollars.
Report	378,097
Dividendes provenant des péages des ponts et des routes à barrières, appartenant à l'état	19,640
Taxe sur les dividendes des banques	53,184
Taxes sur les places	9,245
Bonifications du secrétaire-d'état	1,779
Licences des cabarets	50,031
Droits sur les marchandises étrangères	62,607
Produit des cartes de l'état	691
Héritages collatéraux	10,742
Droits sur les pamphlets	55
Exemption de la milice	3,000
Patentes accordées aux colporteurs	217
Épaves	74
Versemens divers pour les améliorations intérieures	200,000
Emprunts (*a*).	2,811,238
Recettes diverses	9,738
	3,610,338
Restant en caisse au 1er décembre 1828	189,815
TOTAL GÉNÉRAL DES RECETTES	3,800,153
	(20,140,810 fr.)

DÉPENSES.

	Dollars.
Améliorations intérieures (*a*).	3,049,893
Dépenses de gouvernement	218,393
A reporter	3,268,286

(*a*) Nous devons faire observer que la somme de 2,811,238 dollars, qui figure aux Recettes sous la dénomination d'emprunt, et celle de 3,049,893 dollars portée aux Dépenses sous le titre d'améliorations intérieures, doivent tout-à-fait être considérées comme extraordinaires. Car ces sommes ayant été employées par l'état, comme nous l'avons dit plus haut, à la construction des canaux ; il est évident qu'elles ne reparaîtront plus les années suivantes. Alors seulement on fera figurer aux Recettes les produits des canaux, et aux Dépenses les intérêts des sommes empruntées : en sorte que le budget de cet état n'est, à vrai dire, que de 800,000 dollars ; c'est, au reste, d'après cette base que nous avons établi notre raisonnement.

	Dollars.
Report.	3,268,286
Dépenses de la milice.	17,738
Pensions et gratifications.	27,800
Éducation.	16,702
Intérêts des emprunts.	91,725
Fonds supplémentaires pour les améliorations intérieures.	168,787
Réclamations de la Pensylvanie.	978
Confection des cartes de l'état.	542
Maisons pénitentiaires de Philadelphie.	6,000
— de Pittsbourgh.	5,466
Transport des prisonniers.	411
Transport des prisonniers échappés.	287
Maison de refuge.	2,505
Dépenses diverses.	17,550
TOTAL.	3,624,777
BALANCE au 1er décembre 1829.	175,376
	3,800,153 (20,140,810 fr.)

Les registres de la Pensylvanie contiennent le tableau des dépenses du gouvernement de cet état depuis 1791 jusqu'à 1829. En 1791, elles montaient à 69,000 dollars (365,700 fr.); en 1792, à 80,000 dollars (424,000 fr.), et en 1793, à 110,000 dollars (583,000 fr.). Depuis 1793 jusqu'en 1818, la moyenne de ces dépenses annuelles est de 150,000 dollars (795,000fr.); et en 1819, cette somme s'éleva à 194,000 dollars (1,028,200 fr.).

Budget de l'état de New-York (1).

Les recettes et les dépenses générales de cet état pendant l'exercice 1827 à 1828, ont été estimées de la manière suivante :

(1) *William's New-York Annual Register.*

	1827.	1828.
	Dollars.	Dollars.
Recettes	1,705,337	1,938,006
Dépenses	1,908,558	1,938,952

Les dépenses étaient partagées comme il suit :

Dépenses d'administration	146,156	184,036
Dépenses des prisons de l'état	43,702	54,103
Dépenses pour les Indiens	18,063	18,094
Dépenses diverses d'administration	115,290	107,857
Appropriations spéciales, fonds particuliers et dépenses temporaires	1,585,348	1,574,862
Total comme ci-dessus	1,908,558	1,938,952
	(10,115,357 fr.)	(10,276,445 fr.)

Les traitemens payés par les budgets spéciaux des états sont, pour la plupart, très-élevés, comme ceux que supporte le budget fédéral, et presque toujours au-dessus des rétributions accordées, en France, aux titulaires des fonctions analogues. Dans tous les états on trouve, quoique avec des dénominations tantôt semblables et tantôt légèrement différentes, les mêmes fonctionnaires ; ce sont le gouverneur, chargé du pouvoir exécutif, les membres de son conseil, un secrétaire-d'état, un trésorier, un adjudant-général, qui remplit, auprès du gouverneur, les fonctions de ministre de la guerre ; les membres des deux chambres de l'état, qu'il ne faut pas confondre avec ceux du sénat et de la chambre des représentans de l'Union ; les juges de la Cour d'Appel, et ceux des tribunaux inférieurs.

Le traitement du gouverneur a été, en général, fixé avec une grande modération. Dans plusieurs états, ce traitement n'est que de 1,000 à 1,500 dollars (5,300 à 7,950 fr.) ; à Massachussets, il est de 3,666 dollars 19,429 fr.) ; à New-York, de 4,000 dollars (21,200 fr.) ;

à la Nouvelle-Orléans, de 7,500 dollars (39,750 fr.). Les membres du conseil, ainsi que les trésoriers et les secrétaires-d'état de ces différentes sections de l'Amérique du Nord reçoivent aussi des traitemens fort inégaux et qui diffèrent de 500 à 2,000 doll. (2,650 à 10,600 fr.). Mais les fonctionnaires les mieux rétribués sont les juges. Dans les grands états, ceux des cours d'appel, comme ceux des tribunaux inférieurs, ne reçoivent pas moins de 2,000 dollars (10,600 fr.), traitement qui contraste beaucoup avec la modération de ceux qui sont attribués, en France, aux cours royales et aux tribunaux civils. Quant aux membres des chambres de chacun de ces états, ils reçoivent, terme moyen, une indemnité de 3 doll. (15 fr. 90 c.) par jour, pendant la durée de chaque session, ainsi qu'une indemnité de route, fixée également à 4 doll. (21 fr. 20 c.) par chaque distance de 20 milles. La rétribution des employés des bureaux des diverses administrations est généralement fort élevée; on peut l'évaluer au double ou au triple de celles que reçoivent les employés de nos administrations départementales.

L'indication suivante des places et des traitemens qui leur sont affectés dans l'état de la Pensylvanie ne sera pas sans intérêt pour nos lecteurs.

ADMINISTRATION.

	Dollars.	Francs.
Gouverneur	4,000	21,200
Secrétaire-d'état	1,600	8,480
Trésorier	1,400	7,420
Auditeur général	1,400	7,420
Commissaire voyer	1,400	7,420
Directeur du cadastre	1,400	7,420
Procureur général (en sus des droits attribués à sa charge)	300	1,590

JUSTICE.

Cour d'Appel.

	Dollars.	Francs.
Un *chief justice*	2,666	14,129
Quatre juges recevant chacun	2,000	10,600
Protonotaire	*les droits seulement.*	

Tribunal de district pour la ville et le comté de Philadelphie.

Un président	2,000	10,600
Deux juges recevant chacun	2,000	10,600
Protonotaire	*les droits seulement.*	

Tribunal de District pour les comtés de Lancastre et de New-York.

Un président	1,600	8,480
Un juge	1,600	8,480

On voit, par les deux budgets dont nous venons de faire connaître le montant, que les dépenses particulières de chaque état sont fort considérables. Malheureusement, nous sommes bien loin d'être en mesure, comme nous l'avons déjà observé, de les faire tous connaître, et nous craindrions d'égarer nos lecteurs, en mettant sous leurs yeux les documens trop imparfaits que nous avons réunis à cet égard.

Mais ce n'est point là où s'arrêtent les dépenses publiques des États-Unis : comme nous le disions plus haut, il faut y comprendre aussi celles des comtés, divisions administratives qu'on peut assimiler à celles de nos départemens. C'est pour n'avoir pas fait cette addition, que les dépenses publiques de la Grande-Bretagne, d'après plusieurs statisticiens, paraissent beaucoup moins considérables qu'elles ne le sont réellement (1). Nos dépenses départe-

(1) Note du Tr. On trouvera ci-contre le budget de la Grande-Bretagne, en 1830 ; ce budget ne comprend, comme on le verra, que les dépenses de la dette publique, de la liste civile, de la guerre, de la marine, et quelques autres accessoires. Pour établir une com-

mentales figurent, dans le budget de l'état, pour une somme de 55,000,000 fr., c'est-à-dire plus d'un dixième

paraison exacte entre ce budget et celui de la France, il faudrait y comprendre le domaine de la couronne, les dépenses des comtés, le produit des péages perçu sur les routes à barrières, les revenus du clergé, qui, comme on l'a vu dans le 8[e] numéro de notre recueil (nouvelle série), s'élèvent annuellement à la somme énorme de 236,000,000 fr., et enfin les recettes et dépenses des colonies et possessions de la Grande-Bretagne. En réunissant toutes ces sommes, il y a lieu de croire que le chiffre des dépenses publiques de la Grande-Bretagne ne s'éleverait pas à moins de 3,000,000,000 fr. On a vu plus haut que le seul budget de l'Inde dépassait 700,000,000 fr.

RECETTES.

	Liv. st.	Francs.
Douane	17,211,839	430,295,975
Accise	19,540,010	488,500,250
Timbre	7,101,304	172,532,600
Poste	1,481,000	37,025,000
Domaines	6,632	165,800
Taxes réparties	5,087,490	127,187,250
Versemens effectués par la C[e] des Indes	60,000	1,500,000
Recettes diverses	298,407	7,460,175
Total des recettes	50,786,682	1,264,667,500

DÉPENSES.

	Liv. st.	Francs.
Intérêts et administration de la dette fondée	25,672,555	641,813,875
Annuités viagères	2,604,562	65,114,050
Intérêts des billets de l'échiquier	878,494	21,962,350
Liste civile	1,057,000	26,425,000
Pensions constituées par actes du Parlement	378,691	9,467,275
Salaires	71,257	1,781,425
Cours de justice	148,021	3,700,525
Monnaie	14,633	365,825
Primes accordées aux bergers d'Écosse	2,956	73,400
A reporter	30,828,169	770,703,725

de notre budget ordinaire. Il serait superflu de dire que nous pouvons encore moins indiquer les dépenses des comtés aux États-Unis que les budgets spéciaux des états. Mais ces dépenses, comme celles des communes, doivent être proportionnellement plus fortes qu'en France, où le gouvernement centralise le plus possible l'administration. On conçoit qu'au contraire, aux États-Unis, les divers gouvernemens qui les régissent ne peuvent rester fidèles à leur principe constitutif qu'en laissant la plus grande somme d'indépendance aux comtés, aux villes et aux communes. Quoi qu'il en soit, nous croyons être plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité, en évaluant, par approximation, au double du chiffre porté dans le budget fédéral, les dépenses publiques des États-Unis. D'après cette évaluation, la totalité de ces dépenses s'élèverait à 50,000,000 dollars (265,000,000 fr.), ce qui ferait une moyenne de 26 fr. par individu. En France, si notre armée était sur le pied de paix, cette moyenne serait encore de 31 fr. Ainsi donc, le contribuable y paierait un cinquième en sus de la cotisation moyenne du contribuable de l'Union.

Mais le chiffre approximatif que nous venons de poser est bien loin encore d'être celui de toutes les dépenses publiques de l'Union. Il nous reste à dire un mot de celles

	Liv. st.	Francs.
Report	30,828,169	770,733,725
Dépenses diverses	202,470	5,061,750
Id. pour l'Irlande	377,968	9,449,200
Armée	7,709,372	192,734,300
Marine	5,902,339	147,558,475
Artillerie	1,569,150	39.278,750
Dépenses générales	2,485,660	62,146,500
Total des dépenses	49,075,128	1,226,932,700

qui ne figurent, au moins en totalité, dans aucun de leurs budgets, soit fédéral, soit spéciaux, tandis qu'elles sont comprises dans les nôtres. C'est ainsi, par exemple, qu'en France, le service des ponts et chaussées est porté pour 41,400,000 fr. dans le budget de l'état, et que nos routes, sans exception, sont accessibles à tous les voyageurs. Aux États-Unis, au contraire, une partie de leurs grandes voies se compose de routes à barrières, sur lesquelles on ne circule qu'en payant. Or donc, pour faire une assimilation exacte entre nos finances et celles de l'Union, il faudrait compter le produit annuel de tous les péages des routes à barrières. Les statistiques sont encore muettes à cet égard. Mais il est évident que, par suite de la vaste étendue du territoire des États-Unis, les chaussées doivent s'y trouver dans une proportion plus forte, relativement à la population, qu'en France. On a vu plus haut que le gouvernement de l'état de Pensylvanie avait un revenu de 104,092 f. dans les dividendes de quelques routes à barrières. Probablement on n'exagérerait rien en évaluant à 10,000,000 fr. le produit total des péages établis sur ces routes, ce qui ne serait encore que le quart du budget des ponts et chaussées en France. Ces dix millions ne représenteraient pas seulement l'intérêt des sommes employées, par les concessionnaires des péages, à la construction de ces routes, mais aussi les frais de leur entretien annuel, qui, dans un pays où la main d'œuvre est si chère, doit être au moins le double de ce qu'il coûte en Europe; ils représentent en outre les traitemens attribués aux receveurs des péages.

Nous n'avons rien non plus de positif sur les dépenses des cultes aux États-Unis. L'ardeur du sentiment religieux qui s'y manifeste par la multiplicité des sectes, suffit, sans que leurs gouvernemens s'en mêlent, pour entretenir les divers cultes qui y sont professés et les ministres qui les

desservent. En France, les frais du culte figurent parmi les dépenses générales de l'état pour une somme de 36,611,000 fr. (1). Il est probable qu'en estimant, aux aux trois quarts de notre budget ecclésiastique, le montant des cotisations volontaires appliquées aux frais des cultes dans l'Union, on serait plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité. En effet, il résulte du tableau ci-contre, tableau malheureusement incomplet, qu'il s'y trouve près de 10,000 ecclésiastiques appartenant aux diverses communions chrétiennes, et, par conséquent, sans compter les rabbins des synagogues. Nous avons vu que les commis les plus mal rétribués recevaient aux États-Unis 1,000 dollars (5,300 fr.) par an. Il n'est pas possible de supposer que, terme moyen, les ecclésiastiques reçoivent chacun moins de la moitié de cette somme : ainsi donc, la totalité de leurs rétributions ferait, au minimum, 25,000,000 fr. La seconde colonne du tableau constate aussi l'existence de plus de 11,000 églises; mais ce chiffre est incomplet, ainsi que l'indique également le tableau. D'après le nombre des diverses sectes, on peut supposer qu'il est au moins de moitié en sus. Enfin, comme on l'a vu dans le 7e numéro de notre nouvelle série, il y a dans l'Union vingt-un séminaires, où vivent plus de 2,500 étudians. Les divers frais de ces établissemens, ainsi que les dépenses d'entretien des églises et celles des nouvelles constructions religieuses, doivent porter à plus de trente millions de fr. les vingt-cinq millions comptés d'autre part.

(1) Voyez dans le 8e numéro de la Revue Britannique (nouvelle série) l'article sur la richesse du clergé.

DÉNOMINATION DES DIFFÉRENTES SECTES OU RELIGIONS.	NOMBRE de Ministres.	d'Églises ou Chapelles.	de Membres.
1. Calvinistes	2,914	4,384	304,822
2. Association Chrétienne	300	1,000	30,000
3. Memnonites	250	?	30,000
4. Anabaptistes	300	1,400	16,000
5. Non-communians	30	40	3,500
6. *Seventh-Day-Baptists*	30	?	3,000
7. *Tunkers*	40	?	3,000
8. *Six Principle Baptists*	25	?	4,700
9. Émancipés	10	?	400
10. Méthodistes. (Église épiscopale — 17 *Conférences*)	1,900	?	476,000
11. Presbytériens (19 *Synodes* — 98 *Presbytères*)	1,491	2,158	173,000
12. Hollandais Réformés (1 *Synode* — 16 *Classes*)	150	185	11,713
13. Germains Réformés (1 *Synode* — 7 *Classes*)	120	500	?
14. Presbytériens associés	72	104	15,000
15. Congréganistes. (Nouv. Église orthodoxe)	800	1,000	120,000
16. Protestans. (Église épiscopale— 15 *Diocèses*)	528	?	?
17. Catholiques Romains (1 *Archevêque*)	230	?	?
18. Amis ou Quakers	»	500	?
19. Luthériens (1 *Synode général*)	200	800	?
20. Universitaires	150	300	?
21. Unitaires	150	160	?
22. Moraves	23	23	2,000
23. Nouveaux Jérusalémistes	29	30	4,000
24. Shakers	45	16	?
25. Presbytériens Réformés	?	?	?

Nous avons encore à parler de la milice, véritable force militaire des États-Unis. L'armée fédérale qui ne compte que 6,000 hommes, et qui, d'ailleurs, est composée en partie de corps spéciaux (1), ne saurait suffire à la défense de leur territoire, quoiqu'ils n'aient pas d'autres voisins à craindre que les Anglais au Canada, car la fédération mexicaine ne compte pas encore comme puissance politique. Cette milice, formée de tous les hommes libres et valides de l'Union, se compose aujourd'hui de 1,200,000 hommes. Les miliciens sont tenus de s'armer, de s'habiller et de s'équiper. Cependant certains États ont fait plusieurs fois les frais d'une partie de l'armement et de l'équipement. Les régimens de milices sont classés en brigades et en divisions, qui ont leurs officiers-généraux. Dans chaque État, ils sont placés sous le commandement en chef du gouverneur. Même en tems de paix, le service de la milice est une contribution très-forte. Dans les divers États, les miliciens sont assujétis à des manœuvres qui durent de quatre à cinq jours. Supposons qu'un sixième où 200,000 hommes soient exemptés des manœuvres pour des raisons de santé ou toute autre cause légitime, il resterait encore un million d'hommes qui y seraient assujétis. Or, comme l'Union possède un territoire immense, et pour ainsi dire sans limites, et que ses douze millions d'habitans sont bien loin de suffire à son exploitation, le travail y est, comme parleraient les économistes, la marchandise la plus recherchée, tandis qu'en Europe, où nous

(1) L'armée fédérale est composée ainsi qu'il suit :

1° Officiers d'état-major de différens grades...............	119
2° 4 régimens d'artillerie formant ensemble un effectif de....	2,240 hom.
3° 7 régimens d'infanterie formant ensemble un effectif de...	3,829 *id.*
TOTAL DE L'ARMÉE FÉDÉRALE...........	6,188

étouffons, pressés, comme nous le sommes, les uns contre les autres, c'est, au contraire, la plus avilie. Aussi la moyenne de la journée de travail aux États-Unis, est-elle, selon un judicieux statisticien, M. Warden, d'un dollar et demi (7 fr. 95 c.). Cinq journées de travail perdues chaque année, en manœuvres et en exercices militaires, par un million d'hommes, représentent une taxe annuelle de plus de 35,000,000 fr. Mais ce n'est pas tout : ces hommes sont obligés de s'habiller à leurs frais. Admettons que leur uniforme et les accessoires ne leur coûtent que 125 fr., et cette supputation est sans doute fort modérée. Supposons en outre qu'il y ait 500,000 miliciens habillés, et qu'ils soient obligés de renouveler leur uniforme tous les cinq ans. Ce sera une dépense moyenne de 25 fr. par année, pour chaque milicien, ou de 12,500,000 pour tous. Ainsi donc le service de la milice, en réunissant ces deux sommes, équivaut à une taxe de près de cinquante millions en tems de paix. Raisonnons dans l'hypothèse où on mobiliserait 100,000 miliciens.

En tems de guerre, ce service est encore bien plus onéreux : le gouvernement leur donnerait des vivres, mais point de solde. D'après nos supputations précédentes, et on a vu qu'elles n'avaient rien d'hypothétique, ce serait, terme moyen, 7 fr. 50 cent. que chaque milicien perdrait tous les jours en quittant ses foyers. Ainsi ces 100,000 hommes feraient par jour une perte de 750,000 fr.; par mois, de 22,500,000 fr.; par an, de 270,000,000 fr., dont il faudrait, il est vrai, retrancher une vingtaine de millions pour les vivres qui leur auraient été fournis. Ce serait, on doit en convenir, payer bien cher une mauvaise armée, sans habitudes militaires. En France, une armée composée du même nombre de fantassins; ne coûterait que 80,000,000 f. en tems de guerre, c'est-à-dire les deux tiers

de moins que celle des États-Unis (1). Heureusement pour eux, ils ont peu d'occasion de soutenir des guerres continentales. Même leurs escarmouches avec les Indiens, deviennent chaque année plus rares, par l'extinction graduelle de ces races infortunées. Les armes de l'Union ont, d'ailleurs, trouvé un auxiliaire inattendu et redoutable dans l'eau-de-vie. Les Indiens ont pour cette liqueur qu'ils appellent, à trop juste titre, *eau de mort*, un goût irrésistible. Les citoyens des États-Unis leur vendent cette eau de mort qui les brûle et les tue.

Les dépenses des milices américaines, en tems de paix, trouvent, au surplus, leur analogue dans celles de la garde nationale en France. Nous avons calculé que ces dépenses équivalaient par an, à une contribution de plus de cent millions, supérieure au produit net des droits sur les boissons, et au moins égale à celui de l'enregistrement. La facilité avec laquelle cette taxe additionnelle est supportée, prouve, au surplus, combien l'amour de l'ordre est un sentiment énergique en France, et doit rassurer sur l'issue définitive des efforts de ceux qui essaient encore de mettre la société en question.

(1) Tandis qu'un milicien revient, comme on l'a vu, aux États-Unis, à environ 2,500 fr. par an, un fantassin, en France, ne coûte que 500 fr. au plus, comme cela résulte du tableau suivant :

	Par jour.	Par an.	
Solde et supplément de solde..............	87 c.	317 fr.	10 c.
Pain (7 hectog. 1/2)......................	20	73	
Riz (3 décagr.)...........................	02	7	30
Sel (1/60e de kilogr.)....................	00 1/2	1	87
Viande (2 hectog 1/2).....................	14 1/2	52	92
Vin (1/4 de litre)........................	08	29	20
Bois (2 kilog.)...........................	03 1/2	11	77
	1.35 1/2	493	16

Nous n'avons point parlé des dépenses des communes aux États-Unis, parce que ces dépenses ne figurent point dans notre budget. Par une raison déjà indiquée plus haut, elles doivent être proportionnellement plus considérables qu'en France, puisque la centralisation de l'administration y est inconnue. Il est à propos de faire remarquer ici que les fonctions de maire ne sont pas, comme en France, toujours gratuites. Le traitement du maire de New-York figure au budget de cette ville pour une somme de 5,000 dollars (26,500 fr.).

Nous terminerons ici ce long travail; car nous croyons avoir établi par des preuves satisfaisantes, qu'en résumé le gouvernement des États-Unis est plus dispendieux que celui de la France. En effet, aux 263,000,000 qui représentent les dépenses du budget fédéral et celles des budgets spéciaux, nous avons vu qu'il fallait ajouter :

1° 10,000,000 pour les routes à barrières;

2° 30,000,000 pour le clergé;

3° 50,000,000 pour le service, en tems de paix, chiffre qui fait plus que doubler en tems de guerre. Ces dépenses doivent donc s'élever, dans les tems ordinaires, à la somme totale de 353,000,000 fr. Il résulte de ces chiffres, que la charge publique qui pèse sur les États-Unis est de 35 fr. par habitant; tandis qu'en France, également dans les tems ordinaires, elle n'est que de 31 fr.

Ce serait chose vaine que de vouloir gouverner les grandes sociétés politiques, telles que celles qui existent aujourd'hui avec une économie mesquine et parcimonieuse : ce serait le moyen infaillible de compromettre les services sans soulager le contribuable. Qu'au lieu de chercher à réduire nos dépenses, en entamant les traitemens de quelques fonctionnaires, on s'applique plutôt à

développer nos ressources : elles sont intactes et immenses, et les hommes habiles ne manquent point à la France pour les exploiter. Si cet article n'était déjà trop long, et ne dépassait nos limites ordinaires, il nous serait facile de les indiquer : nous nous contenterons ici de dire, qu'en dépensant sur nos routes deux à trois cents millions, on pourrait augmenter le revenu territorial de la France, au moins d'un dixième ; mais il faudrait qu'une habile administration distribuât ces 300,000,000 , non-seulement sur les routes royales, mais aussi sur les routes départementales, et même sur les chemins vicinaux. Quel magnifique résultat que le revenu territorial actuel de la France accru d'un dixième, et par conséquent de 200,000,000 fr. Mais ce n'est pas tout : là où de nouvelles communications seraient percées , elles créeraient des revenus qui n'existent point encore ; on y mettrait des friches en culture , on y dessécherait des marais , on exploiterait des mines, dont les richesses restent enfouies , parce qu'aucune route ne leur est ouverte ; des forêts superbes , inutiles aujourd'hui à leurs propriétaires comme aux consommateurs, serviraient à la fois à construire nos habitations et à les échauffer. Nous n'hésitons pas de le dire, dans moins de deux années, les frais de cette grande dépense seraient couverts et au-delà par l'accroissement qu'aurait pris la richesse foncière de la France. Et faudrait-il pour cela ajouter de nouvelles taxes à celles qui pèsent déjà sur nous? non sans doute : il suffirait de détacher 18,000,000 des rentes amorties pour les affecter au paiement des arrérages des nouvelles rentes que l'on créerait, et à l'amortissement à venir de ces rentes. Ces idées, que nous jetons, ne sont pas des chimères ; il nous serait facile de les établir par des chiffres rigoureux. Enfin, ce qui n'est point une considération accessoire, ces grands et utiles travaux rendraient

à la France une sécurité qu'elle n'a pas, et qui, aujourd'hui, est son premier besoin, en procurant du travail à tous les bras laborieux, car tous nos biens périraient au milieu de nos agitations sans terme comme sans cause (1).

(1) A l'occasion des travaux que l'on pourrait entreprendre, nous citerons une lettre véritablement admirable, écrite en 1807, par Napoléon, à M. Cretet, alors ministre de l'intérieur. Pourquoi cette haute intelligence n'a-t-elle pas appliqué sa puissance à l'amélioration intérieure de la France, au lieu d'aller jouer sur les champs de bataille et de finir par perdre un tiers de cette France nouvelle qu'elle n'avait pas été seule à agrandir.

Fontainebleau, le 14 novembre 1807.

« Monsieur Cretet, vous aurez reçu le décret impérial par lequel j'ai autorisé la caisse d'amortissement à prêter 8,000,000 de fr. à la ville de Paris. Je suppose que vous vous occupez de prendre des mesures pour que les travaux soient rapidement terminés, et augmentent les revenus de la ville. Dans ces travaux il y en a qui ne rendront pas grand' chose et qui ne sont que d'embellissement; il y en a d'autres, tels que les galeries à établir sur les marchés, les tueries, etc., qui seront d'un grand produit; mais pour cela il faut agir. Les magasins pour lesquels je vous avais accordé des fonds ne sont pas encore commencés. Je suppose que vous avez retrouvé les fonds qui étaient destinés pour des fontaines, et que vous les avez employés provisoirement pour la machine de Marly. Poussez tout cela vivement. Ce système d'avancer de l'argent à la ville de Paris pour augmenter ses branches de revenu a aussi le but de concourir à son embellissement : mon intention est de l'étendre à d'autres départemens.

» J'ai beaucoup de canaux à faire : celui de Dijon à Paris, celui du Rhin à la Saône, et celui du Rhin à l'Escaut. Ces trois canaux peuvent être poussés aussi vivement que l'on voudra : mon intention est, indépendamment des fonds qui sont accordés sur les revenus de l'état, de chercher des fonds extraordinaires pour les trois canaux. Pour cela je voudrais vendre le canal de Saint-Quentin, dont le produit serait versé pour accélérer les travaux du canal de l'Escaut. Je voudrais vendre le canal d'Orléans, dont le produit servirait à accélérer les travaux du canal de Bourgogne. Enfin, je vendrais même le canal du Languedoc, pour le produit en être affecté à la construction du canal du Rhin à la Saône. Je suppose que le canal Saint-Quentin pourrait être vendu 8,000,000 de fr., celui de Loing autant, et le canal du Languedoc davantage. Ce serait donc une trentaine de millions

que je me procurerais sur-le-champ, et que j'emploierais à accélérer les trois grands canaux avec toute la rapidité possible. L'argent, je l'ai ; l'état n'y perdra rien ; il y gagnera au contraire, puisque, s'il perd ses revenus des canaux de Loing, de Saint-Quentin et du Midi, il gagnera le produit des canaux de l'Escaut, de Napoléon et de Bourgogne ; et quand ces travaux seront finis, si les circonstances le permettent, je les vendrai encore pour en faire d'autres. Ainsi, mon but est de faire les choses en sens inverse de l'Angleterre, ou de ce que l'on propose de faire. En Angleterre, on aurait accordé un octroi pour le canal de Saint-Quentin, et le gouvernement l'aurait alloué à des capitalistes. J'ai, au contraire, commencé par construire le canal de Saint-Quentin, il a coûté, je crois, 8,000,000 de fr. ; il rendra 500,000 fr. Je ne perdrai donc rien en le vendant à une compagnie ce qu'il m'a coûté, puisque avec cet argent je ferai d'autres canaux. Faites-moi, je vous prie, un rapport là-dessus, car, sans cela, nous mourrons sans avoir vu naviguer ces trois grands canaux. En effet, voilà six ans que le canal de Saint-Quentin est commencé, et il n'est pas encore fini : or, ces canaux-là sont d'une bien autre importance. On évalue la dépense de celui de Bourgogne à 30 millions. Certainement ce qu'on peut dépenser par an sur les fonds généraux de l'état ne va pas à plus d'un million ; les départemens ne rendent pas plus de 500,000 fr. Il faudrait donc vingt ans pour finir ce canal ! Que ne se passera-t-il pas pendant ce tems ! Des guerres et des hommes ineptes arriveront, et les canaux resteront sans être achevés. Le canal du Rhin à l'Escaut est aussi d'une grande dépense : les fonds généraux de l'état ne suffisent pas pour les conduire aussi vite qu'on le voudrait : le canal de Napoléon est dans le même cas. Faites-moi connaître combien il serait possible de dépenser par an à chacun de ces canaux. Je suppose que, sans nuire aux autres travaux, on pourrait dépenser pour chacun trois ou quatre millions par an, et qu'ainsi dans cinq ou six ans nous pourrions les voir naviguer tous les trois. Vous me ferez connaître combien les impôts établis me fournissent de ressources pour ces trois canaux, combien j'ai accordé pour 1808, et les fonds supplémentaires que j'ai accordés en 1806 pour pousser ces travaux avec la plus grande activité. Vous me proposerez de vendre les trois canaux déjà faits, et à quel prix il faudrait les vendre. Je me charge de trouver des acquéreurs : alors l'argent sera en abondance. Il faut me dire dans votre rapport à combien sont évalués les trois canaux que je veux promptement achever, et comparer cela avec les sommes qu'ont coûté les trois anciens canaux que je veux vendre.

» Vous comprenez ce que je veux dire. Sur votre rapport, mon intention est de passer outre ; peut-être cela conduira-t-il à ouvrir une caisse des travaux publics où les fonds des rentes de la navigation seraient versés directement. On pourrait aussi accorder à cette administration les fonds provenant de la vente des trois anciens canaux, et d'autres encore, s'il en existe qu'on

puisse vendre. Les fonds en seraient versés, selon les conditions de vente, dans la caisse des travaux publics, et avec cette institution nous changerions la face du territoire.

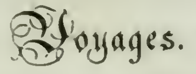
» J'ai fait consister la gloire de mon règne à changer la face du territoire de mon empire. L'exécution de ces grands travaux est aussi nécessaire à l'intérêt de mes peuples qu'à ma propre satisfaction. J'attache également une grande importance et une grande idée de gloire à détruire la mendicité. Les fonds ne manquent pas ; mais il me semble que tout cela marche lentement ; et cependant les années se passent. Il ne faut point passer sur cette terre sans y laisser des traces qui recommandent notre mémoire à la postérité. Je vais faire une absence d'un mois ; faites en sorte qu'au 15 décembre vous soyez prêt sur toutes ces questions, que vous les ayez examinées en détail, que je puisse, par un décret général, porter le dernier coup à la mendicité. Il faut qu'avant le 15 décembre vous ayez trouvé, sur le quart de réserve et sur les fonds des communes, les fonds nécessaires à l'entretien de 60 ou 100 maisons pour l'extirpation de la mendicité ; que les lieux où elles seront placées soient désignés, et le réglement mûri. N'allez pas me demander encore trois ou quatre mois pour avoir des renseignemens. Vous avez de jeunes auditeurs, des préfets intelligens, des ingénieurs de ponts-et-chaussées instruits ; faites courir tout cela, et ne vous endormez pas dans le travail ordinaire des bureaux. Il faut également qu'à la même époque tout ce qui est relatif à l'administration des travaux publics soit prévu et mûri, afin qu'on puisse préparer tout de manière qu'au commencement de la belle saison la France présente le spectacle d'un pays sans mendiant, et où toute la population soit en mouvement pour embellir et rendre productif notre immense territoire.

» Il faut aussi que vous me prépariez tout ce qui est nécessaire sur les mesures à prendre pour tirer du dessèchement des marais du Cottentin et de Rochefort des sommes pour alimenter la caisse des travaux publics et pour achever les desséchemens ou en opérer d'autres.

» Les soirées d'hiver sont longues : remplissez vos portefeuilles, afin que nous puissions pendant les soirées de ces trois mois discuter les moyens d'arriver à de grands résultats.

» Sur ce, etc. NAPOLÉON.

» M. CRETET, *mon ministre de l'intérieur.* »



LA PAGODE DE TRIPETTY.

Séjour antique de la superstition, l'Inde offre de toutes parts l'empreinte de sa religion bizarre, féconde en croyances absurdes, mais qui bercent d'un doux avenir les esprits qui en sont imbus. D'un caractère faible et timide, l'Hindou s'est toujours montré observateur rigide des rites qu'elle lui impose ; toujours il s'est fait un devoir d'aller au-devant des exigences des brahmines, et de propager les signes extérieurs de son culte. Sa demeure est devenue le sanctuaire d'une multitude de divinités chargées de présider aux moindres actions de la vie. Les lieux publics, les grandes routes, se sont hérissés d'obélisques, d'autels, de pierres votives. Ces signes caractéristiques de la faiblesse morale d'une nation se reproduisent de toutes parts dans l'Inde ; on dirait plutôt, tant ils y sont prodigués, qu'ils se réfléchissent les uns les autres. Partout on rencontre des temples et des pagodes ; il n'est pas de petit bourg qui n'en ait deux ou trois : mais la plupart, temples sans crédit, sans merveilleux, sans souvenirs historiques, ignorés des grands, ne reçoivent que les offrandes vulgaires des dernières castes. La pagode de *Tripetty*, au contraire, par sa haute antiquité, les traditions qui s'y rattachent, la puissante influence attribuée au dieu qu'on y adore, sort de cette nomenclature commune, et, depuis des siècles, est en vénération dans toutes les parties de l'Indostan, domine toutes les intelligences,

et reçoit à la fois dans son sanctuaire les offrandes du pauvre, celles des princes, et même des rois.

Il serait impossible à un Européen de donner une description fidèle de ce temple : jamais les pieds d'un profane n'en ont souillé le parvis; jamais ses regards ne se sont même portés sur les constructions extérieures qui l'environnent. Les Anglais qui résident à Tripetty et dans les environs se sont toujours abstenus de toute démarche qui pût déceler leur curiosité; car la moindre tentative de leur part, considérée comme un sacrilége, eût grièvement offensé ces hommes superstitieux. Aussi, pour gouverner sans commotions, la Compagnie a-t-elle enjoint à tous les Européens, sous les peines les plus sévères, de respecter les croyances de ces populations inoffensives, que la plus légère atteinte portée à leur culte pourrait exaspérer. Quant à moi, par ma position sociale, m'étant trouvé en rapport avec les personnes qui fréquentent ce temple, et même avec plusieurs des brahmines qui le desservent, j'essaierai de soulever un coin du voile qui couvre encore ce mystérieux asile, et de faire connaître quelques-unes des mille cérémonies bizarres dont il est le théâtre.

A quatre-vingts milles de Madras, dans le district de Carnate, et au milieu d'une riante vallée, s'élève la ville de Tripetty, qui n'a de remarquable que les ruines de ses anciens monumens. A huit milles de là, derrière les collines qui ferment la vallée, se trouve la célèbre pagode du même nom. De la partie sud de la ville on aperçoit un sentier étroit qui se dirige en serpentant de la base au sommet de ces collines; sur le plateau s'élèvent plusieurs portiques d'une architecture simple, mais élégante; c'est sous leurs arches que passe la troupe pieuse des pélerins qui, tous les ans, va déposer ses offrandes sur les autels de l'idole. Dans cette solennité, il est permis à la popula-

tion hindoue d'accompagner le cortége ; mais dès qu'elle aperçoit la pagode, elle doit s'arrêter et se prosterner la face contre terre, en prononçant trois fois le nom de l'idole ; elle se retire ensuite satisfaite et silencieuse, pénétrée d'un vif sentiment de joie d'avoir pu encore cette fois jeter un regard avide sur ce lieu consacré.

L'idole est adorée sous mille noms divers ; mais ses trois principaux sont *Vengataramana Swamee* (celui qui repousse le mal et qui protége le bien), *Surinawasa Swamee*, lorsqu'elle réunit les attributs de *Sri*, la Cérès indienne, et enfin *Seshachellawausah*, lorsqu'elle réunit les attributs de *Sesha*, qui n'est autre que Vishnou. Dans une de ces incarnations, ce dieu ayant pris, sur la montagne de Tripetty, la forme d'un serpent, le nom de *Seshachellawausah* n'a été donné à l'idole que pour perpétuer le souvenir de cette merveilleuse transfiguration (1). L'idole est sculptée en pierre et a environ sept pieds de hauteur ; sa figure, sans être agréable, n'a rien de ce caractère grotesque que l'on retrouve chez la plupart des idoles hindoues. De ses épaules volumineuses se détachent quatre bras ; les deux mains droites tiennent les attributs de Vishnou, la massue de guerre et le lotus. L'une des deux mains gauches porte une coquille, et l'autre a l'index dirigé vers la terre, comme pour indiquer la mystérieuse incarnation de Vishnou en ce lieu.

L'histoire de cette pagode est enveloppée dans l'obscurité de la mythologie hindoue ; mais il est hors de doute que sa fondation remonte à une haute antiquité. Les brahmes assurent qu'elle a été construite sous le règne de *Cal-Yug*, mort depuis 4,930 ans, période qui, du reste, coïncide parfaitement avec l'époque où, suivant la tradi-

(1) *Sesha*, en hindou, signifie roi des serpens, et *achella*, montagne.

tion, Vishnou se serait dérobé au regard des hommes. La plus grande fête célébrée dans ce temple, la seule, à vrai dire, qui attire un concours immense de pélerins de toutes les parties de l'Inde, c'est la commémoration des noces de *Seshachellawausah* avec la belle *Tudmavuttee*, fille d'*Akasha*, rajah de *Narrainovunnun*. Cette fête, appelée le *Brumhautsowen*, dure neuf jours, et alors aucun Hindou ne se croit dispensé d'envoyer à la pagode de riches présens; il n'est pas jusqu'au pauvre cultivateur qui ne fasse son offrande, qui consiste en une petite quantité de riz renfermée dans un sac d'étoffe plus ou moins précieuse, suivant ses moyens.

Les brahmines assurent que ce temple a toujours été l'objet de la vénération des princes hindous, et que, dans plusieurs circonstances, ils ont expressément ordonné que les offrandes qui y étaient déposées par les fidèles en devinssent la propriété et y fussent soigneusement conservées. Mais il s'en faut que cette loi ait été suivie par les peuples envahisseurs; les musulmans peu scrupuleux ont pillé plusieurs fois ses richesses, et les Anglais eux-mêmes, à la suite des dernières guerres, s'en étaient d'abord appropriés les trésors et les revenus; mais cette conduite impolitique ayant exaspéré les esprits, la Compagnie n'exige aujourd'hui qu'une redevance peu considérable, prélevée sur les riches présens qui y sont apportés. La cause déterminante de ces offrandes, comme on le pense bien, c'est la superstition; c'est ce besoin vague, mais impérieux, qu'éprouvent les ames faibles de se concilier un protecteur contre les maux de toute espèce qui assiégent l'humanité; aussi serait-il presque impossible d'énumérer les objets divers qui composent les offrandes déposées dans ce temple, et surtout d'indiquer les causes particulières qui les ont provoquées. La naissance d'un fils, la réconciliation avec un

ennemi, l'heureuse issue d'un voyage, le mariage d'un enfant chéri, le succès d'une entreprise, le retour de la santé ou l'approche de la maladie, sont autant de motifs qui déterminent l'envoi des présens à la pagode de Tripetty. En général, ils se composent de lingots d'or ou d'argent, de pièces de monnaie, de sacs de roupies, d'étoffes précieuses, d'épices, de riz, de l'assafœtida, de boucles de cheveux, offrandes de l'enfance ou de quelque vierge timide. Le paralytique offre une jambe d'argent; l'aveugle des yeux d'or; la jeune mère qui conçoit des craintes pour la santé de son nouveau-né, lui détache ses boucles d'oreilles, et, pleine d'espérance, les dépose sur l'autel de la divinité. La fiancée, impatiente de revoir son bien-aimé, ou tourmentée par la jalousie, accourt éperdue dans le temple, parée de ses plus riches atours, se prosterne, et, après sa fervente prière, croit voir la divinité, qu'elle aperçoit, à travers un nuage d'encens, sourire à ses vœux; elle écoute, et, dans son hallucination, elle a cru entendre l'écho mystérieux lui apporter des paroles de bonheur; ses angoisses s'apaisent, la sérénité apparaît sur son visage, et, dominée par un sentiment profond de reconnaissance, elle dépose sur les marches du sanctuaire sa robe de mousseline brochée d'or, ses bracelets, son collier de perles, et s'en retourne, satisfaite et riante, se jeter dans les bras de sa mère, pour lui faire part de ses espérances.

Les offrandes sont rarement présentées par les parties intéressées; elles sont presque toujours confiées à des intermédiaires; mais le plus souvent elles sont apportées par des *goseynes*, espèces de servans de la pagode, dont le nombre est très-considérable. Quelques mois avant les fêtes du *Brumhautsowen*, ils parcourent les différentes villes de l'Inde, où, après s'être fait reconnaître des brahmes, ils déploient la bannière de *Sesha*. Ce signal annonce leur

présence, et le peuple vient en foule déposer, entre leurs mains, les dons qu'il destine à la pagode de Tripetty. Lorsqu'ils sont sur le point de retourner, les fidèles qui se disposent à aller en pélerinage visiter la sainte pagode viennent se ranger sous leurs ordres; car la présence d'un *goseyne*, porteur de la bannière de *Sesha*, suffit pour protéger tout une caravane contre les attaques des voleurs et même des *thogs* (1).

En me rendant à Tripetty, je rencontrai une de ces caravanes, assemblage hétérogène de personnes de tout âge, de tout sexe, de toute condition, allant à pied sous la protection de *Sesha*. Rien de plus animé, de plus bizarre, de plus grotesque que les groupes qui la composaient. Toutes les cinq minutes, la caravane suspendait sa marche pour répéter en chœur les attributs de *Sesha*. Il fallait voir alors ces malheureux, malgré leur fatigue extrême, malgré les rayons d'un soleil brûlant, pirouetter avec vitesse, et faire retentir les airs de leurs accens gutturaux. Ces mots, expression mystique des attributs de la divinité de Tripetty,

Gow-gow — govcenda — Rauz — rauzoo!

étaient prononcés par toutes les bouches avec une frénésie telle, que si je n'eusse pas vu ces fanatiques reprendre, quelques instans après, une attitude plus calme, je les aurais cru atteints de folie.

Dès que les pélerins ont pénétré dans la première enceinte de la pagode, ils sont soumis à des ablutions qui durent plusieurs heures, et qui sont accompagnées et pré-

(1) Voyez sur ces malfaiteurs une notice très-intéressante intitulée : *Bandits hindous*, et insérée dans le 8e numéro de la Revue Britannique (nouvelle série), pag. 367.

cédées des cérémonies les plus étranges. Ces préparatifs terminés, la grande porte d'argent leur est ouverte, et l'adoration commence. C'est là que se bornent les détails que, *sans profanation*, peut transmettre au vulgaire celui dont le front s'est imprimé sur la poussière du sacré parvis. Après s'être acquittés de leurs pieux devoirs, les pélerins sont conduits sous des hangars, espèces de caravansérails attenant aux constructions de la pagode, où, pendant tout le tems des fêtes du *Brumhautsowen*, ils reçoivent des mains des brahmines leur nourriture, composée de riz, de légumes et de confitures.

Intimement lié avec un jeune Anglais qui remplissait les fonctions de collecteur du district de Tripetty, j'ai pu recueillir quelques détails curieux sur les revenus de ce temple, et sur les moyens ingénieux qu'emploient les brahmines pour les augmenter ou les rendre plus productifs. Ces revenus s'élèvent, année moyenne, à plus de 200,000 livres sterling (5,000,000 fr.). La pagode de Tripetty est la seule où les adorateurs reçoivent quelque chose en échange de leurs offrandes : celui qui fait un présent de la valeur de 100 roupies (250 fr.), reçoit un turban ; de 500 (1,250 f.), une veste brodée ; et de 1,000 (2,500 f.), un schall. Mais il ne suffisait pas d'attirer les dévots par l'appât de quelques colifichets, auxquels cependant la superstition attache le plus grand prix, il fallait aussi trouver des moyens moins dispendieux, et surtout plus variés, pour faire passer l'argent des fidèles dans les coffres de la pagode. Les brahmines sont parvenus à vaincre cette difficulté, et l'on peut affirmer qu'aucun pélerin, après les fêtes du *Brumhautsowen*, ne s'en retourne la bourse bien garnie. Pour parvenir à leur but, les desservans de la pagode ont d'abord imaginé de changer quatre fois par jour le costume de l'idole : chacune de ces cérémonies est annoncée avec pompe

à l'entrée du temple; un brahme explique leur corrélation avec le culte de Vishnou, et les nombreux avantages qu'en pourront retirer les assistans. Après cette annonce, les portes s'ouvrent, et les curieux qui veulent assister à ces travestissemens sont obligés de payer un tribut proportionné à la richesse des ornemens dont la divinité est revêtue à chacune de ces différentes représentations.

Pour assister à *l'abbeesheykoom*, ou la purification, chaque pélerin est tenu de payer 40 roupies (100 fr.); cette cérémonie consiste à laver l'idole avec du lait et à la parfumer avec du musc et du camphre. Pour voir le *Por-lun-gee-seeva*, c'est-à-dire l'idole parée de ses plus riches ornemens, chaque spectateur remet d'avance 80 roupies (200 fr.), etc. Ce n'est pas seulement à créer et à multiplier ces étranges exhibitions que s'est arrêté l'esprit inventif des brahmines; le *naivadoom* et le *wurtena* témoignent à la fois de leur haute capacité financière et de la connaissance profonde qu'ils ont du cœur humain. Sous ces deux désignations sont comprises les offrandes spécialement destinées à l'usage immédiat et particulier de l'idole; elles consistent en robes brochées d'or, en ceintures ornées de pierreries, en turbans enrichis d'aigrettes, et enfin en mets recherchés, que l'idole est censée consommer; en liqueurs et parfums pour ses ablutions, ou pour entretenir les cassolettes qui fument autour d'elle. Une destination si sainte, si pure, devait vivement exciter l'enthousiasme de tous les fidèles; mais pour le rendre plus ardent et surtout plus durable, les brahmines ont accordé seulement aux hautes classes la prérogative de faire de telles offrandes; aussi la Compagnie a-t-elle soumis ces dons à une taxe de 30 p. % sur la valeur.

Pendant les fêtes du *Brumhautsowen*, on fait faire à l'idole, ou plutôt à son image, deux processions par jour; on croirait qu'après avoir apporté leur offrande, qu'après avoir

été rançonnés de mille manières, les pélerins sont du moins libres d'en faire partie sans rétribution. Les brahmines de la sainte pagode ne l'ont pas voulu ainsi ; mais, dans leur conduite, ils ont fait preuve de beaucoup de tact. Comme la ferveur des pélerins ne pouvait pas être en raison directe de leur situation financière, et que cette disposition, trop vivement excitée par les objets environnans, ne leur eût pas permis de rester témoins impassibles de cérémonies extérieures, on a cru prudent d'établir un tarif pour les différentes places à occuper dans ces processions, appelées *wahawe*. Grâce à cette sage disposition, chacun peut jouer un rôle dans cette scène : coryphée, s'il a la bourse bien garnie ; simple comparse, s'il n'a que peu d'argent à dépenser.

Aussi, dès que le cortége apparaît sur le seuil de la pagode, précédé de cent thuriféraires qui remplissent l'air des vapeurs de l'encens et de la myrrhe ; dès que les *devédassies*, au corps flexible, à la voix mélodieuse, commencent à exécuter, au son de leurs clochettes et du *tourté*, leurs danses voluptueuses, et que le palanquin, où l'on remarque une figurine en cuivre doré, copie fidèle de la statue colossale du temple, s'avance, on entend un léger murmure, expression de respect, d'enthousiasme et d'admiration, sortir de toutes les bouches. La multitude ravie s'incline et se presse pour prendre rang. Les brahmines s'efforcent alors de maintenir l'ordre, et surtout de faire respecter les droits acquis. Bientôt, sous leur influence, le calme se rétablit, et l'on voit cette agglomération, d'abord confuse, se déployer silencieuse en longues ondulations. L'heureux mortel qui peut obtenir une place près du palanquin, en toucher le tabis, humer l'air qui environne l'image de *Sesha*, croit ne pas faire un trop grand sacrifice en donnant 100 roupies (250 francs) pour une

seule procession. Le prix de chaque place est du reste fixé d'après une échelle décroissante, en sorte que ceux qui occupent les derniers rangs ne paient qu'une très-faible rétribution. C'est par ces moyens que les brahmines de Tripetty, au nombre de cent vingt, entourés des soins d'un égal nombre de jeunes prêtresses, sont parvenus à se créer une existence heureuse et tranquille, et à l'embellir de toutes les jouissances que procure la fortune.

(*Asiatic Journal.*)

Miscellanées.

L'AFFRANCHI (1).

Notre langue possède, entre autres expressions inconnues de tous les dialectes européens, un mot dont les nations étrangères ne saisiront jamais le sens et l'étendue : c'est *business*. Le *business* est cette activité du négoce, des affaires, ou de l'industrie, qui nous emporte, nous entraîne, absorbe la vie, la dévore par fraction, et nous arrache à nous-mêmes. Il y a dans ce terme une nuance de contrainte, de nécessité, de compulsion; un mélange du devoir à remplir, de l'esclavage à supporter, et de l'intérêt personnel à satisfaire. Il faut avoir vécu au milieu de nous et avoir vu, à neuf heures du matin, ce courant et ce contre-courant d'hommes affairés, allant droit à leur *business*, comme des flèches lancées vers un but, pour savoir quelle machine fait de l'homme pensant notre civilisation si féconde. Il devient rouage. La société lui confie un certain travail mécanique à accomplir. Il est commis, greffier, juge, artiste même, comme le pivot, l'engrenage, le levier, le piston, sont à leur place; l'heure arrive où il doit jouer et il joue; c'est là son métier. Sur le trône même, il y a un jeu tout mécanique, une fonction sans pensée, une tâche privée d'indépendance. Le *business* remplit, en Angleterre, la place de la fatalité antique. On peut le définir une activité sans liberté. Agir, c'est déjà se faire violence;

(1) Cet article est du célèbre Lamb.

l'homme est oisif de sa nature; mais se faire violence pour accomplir une volonté aveugle, et marcher dans un cercle comme le cheval tournant la meule! Oh! l'abominable supplice! Cowley avait raison de s'écrier :

Non, ne me parlez pas du prétexte frivole,
Dont ces graves humains couvrent tous leurs forfaits.
Pour mentir sans pudeur, manquer à leur parole,
Pour voler, pour tromper, pour chercher le succès
Dans la fange et le sang, ils ont un mot sublime
Qui voile à tous les yeux l'aspect hideux du crime,
Qui le lave et l'absout. De grâce, écoutez-les :
Ce manége odieux, c'est l'*esprit des affaires!*
C'est l'intérêt sordide : il élève la voix;
Il commande au monarque, au marchand, au bourgeois.
Vertus, grâces, bonheur, fugitives chimères,
S'effacent devant lui. — De ses mains meurtrières
Il enchaîne un mortel à l'enclume, au comptoir,
Au cylindre, au bureau recouvert d'un cuir noir,
Et lui dit : Désormais, tu vivras sans pensée;
A toute liberté dis adieu pour toujours;
Laboure ton sillon; suis ta route tracée;
Végète ainsi (1).

C'est sous ce manteau de plomb que j'ai long-tems gémi, et je ne peux résister au désir de communiquer au public mes émotions secrètes. L'âge d'or de ma vie s'est changé en un plomb vil; ma brillante jeunesse s'est perdue sous le fardeau du *business*. Ah! l'avez-vous connu, mes amis, ce chagrin d'une servitude qui vous écrase, que personne ne plaint, que vous ne pouvez fuir? Vos beaux jours se fanent; vos cheveux tombent, grisonnent, blanchissent, sans que l'espoir d'échapper à ce cachot vous sourie, sans que l'indépendance si désirée vous caresse de sa lueur.

(1) *Cowley's Poems.*

Un jour de fête et de liberté ne vous appartient plus. C'est un souvenir de collége, une prérogative du premier âge. Misérable nègre! vous subissez votre sort; vous êtes né homme, vous vivez machine; vous mourez abruti. L'animal, arraché à ses forêts natales et parqué dans une cage de trois pieds, s'habitue aussi à sa triste habitation. Il y reste; il ne hurle ni ne gronde plus; vous l'avez dompté.

De huit à neuf heures par jour, rester enfermé dans une maison de banque; tel a été le cours de ma vie, jusqu'au moment bienheureux de mon affranchissement. Adieu à la gaîté du collége, aux belles vacances, aux courses champêtres, aux exercices, à la chasse, à la pêche, à la course, à la paume. Me voici lancé dans le *business*. Je m'assieds devant cette table de sapin, dans cette salle basse d'une petite rue de la Cité; voilà ma chaîne, mon boulet, ma torture.

Il est vrai qu'on me laissait un jour de liberté sur sept. Mais le puritanisme anglais a changé le dimanche en une espèce de carême en miniature. La triste chose que notre sabbat! Les boutiques sont fermées; le mouvement de la ville meurt et s'éteint; l'ennui règne partout; vous diriez une cité morte ou moribonde.

Les Puritains, si calomniés, avaient bien mieux disposé leur semaine religieuse. Au dimanche ils avaient donné le culte public, l'adoration sévère de Dieu; et tous les quinze jours, un jeudi de récréations et de délassement était consacré au plaisir seul. Ils ne confondaient pas, comme nous, la nécessité du repos avec l'exercice de la piété. Le dimanche, époque d'austérité et de méditation, appartenait au Seigneur. Les jeudis dont je parle étaient des points d'arrêt, des époques de relâche. Ces nobles enthousiastes étaient plus prudens, plus politiques et plus humains que nos législateurs.

Entrez à Londres un dimanche ; vous trouvez l'air pesant et l'atmosphère lugubre. Les chanteurs de carrefours se taisent; plus de murmure, de cris, de bruit, de disputes; l'activité sociale se tait. Les éternelles cloches vibrent sur ce grand cercueil de la capitale muette et immobile. Ces portes, closes hermétiquement, donnent l'idée d'une ville en proie à la peste. Cet immense musée de caricatures, d'estampes, de curiosités, de nouveautés, d'antiquités, de frivolités, de riens brillans, qui charment les yeux du promeneur, a disparu; ici, des volets gris et fermés; là, des rideaux qui obstruent le jour; point de bouquins à tirer de leur rayon; point de joujou à marchander. Aucune de ces figures affairées, empressées, types d'une activité dont la vue est un spectacle pour l'homme oisif. Point de contraste : tout le monde porte le même habit et la même physionomie. Sur tous ces traits, ennui, fatigue et tristesse. Des visages effarés, une démarche incertaine; des gens qui, rompus à l'esclavage, ont l'air de se demander à chaque pas : « Que ferai-je? Comment traîner cette » journée? Ma chaîne me manque; j'y suis fait; et cette » liberté nouvelle, passagère, je ne sais comment l'em- » ployer. »

C'était là ma situation des dimanches; de toute ma semaine c'était le jour le plus misérable. Comme ces peuples asservis, qui perdent sous le joug la faculté d'être libres, je me débattais dans mon indépendance de vingt-quatre heures; je m'y trouvais mal à l'aise : c'était un supplice pour moi.

Outre le dimanche, il m'était encore accordé un jour à Noël, un jour à Pâques et une semaine entière à la fin de l'été. La perspective de ces huit jours me faisait vivre pendant toute l'année : la semaine fatale arrivait; j'étais malheureux de mon bonheur, il m'étouffait et m'oppressait. La crainte

de voir finir cette époque de félicité empoisonnait les délices que je m'étais promises. O retraite, loisir, existence voluptueuse et calme, qu'êtes-vous devenus ? A peine votre fantôme séduisant est-il à ma portée, il s'évanouit, il fond comme la glace ou comme le nuage qu'embrassait Ixion.

Lorsque l'heure de mon pélerinage champêtre avait sonné, je restais debout toute la nuit pour mieux préparer mon voyage ; une anxiété fébrile, un élan violent et douloureux vers un bonheur inconnu me dévoraient ; le matelot attaqué de la tarentule et se précipitant dans la mer pour y chercher l'onde pure d'une source u'il croit apercevoir, n'est pas plus à plaindre que je ne l'étais dans ces jours de délassement qui se métamorphosaient en jours de supplice. J'avais été plus heureux toute l'année dans l'attente de cette semaine, que je ne l'étais dans la possession de la liberté tant désirée. Pauvres mortels, c'est là votre histoire ! Haletant et *pantelant*, pour ainsi dire, après ce plaisir dont j'étais altéré, la violence même et l'agitation qui me dominaient m'empêchaient de le savourer à loisir. Où est donc ce repos ? où est ce délassement dont l'espoir me berçait ? Voilà les huit jours écoulés, et déjà je suis assis devant le pupitre où ma destinée m'écroue et m'enchaîne comme un prisonnier. Cinquante et une fois la semaine parcourra son cycle avant que le jour des vacances me ramène le même espoir et la même déception. Et pourtant, pauvre fou, après une expérience si cruelle, je recommançais à vivre et à espérer.

Avec une sensibilité morbide et une grande délicatesse d'organisation, je fus la victime de ce supplice digne de Tantale, que beaucoup d'êtres humains supportent si facilement. Le *business* me dévorait. Le bois de mon pupitre me faisait mal aux yeux ; je me regardais comme une ma-

chine et je me méprisais. Je revenais chaque jour m'asseoir à cette table, paisiblement, tristement. Là d'étranges chimères s'emparaient de ma pensée. Il me semblait qu'un magicien m'avait acheté, que j'étais sa chose, son instrument; qu'entre ses mains j'étais devenu de bois, et que j'agissais, écrivais, marchais, revenais, m'arrêtais sous sa puissance, comme le pendule d'une horloge est mu involontairement par la force centrale qui lui commande. Quel mépris et quel dégoût pour moi-même! je me voyais dans le monde comme le chiffre d'une fraction; chiffre inutile, si le dénominateur lui manque. Qu'étais-je en effet, détaché de la maison de banque dont je copiais les écritures? Elles me donnaient toute ma position sociale, et cette position était celle d'un tenon ou d'une mortaise faciles à remplacer; utiles à l'édifice, mais de peu d'importance intrinsèque. Ces idées me poursuivaient pendant la nuit, et mon sommeil recommençait mon malheur. Quand ma lampe s'éteignait et que je voulais m'endormir, je me retrouvais à ma table devant mon grand registre à dos de maroquin vert; je posais des chiffres et je supputais des additions. Ma cinquantième année allait sonner et la mort seule pouvait m'émanciper. Le matin je sortais du lit baigné d'une sueur froide et poursuivi par une terreur secrète qui ne me quittait pas. Persuadé que je n'étais pas fait pour l'état que j'avais embrassé, je ne rêvais que chiffre mal posé, soustraction fautive, erreur de compte, oubli de toute espèce. Je courais à mon bureau pour m'assurer de la réalité de l'erreur que je croyais avoir commise, et souvent, à force de recommencer mes comptes, je les embrouillais. Je ne parlais plus, je perdais l'appétit, je dépérissais. Croira-t-on qu'une table de bois, une écritoire et quelques plumes renferment des élémens de supplice et un poison lent, produisent un effet aussi délétère et aussi certain?

Mes camarades et les chefs de l'établissement s'aperçurent du changement qui s'opérait en moi et ne purent en deviner la cause. Au lieu de me plaindre, ils eurent des soupçons sur ma probité. Ils attribuèrent à quelque remords secret ce dépérissement, effet de l'ennui et du marasme. Certain soir un des banquiers m'appela dans son cabinet ; mon système nerveux était encore plus ébranlé qu'à l'ordinaire. Les yeux du banquier se fixaient sur moi avec une expression qui m'inquiétait. Il me dit que j'avais bien mauvaise mine, qu'il s'en étonnait, ne savait à quoi attribuer ce changement, et qu'il me priait de lui en dire la cause. J'hésitai, je balbutiai, je tremblai, et ce fut avec peine que je parvins à m'expliquer. Comment faire comprendre à un homme de négoce chez lequel l'esprit des affaires et l'activité de la banque se sont incarnés, que l'on meurt de la maladie de la banque et de la fièvre du *business*. Après quelques paroles consolantes, le banquier me congédia. Je me retirai, presque certain que les paroles que j'avais prononcées me feraient perdre ma place dont j'avais besoin pour vivre, et que l'on ne s'aviserait pas de conserver dans l'établissement un homme aussi peu propre à l'état qu'il avait embrassé.

Je tombai malade, et depuis huit jours j'étais au lit, quand une lettre de ces messieurs me pria de me rendre dans leur maison de banque aussitôt que ma santé me le permettrait. J'oubliai ma fièvre ; et, pressé de connaître le sort qui m'était réservé, je me hâtai de me rendre dans Mincing-lane où se trouvait le bureau. C'était le 12 avril à 8 heures du soir. Cette époque ne sortira pas de ma mémoire : les propriétaires de la maison de banque étaient assemblés dans ce redoutable parloir du fond, d'où les billets de banque et les livres sterling se répandaient sur toute l'Europe pour y revenir ensuite comme un fleuve

grossi du tribut de mille canaux. Je m'assis, tremblant et pâle, sur un banc de l'anti-chambre. A peine sut-on que j'étais là, qu'un garçon m'annonça. Je n'ai pas besoin de dire avec quel tressaillement et quelle terreur je mis le pied dans le sanctuaire. Ce divan, composé de millionnaires, était assis autour d'une table verte. L....., le plus jeune d'entre eux, me regarda fixement et se mit à rire. Ce qui me parut barbare dans la situation où je me trouvais. B....., le plus âgé d'entre eux et vieilli dans le commerce, prit la parole et me harangua. Il me parla de mes bons et loyaux services, de mon assiduité; il loua ma probité, qui pendant si long-tems, dit-il, ne s'était pas démentie. Il me dit que mon organisation était faible, qu'il me fallait du repos, et que la retraite et la paix m'étaient nécessaires. Ces éloges me surprenaient, et son apparente philanthropie me révoltait; je me voyais remercié avec de belles paroles. B..... finit par me demander quel était l'état de ma fortune; et quand je lui eus fait en tremblant le bilan définitif de mon léger patrimoine, il se tourna vers ses confrères comme pour leur demander leur avis et leur assentiment à la proposition qu'il allait me faire. « Il faut vous retirer, me dit-il, vivre à la campagne, et nous vous offrons en récompense de vos services passés une rente annuelle équivalente aux deux tiers de vos appointemens. »

Les trois partenaires, sans dire mot, baissèrent la tête en signe de consentement; je murmurai je ne sais quelles paroles de reconnaissance, d'étonnement, de dévouement qui finirent par des larmes. Il m'est impossible de cacher le nom de mes bienfaiteurs; ce sont MM. Boldero, Merryweather, Bosanquet et Lacy. Ajoutons, à l'honneur de mon pays, que cet acte de munificence n'est pas rare chez ce peuple dont la cupidité semble le premier mobile, mais

chez lequel les sentimens de justice et de générosité durent toujours.

A huit heures dix minutes, j'étais chez moi ; je croyais sortir d'un rêve. Moi, affranchi! la nature, le monde, la société, vont se r'ouvrir pour moi! je vais jouir de tout, moi, qui n'ai joui de rien. Eh bien! j'étais étourdi plutôt que pénétré de mon bonheur ; je ressemblais à ce prisonnier qui, enfermé quarante ans dans un donjon de la Bastille, ne savait plus ni marcher, ni respirer l'air libre. Je me disais : « Je dois être heureux ! » et je sentais que je ne l'étais pas. « Quoi! tout mon tems est à moi! je puis en disposer. Toutes mes habitudes sont rompues! Il me faudrait un intendant qui sût organiser ma vie, et mettre à profit ces heures dont je ne sais plus que faire. » Je n'osais me fier à moi-même, ni régler tout seul ce compte difficile. Croyez-moi, vous qui avez vieilli dans les occupations forcées, qui vous êtes soumis à ce pénible travail, ne quittez pas brusquement la lourde charrue que vous aviez peine à traîner ; il y aurait là danger pour vous. L'homme faible, esclave de l'habitude, se brise sous un changement trop violent.

J'eus peine, voudra-t-on le croire? à me faire à mon nouvel état. Tous ces jours de fête qui se succédaient me fatiguaient de leur monotone retour. Mon oisiveté me pesait, comme auparavant mon activité régulière m'était à charge. Je ne marche plus ; je flâne. Je ne cause plus ; je pérore. Je ne lis plus ; je parcours : c'est un changement total. Autrefois, ma moindre promenade était de vingt milles ; aujourd'hui, je me promène comme un rentier. Je feuillette un roman paresseusement, comme un moine son bréviaire. Quand je vivais pour autrui, je menais au grand galop, et bride abattue, ces malheureux et rapides plaisirs qu'on me laissait encore ; aujourd'hui que je vis

pour moi et que je suis de loisir, je les goûte si lentement, que je les goûte à peine. Voyez l'humanité, rien ne la contente, rien ne la satisfait : c'est la vieille leçon d'Horace ; chaque jour nous apprend à ne pas tomber dans cette erreur, et, chaque jour, notre mécontentement augmente ; chaque jour notre injustice contre le destin devient plus frappante.

(*London Review.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Observations sur les courans d'air, dans les régions supérieures. — Le docteur Forster, qui, depuis long-tems, désirait continuer ses observations sur les nuages des régions supérieures, résolut de monter dans le ballon de M. Green le 30 avril dernier. A cinq heures et demie après midi, le tems étant calme et très-beau, le baromètre donnant 29° 29′ et le thermomètre 63° Fahr., avec un vent variable et léger, les aéronautes quittèrent la terre à Moulshom, près de Chelmsford, au milieu des huzzas de nombreux spectateurs. Le ballon, qui avait quarante-huit pieds de hauteur sur trente-deux de largeur, s'éleva d'abord avec un léger mouvement de rotation, et fut porté, par une douce brise d'est, au-dessus du village de Writtle, à la hauteur d'environ mille pieds. Peu de minutes après, sa rapidité étant diminuée, M. Forster reconnut bientôt qu'un changement avait eu lieu dans le courant d'air. Le ballon fut alors emporté dans une direction presque complètement opposée, sans cependant que son mouvement d'ascension en souffrît. A la hauteur d'environ quatre mille pieds, un nouveau courant ayant porté le ballon du sud-ouest vers le nord-est, dans la direction de Chelmsford, au-dessus du couvent de New-Holl, son mouvement ascendant fut tout-à-coup ralenti. M. Green jeta quelque por-

tion de lest, et, après cette manœuvre, le ballon commença à monter rapidement, en suivant une spirale irrégulière, mais si douce, que l'on pouvait à peine s'apercevoir du mouvement. Enfin, à la hauteur d'environ six mille pieds, le ballon devint tout-à-coup immobile, et resta ainsi durant un quart-d'heure. Le docteur Forster décrit comme délicieuse la sensation qu'il éprouva pendant ce tems : mollement balancé dans une région parfaitement calme et tranquille, au milieu des formes vaporeuses des nuages, ses regards embrassaient le vaste panorama de forme concave qu'offre le pays, borné d'un côté par la mer, et parsemé de toutes parts de villes et de villages. Pendant ce court espace de tems, les voyageurs aériens jouirent d'un repos que l'on trouve rarement sur la terre, au milieu des inquiétudes et du bruit du monde. Ils jetèrent de nouveau du lest, et le ballon s'éleva encore; mais alors le docteur Forster ayant éprouvé une sensation désagréable, semblable à une pression sur le tympan des oreilles, il prit le parti d'ouvrir le robinet, et la descente s'accomplit, favorisée par un courant inférieur qui les porta au-dessus de Broomfield, où ils prirent terre vingt minutes avant sept heures.

Le docteur Forster a fait les observations suivantes pendant son voyage aérien.

1° Le ballon, au moment où il s'élevait doucement, tournait sur lui-même dans la direction que suivent la terre et les planètes dans leur mouvement rotatoire diurne, c'est-à-dire de droite à gauche; ce mouvement de rotation était cependant si doux, que l'on ne pouvait le reconnaître qu'en observant les objets placés au-dessous. En redescendant, le ballon oscilla encore dans la même direction.

2° Les courans d'air qu'ils rencontrèrent en montant régnèrent sur la terre, le lendemain, dans le même ordre

de succession. Par exemple, le vent sud-ouest, qu'ils rencontrèrent le premier, parut le lendemain matin et amena de la pluie. D'après de nombreuses expériences, le docteur Forster pense qu'il en est ainsi de la plupart des courans d'air des régions élevées; c'est-à-dire qu'ils se déroulent sur la terre suivant l'ordre de leur superposition.

Les nuages supérieurs occupent une région bien plus élevée que celle à laquelle peuvent arriver les ballons; et même, ceux que l'on aperçoit des points les plus élevés paraissent encore autant au-dessus des nuages ordinaires qu'ils le sont de la terre.

Phénomènes remarquables de la température observés dans la Grande-Bretagne. — Nous aimons à nous rappeler les saisons qui ont eu quelques particularités remarquables, et à comparer leurs résultats, comme s'ils pouvaient nous éclairer sur la température des années suivantes. Mais trop de circonstances, que nous ne connaissons pas, ou qui nous échappent, se combinent de manière à déranger nos prévisions. Ces souvenirs agissent puissamment sur l'esprit lorsqu'ils rappellent les terribles effets des orages ou des inondations. Ceux qui ont été témoins des pluies de 1793 ne les oublieront jamais; ils craindront de voir encore, au tems de la récolte, les champs de blé aussi verds que des prairies, et frémiront en pensant à la longue famine qui affligea les campagnes. On parle souvent des hivers fameux où les voitures traversaient sur la glace nos plus grandes rivières, mais il est rarement question des effets d'une température opposée, moins faits sans doute pour étonner l'imagination. On cite l'hiver de 1661 comme ayant été remarquable par son extrême douceur, et celui de 1761, qui, cent ans après, fut absolument semblable; quelques personnes seulement ont gardé le sou-

venir des chaleurs de l'été de 1765 qui donnèrent aux fleurs et aux fruits un parfum et une saveur jusqu'alors inaccoutumés.

En considérant avec attention l'année 1825, on y reconnait une série de phénomènes que ne présente aucune des années précédentes, et que peu de naturalistes cependant ont signalés dans leurs publications. Nous pensons qu'il ne sera pas sans intérêt de réparer cet oubli. L'hiver de 1824 à 1825 avait été doux et humide; le printems fut sec, le vent piquant et les matinées très-froides, ce qui nuisit beaucoup à la floraison des arbres fruitiers : il tomba toutes les nuits jusqu'à la mi-juillet une si grande abondance de rosée visqueuse, que les feuilles, et principalement celles du chêne, en étaient couvertes et la laissaient dégoutter sur le sol en liqueur noirâtre; cette espèce de manne servit de nourriture aux abeilles et à une multitude d'autres insectes que l'absence de végétation réduisait à la famine. Le fruit, avant d'éclore, fut piqué au cœur par ces insectes; les feuilles qui l'enveloppaient se recoquillèrent et moururent. La chaleur fut si grande en juin que la fenaison était entièrement terminée le 20 de ce mois. On vit tomber un peu de pluie en juin et juillet, mais elle ne suffit pas pour modifier les effets de la température; les champs et les prairies ne présentaient plus à leur surface que des crevasses profondes. La chaleur excessive se prolongea pendant les nuits, qui n'avaient plus ni fraîcheur ni humidité. Le soir, on entendait les craquemens des boiseries et des meubles dont les jointures s'ouvraient de toutes parts. On se rappellera long-tems les journées des 17 et 18 juillet, où la chaleur fut la plus forte et occasiona des souffrances très-vives. Le thermomètre de Fahrenheit marquait 82° (22° de Réaumur) à l'ombre, dans un passage qui communiquait immédiatement avec l'air extérieur; et à quelques

pas plus loin, il s'éleva à 93° (26° de Réaumur) au grand air et au soleil. La chaleur était encore plus intense dans les villes; l'air qu'on y respirait semblait sortir d'un four : tous les êtres vivans en étaient incommodés : les oiseaux se refugiaient sous les portes pour y respirer un air plus frais; les chevaux, épuisés de fatigue, s'abattaient sur les routes, et les voitures publiques ne circulèrent que de nuit. Dans les champs l'alouette était morne, les arbres, même au milieu des forêts, étaient entièrement dépouillés de leurs feuillages; les pommes de terre printanières perdirent leurs tiges; leurs tubercules souffrirent beaucoup et n'atteignirent pas leur grosseur naturelle : on les vendit 24 schelins le boisseau (30 francs); c'est-à-dire trois fois plus cher qu'on ne les vend dans les années ordinaires.

Toute la campagne paraissait flétrie comme après une forte gelée. La moisson, qui commença dès le 20 juillet, était terminée le 1er août, ainsi que la récolte des fèves, qui se fait toujours en septembre. C'était le premier exemple d'une maturité aussi précoce; cependant l'année ne fut point bonne. Les vaches ne trouvant plus une nourriture suffisante dans les prairies desséchées, ne donnèrent presque plus de lait; du 18 au 24 juillet, il fut impossible de faire prendre le beurre, qui se tourna en une masse liquide et huileuse.

Ces chaleurs produisirent un merveilleux effet sur les plantes exotiques, dont la plupart des semences mûrirent, ce qu'on n'avait pas encore vu jusqu'alors. Mais les anémones et leurs variétés doubles, habituées au froid et à l'humidité des climats du nord, ne purent supporter cette chaleur des tropiques; elles ne recouvrèrent plus leur verdure, et leurs fleurs brillantes manquèrent au printems suivant. La plupart des papillons perdirent l'éclat de leurs couleurs, et tombaient sans vie au milieu des champs,

lorsqu'après beaucoup d'efforts ils étaient parvenus à se soustraire à l'avidité des oiseaux devenus plus vigilans par la privation de toute autre nourriture. L'*humming bird sphynx* (1) lui-même, malgré la rapidité de son vol, n'échappait pas toujours à leur voracité.

Mais après ces tems de désolation, la pluie ayant commencé à tomber dans les premiers jours d'août, la végétation prit un développement extraordinaire; l'on vit le mélèse et les autres arbres se parer d'une nouvelle verdure aussi fraîche que celle du printems. Cette métamorphose fut complète à la fin de septembre; les pâturages offraient alors aux bestiaux une nourriture aussi abondante que dans les années ordinaires. En octobre, le feuillage des arbres avait encore conservé toute sa fraîcheur, excepté celui du pommier, qui commençait à changer de teinte. L'eclat du soleil invitait à chercher le repos à l'ombre, sa chaleur était de 66 à 68° au thermomètre de Fahrenheit, (15 à 16° de Réaumur). Vers la fin d'octobre, il plut un peu; il tomba même de la neige qui se maintint sur les hauteurs: le thermomètre descendit alors jusqu'au 40e degré (3 1/2 de Réaumur); mais la végétation souffrit si peu, que le 1er novembre nos haies étaient encore parées de guirlandes de roses, des fleurs du cornouiller, et d'un nombre considérable de coquelicots. Il y eut après le 4, des alternatives de gelée et de neige qui n'empêchèrent pas le tems d'être encore beau et doux jusqu'à Noël. Des chaleurs excessives, suivies d'un automne aussi extraordinaire, causèrent de violens et interminables catarrhes dans toutes les classes de la population; la rougeole devint universelle parmi les enfans; au vent violent qui souffla dans les premiers jours de janvier, succéda un froid très-vif,

(1) Espèce d'insecte que les Anglais appellent oiseau-mouche.

accompagné d'une grande quantité de neige qui tomba dans plusieurs parties des trois royaumes ; mais le froid et la neige ne durèrent que dix jours, et le reste de l'hiver fut très-doux.

Psychologie.

Des songes, par le docteur Abercombie. — La théorie des facultés de l'ame deviendra une véritable science lorsque les faits sur lesquels elle repose, observés avec exactitude, auront été enregistrés et classés avec soin. Le jeu de cette force, pendant le sommeil des organes qui la servent et de la volonté qui la dirige, est surtout curieux à observer, parce qu'alors elle obéit aux seules lois de la nature. Aussi le psychologue ne doit-il pas négliger l'étude des songes, s'il veut connaitre la nature du principe qui les produit. Le docteur Abercombie, dans ses *Recherches sur l'Intelligence,* cite plusieurs faits extraordinaires dont il garantit la réalité. En voici un qu'il fait entrer dans la classe des songes qui réveillent des séries d'idées endormies : « Un de mes amis particuliers, dit-il, caissier dans une des principales maisons de banque de Glascow, était assis à son bureau, occupé à faire des paiemens, lorsqu'une personne vint présenter un billet de six livres sterling. Plusieurs autres attendaient leur tour et devaient être payées avant le dernier venu ; mais celui-ci, bredouilleur impitoyable, montrait tant d'impatience, faisait si grand bruit et devint si insupportable aux autres, que l'un d'eux pria mon ami de payer sur-le-champ ce fâcheux, et de l'éconduire au plus tôt. Ainsi fit-il, non sans un mouvement de mauvaise humeur, et passa outre, oubliant d'enregistrer, sur ses livres et dans sa mémoire, ce tour de faveur. A la fin de l'année, huit ou neuf mois après cette aventure,

il ne put établir la balance de ses comptes; il avait beau faire, il y avait toujours un déficit qui s'élevait précisément à six livres sterling. Après plusieurs jours et plusieurs nuits passées en recherches infructueuses, harassé de fatigue, il prit le parti de se coucher. Pendant son sommeil, mon caissier désappointé revit son bredouilleur réclamant à haute voix le montant de son billet, et la scène que je viens de raconter se représenta sous ses yeux dans ses moindres détails. Mon ami se réveilla avec l'espoir que ce bienheureux songe l'avait mis sur la voie de son déficit, et que les six livres du bègue pouvaient bien être celles qui manquaient à sa caisse; en effet, il reconnut, après examen, qu'il avait négligé de les porter en compte. »

Le dr. Abercombie raconte encore deux songes qu'il rapporte à la classe de ceux dans lesquels un sentiment vif de l'ame prend corps sous une image qui correspond, on ne sait par quelle voie mystérieuse, à un fait extérieur simultané. « Un prêtre, venu d'un village voisin à Édimbourg, y passait la nuit dans une auberge; là, pendant son sommeil, il songea que le feu prenait à sa maison, et que l'un de ses enfans y courait danger de mort. Aussitôt il se lève et se hâte de quitter la ville; à peine hors des murs, il aperçoit sa maison en feu, et arrive à tems pour sauver un de ses fils en bas âge que, dans le désordre causé par l'incendie, on avait laissé au milieu des flammes. » Voici le second fait: « Un bourgeois d'Édimbourg était affecté d'un anévrisme de l'artère crurale. Deux chirurgiens distingués, qui le soignaient, devaient faire l'opération dans quelques jours. La femme du patient songea que le mal avait disparu, et que l'opération projetée devenait inutile; en effet, le malade, en examinant, le matin, le siége de son affection, fut surpris de voir qu'elle n'avait pas laissé la moindre trace. » Il est important d'ajouter que ces sortes

de guérisons sont extrêmement rares, et qu'il n'y a nulle vraisemblance à ce que la maladie se résolve ainsi sans le secours de l'art.

Voyages.

Excursion au volcan de l'île de Hawoii, dans l'archipel Sandwich. — Nous ne rencontrâmes rien qui fût digne d'un intérêt particulier jusqu'à notre arrivée dans le voisinage du volcan. La fumée qui s'en élevait était aperçue de dix ou douze milles (3 ou 4 lieues), et semblait annoncer, par l'épaisseur de ses colonnes, une grande agitation. Nos guides nous amenèrent au volcan beaucoup plus promptement que nous ne nous y étions attendus. Je cherchais encore une descente plus rapide que toutes celles que nous avions suivies, et je tenais les yeux fixés sur la masse énorme de fumée qui s'élevait d'abord en tourbillons, et qui était ensuite portée par le vent vers le sud, afin d'y découvrir le gouffre effrayant d'où elle sort, quand tout-à-coup nous nous trouvâmes au milieu de courans épais de vapeurs qu'une bourrasque venait de diriger sur nous avec impétuosité.

Tout ce qui nous entourait offrait un aspect triste et même effrayant. La vue de la hutte où nous devions passer la nuit nous glaça d'effroi; car à cause de sa proximité du cratère, il nous paraissait certain que nous y allions être exposés aux plus grands dangers. Cette hutte, qui n'est couverte que du côté d'où vient le vent, est à deux ou trois cents pieds du bord du cratère, sur lequel elle n'a pas de vue; aussi nous nous y arrêtâmes à peine, et courûmes aussitôt pour jouir de la vue de ce dernier; mais ce ne fut que pour éprouver un désappointement; car la vapeur qui le remplissait était si épaisse, qu'il nous fut impossible d'y

rien distinguer : de tems en tems seulement on apercevait çà et là, à travers son épaisseur, une flamme légère ; d'autres fois une lumière subite colorait la colonne de vapeur dans toute sa hauteur. Cependant cette vue produisit sur nous une impression profonde ; l'impossibilité de mesurer ces abîmes qui se trouvaient sous nos pas, les bords eux-mêmes du cratère qui disparaissaient de chaque côté, enveloppés dans les masses de vapeur, faisaient naître en nous le sentiment d'une immensité imposante, et nous portaient à fuir un voisinage aussi alarmant. Au lieu de ces éclats terribles que certains voyageurs disent avoir entendus, à peine distinguions-nous le sifflement du vent, qui se précipitait sur les pointes des rochers ; un soupir obscur, un murmure à moitié étouffé, et de tems en tems, lorsque la direction du vent le permettait, le sifflement des jets de vapeur, et quelque chose de semblable au bouillonnement d'une immense chaudière mêlé au bruit éloigné des flots qui viennent se briser contre le rivage.

Il y avait, dans cette réunion d'images, dans ce ciel qui semblait abaissé, dans ce sol nu d'où sortaient des tourbillons de vapeurs, dans les masses pesantes de fumée qui s'élevaient de l'ouverture du cratère comme d'un puits sans fond, et dans les sons tristes et rares qui arrivaient à l'oreille, quelque chose néanmoins de si grand et de si sublime, que je restai appuyé sur le bord du cratère jusqu'à ce que je me sentisse glacé par la fraîcheur et l'humidité de l'air.

La hutte où nous nous retirâmes nous parut très-confortable et placée dans une excellente position. Notre repas du soir y fut préparé à la vapeur qui sortait d'une crevasse située auprès, et qui cuisit en peu de tems nos pommes de terre sans le secours d'aucun feu. Tant que nous restâmes assis sur nos ballots, la température de ce lieu nous parut

très-convenable, mais quand nous voulûmes prendre possession des nattes qui devaient nous servir de lits, nous trouvâmes nos couchers un peu trop chauds. En effet, la terre sur laquelle nous devions dormir était à la température de 120° Fahr., tandis que l'air qui nous entourait était à 56 ou 60°; cependant il n'y avait pas à choisir, c'était le seul abri; et comme il pleuvait beaucoup, c'eût été s'exposer à une mort certaine que de dormir en plein air sur un lit plus froid. Nous obéîmes donc à la nécessité, et après nous être retournés et impatientés bien des fois, nous passâmes encore une assez bonne nuit. Le lendemain matin nous étions tout-à-fait réconciliés avec notre asile, quand nous vîmes que ce bain de vapeur continu avait fait disparaître cette raideur des membres que la longueur et la rapidité de notre marche avaient causée chez quelques-uns d'entre nous.

Je me levai à minuit et me rendis sur le bord du cratère; la vapeur s'élevant encore en masse épaisse des rochers qui m'entouraient, mêlée à celle qui échappait du cratère, augmentait l'obscurité; mais de divers points il sortait des éclats lumineux qui s'étendaient jusqu'aux nuages les plus élevés, et donnaient quelquefois une teinte pâle à toute la masse de vapeurs contenue dans le cratère. Quelques-uns des points d'où jaillissaient ces feux étaient situés très-près de moi, et de tems en tems les éclats lumineux qu'ils fournissaient, s'étendant et se divisant dans toutes les directions, brillaient avec toute la régularité et la magnificence d'une illumination théâtrale.

Le lendemain, j'étais sur le bord du cratère avant le lever du soleil; mais la lumière du jour avait fait disparaître les feux de la nuit: là où ils m'avaient paru plus brillans, on ne distinguait que des lacs d'où s'élevaient des vapeurs et des cônes noirs, avec des flammes pâles et sul-

fureuses. Dans notre excursion générale, nous trouvâmes les étangs qui fournissent aux voyageurs la seule eau qu'ils puissent trouver dans le voisinage; sa préparation est une provision utile non-seulement au voyageur fatigué qui quelquefois passe dans cet endroit, mais encore aux oiseaux, qui ordinairement ne sont pas poursuivis dans ces régions. Je dis *sa préparation*, car la manière singulière dont elle se forme mérite ce nom : les vapeurs qui s'exhalent des crevasses, se trouvant condensées par le vent frais qui souffle la nuit, tombent, sous la forme de brouillards épais, sur les parois compactes des laves, d'où elles découlent ensuite dans les bassins plus ou moins concaves formés par les ondulations du sol.

Aussitôt après déjeûner, nous nous disposâmes à descendre dans le cratère. Au devant de la cabane où nous avions passé la nuit, ses bords présentent une muraille perpendiculaire de plus de cent pieds de hauteur; nous dûmes dès-lors chercher un autre endroit pour descendre; et, conduits par nos guides, qui, depuis deux ou trois ans, y avaient déjà accompagné plusieurs personnes, nous nous dirigeâmes à l'est. Le chemin qu'ils nous firent prendre nous amena, après une descente presque perpendiculaire de quatre-vingts pieds, et que nous ne fîmes qu'avec beaucoup de peine, sur un terrain long d'un demi-mille et large d'un quart de mille, partagé en collines escarpées et en profondes vallées couvertes de gazon et d'arbrisseaux. Il est évident que ce terrain n'a reçu ces formes qu'à une époque éloignée et pendant une convulsion dans laquelle il aura été précipité du lieu qu'il occupait à une élévation beaucoup plus considérable, après que ses fondemens eurent été détruits par l'élément qui sape encore en ce moment ceux sur lesquels il repose. Il est même probable qu'il n'est encore appuyé aujourd'hui que sur une

base comparativement très-étroite, et qu'une nouvelle convulsion le précipitera au fond de l'abime, où il sera converti en une masse de feu liquide.

La vue ici était d'une beauté frappante : au-dessus de nous et derrière, nous n'apercevions que la surface nue et perpendiculaire des rochers, d'où cette portion du sol avait été détachée, puis un grand nombre de petites montagnes et de ravins offrant les formes les plus sauvages, et cependant recouvertes d'une belle verdure. La route que nous suivions, à travers ces collines et ces ravins, quoiqu'en apparence sûre et facile, est cependant la plus dangereuse que j'aie vue. Dans beaucoup d'endroits, les buissons et le gazon qui recouvrent le sol cachent en partie ou entièrement les fissures et les ouvertures les plus horribles, dans lesquelles un seul faux pas peut vous précipiter. Dans bien des cas, au moment où je pensais le moins au danger, je me trouvais si subitement au bord de ces précipices affreux que je ne pouvais, sans sentir mon sang se glacer dans mes veines, jeter un regard dans leurs abimes sans fond. Une fois surtout, le premier indice que j'eus du voisinage d'une de ces fissures, fut la chaleur de la vapeur qui vint me frapper la figure. Dans un autre endroit, la route aboutissait à une fissure qui paraissait sans fond, large de plusieurs pieds, et s'étendait de chaque côté aussi loin que nous pouvions la distinguer; nous la traversâmes sur un pont très-étroit qui paraît y avoir été jeté par la nature, et où le plus petit écart aurait été fatal.

Après avoir traversé cette vallée si singulièrement placée, nous nous trouvions encore à quatre ou cinq cents pieds au-dessus du fond du cratère. La descente était très-difficile par la dureté et la friabilité de la lave sur laquelle on marche continuellement. Cependant, après de grands efforts, nous atteignîmes notre but; la surface nous parut horri-

blement rugueuse et difforme, et présentait l'aspect d'une masse hideuse de ruines. Notre société se divisa alors en plusieurs parties, dont une arriva, en se dirigeant vers le nord, jusqu'au bord même du plus large des lacs. Les échantillons de soufre cristallisé recueillis sur ses bords sont de la plus grande perfection, mais leur formation est si récente et si délicate qu'il est extrêmement difficile de les conserver.

Pendant les deux ou trois heures que nous passâmes au fond du cratère, nous visitâmes quatre cônes qui tous étaient les centres de feux très-actifs. Le premier était presque entièrement incrusté de soufre, et l'on ne pouvait en approcher qu'en suivant une direction opposée à celle du vent, à cause de la chaleur et des vapeurs suffocantes qui s'en élevaient dans toutes les autres directions. Son élévation n'était que de quelques pieds, et nous nous en approchâmes assez près pour toucher ses parois et son sommet avec nos bâtons. Quoique la fumée et la vapeur sortissent de son ouverture avec une grande force et un bruit épouvantable, nous n'aperçûmes cependant ni flammes ni laves liquides. Notre vive curiosité nous avait rendus presque insensibles aux dangers; aussi, sans hésitation, nous gravîmes le sommet de plusieurs autres cônes d'où s'élevaient des colonnes épaisses de vapeur précédées de longs sifflemens. Ils avaient chacun environ vingt pieds de hauteur, et pas plus de soixante de circonférence à la base; ils se terminaient presque tous par un pont au sommet, et avaient été évidemment formés par plusieurs légers écoulemens de laves qui, se refroidissant en descendant, avaient pris l'aspect de cannelures ou de sillons irréguliers ornés de longues stalactites qui en pendaient.

Nous pûmes nous approcher si près de ces cônes, qu'il nous fut facile de les examiner attentivement. Bien que

l'impétuosité et le sifflement assourdissant avec lesquels la vapeur s'élançait de chaque ouverture, nous donnassent, ainsi que les flammes qui brillaient au sommet et la lave blanche qui la suivait, une preuve de l'intensité des forces qui agissaient à l'intérieur. Cependant les saillies qui entouraient ces ouvertures paraissaient fermes, et étaient beaucoup moins chaudes que dans beaucoup d'autres endroits; car, non-seulement nous pouvions nous approcher tout auprès du pied des cônes, mais encore nous pouvions grimper quelques pas le long de leurs côtés, atteindre avec nos bâtons jusqu'à l'orifice du sommet, et en retirer, avec leur extrémité garnie de fer, de la lave rouge chaude, sur laquelle nous faisions à l'instant des impressions avec nos porte-crayons et nos boutons de marin.

L'attention et l'admiration sont appelées de toutes parts par tant de nouveaux objets d'une sublimité si effrayante, qu'il eût fallu, au lieu d'une seule matinée, un grand nombre de jours pour étudier tous les points remplis d'intérêt que présente ce grand phénomène; et nous regrettâmes beaucoup que la faim, la soif et la fatigue nous obligeassent de quitter les profondeurs où nous étions descendus.

Statistique.

Importance de la pêche du hareng dans l'Archipel britannique (1). — Le grand développement qu'ont pris le commerce et la navigation depuis le seizième siècle, ont donné aux pêcheries une extension considérable. Sans compter les avantages qu'elles présentent pour l'éducation des marins, leurs riches produits les font justement regarder comme une des principales ressources des pays mari-

(1) Communiqué par M. Balbi.

times. Parmi les différentes pêches, aucune ne nous paraît avoir donné des résultats plus considérables et plus immédiats que celle du hareng; les faits suivans donneront une idée de sa richesse et de son importance.

La première pêche du hareng connue en Europe s'est faite sur les côtes de l'Écosse. Les Hollandais avaient coutume d'y envoyer des vaisseaux pour acheter ce poisson aux pêcheurs écossais; on peut fixer cette époque vers l'an 836 ou environ, sous le règne du roi Alfred. Mais les Écossais s'étant dans la suite brouillés avec les Hollandais, ces derniers ne voulurent plus rien avoir à démêler avec eux, et allèrent eux-mêmes à la pêche du hareng, ce qui causa un grand préjudice à l'Écosse, et attira des richesses immenses en Hollande.

Les Hollandais reconnurent bientôt les avantages de ce commerce : comme ils pêchaient plus de harengs qu'ils ne pouvaient en consommer, ils prirent le parti de les saler et de les débiter dans les pays étrangers. Telle est l'origine de ce commerce, qu'Eidous place vers 1320. Cette pêche fit de rapides progrès dans les quatorzième et quinzième siècles, surtout lorsque Guillaume Boëkels perfectionna, en 1416, le moyen de les encaquer et de les saler. La reconnaissance nationale lui éleva, à Biervliet, sa patrie, un tombeau que l'empereur Charles-Quint visita en 1536. Ce mode de préparation est encore en usage, et s'appelle, du nom de son inventeur, *einboëkeln* (1).

Les Hollandais se servent, pour cette pêche, de petits bâtimens du port de 24 à 30 last (2), appelés *buisen*. Au

(1) Voyez un article remarquable intitulé : *Naissance, progrès et décadence du commerce et de la prospérité de la Hollande*, inséré dans le 2e Numéro de la REVUE BRITANNIQUE (nouvelle série).

(2) Le last équivaut à près de deux tonneaux, et le tonneau correspond à 1,104 kilogr. 94 hect. ou 20 quintaux.

tems de leur prospérité, ils envoyaient plusieurs milliers de ces *buisen* en mer, sous l'escorte de quelques vaisseaux de guerre. En 1603, l'exportation seule des produits de cette pèche s'éleva à 1,759,000 livres sterling (4,397,500 fr.). En 1615, ils envoyèrent en mer 2,000 *buisen* montés par 37,000 pècheurs. Trois ans après, en 1618, 3,000 de ces bâtimens sortirent des ports de la Hollande avec 50,000 marins destinés à cette pêche, sans compter 9,000 autres bâtimens qui servaient à transporter et à vendre les produits de la pêche, et qui employaient à leur manœuvre 150,000 hommes. Les Hollandais se procuraient ces richesses immenses sur les côtes de la Grande-Bretagne, tandis que les Anglais allaient au loin s'occuper de la pêche de la baleine, beaucoup moins productive.

Mais depuis qu'une escadre française détruisit entièrement, en 1703, une de ces flotilles, ce commerce, en Hollande, n'a plus atteint sa première importance. La concurrence des autres nations contribua aussi à enlever le monopole exclusif de cette pêche aux Hollandais. Cependant les harengs préparés en Hollande jouissent toujours d'une très-grande réputation (1).

Cette branche importante attira enfin, au commencement du dix-neuvième siècle, l'attention du gouvernement britannique, qui depuis, par les encouragemens qu'il lui a accordés, a beaucoup contribué à la faire prospérer. De 1809 à 1815, il a accordé une prime (*bounty*) de 2 schelings (2 fr. 50 c.) pour chaque caque de harengs, et 2 schelings 3 pence (2 fr. 80 c.) pour celles qui devaient être exportées. Depuis 1815, la prime a été portée à 4 schelings (6 fr.). La salaison a fait de tels progrès dans le

(1) On les paie jusqu'à 80 et 100 florins le *stuck*.

Royaume-Uni, que les préparations des Écossais, depuis les exportations des pêcheries d'Écosse, l'emportent sur celles de Hollande. En 1826, on envoya à Hambourg des harengs salés en Écosse qui eurent la préférence sur ceux préparés par les Hollandais.

Voici quelques détails sur la pêche du hareng dans la Grande-Bretagne; nous les empruntons au rapport fait en 1826, au Bureau de la Pêche des Harengs (1). Le tableau suivant indique les ports de l'Écosse et de l'Angleterre qui y prirent part dans cette année, ainsi que le nombre de bateaux, de pêcheurs et de saleurs qui appartient à chacun d'eux.

ÉCOSSE.

DÉSIGNATION DES PORTS.	NOMBRE de bateaux.	NOMBRE de pêcheurs.	NOMBRE de marineurs et saleurs.
Ayr, Iwine et Saltcoats.........	82	275	474
Barra........................	88	440	465
Campbeltown..................	105	435	722
Dunegan......................	331	1,324	1,422
Fort William et Gordonsburgh...	399	1,035	1,138
Greenock.....................	300	900	2,050
Inverary.....................	121	363	474
Ile d'Islay..................	45	158	158
Loch Broow...................	240	1,082	1,182
Loch Carron..................	570	1,914	4,784
Loch Gilphead................	214	642	856
Loch Shilday.................	203	908	977
Rothsay......................	246	768	1,001
Stornaway (île Lewis).........	430	2,089	3,159
Strauraer....................	143	553	580
Tobermory....................	1,274	5,096	9,011
Anstruther...................	92	462	676
Banff........................	25	457	1,154

(1) *Office of the herring Fishery. Edinburgh* 31 *oct.* 1826, *report of the commissioners.*

DÉSIGNATION DES PORTS	NOMBRE de bateaux.	NOMBRE de pêcheurs.	NOMBRE de marineurs et saleurs.
Burntisland	133	460	788
Cromarthy	284	1,275	4,034
Findhorn	84	420	1,021
Fraserburg	157	706	2,152
Helmsdale	142	609	1,913
Leith	108	490	905
Lybster	202	816	1,564
Port Gordon	218	992	1,672
Les Orcades	268	1,113	1,853
ILES DE SHETLAND.			
Ile Lerwick	320	1,990	2,786
— Unst	204	1,545	1,374
— Yell	197	1,214	1,566
Stonehaven	120	588	876
Thurso	188	1,196	1,369
Wick	448	2,116	5,245
Eyemouth	132	594	1,795
ANGLETERRE.			
Whitby	401	800	3,123
Yarmouth	333	2,319	2,328
North Sunderland / Monk Wearmouth	97	355	562
London	320	1,500	1,500
Gravesend	70	»	75
Plymouth	330	1,100	1,450
Saint-Ives	266	1,294	2,194
Liverpool	29	116	251
Ile de Man	240	2,160	2,830
Whitehaven	51	299	351
TOTAUX	10,363	44,598	76,041

Le tableau suivant offre la quantité de barriques (*barrels*) de harengs qui ont été salées depuis 1809 jusqu'en 1826 inclusivement, et la quantité qui a été exportée ; chaque barrique est du poids de cent livres.

ANNÉES.	NOMBRE de barriques salées.	NOMBRE de barriques exportées.
1810	90,185	35,848
1811	91,827	38,133
1812	111,519	38,820
1813	153,488	109,725
1814	110,542	118,403
1815	160,139	141,305
1816	162,551	107,688
1817	192,343	138,628
1818	227,691	162,339
1819	340,894	227,102
1820	842,491	253,516
1821	442,195	194,805
1822	316,524	214,956
1823	248,869	170,445
1824	392,190	239,630
1825	347,665	202,016
1826	379,233	207,037

Économie Rurale.

Du produit des abeilles. — Il n'est pas probable que beaucoup de personnes se livrent, par goût seulement, aux soins qu'exige l'entretien des abeilles ; mais peut-être le profit qu'elles pourront en retirer en déterminera-t-il d'autres à consacrer à cette occupation leurs heures de loisir. Il est quelquefois arrivé à d'industrieux cultivateurs de trouver, dans le produit des essaims d'abeilles, des secours que, dans un état de gêne, ils auraient en vain cherchés ailleurs. Non-seulement les abeilles rapportent un bénéfice certain et immédiat à leurs possesseurs ; mais, si on parvenait à en élever autant que peut le permettre l'état de la culture du Royaume-Uni, elles deviendraient même une source de richesse nationale. On a estimé, d'après des données qui paraissent fondées, que les pâturages de l'Écosse pourraient nourrir autant d'abeilles qu'il en faudrait pour produire 4,000,000 de livres de miel et 1,000,000 de livres de cire. Si l'on triplait cette

quantité pour l'Angleterre et pour l'Irlande, le produit annuel pour l'empire serait de 12,000,000 de livres de miel, et 3,000,000 de livres de cire. Le revenu que produirait le miel, au prix modéré de 5 schelings par pinte (6 fr. 25 c.), s'élèverait à 3,000,000 de livres sterling (75,000,000 fr.), et la cire, à 1 sch. 6 d. la livre, rapporterait 225,000 livres sterling (5,625,000 fr.), formant en tout 3,225,000 livres sterling (80,625,000 fr.) annuellement. L'éducation des abeilles mérite d'attirer l'attention de tous ceux qui portent intérêt à la prospérité de leur pays. Mais comme on a peu de renseignemens positifs sur ce sujet, nous allons donner quelques détails qui en feront mieux apprécier les avantages.

Supposons qu'une personne commence seulement par deux ruches, qui lui coûteront 3 liv. 10 sch. (82 fr. 50 c.), et que chaque ruche ne produise qu'un seul essaim par an, leur nombre doublera chaque année, et augmentera pendant dix ans dans la proportion suivante :

1re année	2	6e année	64
2e —	4	7e —	128
3e —	8	8e —	256
4e —	16	9e —	512
5e —	32	10e —	1,024

D'après cette proportion, deux ruches produiraient en dix ans 1,024 ruches qui, suivant une estimation très-modérée, vaudraient une livre sterling 15 sch. (43 fr.) chacune ; de sorte qu'il y aurait, pour le possesseur, un profit de 1,792 liv. st. (44,800 fr.) pour un peu de soins accordés à l'entretien des abeilles. Le second et le troisième essaims, que produisent souvent les abeilles, sont abandonnés dans cette hypothèse, pour compenser les journées d'ouvriers, les achats et les pertes accidentelles. Mais comme on a supposé, dans l'estimation précédente, que les saisons étaient favorables, on peut encore diminuer le nombre des

ruches obtenu de cinquante, et il restera encore 1,704 livres sterling (42,600 fr.) de profit net. Les années 1824 et 1825 furent très-favorables aux abeilles; la dernière surtout fut remarquable : presque toutes les ruches produisirent un essaim ; beaucoup en produisirent deux, et un certain nombre même trois. Les masses de miel et de cire que l'on enleva pesaient de 25 à 40 livres par ruche. Néanmoins on a encore importé en 1825, dans la Grande-Bretagne, pour 240,000 livres sterling (6,000,000 fr.) de miel (1), somme considérable, et qu'il aurait été facile de conserver dans le pays, si l'on avait pris plus de soins pour propager les essaims de nos propres abeilles. On doit considérer que presque tout le revenu que l'on retire de cette espèce d'exploitation est un profit clair et net, puisque le miel et la cire ne sont soumis à aucune espèce de droit ni de taxe, et que les soins qu'elle exige ne peuvent pas nuire aux autres opérations dont on peut être chargé. Une seule personne peut facilement surveiller cinq cents ruches au moment où les essaims quittent les mères ruches. Quant à leur nourriture, il ne s'agit que de leur conserver, pour l'hiver, une faible partie de leur produit, ou bien de leur donner de la mélasse détrempée.

Industrie.-Navigation.

Aperçu historique des premiers progrès de la navigation par la vapeur. — L'expérience qui eut lieu dans le port de Barcelone, vers le milieu du seizième siècle, ne nous

(1) Note du Tr. En 1827, l'île de Cuba possédait 311,553 ruches, qui ont produit 1,758,672 livres de miel, et 1,452,680 livres de cire. Voyez, dans le 10e numéro de la Revue Britannique (nouvelle série), l'accroissement rapide des abeilles et de leur produit dans cette île, page 337.

paraît pas suffisamment constatée pour que l'on puisse affirmer aujourd'hui que c'est plutôt de la vapeur que de tout autre agent mécanique que ce vaisseau, dépourvu de voiles, recevait son impulsion. Aussi ne nous occuperons-nous dans cet aperçu que des expériences qui ont été faites depuis le milieu du siècle dernier, pour appliquer la force de la vapeur à la navigation.

M. Jonathan Hull, de Londres, est le premier qui ait écrit sur les nombreux avantages que l'on pourrait retirer de l'emploi de la vapeur comme force motrice dans la navigation; le premier aussi il fit connaître les moyens à employer pour utiliser cet agent, dans une brochure qu'il publia à Londres en 1737 sous le titre de : *Description et figure d'une machine nouvellement inventée pour amener les navires et les vaisseaux dans les rades, les ports et les rivières, ou pour les en faire sortir contre le vent et la marée ou par un tems calme; à l'occasion de laquelle Sa Majesté Georges II a accordé des lettres patentes au profit de l'auteur, qui en jouira l'espace de quatorze ans; par Jonathan Hull.*

Dans le courant de l'année 1781, l'abbé Arnal proposa de faciliter la navigation intérieure de la France par l'application de la machine à vapeur aux bâtimens de transport. C'est d'après ses indications que le marquis de Jouffroy fit construire sans succès un grand bateau à vapeur sur la Saône.

Aux États-Unis, M. Ellicot, en 1775, et le célèbre Thomas Paine, en 1778, imaginèrent de mouvoir des bateaux par la vapeur. Une contestation s'éleva en 1785 entre MM. James Rumsay, de la Virginie, et John Fitch, de Philadelphie, sur le mérite de l'invention; l'un prétendait mouvoir son bâtiment par un courant d'eau qui s'échapperait de l'arrière; et l'autre avec des palettes sans roues.

M. Fitch construisit en effet un bateau à vapeur qui devait naviguer sur la Delaware entre Bordtown et Philadelphie; mais il échoua dans son entreprise.

M. Patrick Miller de Dalswinton fit paraître un ouvrage avec description et figure d'un bateau triple, dont les roues à palettes avaient été construites pour être mues à bras. « J'ai quelque raison de croire, dit-il, que la force de la » machine à vapeur peut être employée pour faire tourner » les roues de manière à leur donner un mouvement plus » prompt et augmenter conséquemment la vitesse du ba- » teau. »

Un an après la publication de sa brochure, M. Miller fit confectionner par MM. Symington et James Taylor, mécaniciens, un petit modèle qu'on plaça dans une barque sur une pièce d'eau près de son habitation: l'essai ayant réussi, un second modèle fut construit sur une plus grande dimension, à Carron, et placé dans un double bateau sur le canal du Forth et de la Clyde. La rapidité du mouvement ne laissait rien à désirer; mais de graves inconvéniens firent abandonner cette entreprise.

M. Symington fut employé de nouveau en 1801 par lord Dundas, pour construire un bateau remorqueur sur le canal du Forth et de la Clyde : la machine devait être plus forte que toutes celles dont on s'était servi jusqu'alors. Après plusieurs essais dispendieux, on obtint de grandes améliorations, et le bateau fut mis en mouvement au printems de 1802 : il faisait deux milles et demi à l'heure, quoiqu'il eût deux bâtimens chargés en remorque et le vent contraire. Cependant on l'abandonna parce qu'il endommageait les bords du canal, en les rasant de trop près. M. Symington obtint un brevet d'invention dans le courant de la même année.

L'ingénieur Robert Fulton, de Pensylvanie, curieux

d'étudier le mécanisme des bateaux à vapeur, voulut visiter dans toutes ses parties celui de lord Dundas pendant qu'il était encore sur le chantier. Il le monta en 1802 avec M. Symington pour continuer ses observations, et ils parcoururent une partie du canal, en faisant huit milles à l'heure.

M. Fulton, se trouvant à Paris en 1803 avec le chancelier Livingston, construisit un bateau à vapeur sur la Seine. Après avoir essuyé bien des contre-tems, on trouva qu'il marchait mal : cela tenait à des défauts dans l'appareil, que M. Fulton discerna avec beaucoup de sagacité. Il en conféra d'abord par lettres, et ensuite de vive voix, avec MM. Bulton et Watt; il leur demanda une machine à vapeur qui pût mouvoir un bateau garni de roues sur les flancs. Convaincu qu'il avait échoué dans son premier essai par la mauvaise fabrication de la pompe et le manque d'étendue des eaux dans lesquelles il avait navigué, il voulut en tenter un second aux États-Unis. L'habileté reconnue des mécaniciens auxquels il s'adressait lui répondait de ne plus retomber dans le premier inconvénient, et les grands fleuves de l'Amérique offraient, par le volume et la largeur de leurs eaux, la voie la plus favorable à l'action des bateaux à vapeur.

Les principales parties de la machine furent terminées et expédiées au commencement de 1805; M. Fulton s'était chargé du plan, des parties accessoires, de leur assemblage et de la fabrication des roues à palettes. Il construisit un bâtiment qu'il appela le *Clermont*, et l'ayant mis à flot au printems de 1807, il obtint un succès complet. Ce bâtiment devint ensuite un paquebot régulier entre New-York et Albany. L'étonnement et l'admiration qu'il excita, et la description graphique de toutes ses parties, publiée dans l'excellente biographie de Fulton, par M. Col-

den, donnèrent naissance à un grand nombre de constructions de bateaux à vapeur sur les lacs et les rivières des États-Unis et du Canada. En sorte que l'on peut dire avec raison que si M. Fulton n'a pas tout le mérite de l'invention, on doit au moins lui en attribuer le succès, pour avoir fait mouvoir le premier bateau à vapeur auquel on n'ait pas renoncé.

Dès 1812 on commença à s'aventurer sur les bras de mer : le bateau à vapeur *la Comète*, construit par M. Henri Bell, de Glascow, naviguait régulièrement entre cette ville et Greenock. Cette entreprise fut bientôt suivie d'une autre desservie par le navire *le Prince d'Orange*, sur lequel MM. Bulton et Watt placèrent deux machines à vapeur dont les manivelles, en frappant l'une sur l'autre, égalisaient à chaque coup la force motrice de cet agent. Ce genre de construction produit une double sûreté dont on a reconnu l'utilité, surtout en mer.

En 1815 eut lieu la première expédition maritime qui ait été exécutée avec succès. Deux bateaux à vapeur partirent de la Clyde pour se rendre dans la Tamise, l'un par le canal du Forth et de la Clyde, rasant Leith et longeant la côte orientale ; l'autre faisant à l'occident le tour de l'Angleterre, sous la direction de M. George Dobbs. Depuis cette époque des navigations lointaines ont été entreprises, des machines à haute pression ont été employées ; de savans perfectionnemens apportés dans la construction des chaudières, en ont empêché l'explosion, etc., etc. Mais notre but, dans cette notice, n'a été que d'enregistrer les premiers pas de cette science. Dans un article de plus d'étendue, nous examinerons ses progrès sur soutes ses faces, et nous signalerons l'influence que la navigation par la vapeur a exercée sur les relations commerciales dans les deux hémisphères.

TABLE

DES MATIÈRES DU SIXIÈME VOLUME.

Pag.

POLITIQUE. Destruction des anciens gouvernemens (*Quarterly Review*) 181

FINANCES. Rapprochement entre les dépenses publiques de la France et celles des États-Unis 272

ÉCONOMIE POLITIQUE. Le Bilan de la guerre et des émeutes. 5

CIVILISATION comparée des Anciens et des Modernes (*Oxford Prize Essays*) 21

ARCHITECTURE rurale et domestique des Anglais (*Quarterly Review*) 231

PUISSANCES INTELLECTUELLES DE NOTRE AGE. — N° IX. — 1. Charles Bell (*New Monthly Magazine*)..... 43

N° X. — 2. Shelley (*Edinburgh Review.*) 217

CHRONIQUE. — La Cour de Charles II (*London Magazine*). 53

VOYAGES. — 1. Le Punjaub, ou les Cinq Sources ; Scènes de l'Indoustan (*New Monthly Magazine*) 71

2. La Pagode de Tripetty (*Asiatic Journal*) 325

STATISTIQUE. — Tableau des Exportations des États-Unis en 1829 89

JOURNAL D'UN MÉDECIN. — N° VIII. Le Négociant ruiné (*Blackwood's Magazine*) 91

MISCELLANÉES. — 1. Barbara S**** (*London Magazine*).. 124

2. L'Affranchi (*London Review*) 335

Pag.

NOUVELLES des Sciences, de la Littérature, des Beaux-Arts, du Commerce, de l'Industrie, etc..... 136 et 345

Principes du climat de l'Amérique du Sud. — Montagnes de glace flottantes rencontrées dans les Mers du Sud. — Nouvel Hydromètre. — Remarques sur quelques-unes des variétés du Fungus. — Reconnaissance du cours et de l'embouchure du Niger. — Une partie de paume dans les forêts de l'Amérique. — Population des Antilles anglaises. — Cadastre général de la Grande-Bretagne. — Exportation des fers de la Grande-Bretagne. — Nouveau Pont de Londres. — Observations sur les courans d'air dans les régions supérieures. — Phénomènes remarquables. — Des Songes. — Excursion au volcan de l'île de Hawoii. — Importance de la pêche du hareng dans l'archipel britannique. — Du produit des abeilles. — Aperçu historique des premiers progrès de la navigation par la vapeur.

CORRESPONDANCE. — Lettre de M. le Docteur Coster au Directeur de la *Revue Britannique*, sur la nature du CHOLÉRA-MORBUS, et la possibilité d'en prévenir le développement.............................. 171

FIN DE LA TABLE.

